

THÉATRE CHOISI

DE

F.-A. DUVERT

I

Il a été tiré cinquante *exemplaires* numérotés *sur papier de Hollande.*

Chaque souscripteur à un exemplaire de choix aura droit à un second exemplaire sur papier ordinaire.

PRIX : **CENT FRANCS.**

Paris. — Imprimerie L. CADIOMONT et V. RENAULT, 6, rue des Poitevins.

THÉATRE CHOISI

DE

F.-A. DUVERT

TOME PREMIER



PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1877

HOMMAGE

DES CRITIQUES DRAMATIQUES DE PARIS

A LA MÉMOIRE

DE

F.-A. DUVERT

KETTLY

OU LE RETOUR EN SUISSE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 28 janvier 1825.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. PAULIN Duport

PERSONNAGES

FRANZ, vieux militaire retiré [1].
KETTLY, sa fille [2].
MADAME WERNER, riche aubergiste [3].
RUTLY, son fils, amoureux de Kettly [4].
SENNEVILLE, jeune officier retraité [5].
HENRY, domestique de Senneville [6].
UN PAYSAN [7].

La scène se passe en Suisse.



1. M. Guillemin. — 2. Mademoiselle Pauline Geoffroy. — 3. Madame Guillemin. — 4. M. Guénée. — 5. M. Lafont. — 6. M. Victor. — 7. M. Justin.

KETTLY

OU LE RETOUR EN SUISSE

Le théâtre représente un site pittoresque de la Suisse; à droite du spectateur, le chalet de Franz; à gauche, l'auberge de madame Werner; au fond, un pont léger traverse le théâtre; quelques chalets çà et là sur la colline, et des montagnes fort hautes à l'horizon.

SCÈNE PREMIÈRE

RUTLY, *sur le pont, sonne le ranz des vaches;* PAYSANS *et* PAYSANNES, *arrivant successivement au son du cornet de Rutly;* FRANZ *ensuite, sortant de son chalet.*

RUTLY.

Allons, mes amis, voilà le signal... à l'ouvrage.

CHOEUR.

AIR : Finale du IIe acte de *Léonide.*

R'commençons dans la prairie
Et nos travaux et nos chants.
C'est bien servir la patrie
Que de cultiver ses champs.

FRANZ.

Au sein des camps, des alarmes,
J'servis vingt ans avec honneur,
Soldat, j'ai changé mes armes
Contre le soc du laboureur.

ENSEMBLE

CHOEUR.

R'commençons dans, etc.

FRANZ.

R'commencez dans, etc.

Les villageois s'éloignent; Rutly s'apprête à les suivre, lorsque Franz le retient.

SCÈNE II

RUTLY, FRANZ.

FRANZ.

Eh bien! Rutly, tu t'en vas aussi!

RUTLY.

Oh! oui, père Franz! je vais à la montagne, pour surveiller nos troupeaux... Ah bien! si je n'y étais pas, ma mère m'en dirait de belles!

FRANZ.

Elle est si riche! et si acariâtre!... Tourmenter... jusqu'à son fils! A quoi sert donc la fortune? si ce n'est à faire le bonheur de ceux qui nous entourent.

RUTLY.

Mais, vous, père Franz, qu'est-ce que vous avez donc ce matin? vous avez l'air tout triste, vous? un homme qui a servi vingt ans dans les troupes françaises! Où donc irez-vous chercher la gaieté, si ce n'est là? Voyons!... père Franz, qu'est-ce que vous avez?

FRANZ.

J'ai... j'ai une fille.

RUTLY.

Je le sais bien, puisque j'en suis amoureux.

FRANZ.

Toi! est-il possible?

RUTLY.

Oui, moi, Rutly Werner, le fils de la première auberge du canton de Zurich.

FRANZ.

Dites-moi, monsieur Rutly? est-il vrai que vous ayez cherché à vous faire aimer de ma fille?

RUTLY.

Ah! père Franz! si vous prenez votre air sévère, vous voilà comme ma mère et je ne pourrai plus vous rien dire.

FRANZ, à part.

Plus de doute! voilà la cause du chagrin de Kettly! (Haut.) Écoute! le caractère de ta mère est un obstacle insurmontable à votre mariage.

RUTLY.

Comment? que dites-vous?

FRANZ.

AIR : *De votre bonté généreuse.*

Ta mèr' méprise ma famille,
Sa richesse caus' sa fierté,
Moi, vieux soldat, je ne donne à ma fille
Qu'ses vertus et ma pauvreté;
Quoiqu'ell' soit pauvr', je dois ici te l' dire,
Malheur pourtant (retiens bien c't arrêt-là),
A qui tenterait d'la séduire.

RUTLY.

Regardez-moi... je n'suis pas fait pour ça. (*bis.*)

FRANZ.

Depuis quelque temps, cependant, je la vois triste, inquiète... rêveuse... Et si elle ne t'aimait pas...

RUTLY.

Vous dire qu'elle m'aime! Vous savez bien qu'avec une jeune fille c'est ce qu'on ne sait jamais... Mais pour le croire... Oh ça! c'est différent... Oui! j'ai une raison.

FRANZ.

Et ta raison... c'est?

RUTLY.

Écoutez! mais promettez-moi de ne pas vous fâcher.

FRANZ.

Allons! parle, tu vois bien que je suis calme.

RUTLY.

Vous vous rappelez bien M. Senneville, cet officier français qui est venu visiter la Suisse il y a deux ans, et qui logeait chez ma mère.

FRANZ.

Eh bien?

RUTLY.

Dans ce temps-là, j'aimais déjà Kettly, quoiqu'elle eût à peine quatorze ans; alors je demandai à ce voyageur de me la dessiner un peu : il la trouva gentille et il me fit son portrait. Après, il est parti, en disant qu'il reviendrait un jour; mais on ne l'a pas revu.

FRANZ.

Laisse-là ton officier! et parle-moi de ma fille.

RUTLY.

Je vais couper court, père Franz. Quand Kettly a su que j'avais ce portrait, elle me l'a demandé. Vous comprenez... elle voulait avoir quelque chose de

moi ; mais je suis aussi fin qu'elle ; tous les jours je guette en passant pour savoir ce qu'elle fait de mon cadeau, et je la vois toujours regarder cette figure, et puis baiser le papier comme ça : or, je me dis, elle ne peut pas être amoureuse d'elle ; c'est donc de moi, qui le lui ai donné. Voilà tout, père Franz, et puis bonjour..... bonsoir, quand nous nous rencontrons, voilà tout ce qu'elle sait de mon amour, et moi du sien.

FRANZ.

Ce que tu me dis là s'accorde assez avec les remarques que j'ai faites... vois-tu ? je t'aimerais autant qu'un autre.

RUTLY.

Merci, monsieur Franz, de la préférence.

FRANZ.

Mais, je te l'ai dit, ta mère est fière, parce qu'elle est riche : ma fille et moi, nous sommes fiers aussi ; pour un coup de canon, je ne voudrais pas que ta mère pensât que je recherche son argent.

RUTLY.

Allons, allons, n'ayez donc pas de ces idées-là.

FRANZ.

Et toi-même, tu pourrais aussi le croire, mais morbleu !

AIR : Vaudeville de *Psyché*.

Je n'donn'rai pas, j'te l'jure sur mon âme,
A mon enfant un époux protecteur,
Et qui croirait en la prenant pour femme,
A ma Kettly faire encor trop d'honneur.
Quel que soit l'éclat dont il brille,
Rien, s'il est fier, rien n'saurait me toucher.
Un laboureur f'ra l'bonheur de ma fille, } *bis.*
Et n'aura pas le droit d'le lui r'procher.

RUTLY.

C'est-il jouer de malheur d'avoir affaire à un homme comme ça? si je suis riche, est-ce ma faute? mon Dieu, mon Dieu! que je voudrais donc être malheureux, pour faire le bonheur de Kettly! écoutez, monsieur Franz, il me vient une idée; si vous alliez... comme ça... sans façon... me demander à ma mère.

FRANZ.

Te demander à ta mère? mille bombes! je la connais, elle n'est pas polie, et si elle me recevait mal...; non, non, je ne lui parlerai pas.

RUTLY.

Eh bien! je lui parlerai, j'en aurai le courage; au moins, soyez là, quand je me harsarderai! voilà tout ce que je vous demande.

FRANZ, à part.

Dieu! faut-il qu'une jeune fille?... (Haut.) Ça me coûte, mais je te le promets.

RUTLY.

Votre parole d'honneur?

FRANZ.

Je ne fais jamais de serment!... je promets... et je tiens...

On entend la voix de madame Werner qui appelle : *Rutly ! Rutly !*

RUTLY.

Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... je l'entends...

SCÈNE III

MADAME WERNER, RUTLY, FRANZ.

MADAME WERNER.

Encore ici, Rutly?

RUTLY.

Oui, ma mère, je causais avec M. Franz.

MADAME WERNER.

Je le vois bien, et c'était donc fort intéressant ce sujet-là, pour que...

FRANZ.

Oui, madame, fort intéressant, car il me parlait du mariage de ma fille.

MADAME WERNER.

Vous mariez votre fille? eh bien! tant mieux pour vous, (à Rutly) et qu'est-ce que cela vous fait à vous?

RUTLY.

Ma mère, c'est que...

MADAME WERNER.

C'est que... c'est que... les affaires de M. Franz ne vous regardent pas... occupez-vous des vôtres!

RUTLY.

Pardon, ma mère! mais voyez-vous... (A Franz.) Je n'oserai jamais... Mettez-vous devant moi.

FRANZ, bas.

Va donc, conscrit!

MADAME WERNER.

Qu'est-ce que vous dites donc encore là à monsieur Franz?

FRANZ.

Il dit, madame, que le mariage de ma fille le regarde... puisque c'est lui qui veut l'épouser.

MADAME WERNER, avec un geste menaçant.

Lui? si je savais que ce fût vrai!

RUTLY, avec effroi, et passant à la gauche de Franz.

Oui, ma mère! tuez-moi si vous voulez; mais ce qu'il vous dit est vrai, parole d'honneur!

MADAME WERNER, ironiquement.

Et, sans doute, M. Franz y consentait?

RUTLY.

Mon Dieu, oui!

MADAME WERNER, de même.

Ah! je le crois, je suis riche, et je ne suis pas étonnée de son empressement!

FRANZ, avec contrainte.

Madame Werner, j'ai promis à votre fils d'être tranquille, ne me faites pas manquer à ma parole!

MADAME WERNER.

Moi? je donnerais Rutly à une fille qui n'a pas un thaler?

FRANZ.

Croyez-vous que ma fille ne vous vaille pas! La fille d'un vieux soldat... qui est revenu pauvre de l'armée, c'est vrai, mais qui n'a jamais eu à rougir d'une seule action de sa vie, une fille sage et modeste, que tout le monde chérit dans le canton, ne vaut-elle pas le fils d'une aubergiste dont la fortune ne soulage pas un malheureux, et que tout le monde?... Mais, je me tais, car j'en dirais plus qu'il ne faut.

RUTLY, à part.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! Il arrange joliment mes affaires.

MADAME WERNER.

Courage, monsieur Franz! je vous reconnais-là... C'est ce qu'on doit attendre des gens de votre sorte.

RUTLY.

Ma mère! n'écoutez pas M. Franz... Il ne sait pas ce qu'il dit.

MADAME WERNER.

Au reste... je sais que le bonhomme Franz est comme tous les autres; il est jaloux de ce que les voyageurs les plus marquants descendent chez moi... Voilà la cause de sa grande colère!

FRANZ.

Air du vaudeville des *Frères de lait.*

Qui? moi, jaloux? madame, et que m'importe
Que vous logiez le puissant voyageur!
A la richess' si vous ouvrez vot' porte,
Vous la fermez à l'aspect du malheur. *bis.*
Oui, j'en suis fier, ma modeste chaumière
Qui n'offre, hélas! aucun riche lambris,
N'attire point l'opulence étrangère, } *bis.*
Mais elle accueill' l'indigent du pays. }

MADAME WERNER.

Tout cela est bel et bon! chacun gouverne sa fortune comme il l'entend. Mon fils n'épousera pas votre fille...; voilà mon dernier mot!

RUTLY.

Ma mère; monsieur Franz!

FRANZ, le repoussant.

Laisse-moi, ta mère est une méchante femme, et je te défends de dire jamais un mot à ma fille?

MADAME WERNER.

Air : *Je reconnais ce militaire.*

ENSEMBLE

Calmez l'courroux qui vous enflamme
Restons, restons chacun chez nous;
Vot' fille ne s'ra jamais sa femme,
Mon fils ne s'ra pas son époux.

FRANZ.

Oui, je le jure sur mon âme,
Fût-il riche encor plus que vous,
Le fils d'un' si méchante femme,
D'ma fill' ne s'ra jamais l'époux.

RUTLY.

Quel chagrin pénètre mon âme,
Nous dir' d'rester chacun chez nous,
Kettly ne s'ra donc pas ma femme,
Je n's'rai donc jamais son époux!

FRANZ.

De fureur je sens mon cœur battre,
Un vieil affût me f'ra trembler,
Quand l'ennemi qu'j'ai su combattre,
N'a jamais pu m'fair' reculer. *bis.*

ENSEMBLE

MADAME WERNER.

Calmez l'courroux, etc.

FRANZ.

Oui, je le jure, etc.

RUTLY.

Quel chagrin, etc.

Pendant la reprise, Franz s'assied sur un banc du côté de la chaumière; Rutly s'éloigne et s'assied de l'autre côté, et madame Werner s'apprête à rentrer, lorsqu'elle rencontre Henry.

SCÈNE IV

LES MÊMES, HENRY.

HENRY.

Salut à madame Werner.

MADAME WERNER.

Eh! mais je ne me trompe pas! c'est M. Henry, le domestique de M. Senneville, cet officier français, qui m'a fait l'honneur, il y a deux ans...

HENRY.

Lui-même, madame Werner, et qui précède d'un quart de lieue son maître; je fais ici l'office de fourrier, et je viens préparer le logement du capitaine; il ne s'arrêtera ici que peu d'instants; mais il viendra vous revoir quand il aura parcouru la Suisse.

MADAME WERNER, à part.

Oh! mon Dieu! et moi qui ne suis pas préparée... quelle heureuse arrivée! Un officier..... qui ne regarde pas à la dépense... et qui paye... (A la cantonade.) Fritz! Muller! préparez la chambre du premier, une bouteille de vin de Bordeaux à monsieur Henry.

HENRY.

Cette digne madame Werner, je la reconnais bien là... Toujours aux petits soins pour ses hôtes... Et du vin de France encore!

MADAME WERNER.

Votre maître me l'avait bien promis : j'étais sûre qu'il me tiendrait parole.

HENRY.

Oh! ce n'est pas du tout parce qu'il vous l'a pro-

mis; vous seriez peut-être la première femme... mais il a quitté le service; une blessure grave, qu'il a reçue dans la dernière campagne, l'a forcé, à vingt-cinq ans, à prendre sa retraite; et ma foi, avec une vingtaine de mille livres de rente, pas de famille et des talents, on est bien partout.

MADAME WERNER.

Quoi! M. Senneville vient ici?...

HENRY.

AIR : *Dans ce castel dame de haut lignage.*

Amant zélé de la belle nature,
Admirateur de vos riants vallons,
Mon jeune maître, épris de la peinture,
Quittant l'épée, a saisi ses crayons.
Guidés bientôt par une main savante,
Oui, ses pinceaux vont rapporter chez nous
Ces vieux rochers qui glacent d'épouvante; } *bis.*
C'est pour cela qu'il revient près de vous. }

MADAME WERNER.

Et M. Senneville me fait l'honneur de descendre chez moi?

HENRY.

Pourquoi pas, madame Werner? on trouve chez vous tant d'égards... tant de soins!... (à part) en payant.

MADAME WERNER.

Je vais veiller moi-même à ce qu'il ne vous manque rien! Rutly! Rutly! eh bien! que fais-tu là?

RUTLY, tristement.

Rien, ma mère!

HENRY.

Eh! c'est l'ami Rutly, en effet!... Comme il est grandi! Qu'est-ce qu'il a donc?... il a l'air tout triste, votre fils?

MADAME WERNER, bas.

C'est un imbécile !

HENRY.

Je sais bien, mais ce n'est pas une raison pour s'affliger.

MADAME WERNER.

Il veut épouser une fille qui n'a rien !

HENRY.

Et vous vous y opposez, n'est-ce pas ? vous êtes dans les bons principes !

MADAME WERNER.

Et songe à faire bonne mine à nos voyageurs, entends-tu ? sois gai !

RUTLY, tristement.

Oui, ma mère, je serai bien gai.

HENRY.

Allons, viens avec moi ; un verre de Bordeaux, ça va faire évaporer tes idées de constance... (A madame Werner.) Comment diable voulez-vous ? Je parie que vous ne lui donnez que du laitage à ce gaillard-là ; il n'y a rien qui pousse au sentiment comme votre breuvage pastoral !

Ils entrent chez madame Werner.

SCÈNE V

FRANZ, *seul.*

Les voilà rentrés ! allons, il faut de la sévérité ici !... ça me fait de la peine pourtant, ma pauvre Kettly... Aussi, pourquoi va-t-elle s'amouracher de ce Rutly ? un bon garçon, c'est vrai ; mais, c'est si simple... C'est le diable..., quand je la gronde, elle

pleure, et moi, je me retourne en jurant, pour qu'elle ne s'aperçoive pas que je fais comme elle! je lui ferai entendre raison. Elle est docile! la voilà... commençons l'attaque.

SCÈNE VI

FRANZ, KETTLY.

KETTLY.

Bonjour, mon père! comment te portes-tu ce matin?

FRANZ.

Cela dépend, Mademoiselle, serez-vous gaie aujourd'hui?

KETTLY.

Mais, mon père, comme à l'ordinaire!

FRANZ.

Comme à l'ordinaire! est-ce obstiné ces petites filles?... (Sévèrement.) Kettly! Voilà longtemps que votre gaieté manque à l'appel; ça ne me va pas à moi cette tristesse-là, entendez-vous? j'entends qu'à partir d'aujourd'hui, vous dansiez, vous chantiez, ou morbleu...

KETTLY.

Qu'ai-je donc fait pour que tu me grondes, toi à qui cela n'arrive jamais?

FRANZ.

Je te gronde, je te gronde... parce que je veux que tu t'égayes! Avance à l'ordre! viens m'embrasser!

KETTLY, l'embrassant vivement.

Mon bon père!

FRANZ.

Tiens! regarde... tes cheveux... comme ils sont arrangés, pas une fleur...; est-ce comme cela qu'une jeune fille doit se montrer?

KETTLY.

Et c'est pour cela que tu te fâches?

Air : *De cet amour vif et soudain.*

Mon père peut me reprocher
D'avoir négligé ma toilette :
Comment ai-je pu le fâcher?
Et pourquoi serais-je coquette?
A chaque instant il me redit :
Que, seule, il m'aime sur la terre;
Et quand je sais combien il me chérit, } *bis.*
A qui donc chercherais-je à plaire? }

FRANZ, à part.

Comment! qu'est-ce qu'elle dit donc là? (Haut.) Tu n'aurais d'inclination pour personne?

KETTLY, troublée.

Moi! mon père.

FRANZ, à part.

Elle rougit! ce malheureux Rutly n'a que trop deviné. (Haut.) Eh bien! vous ne répondez pas? Kettly! vous me cachez quelque chose?

KETTLY.

Oui, mon père! mais je veux réparer mes torts, je veux tout te dire! voilà bien longtemps que ce secret-là me tourmente.

FRANZ.

Voyons! parle!

KETTLY.

Tu sais bien que je reste souvent seule...; alors...

FRANZ.

Eh bien ! alors? (A part.) Elle me fait une frayeur !

KETTLY.

Alors, je réfléchis !

FRANZ.

Ah !

KETTLY.

On n'est pas maîtresse de cela, je songe au passé... à l'avenir... je me souviens... et j'espère ! (Avec plus de force.) Te l'avouerai-je? Oui ! parfois mon imagination se représente quelqu'un avec qui il me semble que je serais heureuse d'aller gravir nos glaciers, de descendre dans les plaines, en l'écoutant parler... Et puis, quand le soleil se cache derrière la montagne, de regagner le chalet, de revenir auprès de toi, afin que tu nous serres tous les deux dans tes bras, en disant : mes enfants !

FRANZ, à part.

Pauvre Kettly ! (Il s'efforce de cacher son émotion.) Qu'est-ce que cela signifie, Mademoiselle ?... et avec qui voudriez-vous aller comme ça ?

KETTLY, naïvement.

Si tu le veux, mon père, je te le dirai.

FRANZ.

Non, en voilà assez. (A part.) Si une fois, elle me regardait comme son confident, cela encouragerait son amour. (Haut.) Kettly, ne parlons plus de cela... je vais te donner mes ordres, songe à ne pas les oublier.

KETTLY.

Oui, mon père.

FRANZ.

Tu ne causeras plus avec Rutly, entends-tu?... j'ai mes raisons.

KETTLY, avec indifférence.

Oui, mon père.

FRANZ.

Et, s'il s'arrête quelquefois près de ta fenêtre, quand tu seras seule au chalet, tu ne feras pas la moindre attention à lui.

KETTLY, de même.

Oui, mon père.

FRANZ, à part.

C'est singulier! elle ne dit rien à cela. (Haut.) Tu as un dessin que Rutly t'a donné, tu me le remettras.

KETTLY, avec émotion.

Comment? vous voulez...

FRANZ.

Oui, et dès ce soir.

KETTLY.

Mais... ce n'est que mon portrait.

FRANZ.

Ton portrait! ton portrait! je t'en ferai faire une copie la première fois que j'irai à Zurich.

KETTLY.

Oui..., mon père..., sans doute; mais il ne serait pas aussi ressemblant; j'aimerais mieux celui-là.

FRANZ, à part.

Juste! ce que m'a dit Rutly. (Haut.) D'ailleurs, la personne qui a fait ce portrait pourra t'en faire un autre.

KETTLY, avec douleur.

Oh! jamais! jamais!

FRANZ.

Je te dis que si, moi; il est arrivé ce matin, cet officier.

KETTLY, à part.

Lui?

FRANZ.

Il a été blessé à la dernière campagne.

KETTLY, à part.

Grand Dieu!

FRANZ.

Eh bien! qu'est-ce qu'elle a donc? c'est à cause de ce chiffon de dessin... Kettly! Kettly! allons, sois donc raisonnable! que diable, je ne veux pas te faire de chagrin. Assieds-toi là... devant la porte.

KETTLY.

Non, mon père, non; je vais rentrer.

FRANZ.

Tu n'es pas à ton aise, reste plutôt au grand air.

KETTLY.

Non, tu m'as grondée tout à l'heure, tu avais raison; je ne veux plus mériter tes reproches; je vais soigner un peu ma coiffure.

FRANZ.

A la bonne heure; et tu me promets d'être gaie?

KETTLY.

Oui, mon père.

AIR : *Doux moment* (de la *Maison de Plaisance*).

Pour combler ton désir,
S'il faut être jolie,
Oui, ta fille chérie
Va tâcher d'obéir.

A part.

Autrefois, il vantait mes grâces...
Sur ces traits qu'il a retracés,
Essayons d'effacer les traces
Des pleurs que pour lui j'ai versés.

FRANZ.

Que dis-tu donc?... que signifie?...

KETTLY.

Tes vœux vont être satisfaits;
Je pensais à toi, je disais :
Puisse-t-il me trouver jolie!...

ENSEMBLE

Pour combler, etc.

FRANZ.

Va combler mon désir,
Tâche d'être jolie;
Va, ma fille chérie,
Hâte-toi d'obéir.

Elle sort.

Quand je disais que j'étais sûr de sa docilité!

SCÈNE VII

RUTLY, *à la porte de sa mère*, FRANZ.

RUTLY.

Monsieur Franz, un mot...

FRANZ.

Non, je ne veux plus rien entendre, ni de toi, ni de ta mère.

RUTLY.

Rien qu'un mot, je vous en prie; ma mère est occupée à préparer la chambre de M. Senneville, je n'ai qu'une minute; venez, je vous en prie.

FRANZ.

Allons, je le veux bien (A part.) Au fait, ce n'est pas sa faute, s'il a une mère comme ça.

Il s'éloigne avec Rutly, tandis que Senneville entre du côté opposé.

SCÈNE VIII

SENNEVILLE, *seul.*

M'y voilà donc, dans cette Suisse, dont les sites pittoresques et les mœurs patriarcales m'avaient laissé de si doux souvenirs! Quel vaste champ pour le moraliste... et pour le peintre de paysages, car je me flatte d'être en même temps l'un et l'autre... et pourquoi ne me fixerais-je pas ici? La France est un beau pays, sans doute, mais les femmes!... les femmes!... elles m'ont si indignement trompé! tandis qu'ici, du moins... oui, je crois que je m'y déciderai.

Air du rondeau de la *Pénélope de la Cité* (de Plantade).

Heureux habitants
Des beaux vallons de l'Helvétie,
Pays enchanté,
Séjour de la simplicité,
Au sein de vos champs,
Oui, je viens pour passer ma vie,
Loin des intrigants,
Des coquettes et des méchants.

Qu'un pauvre en pleurant
Aille implorant
Pour sa misère,
Loin de nos palais
Il est chassé par des valets.
L'homme des chalets,
En lui voyant toujours un frère,
Ouvre avec bonté
Le seuil de l'hospitalité.

Heureux habitants, etc.

Près d'être mari,
Victime d'une perfidie,

Un objet chéri
En me caressant m'a trahi.
Mais, ce malheur-là,
Assez commun dans ma patrie,
Il m'épargnera
De l'autre côté du Jura.

Heureux habitants, etc.

Oui, c'est sans retour,
Pour jamais, je quitte la France,
Pays où l'amour
Paraît et s'enfuit tour à tour!...
Sans craindre un détour,
On peut juger sur l'apparence,
Dans l'heureux séjour
Où Lavater a vu le jour.

Heureux habitants, etc.

Mais, je ne vois pas Henry... je l'ai envoyé en avant pour faire préparer mon déjeuner, et je commence à sentir que ma précaution était bonne... Quand j'y pense... c'est voyager lestement, cent cinquante lieues en trois jours et à franc étrier : j'ai tué trois chevaux! N'ai-je pas eu raison? Pouvais-je fuir assez vite un monde où je n'ai rencontré que des ingrats? A la veille de m'unir à une femme que j'idolâtrais, j'apprends... heureusement, que je ne suis pas le seul...

SCÈNE IX

SENNEVILLE, KETTLY.

KETTLY.

C'est lui... ô mon Dieu! comme le cœur me bat!...

SENNEVILLE.

Ma foi, je ne sais pas trop où je suis... ; je voulais descendre à l'auberge où je logeais il y a deux ans; mais depuis ce temps-là j'ai un peu oublié... Il me semble cependant que c'est celle-là... ah ! cette jeune fille me dira.......

A Kettly.

AIR : *Ah ! si madame me voyait.*

Belle enfant !... un mot, s'il vous plaît.

KETTLY.

A vous répondre je suis prête.

SENNEVILLE, à part.

Dieu ! quelle gentille fillette !...
Quel regard !...

KETTLY, à part.

... Il me reconnaît !...
J'en suis sûre, il me reconnaît !...

SENNEVILLE, à part.

Mais, si jeune, hélas ! tant de grâce,
Tant de charmes et tant d'appas,
Cachent encore un cœur de glace.

KETTLY, à part.

Ciel ! il ne me reconnaît pas ! *bis.*

SENNEVILLE.

Dites-moi, belle enfant ! pourriez-vous m'indiquer l'auberge d'une madame... Werner?...

KETTLY.

La voilà, monsieur?...

SENNEVILLE.

Mille remercîments...

Il fait un mouvement pour entrer.

KETTLY.

C'est donc là, monsieur, tout ce que vous avez à me dire ?

SENNEVILLE, à part.

Ah! la question est délicieuse... (Haut.) Eh! mais, que voulez-vous que je vous dise?

KETTLY.

Je suis Kettly!...

SENNEVILLE.

Kettly! voilà un nom aussi joli que celle qui le porte... mais je ne me souviens pas!

KETTLY.

O mon Dieu!... il ne s'est même pas rappelé mon nom. (Haut.) Monsieur?

SENNEVILLE.

Eh bien?...

KETTLY.

Vous avez donc oublié cette petite fille qui vous conduisait quelquefois, il y a deux ans...

SENNEVILLE.

Attendez donc... c'est vous!... j'y suis...

KETTLY.

Air : *J'aime Henriette* (d'une *Heure de folie*).

Quand vous étiez éloigné du village,
Vous souvient-il que souvent elle allait
Vous retrouver sur le rocher sauvage,
Pour vous montrer le chemin du chalet.

SENNEVILLE.

Je m'en souviens, maintenant moins timide,
Sur ces sommets si je voulais errer,
Je prendrais bien encor le même guide,
Mais ce serait afin de m'égarer. *bis.*

Comment, Mademoiselle! qui se serait jamais imaginé?... J'avais laissé une enfant espiègle, et je retrouve une beauté piquante.

KETTLY.

Comment aviez-vous donc fait pour m'oublier?

SENNEVILLE.

Vous étiez si jeune, et puis j'ai eu tant de chagrins!

KETTLY.

Des chagrins? et lesquels?

SENNEVILLE.

J'ai été trahi!

KETTLY.

Et par qui?

SENNEVILLE.

Belle demande! et par qui sommes-nous toujours trahis, nous autres?

KETTLY.

Un de vos amis, sans doute?

SENNEVILLE, à part.

Quelle candeur! (Haut.) Non... non, ma chère Kettly, c'est une femme!

KETTLY.

Une femme! vous l'aimiez peut-être?

SENNEVILLE.

Je l'adorais. Le croiriez-vous, à la veille d'un mariage...

KETTLY.

Vous alliez l'épouser! vous ne seriez donc jamais revenu en Suisse?

SENNEVILLE.

Probablement!... Me trahir! M'abandonner! Vous êtes indignée, n'est-ce pas?

KETTLY.

Non.

SENNEVILLE.

Comment! non.

KETTLY.

Puisqu'elle a pu vous préférer quelqu'un, elle n'était digne ni de votre main, ni de vos regrets; et vous pourrez maintenant en choisir une autre, qui vous aimera mieux.

SENNEVILLE, à part.

Voilà une conséquence à laquelle je n'avais pas songé.

KETTLY.

Vous avez été blessé, à ce qu'on m'a dit?

SENNEVILLE.

En effet, oui, un coup de feu; mais qui donc a pu déjà vous apprendre?

KETTLY.

Oh! je sais tout... Et vous ne souffrez plus?

SENNEVILLE.

Très-peu.

KETTLY, avec joie.

Ah! tant mieux! L'air de notre canton est très-bon; en y restant... longtemps, vous vous rétablirez tout à fait.

SENNEVILLE, à part.

C'est incroyable, l'intérêt que me témoigne cette petite! C'est qu'elle est charmante!... Mais, je ne vois pas mon domestique.

KETTLY.

Vous n'avez peut-être pas déjeuné?... Si j'osais vous offrir!... Oh! vous seriez bien bon d'accepter... Nous sommes pauvres; mais si du pain et du laitage...

SENNEVILLE.

Comment, ma bonne Kettly?... Mais c'est délicieux.

KETTLY, à part.

Sa bonne Kettly! ah! que je suis heureuse!

Elle rentre précipitamment.

SCÈNE X

SENNEVILLE, *seul.*

Elle est adorable, cette petite! quelle ingénuité! c'est inconcevable. Je l'avais tout à fait oubliée... mais aussi une enfant de quatorze ans... cela ne vous laisse pas dans la mémoire de ces traces... Aujourd'hui c'est bien différent, sa vue a produit sur moi une impression... Il me serait peut-être bien difficile à présent de ne pas m'en souvenir!

SCÈNE XI

FRANZ, RUTLY, SENNEVILLE.

RUTLY.

Venez donc, père Franz, venez donc, je vous dis que c'est un bon enfant, son domestique me l'a dit; d'ailleurs je le connais.

FRANZ.

Non, je te dis, perdre mon temps et faire une démarche comme celle-là!

RUTLY.

Tenez, justement le voilà. (A Senneville.) Pardon, monsieur, mais...

SENNEVILLE.

Qu'est-ce que c'est?

RUTLY.

C'est moi, Rutly, vous savez bien?

SENNEVILLE, à part.

Au fait, j'ai vu cette figure-là.

RUTLY.

Oui, le fils de madame Werner, chez qui vous venez loger; et voilà le père Franz.

SENNEVILLE.

Le père Franz?

RUTLY.

Oui, le père de la petite Kettly, vous savez bien? le portrait... dans le temps...

SENNEVILLE.

Monsieur Franz, vous avez une fille charmante! elle vient de m'offrir à déjeuner avec une grâce...

RUTLY, à part.

Dieu! a-t-elle eu une bonne idée! comme ça va le disposer pour nous.

SENNEVILLE.

J'espère que cela ne vous fâche pas.

FRANZ.

Moi, mon officier, c'est trop d'honneur que vous me faites.

SENNEVILLE.

Vous portez moustaches, monsieur Franz, vous avez été militaire?

FRANZ.

Pendant vingt ans, mon capitaine, et au service de la France encore!

SENNEVILLE, lui tendant la main.

Touchez là, mon brave camarade !

FRANZ, hésitant.

Capitaine ! je ne suis qu'un simple caporal.

SENNEVILLE.

Eh ! qu'importe ? morbleu ! touchez donc là.

Air : *Simple soldat, né d'obscurs laboureurs* (de Julien).

N'avez-vous pas partagé nos travaux ?
Le même ciel ne nous a pas vus naître ;
Mais nous servions sous les mêmes drapeaux,
Nous nous aimons sans nous connaître.
Eh ! qu'importe que peu d'éclat
Ait suivi le vieux militaire ?
J'honore partout mon état,
Et quelque part que je trouve un soldat,
Je crois presser la main d'un frère !...

RUTLY.

Je savais bien, moi. Le père Franz et moi nous venons vous prier de parler à ma mère en faveur de Kettly.

FRANZ.

Comment ! en faveur de ma fille ?

RUTLY.

Eh, non ! est-il susceptible?... C'est en ma faveur !

FRANZ.

Oui, capitaine, c'est au sujet de ma fille.

SENNEVILLE.

Parlez, mon brave Franz ; il s'agit de Kettly ; je suis tout à vous !

RUTLY.

Monsieur le capitaine, voilà ce que c'est ; nous voulons faire parler à ma mère, pour que j'épouse

Kettly, vu qu'elle est amoureuse de moi... Voilà tout... je ne vais pas vous chercher des phrases...

SENNEVILLE.

Comment, mon cher Franz! votre fille aimerait ce nigaud-là?

RUTLY, à part.

Tiens,... par exemple, nigaud!

FRANZ.

Eh, capitaine! vous m'en voyez désolé... Je n'y conçois rien... Enfin c'est comme ça!

SENNEVILLE, à part, avec un mouvement de regret.

Allons... (Haut.) Et qui s'oppose au mariage?

FRANZ.

C'est moi.

SENNEVILLE.

Vous?

RUTLY.

Eh non! monsieur le capitaine; ce n'est pas lui; il est trop bon homme pour cela... C'est ma mère...; et lui, il lui prend des accès de fierté parce que nous sommes riches, et que lui ne l'est pas!

SENNEVILLE.

Votre motif est noble, mon cher Franz; mais le bonheur des enfants avant tout... Voyons, que puis-je faire pour vous?

FRANZ, lui prenant la main affectueusement.

Vous êtes trop bon, capitaine! mais chut... voilà ma fille; ne parlons plus de cela!

SCÈNE XII

RUTLY, SENNEVILLE, FRANZ, KETTLY *apportant le déjeuner.*

KETTLY.

Que vois-je? mon père et monsieur Senneville! quel bonheur!

AIR du vaudeville de *Michel et Christine.*

ENSEMBLE

Doux moment pour mon cœur!...
Doux moment, plaisir extrême,
Près de celui que j'aime,
J'éprouve un instant de bonheur!...

FRANZ et SENNEVILLE.

Voyez-vous / Oui, je vois } quelle ardeur
Se décèle à l'instant même.
Près de celui qu'elle aime
Son front se couvre de rougeur.

RUTLY.

De m'cacher son ardeur,
En vain ell' s'efforce ell'-même,
C'est fini : quand on aime,
On n'peut pas fair' taire son cœur.

KETTLY.

Grand Dieu! comme mon cœur palpite!
Parlaient-ils de moi tous les deux?

FRANZ, à Senneville.

Vous voyez le trouble qui l'agite
Quand Rutly paraît à ses yeux.

SENNEVILLE.

Oui, je le vois, c'est un bien sûr indice,
Je me connais à ce coup d'œil ardent;
C'est de l'amour, il est même prudent
Que sans retard on les unisse!...

ENSEMBLE

KETTLY.

Doux moment, etc.

FRANZ.

Voyez-vous, etc.

SENNEVILLE.

Oui, je vois, etc.

RUTLY.

De m'cacher, etc.

FRANZ.

Je vous laisse avec elle : en ma présence, elle ne dirait peut-être rien... Capitaine! c'est ma fille! c'est le seul bien que j'aie conservé! je le remets entre les mains d'un officier français! je m'éloigne sans crainte!

SENNEVILLE, lui serrant la main.

Vous me rendez justice!

FRANZ.

Viens, Rutly.

KETTLY, à part.

Que peut-il avoir de si pressant à lui dire?

SCÈNE XIII

SENNEVILLE, KETTLY.

SENNEVILLE, à part.

Singulier rôle pour moi! Chargé de faire un mariage, moi, qui n'ai jamais pu parvenir à faire le mien!

KETTLY, à part.

Eh bien! il parle tout seul!

SENNEVILLE, à part.

AIR : *Travaillez, ne regardez pas* (de la *Mansarde des Artistes*).

Faut-il qu'une femme charmante
Ait fait choix d'un pareil amant?...

KETTLY.

Eh ! mais, votre faim dévorante,
Vous n'y pensez plus maintenant ?

SENNEVILLE.

Je l'oubliais dans ce moment,
Ma raison, je crois, je devine,
Songe-t-on devant tant d'appas ?...

KETTLY.

Ah ! si mon aspect vous chagrine,
S'il peut troubler votre repas,
Approchez, (*bis*) n'me regardez pas...

Elle l'amène par la main, près de la table.

SENNEVILLE.

Ne pas vous regarder? ah! le sacrifice serait trop pénible!

KETTLY.

Allons, asseyez-vous ! ah ! mon Dieu !

SENNEVILLE.

Eh bien ! où courez-vous donc?

KETTLY.

J'ai oublié une chaise...

Air : *Va d'une science inutile.*

Pardonnez mon étourderie !

SENNEVILLE.

Ma chère enfant, y pensez-vous ?
Pourquoi de la cérémonie ?
Ce banc me paraîtra plus doux...

KETTLY.

Mais vous serez mal à votre aise.

SENNEVILLE.

Non, non, je serai beaucoup mieux.
On reste seul sur une chaise,
Sur un banc, on peut tenir deux. *bis.*

Il place le banc auprès de la table.

Voyez-vous? vous allez vous asseoir près de moi, ici.

KETTLY.

Volontiers! au fait... on est bien comme cela.

SENNEVILLE.

Voilà de la crême délicieuse, et un pain qui donnerait de l'appétit... (La voyant pensive.) Eh bien? à quoi rêvez-vous donc?

KETTLY, avec un tressaillement.

Moi? à rien.

SENNEVILLE.

A rien? vous me trompez. (A part.) Pauvre enfant... ce n'est pas sa faute, si elle a mal choisi; le cœur ne raisonne pas..., celui d'une jeune fille, surtout! cependant, avant d'agir, je veux m'assurer...

KETTLY, le tirant par le bras.

Eh bien! voilà que vous rêvez aussi à présent!

SENNEVILLE.

Oh! moi, c'est différent, c'est à quelque chose... j'ai le plus joli sujet de méditation!

KETTLY.

Et lequel?

SENNEVILLE.

Je pensais... à vous.

KETTLY, baissant les yeux.

A moi?

SENNEVILLE.

Oui, et je me disais... Voulez-vous savoir ce que je me disais!

KETTLY.

Oh! oui, dites-le-moi.

SENNEVILLE.

Je me disais : j'ai conté tous mes chagrins à Kettly, je lui ai donné toute ma confiance; eh bien! moi, si je m'avisais de l'interroger, je suis bien sûr que je n'aurais pas la sienne.

KETTLY.

Comment? et que voulez-vous que je vous confie?

SENNEVILLE.

Ce n'est pas moi qui puis vous le dire.

KETTLY.

Vivant seule avec mon père, je n'ai eu dans ma vie d'autre événement que mes pensées...

SENNEVILLE.

Eh bien! ce sont précisément ces pensées-là que je voudrais savoir.

KETTLY.

Et comment voulez-vous que je vous les dise? A peine si je me les rappelle moi-même... elles viennent... elles passent, rien ne les fixe, et je ne songe pas à les retenir... personne ne s'y intéresse.

SENNEVILLE.

Personne! allons, Kettly! je comptais sur votre confiance... parlez-moi sincèrement! voulez-vous me parler sincèrement?

KETTLY.

Et pourquoi feindrais-je?

SENNEVILLE.

Est-ce que vous n'avez d'attachement pour personne?

KETTLY, vivement.

Oh! beaucoup... (timidement) pour mon père!

SENNEVILLE.

Ah! ce n'est pas là répondre! vous pensez bien

que ce n'est pas de votre père que je vous parle! Y a-t-il quelqu'un pour qui vous ayez cette inclination... cette préférence... enfin, ce qu'on appelle... de l'amour?

KETTLY.

Mais...

SENNEVILLE.

C'est un secret que peut-être vous cachez?

KETTLY.

Non, Monsieur, je ne le cache point; ce matin encore je l'ai déposé dans le sein d'une amie; mais, c'est elle seule qui le saura...

SENNEVILLE.

Comment! vous m'étonnez...

KETTLY.

C'est par lui raconter mes peines, que toujours je commence ma journée.

AIR : *De l'Angélus.*

Chaque matin, à mon réveil,
Quand du coq la voix éclatante
Chante le lever du soleil,
Je vais trouver ma confidente. *bis.*

SENNEVILLE.

Eh quoi! d'un aveu si discret
Une femme est dépositaire!

KETTLY.

Jamais je n'ai dit mon secret
Que sur la tombe de ma mère. *bis.*

SENNEVILLE, à part.

Allons, il n'y a pas de doute! (Haut.) Kettly! vous aimez, je le vois... Ne croyez pas que ma question parte d'un simple motif de curiosité; non, oh non!

j'ai mes raisons pour vous la faire..., des raisons que votre père approuve...

KETTLY, agitée.

Que mon père approuve?

SENNEVILLE, avec feu.

Oui, oui, je puis vous l'assurer.

KETTLY.

Oh! non, jamais... Mon père me chérit, mais il est fier; j'ai choisi trop au-dessus de moi.

SENNEVILLE.

Ah! dites pour la fortune, car du reste, jamais personne... (A part.) Eh bien! qu'est-ce que je fais donc, moi? je me passionne! j'oublie mon rôle de médiateur!

KETTLY, à part.

Dieu! que je suis tremblante!

SENNEVILLE, doucement.

Écoutez, Kettly; depuis longtemps je suis votre ami, cela date de deux ans.

KETTLY.

Oui, moi, je ne l'ai point oublié.

SENNEVILLE.

Si je vous priais de me laisser faire votre bonheur... vous ne sauriez croire combien il m'intéresse! est-ce que vous me refuseriez?

KETTLY.

Que dites-vous?

SENNEVILLE.

J'ai lu dans votre cœur; je réponds de tout, j'écarterai tous les obstacles, et bientôt...

KETTLY.

Bientôt?...

SCÈNE XIV

MADAME WERNER, SENNEVILLE, KETTLY.

MADAME WERNER.

Ah ! monsieur le capitaine, je vous vois enfin.

KETTLY, à part.

Ah ! Dieu ! pourquoi est-elle arrivée ?

SENNEVILLE.

Bonjour, madame... madame Werner.

MADAME WERNER.

Depuis une heure votre déjeuner vous attend ; et ne vous voyant pas venir, j'allais au-devant de vous.

SENNEVILLE.

Je vous remercie, vous voyez que c'est une affaire faite.

MADAME WERNER.

Que vois-je? vous avez déjeuné là... ah ! Monsieur...

SENNEVILLE.

Quand on est invité de si bonne grâce, vous conviendrez qu'il est difficile de refuser.

MADAME WERNER.

Ah ! cela ne m'étonne pas..., cette petite coquette !

SENNEVILLE.

Doucement ! doucement, madame Werner.

MADAME WERNER.

J'ai bien défendu à mon fils de se laisser prendre à ses agaceries.

KETTLY.

Votre fils, Madame ! est-ce que je lui parle jamais ?

SENNEVILLE.

Allons, Kettly, point de détours. (A madame Werner.) Eh bien! oui, madame Werner, elle lui parle, et où est le mal?

KETTLY.

Vous le croyez donc aussi, Monsieur? moi, lui parler! je ne le regarde seulement pas.

SENNEVILLE.

Allons, madame Werner; un peu d'indulgence... que diable, vous avez été jeune aussi.

MADAME WERNER.

Oui, mais jamais on n'a vu un jeune homme rôder autour de moi.

SENNEVILLE.

Je le crois sans peine; vous conviendrez alors qu'il n'y avait pas grand mérite à vous défendre... D'ailleurs, j'ai à vous parler au sujet de ces pauvres enfants... Kettly!... eh bien qu'avez-vous donc... vous aurais-je affligée?

KETTLY, pleurant.

Vous vous imaginez que je suis coquette; vous dites que je cause avec Rutly; vous l'assurez à sa mère..., plutôt mourir que de lui adresser jamais la parole!

Elle rentre en pleurant.

SCÈNE XV

MADAME WERNER, SENNEVILLE.

SENNEVILLE, à part.

Pauvre enfant! elle n'ose avouer son amour; elle n'a pas d'espoir..., c'est dommage pourtant que...

Allons, allons, ne pensons plus à cela. (A madame Werner.) Dites-moi, ma chère madame Werner, pourquoi traitez-vous si durement cette pauvre petite?

SCÈNE XVI

LES MÊMES, RUTLY, *au fond du théâtre.*

RUTLY, à part.

Pendant que le père Franz n'est pas là... Dieu! M. Senneville avec ma mère! écoutons!

SENNEVILLE.

Votre fils l'adore; et moi, je sais qu'elle aime votre fils.

RUTLY, à part.

Et c'est vrai.

MADAME WERNER.

A qui le dites-vous? c'est là ce qui m'indigne contre elle! elle a tourné la tête de Rutly!

SENNEVILLE.

Écoutez donc; elle est bien faite pour cela! (à part) et je le sens mieux que personne.

MADAME WERNER.

Il est vrai qu'elle n'est pas mal; mais vous sentez bien que la beauté ne suffit pas dans un établissement; mon fils a de la fortune, et le père Franz ne peut pas donner ça à sa fille.

SENNEVILLE.

Comment, madame Werner, ce raisonnement-là n'est pas d'une mère! Pour un peu d'argent vous feriez le malheur de votre fils et d'une jeune personne si douce, si aimante... Non, non, je ne veux pas le croire.

MADAME WERNER.

C'est pourtant comme j'ai l'honneur de vous le dire.

RUTLY, à part.

Est-elle dure? ô mon Dieu !

SENNEVILLE.

Madame Werner, ce n'est pas bien; Kettly n'a pas de fortune, mais c'est la fille d'un homme d'honneur. Quelle dot exigeriez-vous donc, pour la croire digne de Rutly?

MADAME WERNER.

Mais... je crois que deux mille thalers...

SENNEVILLE.

Deux mille thalers? et si elle en avait quatre mille en mariage?

MADAME WERNER.

Alors, je ne dis pas que...

SENNEVILLE.

Air : *Ah! que de chagrins dans ma vie* (de Lantara).

Puisque cette noble indigence
Seule ici peut vous arrêter,
Consentez à leur alliance;
C'est moi qui prétends la doter.

MADAME WERNER.

Il se pourrait, vous voulez la doter?

SENNEVILLE, à part.

Puisque le ciel m'a donné la richesse,
S'il m'a privé de mes parents,
Assurons-nous, au temps de ma jeunesse,
Quelques amis pour charmer mes vieux ans.

RUTLY, accourant.

Ah ! monsieur Senneville ! ah ! ma mère !

SENNEVILLE.

Tu étais donc là ?

RUTLY.

Oui, je vous guettais; eh bien, ma mère! voulez-vous maintenant ?

MADAME WERNER.

Du moment que Monsieur s'y intéresse...

RUTLY.

Kettly! Kettly! ma femme! mademoiselle Kettly!

SENNEVILLE, à part.

Pauvre petite, comme elle va être contente!

SCÈNE XVII

MADAME WERNER, RUTLY, KETTLY, SENNEVILLE.

KETTLY.

C'est vous, monsieur Rutly? vous qui m'appelez... quand vous savez que votre mère...

MADAME WERNER.

Eh non, non, Kettly, j'ai eu tort; je t'ai fait de la peine..., tout va se réparer, je vais aller trouver ton père.

KETTLY.

Mon père? et pourquoi faire?

SENNEVILLE.

Toute feinte est désormais inutile, ma chère Kettly; restez, restez toujours près de celui que vous aimez.

KETTLY, à part.

Quel langage !

SENNEVILLE.

J'ai levé tous les obstacles.

RUTLY.

Oui, tu peux maintenant m'épouser, quand tu voudras.

KETTLY.

Monsieur Rutly, c'est affreux! vous voulez vous jouer de moi?

RUTLY, à madame Werner.

Dieu! m'aime-t-elle? elle a peur que ce ne soit une plaisanterie! (A Kettly.) Tu ne sais donc pas..., ce brave monsieur Senneville..., il te donne une dot! quatre mille thalers...

KETTLY, douloureusement.

Quoi! c'est lui?

SENNEVILLE.

Oui, moi-même; c'est un bien léger sacrifice; puisse-t-il assurer votre bonheur!

KETTLY, de même.

Une dot!

RUTLY, bas à Kettly.

N'est-ce pas que c'est honnête de sa part?

KETTLY.

Une dot! vous! vous! monsieur Senneville! ô mon Dieu! je suis bien malheureuse!

RUTLY, à part.

Elle pleure!

SENNEVILLE.

Elle pleure! quoi sérieusement? vous vous affligez, qu'avez-vous donc? répondez, ma chère Kettly... Je ne puis comprendre...

KETTLY, à part.

Sa chère Kettly!

SENNEVILLE.

Air : *Faut l'oublier.*

D'où peuvent naître vos alarmes ?
J'ai cru faire votre bonheur.
Me suis-je abusé ? mon erreur
Ferait-elle couler vos larmes ?
Est-ce le don que je vous fais ?
Je n'ai pas voulu, je le jure,
Vous offenser par mes bienfaits ;
C'est un ami qui vous conjure, } *bis.*
Acceptez-les... acceptez-les... }

RUTLY.

Dame ! c'est juste, ça !

KETTLY.

Même air.

Non, votre or, non, votre opulence,
Ne peuvent rien pour mon bonheur.
Ah ! si vous connaissiez mon cœur,
Vous l'auriez bien pensé d'avance.
Oui, je refuse sans regrets :
Au village on a l'âme fière ;
Je ne veux pas de vos bienfaits,
Ils troubleraient ma vie entière ; } *bis.*
Reprenez-les... reprenez-les... }

RUTLY.

Comment ? comment ? mais, Mademoiselle, vous n'y pensez pas.

MADAME WERNER, à part.

Que signifie ce refus ?

SENNEVILLE.

Quelle noblesse de sentiments, Kettly ! ma chère Kettly ! vous refusez mes dons ?

KETTLY, avec dignité.

Oui, Monsieur !

SENNEVILLE.

Ce n'est donc pas Rutly que vous aimez ?

KETTLY, les yeux baissés.

Non, Monsieur.

SENNEVILLE, à part.

Est-il possible ?

Air : Fragment du quatuor du *Calife de Bagdad.*

Quoi ! ce n'est pas Rutly, ma chère,
Que votre cœur aime en secret !

MADAME WERNER, à part.

Quel est cet étrange mystère ?

KETTLY.

Non, Monsieur.

RUTLY.

Ciel !

SENNEVILLE.

Il se pourrait !
Quoi ! serais-je celui qu'elle aime !
Courons vers Franz à l'instant même.
Quel moment !

RUTLY, à part.

Dieu ! je suis trahi.

MADAME WERNER, à part.

La coquette a trompé Rutly.

ENSEMBLE

KETTLY.

Cruel moment ! douleur extrême !
J'ai failli me trahir moi-même ;
Je le sens, d'amour et d'effroi
Mon cœur palpite malgré moi.

RUTLY.

Cruel moment ! surprise extrême !
Ce n'est pas moi que son cœur aime ;
La perfide a trahi ma foi ;
Je suis indigné malgré moi.

MADAME WERNER.

Ah ! quelle horreur ! surprise extrême !
Quoi ! ce n'est pas Rutly qu'elle aime !

ENSEMBLE

La coquette a trahi sa foi ;
Mon cœur s'indigne malgré moi.

SENNEVILLE.

S'il était vrai ! bonheur extrême !
Courons vers Franz à l'instant même.
M'engagerait-elle sa foi ?
Ce trésor serait-il pour moi ?

Après l'ensemble, Kettly va s'asseoir sur le banc qui est devant le chalet de son père ; elle paraît accablée par la douleur, Senneville s'éloigne rapidement.

SCÈNE XVIII

MADAME WERNER, RUTLY, KETTLY.

RUTLY.

Voilà donc, Mademoiselle, comme vous vous comportez... fi ! fi ! je vous dis, vous voulez me rendre malheureux... je le serai, ça sera bien fait ! c'est vous qui en serez cause !

KETTLY, d'une voix faible.

Rutly ! ce ne fut jamais mon dessein.

MADAME WERNER.

Une dot de quatre mille thalers ! la refuser, ça ne se conçoit pas ! Après tous les chagrins que m'a donnés cet amour-là !

KETTLY.

Madame, épargnez-moi vos reproches ; je ne les mérite pas.

MADAME WERNER.

Comment après avoir promis à mon fils...

KETTLY.

Monsieur Rutly sait que jamais...

RUTLY.

C'est vrai, elle ne me l'avait pas dit; mais elle a dit à son père qu'elle m'aimait.

KETTLY, *vivement.*

Jamais ; je l'aurais trompé, et j'en suis incapable.

RUTLY.

Alors, vous ne m'aimez pas, c'est clair !

MADAME WERNER.

Rentrons, mon fils ; car la colère... c'est une horreur, une indignité.

RUTLY, *hors de lui.*

Mademoiselle..., je rentre..., je rentre chez ma mère : vous viendrez m'y chercher, quand votre caprice sera passé, parce que je sais bien qu'au fond vous m'adorez.... Eh bien ! non, je ne voudrai plus... ; je serai cruel, je serai barbare... Rentrons, ma mère.

Ils rentrent tous deux.

SCÈNE XIX

SENNEVILLE, FRANZ, KETTLY.

FRANZ, *à Senneville dans le fond.*

Mon brave capitaine ! que de reconnaissance !

SENNEVILLE.

Oui, mon cher Franz; ce que je vous dis est la vérité même... Elle n'aime pas Rutly.

FRANZ.

Et vous penseriez?

SENNEVILLE.

Laissez-moi l'espérer.

FRANZ.

Je vais l'interroger, tenez-vous à l'écart. Kettly!

KETTLY.

Dieu ! mon père !

FRANZ, *sévèrement.*

Quelle conduite avez-vous tenue aujourd'hui ?

KETTLY.

Aucune, mon père, qui puisse te faire rougir.

FRANZ.

Vous avez refusé l'offre d'un homme généreux.

KETTLY.

Dieu ! l'aurais-je offensé ?

FRANZ.

Que voulez-vous qu'il pense? et moi, vous m'avez trompé ?

KETTLY.

Non, mon père !

FRANZ.

Ne m'avez-vous pas dit que vous aimiez Rutly ?

KETTLY.

Je ne te l'ai point nommé.

FRANZ.

Kettly ! que signifie...

KETTLY.

Ah ! mon père ! c'est ici que j'ai besoin de toute ton indulgence !

FRANZ.

Tu m'effrayes ! parle, ma fille !

KETTLY.

AIR : *Je sais assembler des rubans* (des *Oies du frère Philippe*).

Tu vois mes pleurs et mon regret.
Si ta Kettly t'est toujours chère,

Apprends, mais toi seul, mon secret.

Elle se jette aux genoux de son père.

Pardonne à ta fille, ô mon père.
Cette dot, hélas ! qu'en ce jour
On offrait à l'infortunée,
Je la refuse...

FRANZ, *avec inquiétude.*

Eh bien !

KETTLY.

C'est par amour
Pour celui qui me l'a donnée ;
Je la refuse par amour
Pour celui qui me l'a donnée...

FRANZ.

Est-il possible ?

SENNEVILLE.

Kettly ! il est donc vrai ? je ne m'étais pas trompé !

KETTLY, *avec un cri de bonheur.*

Dieu ! il a tout entendu !

SENNEVILLE.

Oui, ma Kettly ; je connais tout mon bonheur. Je l'ai donc trouvée cette femme qui sait aimer, cette femme dont l'existence me semblait une chimère.

KETTLY.

Que dit-il ?

FRANZ.

Vous, capitaine, vous consentiriez...

SENNEVILLE.

Même air.

Si j'entourai d'un peu d'éclat
Le nom que j'offre à votre fille,
L'alliance d'un vieux soldat
Ne peut qu'honorer ma famille.
Ah ! comblez mes vœux d'un seul mot ;
Auprès de vous, ma vie est enchaînée ;

Et toi, Kettly, reçois avec la dot
L'heureuse main qui l'a donnée. } *bis.*

Pendant la reprise des deux derniers vers, Kettly tourne ses regards vers Franz, d'un air suppliant; Franz semble lui accorder avec attendrissement la permission de donner sa main à Senneville.

KETTLY.

Ah ! mon père ! Ah ! monsieur Senneville !

FRANZ.

Capitaine !... Son bonheur, c'est tout ce que je veux... (Il les embrasse tous deux.) Mes enfants.

KETTLY.

Mon rêve est donc réalisé.

SCÈNE XX

RUTLY, MADAME WERNER, KETTLY, FRANZ, SENNEVILLE.

RUTLY.

Dieu ! est-il bon ? voyez donc ma mère.

MADAME WERNER.

Ah ! Monsieur, ma reconnaissance...

SENNEVILLE.

Laissez donc, madame Werner ; vous ne me devez point de remerciements. Nous en sommes aux préliminaires de la noce.

RUTLY.

Dieu de Dieu !... la noce ! Kettly !

SENNEVILLE.

Oui, mais c'est la mienne.

MADAME WERNER, avec dédain.

La sienne ? avec Kettly ! cette petite...

FRANZ.

Oui, madame Werner ; vous voyez que de plus

grands personnages que vous ne sont pas si dédaigneux.

RUTLY.

Sa noce !... Oh ! quel coup ça m'a donné là !

SCÈNE XXI

LES MÊMES, HENRY.

HENRY.

Monsieur, tout est prêt pour votre départ.

SENNEVILLE.

C'est inutile. Brave Franz, je veux que notre mariage se célèbre aujourd'hui même.

FRANZ.

Volontiers, mon capitaine. (On entend la ritournelle du chœur.) Justement voici nos bons villageois qui reviennent au chalet.

SCÈNE XXII

LES MÊMES, VILLAGEOIS *et* VILLAGEOISES.

CHOEUR.

AIR finale du IIe acte de *Léonide*.

Nous r'venons de la prairie ;
Qu'aux travaux succèd'nt les chants,
Que l'plaisir et la folie
Charment de si courts instants.

SENNEVILLE.

Mes amis, ce matin j'étais un étranger, maintenant je suis des vôtres. Vous voyez en moi l'époux, l'heureux époux de Kettly.

TOUS.

De Kettly !

UN PAYSAN.

Monsieur Franz, est-ce que Kettly nous quitterait ?

FRANZ.

Je ne sais, mes bons amis ; son mari décidera.

AIR : Chœur des chasseurs de *Robin des Bois* [1].

CHŒUR.

Restez avec nous ;
Oui, Kettly nous est chère ;
Nous aimons son père,
Nous aim'rons son époux.
L'écho des montagnes
Réclame déjà ses chants.
La fleur des campagnes
N'doit briller qu'aux champs.
Si dans vot' ménage
Survient un orage,
Le r'frain du village
Bientôt l'calmera.
Tra, la, la, la, la, la, etc.

MADAME WERNER.

Tu t'vois dédaigné.
Va, puisqu'elle est parjure,
Mon fils, sans murmure,
Montre-toi résigné.

RUTLY.

Ell' n's'ra pas ma femme,
En vain elle m'a trahi,
Je sens qu'dans mon âme,
Je r'grette encor Kettly.

KETTLY.

Calme ta tristesse,

1. On recommande à MM. les artistes des départements qui chanteront ce chœur, la rigoureuse observation des *piano* et des *forte*, indiqués sur la partition. C'est à l'attention qu'on y a apportée qu'est dû le succès que ce beau chœur a obtenu sur le théâtre du Vaudeville.

Renonce à ta tendresse,
Et si l'amour cesse,
L'amitié restera.

FRANZ.

Oui, ta plainte est vaine,
Oublie une inhumaine,
Pour calmer ta peine,
Écoute cela.

CHŒUR.

Tra, la, la, la, la, la, etc.

SENNEVILLE.

Kettly, pour l'auteur
Il faut demander grâce;
L'effroi qui le glace
Fait battre son cœur.

KETTLY.

Je sens sa contrainte;
Je sens déjà, mon ami,
Qu'ici même crainte
Fait trembler Kettly.

SENNEVILLE.

Quel enfantillage!
L'hymen nous engage;
Nul jaloux, je gage,
Ne le troublera.

KETTLY.

J'en ai l'espérance,
Avec nous, je pense,
Ce soir, l'indulgence
Ici répétera:

CHŒUR.

Tra, la, la, la, la, la, etc.

FIN DE KETTLY.

HARNALI

OU LA CONTRAINTE PAR COR

PARODIE EN CINQ TABLEAUX ET EN VERS

DE *HERNANI*

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 23 mars 1830.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. AUGUSTE DE LAUZANNE

PERSONNAGES

HARNALI, ex-contrôleur, marchand de billets [1].
DÉGOMMÉ COMILVA, vieil actionnaire de théâtre [2].
CHARLOT, chef d'un contrôle [3].
MAROUILLAUD, ami d'Harnali [4].
RICARD [5], GILLES [6], } sous-contrôleurs, amis de Charlot.
QUASIFOL, nièce de Comilva [7].
MADAME JOSEPH, vieille domestique [8].
JACQUOT, neveu du portier de Comilva [9].
UN DOMESTIQUE de la Maison de Santé [10].
FRANÇOIS, ami de Charlot.
BINOCHET, GABOUILLARD, } amis d'Harnali.
GENDARMES, INVITÉS, } personnages muets.

NOTA. — Les vers marqués d'un guillemet se passent à la représentation.

1. M. Arnal. — 2. M. Lepeintre jeune. — 3. M. Fontenay. — 4. M. Jules. — 5. M. Armand. — 6. M. Émilien. — 7. Mademoiselle Brohan. — 8. Madame Lacaze. — 9. Mademoiselle Georgina. — 10. M. Théodore.

HARNALI

OU LA CONTRAINTE PAR COR

PREMIER TABLEAU

La scène est à Paris, chez Comilva.

Le théâtre représente une pièce garnie d'une horloge, d'un buffet, d'une armoire et d'une fontaine en grès, enveloppée d'osier, et au-dessous de laquelle est un baquet. A droite du spectateur une table.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME JOSEPH, *seule, occupée à broder.*

Il se fait déjà tard; il est près de minuit,
Et déjà dans la rue on n'entend plus de bruit.
Que le rôle de duègne est parfois difficile!
Veiller sur la vertu d'une jeune pupille!...
Mais, chut! ne parlons pas si haut de sa vertu,
C'est un point qui pourrait être fort débattu.
Dégommé Comilva! ce beau nom de famille
Peint bien le vieil amant de cette jeune fille.

On entend frapper.

C'est sans doute Harnali... Vite! ouvrons-lui.

SCÈNE II

MADAME JOSEPH, CHARLOT, *enveloppé d'un large manteau.*

CHARLOT.

Choisis!
Ou de ces trente sous, ou de la corde à puits.

Rapporte-t'en à moi, je suis un rude apôtre;
Serre un de ces présents, ou je vais serrer l'autre.
Il faut prendre un parti.

MADAME JOSEPH.

Je prends les trente sous.
Mais, pour vous plaire, ici, de moi qu'exigez-vous?

CHARLOT.

Réponds sans hésiter!... Chaque soir, dans la rue,
Depuis huit jours au moins, je fais le pied de grue;
J'aperçois, à la nuit, certain particulier
Qui, pour monter ici, ne prend pas l'escalier,
Et, comme les matous, entre par la fenêtre.
Je me lasse, à la fin... Je prétends le connaître;
Sur sa profession, l'on ne m'a rien appris,
Mais il porte une trique et de gros favoris.
A ce signalement, sans peine on le devine,
C'est un cocher de fiacre, ou bien de citadine;
Et je veux m'assurer si c'est pour Quasifol
Qu'il ose escalader un si haut entresol.

MADAME JOSEPH.

Son oncle, comme épouse, à jamais se l'attache.
Ils s'unissent demain.

CHARLOT.

L'oncle est une ganache!
Puisqu'ils sont déjà deux, je me mets sur les rangs,
Et je viens figurer parmi les concurrents.

MADAME JOSEPH.

Prenez garde, Monsieur, de commettre une faute,
Si vous comptez sur lui, vous comptez sans votre hôte.

CHARLOT.

C'est donc un dur-à-cuire?

MADAME JOSEPH.

Hélas! Monsieur, il est,
Dans ses opinions, têtu comme un mulet;
Oui, des chagrins cuisants c'est l'effet ordinaire :

Des théâtres en masse il est actionnaire...

CHARLOT, l'interrompant.

Assez! je l'ai jugé... Sans savoir qui je suis,
Il faudrait me cacher avec ma corde à puits.

MADAME JOSEPH.

Vous cacher? en quel lieu?

CHARLOT.

N'as-tu pas quelque horloge
Où, quand vient un rival, prudemment on se loge?

MADAME JOSEPH.

Ces tours-là sont bien vieux.

CHARLOT.

N'importe! employons-les.

MADAME JOSEPH.

Mais on l'a déjà fait dans *Douvres* et *Calais*.

CHARLOT.

Ah! la vieille a raison!... Moi, je suis un tragique,
Je ne dois pas agir ainsi qu'un bas-comique;
Si j'allais me blottir au fond de ce buffet,
Cela pourrait produire un excellent effet...
Mais non! il vaut bien mieux me cacher dans l'armoire,
Le moyen est plus neuf, si j'en crois ma mémoire;
Jamais on n'y songea... Oui, c'est un nouveau tour.

MADAME JOSEPH.

Renouvelé des Grecs, et de *Monsieur Vautour*.

CHARLOT.

Oh! l'idée est sublime! entrons dans la fontaine :
C'est un moyen, je crois, qu'on n'a pas mis en scène.
Mais elle n'est pas vide, ayons-en le cœur net,
Assurons ma retraite, ouvrons le robinet.
De mon étui de grès j'entendrai tout sans peine,
Dans cet étroit réduit, la chose est bien certaine;
Je ne crains pas, au moins, de me casser le cou,
J'étoufferais plutôt...

Il entre dans la fontaine.

MADAME JOSEPH.

Êtes-vous bien ?

CHARLOT, dans la fontaine.

Coucou !

SCÈNE III

MADAME JOSEPH, *seule.*

Ah ! j'entends quelque bruit, on frappe à la fenêtre,
C'est Harnali ! Bientôt Quasifol va paraître ;
C'est comme un fait exprès, ils arrivent tous deux,
Il serait plus décent de rester avec eux.
Pour savoir se conduire, elle est assez ancienne ;
Je crois à sa vertu presque autant qu'à la mienne,
Et je vais me coucher.

SCÈNE IV

CHARLOT, HARNALI, QUASIFOL.

QUASIFOL.

Ah ! c'est vous, mon poulet ?

HARNALI, vêtu d'un mauvais manteau, et portant en sautoir un cor de chasse d'enfant.

Oui, c'est moi, chère amour !

CHARLOT, sortant à demi de la fontaine, le couvercle sur la tête.

Oh Dieu ! qu'il est criquet,
Je le croyais plus gros.

QUASIFOL.

Eh bien ! je me marie ;
Mon oncle, dès demain, me mène à la mairie ;
Il m'épouse.

HARNALI.

Qui ? lui ?... Je me disais aussi
Qu'un malheur imprévu devait m'attendre ici ;
Regardez-moi, mon nez est écorché, peut-être ?

QUASIFOL.

Mais non.

HARNALI.

J'ai déboulé du haut de la fenêtre,
Et je serais encor dans la rue épaté,
Sans un verre de vin qui m'a ravigoté.
Je m'en étais douté, c'est un triste présage.

QUASIFOL.

Ah! nous pouvons encor rompre ce mariage,
On pourrait m'enlever pour obtenir ma main;
Mais je ne voudrais pas épouser un gamin.
Quel état faites-vous?

HARNALI.

Je ne suis pas un prince,
Mais je suis grand de cœur, si de corps je suis mince;
Je suis un montagnard.

CHARLOT, à part.

Quel état! montagnard!
Autant dire, parbleu! je suis un... Savoyard.

QUASIFOL.

Montagnard, Harnali, ne dit pas qui vous êtes.

HARNALI.

Mes parents, chère amie, étaient des gens honnêtes,
Mais qui, par caractère autant que par emploi,
Se trouvaient ennemis du procureur du roi...
Ils se sont vu saisir par des patrouilles grises...
Ils ont eu des malheurs devant la Cour d'assises.

QUASIFOL.

Malheureux orphelin de parents bien portants!
Pour vivre, enfin, comment passez-vous votre temps?

HARNALI.

Apprenez tout! Le nom du métier que j'exerce
Ne décora jamais l'Almanach du Commerce.
Avant que ma famille ait eu tant de malheur,
D'un théâtre chantant j'étais sous-contrôleur;

Mais un nouveau commis, un scélérat, un drôle,
Me fit, en arrivant, renvoyer du contrôle.
Au théâtre, jadis, me tenant sur le seuil,
Je faisais au public un généreux accueil;
Et ma main, des marchands confondant la cohorte,
Déchirait les billets qu'on vendait à la porte :
Ne les déchirant plus, je les vends à présent;
Quand l'homme public tombe, il devient opposant.
Je veux bien t'enlever; ce n'est pas nécessaire,
J'en conviens, puisqu'ici nous nous voyons, ma chère;
Mais, puisque sans façon ton cœur me l'a permis,
Je te veux emmener au milieu des amis.

QUASIFOL.

Je te suivrai.

HARNALI.

C'est bien ! Pourtant, je dois t'apprendre
Les petits accidents auxquels il faut t'attendre.

QUASIFOL.

Je te suivrai.

HARNALI.

C'est bien ! A ne rien déguiser
Il faut, dans notre état, bien souvent s'exposer;
La reine de mon cœur pourrait, par aventure,
Coucher au violon, comme à la Préfecture.

QUASIFOL.

Je te suivrai.

HARNALI.

C'est bien ! Mais, de nos compagnons,
Je te dois désigner les noms et les surnoms :
D'abord, le grand Plâtreux, le plus fort de la troupe;
Puis, le fier Gabouillard, le grand mangeur de soupe;
Labouque, dit Rouget, François, le Mal-Léché,
Dodore, Bolivar, Marouillaud, l'Œil-Poché,
Binochet, Samuel, dit le Prêteur sur gage,
Le Borgne, Faux-Toupet, le Marchand de cirage.

Voilà de ton honneur quels seront les soutiens;
Ils sont tous mes amis, deviendront-ils les tiens?

QUASIFOL.

Je te suivrai.

HARNALI.

C'est bien! Ainsi, dans nos montagnes,
A sept heures du soir, demain, tu m'accompagnes.
A Montmartre, aussi bien nous avons rendez-vous,
Entre le télégraphe et la maison des fous.

QUASIFOL.

Je te suivrai.

HARNALI.

C'est bien, très-bien!

QUASIFOL.

O mon doux maître!
Quel sera ton signal pour te faire connaître?

HARNALI.

Écoute, mon enfant, tu connais bien ma voix?

QUASIFOL.

Oui, certes!

HARNALI.

Dans ma main je frapperai trois fois.

SCÈNE V

LES MÊMES, CHARLOT.

CHARLOT, *sortant de la fontaine.*

As-tu bientôt fini de lui conter ta peine?
Crois-tu que l'on s'amuse au fond d'une fontaine?

QUASIFOL.

O ciel! un homme ici? Je vais me trouver mal!
Au secours! au secours!

HARNALI.

Quel est cet animal?
Que viens-tu faire ici?

CHARLOT.

Que prétends-tu, toi-même?

HARNALI.

Moi? Je viens dans ces lieux, je viens parce que j'aime,
Et que je suis aimé.

CHARLOT, descendant.

C'est ce qu'il faudra voir!
Nous allons tous les deux en détacher ce soir...
Et cette corde va te servir de cravate.

HARNALI.

Ah! tu veux m'étrangler!... Connais-tu la savate?
Allons, aligne-toi!... Dans l'instant, sans témoins,
Repassons-nous, tous deux, quelques bons coups de poings.

QUASIFOL.

Arrêtez! Ah! grand dieu! quel est votre délire!

A part.

C'est pour moi qu'on dispute, et je n'ai rien à dire!
Mon rôle est pitoyable en ce moment cruel...
Comment donc prévenir ce malheureux duel?

CHARLOT.

Il est un sûr moyen d'accommoder l'affaire :
Ainsi qu'à votre cœur, à mon cœur elle est chère.
Son œil noir m'a séduit.

QUASIFOL.

Comment nous arranger?

CHARLOT.

Aimons-la tous les deux... partageons!

HARNALI.

Partager?
Quoi! lorsque de son cœur je suis propriétaire,
J'en serais seulement principal locataire?
Allons, aligne-toi!

MADAME JOSEPH, accourant.

Quel tapage l'on fait!
Eh! mais, notre maison a l'air d'un cabaret!

HARNALI, *faisant le moulinet avec sa canne.*

Je te veux abîmer!

QUASIFOL.

Mais on frappe à la porte!

MADAME JOSEPH.

Si la garde venait pour nous prêter main forte!

COMILVA, *en dehors.*

Allons! m'ouvriras-tu, la vieille? je t'attends.

MADAME JOSEPH.

C'est Monsieur qui revient...

QUASIFOL.

Oh! fâcheux contre-temps!
Où vont-ils se cacher?

CHARLOT.

Encor que je me cache?
Nous allons donc toujours jouer à cache-cache?
Qu'il se cache s'il veut! Moi, comme homme public,
Je vais tout simplement boutonner mon carrick.
Ouvrez...

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME JOSEPH, COMILVA.

COMILVA, *restant dans le fond.*

Que vois-je ici? Deux hommes chez ma nièce!
Voilà, sur mon honneur, une plaisante pièce!
Qu'est-ce à dire? En ces lieux vous introduire ainsi?...
Pour un vieux Lustucru me prenez-vous ici?
Suis-je donc un jouet? un homme en pain d'épice,
Que l'on donne aux enfants qui viennent de nourrice?
Suis-je un polichinelle? ou suis-je un chien barbet
Que l'on fait aboyer en pressant le soufflet?
Eh bien! il était temps!... Je vois qu'en ma demeure,
Pour savoir du nouveau j'arrive à la bonne heure
Vous êtes des gaillards qui montrez du toupet;

Ainsi donc, pour vous deux, ma nièce me trompait?
C'est du propre! Et c'est vous, ma nièce? vous, ma femme?
(Vous l'alliez devenir!) Quelle conduite infâme!
Lorsque de notre hymen j'arrange les apprêts,
Je me trouve être avant... ce que l'on n'est qu'après.
C'est du propre! et vraiment, dans cette circonstance,
C'est bien aimable à vous de me faire une avance.
Et toi, fille modeste!... Ah! mon amour craintif
N'ose plus, à ton nom, joindre cet adjectif...
Ah! je me sens rougir de fureur et de honte!
Je sens à mon vieux nez la moutarde qui monte!
Si je n'étais pas chauve, en ce moment affreux,
Je voudrais par paquets m'arracher les cheveux;
Mais, par bonheur encor j'ai la poigne assez forte...
Il faut nous expliquer, tous trois, devant la porte.
Arrière, jeunes gens! descendez les premiers;
Nous allons nous taper comme trois chiffonniers.

CHARLOT.

Êtes-vous fou, mon cher, de vous mettre en colère?
Je venais en ces lieux vous parler d'une affaire...
Reconnaissez-moi donc!

COMILVA.

Quoi! c'est vous, mon ami?
Parbleu! vous êtes bon de me laisser ainsi
Me fâcher, m'enrouer, et crier comme quatre.

A Quasifol.

C'est mon ami Charlot, contrôleur au théâtre...

HARNALI, à part, avec fureur.

Le nouveau contrôleur! lui qui m'a fait chasser!
Ah! gueusard! par mes mains il te faudra passer!

COMILVA, à Charlot.

Mais, à cette heure-ci, quel sujet vous amène?

CHARLOT.

A part.

Vous allez le savoir. Ah! je pourrai sans peine

La lui faire gober... Il n'est pas fort, je croi.

COMILVA.

Vous dites donc?...

CHARLOT.

Je veux obtenir un emploi
Qui se trouve vacant par mort de titulaire.
Vous êtes du théâtre un fort actionnaire;
Vous avez du crédit auprès du directeur...
Je voudrais remplacer le défunt régisseur,
Et je viens demander votre appui tutélaire.

COMILVA.

Si ce n'est que cela, j'arrangerai l'affaire.
Savez-vous le latin?

CHARLOT.

Pas un mot.

COMILVA.

Ah! tant pis;
Nous tenons au latin, nous autres érudits.

CHARLOT.

Érudit, je le suis... Il suffit que je parle
Le français aussi bien que l'écrit monsieur Marle.

A part.

Bon! le brave homme en plein donne dans le panneau.

COMILVA.

Eh bien! mon bon ami, que dit-on de nouveau?

CHARLOT.

Je vous le dirais bien, mais il est malhonnête
De deviser ainsi tous les deux, tête à tête,
Quand votre nièce est là, sans rien dire.

COMILVA.

Allons donc!
Dans la chambre elle peut marcher en large, en long;
Que m'importe après tout!... je n'ai rien à lui dire;
Nous causons tous les deux, et cela doit suffire.

CHARLOT.

Il est pourtant fâcheux, lorsqu'on parle si bien,
D'avoir les bras croisés, et de ne dire rien.

COMILVA, à Harnali.

Mais, à propos, ici que faites-vous, jeune homme?
Dites-moi vos desseins, et comment on vous nomme.

CHARLOT.

C'est un de mes amis, maigri par le chagrin...
Il est depuis longtemps tombé dans le pétrin;
Je l'ai chargé chez moi de tenir quelques notes;
C'est lui qui me remplace... et qui cire mes bottes.

Mouvement d'Harnali.

COMILVA.

C'est votre secrétaire? il a l'air distingué!

CHARLOT.

Pas trop! mais, voyez-vous, il est très-fatigué;
Laissez-le, croyez-moi; ménagez sa poitrine,
Ne l'interrogez pas.

COMILVA.

Bon! bon! je vous devine.

CHARLOT, à part.

Suis-je adroit d'éviter une explication,
Qui ferait peu d'effet dans cette occasion;
Mais plus tard, nous devons nous retrouver ensemble.

COMILVA.

Il est minuit trois quarts, Quasifol, il me semble
Qu'il faudrait vous coucher.

QUASIFOL.

Mon oncle, je veux bien,
Puisque, depuis une heure, ici je ne fais rien.

CHARLOT.

Mais, me permettrez-vous, au moins, de vous conduire?

QUASIFOL.

Si mon oncle le veut, je ne puis qu'y souscrire.

COMILVA.

Nous irons tous les deux.

QUASIFOL, bas à Harnali.

N'oubliez pas demain,
A sept heures, venez, et trois coups dans la main.

CHARLOT, qui a écouté, à part.

J'y serai.

Charlot offre la main à Quasifol, et la reconduit jusqu'à la porte latérale; Comilva les suit et tient la chandelle. Lorsque Quasifol a disparu, il retient Charlot par son manteau, et sort avec lui par le fond.

SCÈNE VII

HARNALI, *seul.*

C'est ainsi que tu donnes des notes,
Contrôleur insolent!... Ah! je cire tes bottes!
La mienne a bien failli te punir... Je t'aurais
Atteint à mi-chemin du dos et des jarrets,
Et, visant sur ta basque une place bien nette,
J'aurais de ma semelle empreint la silhouette;
Mais tu n'y perdras rien; nuit et jour je te suis,
Et puisque tu l'as dit : *De ta suite j'en suis*,
Je m'attache à tes pas, et jamais chien de race
N'aura su, mieux que moi, suivre un lièvre à la trace.
Oui, même en ton sommeil, nouveau sujet d'effroi,
Ainsi qu'un cauchemar je pèserai sur toi.
Dans l'ombre, tu verras mes prunelles ardentes,
Comme ces vers luisants, émeraudes vivantes,
Que souvent les gamins mettent à leurs chapeaux.
Pour toi, plus de sommeil! pour toi, plus de repos!
Jusqu'au moment fatal où, sûr de ma vengeance,
J'assouvirai ma rage en te donnant ta danse.

Il remonte la scène d'une manière tragique et redescend tranquillement.

Ce n'est encor ici que le commencement...
Je sors... je ne sais trop ni pourquoi ni comment.

Dans la passe où je suis, il serait mieux peut-être
D'attendre mon rival, de me faire connaître...
Oui, mais nos démêlés s'éclairciraient trop tôt ;
Allonger la courroie est peut-être un défaut ;
Mais il nous faut aller jusqu'à la catastrophe,
Et pour arriver là nous avons peu d'étoffe ;
Jamais tailleur adroit, quelques efforts qu'il fît,
Avec un quart de drap n'a pu faire un habit ;
Et jamais pâtissier, quelque soin qu'il y mette,
Ne fait d'un peu de pâte une énorme galette.

L'orchestre joue : *J'aime les tartelettes.*

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU

Le théâtre représente la rue. — A droite, la maison de Comilva. — Il fait nuit pendant tout l'acte.

L'orchestre joue: *Allons, amis, de la prudence* (d'Azémia).

SCÈNE PREMIÈRE

CHARLOT, FRANÇOIS, RICARD, GILLES.

CHARLOT.

C'est là!... malgré la nuit je vois le numéro.
Mes amis, c'est un tour digne de Figaro...
Mais chez elle pourtant il n'est point de lumière.

RICARD.

Peut-être Quasifol couche sur le derrière.

CHARLOT.

Non, c'est sur le devant, parbleu! j'en suis certain,
Puisque j'étais encor chez elle ce matin.

GILLES.

Mais ici nous courons une fâcheuse chance;
Car si quelqu'un passait...

CHARLOT.

Sois tranquille d'avance,
Quoiqu'il ne soit pas tard, personne ne viendra.

GILLES.

C'est bien peu vraisemblable.

CHARLOT.

Enfin c'est comme ça.

GILLES.

Dis-moi! de ton rival connais-tu la figure?

CHARLOT.

Oui! c'est un maigriot, d'assez mince encolure,
Mais il dit qu'il est fort comme un Turc.

GILLES.

C'est très-bien.

CHARLOT.

A parler franchement, pour moi je n'en crois rien;
Mais ce n'est pas ici la crainte qui m'occupe...
Pas de lumière encor!... serais-je pris pour dupe?

GILLES.

Au moins, de son amant sais-tu quel est le nom?

RICARD.

Oui! ce serait très-bon à savoir.

CHARLOT.

Ma foi! non,
Un nom en *i*, je crois, la chose est peu certaine;
On entend assez mal au fond d'une fontaine.

RICARD.

Tu n'es pas malheureux, au moins, mon bon ami,
De nous avoir tous trois pour t'escorter ici;
Au métier que tu fais bien souvent on s'expose,
Car l'épine toujours est auprès de la rose.
Fréquemment, du contrôle abjurant le devoir,
Pour courir le gibier, tu désertes le soir...
Et quelque jour aussi, tu pourrais, d'aventure,
Rencontrer...

CHARLOT, donnant un coup de pied à Gilles.

Insolent!

GILLES, stupéfait.

Ce n'est pas moi, j'en jure;
Eh bien! la farce est bonne... il a dit...

CHARLOT, avec dignité.

C'est assez!

Si j'en laisse tomber encore, ramassez.

GILLES.

Pour de pareils cadeaux, certe, il n'est point de presse.

CHARLOT.

Silence ! Éloignez-vous, je crois que ma princesse
Allume sa chandelle... Allez! mais pas trop loin;
Je vous appellerai, quand j'en aurai besoin.

Ils s'éloignent doucement à gauche, Charlot frappe trois coups dans sa main.

SCÈNE II

CHARLOT, QUASIFOL.

CHARLOT, à part.

Qu'elle se hâte donc! le voisin peut paraître.
Ah! vivat! je l'entends, elle ouvre sa fenêtre.

QUASIFOL, à la fenêtre.

Est-ce vous, Harnali ?

Charlot frappe trois coups.

Bien ! c'est vous, je descends.

CHARLOT, seul.

Elle a dit : Harnali. C'est un de ces marchands
Qui vendent des billets, le soir, en contrebande;
Son nom m'est bien connu, c'est le chef de la bande.

QUASIFOL, entrant.

Me voici !

CHARLOT, s'approchant.

C'est très-bien, approchez par ici.

QUASIFOL.

Quelle voix! ah! mon Dieu! ce n'est pas Harnali!
A la garde! au voleur!

CHARLOT.

Allons, point de colère !

QUASIFOL.

Que voulez-vous de moi?

CHARLOT.

La question, ma chère,
Est assez difficile à résoudre en plein vent;
Mais je veux vous aimer, vous le dire souvent.
Venez...

QUASIFOL, se défendant.

Je ne veux pas.

CHARLOT, lui prenant la taille.

Ne soyez pas rebelle!

Elle fait mine de vouloir l'égratigner.

Pas d'ongles! soyez donc aussi bonne que belle!

QUASIFOL, en se défendant, et mettant la main dans la poche de Charlot.

Ah! j'ai votre grattoir!

CHARLOT, la quittant.

Le tour est indiscret;
Vous avez, mon enfant, fouillé dans mon gousset.

QUASIFOL.

S'il me faut renoncer à l'honneur que tu m'ôtes,
Je te flanque à l'instant ton grattoir dans les côtes.

CHARLOT.

Quelle horreur! quand je veux vous fournir tout: chapeaux,
Robes de mérinos, cachemires Ternaux;
Et pour que vous soyez bien vite consolée,
Je vous donne demain une chambre meublée.

Il fait de nouveaux efforts pour l'entraîner.

QUASIFOL.

Monsieur, lâchez-moi donc.

CHARLOT.

Allons, ce n'est pas bien;
Faut-il donc employer ici le grand moyen?
Si vous m'y réduisez, en criant de la sorte,
J'ai là trois serviteurs, pour me prêter main-forte.

SCÈNE III

LES MÊMES, HARNALI, *un gourdin à la main.*

HARNALI.

Vous en oubliez un, c'est votre décrotteur.

QUASIFOL, se jetant dans ses bras.

Ah ! sauvez-moi de lui !

HARNALI.

Restez, n'ayez pas peur.

A Charlot.

Oui ! tu vas voir qu'ici, ma main intelligente
A battre les habits n'est pas moins diligente.
Ah! ah! ce n'est pas tout de se lever matin,
Mais il faut arriver à l'heure.

CHARLOT.

Il est certain
Qu'en ce moment, ami, tu montres de l'audace...

Appelant.

A moi! mes compagnons !

HARNALI.

Ils ont reçu leur chasse,
Tes compagnons : tous trois, dans la boue étalés,
De soupe économique ils se sont régalés!...
Maintenant, à nous deux!

Il pose à terre son gourdin et son chapeau, et se mettant en garde.

CHARLOT.

Que prétendez-vous faire?

HARNALI.

Ah! tu veux en conter à ma particulière,
Toi? Nous allons ici sans retard décider
Lequel d'entre nous deux cela va regarder,
Et je veux te donner, de ma main vigoureuse,

Une danse effroyable, une roulée affreuse !
En garde !

CHARLOT.

Mon ami, ne vous a-t-on pas dit
Que pour un tel projet vous êtes bien petit ?

HARNALI.

La taille n'y fait rien, la mienne est ordinaire ;
Mais j'ai six pieds de long quand je suis en colère.
Songe que je te tiens, tout mince que je suis,
Et que si je voulais t'annuler, je le puis ;
Je pourrais dans l'instant, ton dédain m'y provoque,
T'écraser dans ma main comme un œuf à la coque.
Défends-toi !

Il se remet en garde.

CHARLOT.

Pas du tout.

HARNALI.

Ah ! tu fais le capon !
Tu ne veux pas te battre ?...

CHARLOT.

Allons, géant lapon,
Ta fureur a tout l'air d'une plaisanterie...
Je te ferai pincer par la gendarmerie...
Je sais, depuis longtemps, quel commerce tu fais.

HARNALI.

Eh bien, oui, j'en conviens, oui, je vends des billets.
Je t'haïs ! chaque soir tu nous donnes la chasse ;
Je t'haïs ! tu perçois cinq sous par chaque place ;
Je t'haïs ! je t'haïs ! je ne peux pas te voir ;
Je t'haïs le matin, et je t'haïs le soir,
Soit que je reste assis, soit que je me promène :
Je t'haïs le dimanche et toute la semaine.
Défends-toi, je te dis !

CHARLOT.

Pas du tout. Rosse-moi !

J'irai porter ma plainte au procureur du roi.
Je ne te dirai rien : satisfais ta furie ;
Tu me feras plaisir, et même je t'en prie.

HARNALI.

Voilà, sur mon honneur, un plaisant animal,
Et je n'attendais pas ce tour original.

Charlot tend le dos et se retourne plusieurs fois pour voir si Harnali va le frapper. Voyant que celui-ci reste les bras croisés, il remonte la scène.

CHARLOT.

Eh bien donc, je m'en vais; mais, mon cher, prends-y garde!
Je vais te dénoncer au prochain corps-de-garde.

A part.

Il me laisse partir! c'est un trait généreux!

Il s'approche d'Harnali, et après s'être regardés quelque temps sans rien dire, ils partent tous deux d'un éclat de rire.

Quel est en ce moment le plus niais des deux?

HARNALI.

J'éprouve un embarras aussi grand que le vôtre :
Nous sommes, franchement, aussi sots l'un que l'autre.

Charlot sort en riant toujours.

SCÈNE IV

HARNALI, QUASIFOL.

HARNALI.

Ma pauvre Quasifol!... Enfin il est parti!
Il faut nous décider : il faut prendre un parti;
Car tu viens de jouer une bien triste scène,
Et ta position, vraiment, me faisait peine...
Mais tu sais, c'est l'usage, on ne parle qu'à deux,
Le tiers garde toujours un *tacet* rigoureux.

QUASIFOL.

Oui, c'est pour le beau sexe une grande disgrâce,
Il aurait mieux valu mettre un homme à ma place;

Et puisque je n'entends, et que je ne dis rien,
Je crois qu'un sourd-muet me remplacerait bien.
Partons, cher Harnali !

HARNALI.

Tu ne peux plus me suivre.
Par malheur, mon enfant, je n'ai plus de quoi vivre.
Les auteurs, aujourd'hui, commencent un procès,
Et la direction supprime les billets.
A cela, Quasifol, que veux-tu que je dise ?
Notre commerce est mort avec la marchandise.
Tu sais depuis longtemps que mon talent brillait
A charger une date et gratter un billet...

QUASIFOL.

Je ne le savais pas; mais quelle est donc ta crainte?

HARNALI.

La mèche est éventée et l'on a porté plainte!
On m'apprend, à l'instant, qu'on vient de décerner
Contre ton serviteur un mandat d'amener :
Or, me suivre en prison, ce n'est pas nécessaire.

QUASIFOL.

Mais Charlot est allé chercher le commissaire,
Et si nous restons là, comment leur échapper?

HARNALI.

Quand je suis près de toi, qui viendrait me happer?
Va, crois-moi, Quasifol, quitte cet air si morne...
Nous n'avons pas de chaise, assieds-toi sur la borne,

Elle s'assied sur la borne, et Harnali par terre.

Et tu me conteras, pour passer un moment,
Quelque chose de neuf : *La Belle au Bois Dormant*...
Tu me feras plaisir; ou si tu veux, ma bonne,
C'est encor plus joli : chante-moi la *Colonne*.

QUASIFOL.

O mon cher Harnali! tu n'y penses donc pas?
Comment, quand nous avons la garde sur les bras?

HARNALI.

Que m'importe la garde, en ce péril extrême?
Je suis auprès de toi : je veux chanter quand même!
Oui, je vais te chanter mon morceau favori :
L'air à quatorze voix, qui vient du *Comte Ory*...
Mais voici Marouillaud! la chose s'embarbouille...

SCÈNE V

LES MÊMES, MAROUILLAUD.

MAROUILLAUD.

Harnali, sauve-toi! car voici la patrouille...
Tous nos amis déjà sont arrêtés...

HARNALI, se levant.

Allons!
Il faut danser!... Charlot paiera les violons!

Il arrache des mains de Marouillaud un gros gourdin, et sort en faisant le moulinet.

Bonjour!

Ils sortent.

SCÈNE VI

QUASIFOL, *seule*.

Quoi! c'est ainsi qu'il prouve sa tendresse!
Avec tous ses discours, en plein vent il me laisse!...
Ce garçon-là m'a l'air d'un faiseur de projets,
Qui parle, parle encor, et qui n'agit jamais.
Comme je ne veux pas demeurer dans la rue,

Au public.

Je vais rentrer chez moi. Messieurs, je vous salue.

L'orchestre joue l'air : *Jusqu'au revoir! bonsoir!*

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

TROISIÈME TABLEAU

La scène est dans l'appartement de Comilva.

Le théâtre représente un salon orné d'une multitude de portraits de famille. Parmi ces portraits, on en remarque un dont les jambes doivent être ridiculement grosses ; un autre doit représenter un très-jeune enfant en uniforme de colonel de dragons. Celui qui est à la gauche du spectateur sert à masquer l'entrée d'un cabinet. A droite du spectateur, une table sur laquelle est une corbeille de mariage. Près de la corbeille, une baguette à battre les habits.

L'orchestre joue l'air : *Il faut des époux assortis.*

SCÈNE PREMIÈRE

COMILVA, QUASIFOL.

COMILVA.

Ainsi donc, mon enfant, c'est un point convenu.
Le jour de notre hymen, à la fin, est venu.
Sous l'habit d'un adjoint, le Destin nous marie;
Nous irons, ce matin, en fiacre à la mairie.

QUASIFOL.

Oui, mon oncle, je sais...

COMILVA.

Tristement tu dis : Oui!
Il faut, ma chère enfant, prendre un air réjoui.
Nous sommes bien heureux! moi, je suis sûr de l'être;
Car ton cœur m'est connu...

QUASIFOL.

Vous devenez mon maître...

COMILVA.

Non pas! car un époux, fût-il jeune et galant,
De sa femme jamais n'est maître absolument...
Moi surtout qui suis vieux...

QUASIFOL.

Mais vous parlez sans cesse,
Et de vos cheveux blancs et de votre vieillesse...

COMILVA.

Tudieu! je suis un vieux lapin...

QUASIFOL.

Je le savais.

COMILVA.

Avec de vieux lapins on fait de bons civets,
Ma chère, entendez-vous? Je t'assure, ma bonne,
Que je suis, d'être vieux, plus fâché que personne;
C'est au point (croirais-tu?) que je vais tous les soirs
Voir les troupeaux de bœufs qu'on mène aux abattoirs?
C'est alors que, pleurant mon ancienne énergie...

QUASIFOL.

Entre les bœufs et vous quelle est l'analogie?

COMILVA.

Attends! Leurs conducteurs sont frais et vigoureux...
Je me surprends à dire : ah! si j'étais comme eux!
Et je pousse, parfois, cette fureur jalouse
Jusqu'à leur envier leurs gros bas et leur blouse,
Et je donnerais tout, maisons, appartements,
Vieux habits, vieux chapeaux, pour n'avoir que trois ans
Et conduire des bœufs.

QUASIFOL.

Quelle manie étrange!
Mon oncle, en vieillissant, il faut bien que tout change.

COMILVA.

« Aussi, grâce à l'hymen qui vient nous couronner,
« Comme des insensés, il faut nous en donner;
« Et chaque jour, tous deux, dès l'aube matinale,

« Nous jouerons au piquet, même à l'impériale;
« Et le soir, quel bonheur! comme d'heureux époux,
« Nous irons promener, bras dessus, bras dessous;
« Enfin, mets ma tendresse aux plus rudes épreuves,
« Je ne pourrai jamais t'en donner trop de preuves. »
Le temps m'a pu rider et le front et le né,
Mais le cœur d'un vieillard n'est pas ratatiné,
Ce cœur est tout à toi... Dès demain tu vas être
Mon Dieu, mon général, mon brigadier, mon maître...
Je prétends t'adorer de quarante façons,
C'est de toi que je veux recevoir des leçons;
Et comme don Guzman, n'écoutant nul obstacle,
Je veux, six fois par mois... te mener au spectacle.
Si les émotions ne te font point de mal,
Je te régalerai de madame Dorval.
Le Théâtre-Français te plairait mieux peut-être,
Moi je donne la pomme à Frédéric-Lemaître;
Les Français sont très-chers, et l'on n'est pas fâché
D'entendre quelquefois crier à bon marché.
A propos, je pourrais te chicaner, ma chère,
Ta fugue d'hier soir est extraordinaire;
Mais de t'en parler, va, je ne suis pas si sot.

QUASIFOL.

Pourquoi?

COMILVA.

Je suis censé n'en pas savoir un mot.
Allons, va t'habiller, et mets la fleur d'orange...
C'est pour le décorum... Mais qui donc nous dérange?

SCÈNE II

LES MÊMES, JACQUOT.

QUASIFOL.

C'est le petit Jacquot, le neveu du portier.

JACQUOT.

Un mendiant est assis au bas de l'escalier,
Il demande à vous voir...

COMILVA.

Il est là... sur la porte?
Donne-lui ces dix sous... Que le diable l'emporte!

JACQUOT.

Mais non! c'est à vous seul, Monsieur, qu'il veut parler.

COMILVA.

A moi seul? pas moyen alors de reculer...
Qu'il monte donc! Au fait, le jour qu'on se marie,
Il faut faire du bien.

QUASIFOL, à part.

C'est une gaucherie.

COMILVA.

Cela porte bonheur.

JACQUOT.

Mais, tenez, le voici.

SCÈNE III

LES MÊMES, HARNALI, *vêtu d'un mauvais manteau tout déguenillé.*

COMILVA, à part.

Vit-on jamais humain se fagoter ainsi?
Il a l'air d'un voleur à pendre sur la mine.

Haut.

Mon cher, que voulez-vous?

HARNALI.

Je suis dans la débine;
On m'a mis à la porte, hier, de mon garni,
Je viens loger chez vous.

COMILVA, d'un air satisfait.

Très-bien! Restez ici.

JACQUOT, à part.

Au moins c'est un beau trait! s'il n'est pas raisonnable,
On ne saurait nier qu'il ne soit charitable.

COMILVA, à Harnali.

Peut-être on vous poursuit? et vous avez été
Pris en flagrant délit pour la mendicité?

HARNALI.

Vous avez deviné : l'état est difficile,
On veut qu'un mendiant exerce à domicile;
Voilà pourquoi souvent on nous fait du chagrin...

Bas à Quasifol.

Vous ne remettez pas, je crois, le pèlerin?

QUASIFOL, bas à Harnali.

Si fait.

HARNALI.

L'oncle n'a pas deviné l'imposture;
Voyez comme un manteau déguise la figure!
Il ne me remet pas..., c'est un vrai coup du ciel!
O race des Jocrisse et des Cadet-Roussel!

COMILVA.

Mon ami, faites-moi le plaisir de me dire
Comment on vous appelle?

HARNALI.

Il faut vous en instruire?

COMILVA.

Cela semble assez juste; ici je vous reçoi,
Et l'on aime à savoir qui l'on traite chez soi;
Ce n'est pas sûrement que votre contenance
Ne doive m'inspirer beaucoup de confiance;
Mais je serais flatté de savoir votre nom.
Je le veux, je l'exige; allons, répondez!

HARNALI.

Non!

COMILVA.

Vous voulez le cacher?... N'ayons pas de disputes!

Je suis du bois, mon cher, dont on forme les flûtes...
Nous n'en sommes pas moins, tous deux, très-bons amis.

JACQUOT, à part.

D'être bête à ce point il n'est jamais permis.

COMILVA.

Restez donc avec nous, prenez toutes vos aises,
Marchez, taillez, rognez et montez sur les chaises
Avec vos pieds crottés, tout cela m'est égal.
Voulez-vous vous coucher dans le lit nuptial?
Nous coucherons ailleurs... sans savoir qui vous êtes,
Voilà des procédés!

HARNALI.

Certe, ils sont fort honnêtes.
Mais que disiez-vous donc? De quel lit nuptial
Me parliez-vous?

COMILVA.

Du mien, de mon lit conjugal,
Vous ne savez donc pas? c'est que je me marie
Aujourd'hui...

HARNALI.

Quoi! vraiment?... votre hymen?... ô furie!

Il jette son manteau.

COMILVA, montrant Quasifol.

Voilà par quel objet mon cœur est confisqué,
J'espère que des vers il n'est pas trop piqué...
Qu'en pensez-vous?

HARNALI, criant de toutes ses forces.

Je veux que chez vous on m'arrête,
Puisqu'il en est ainsi.

COMILVA.

Mais perdez-vous la tête?

HARNALI, criant.

Oui, je veux que chez vous on m'arrête à l'instant;
Je me nomme Harnali! je suis un sacripant.
De la société je ne suis plus un membre,

Je veux qu'on me traduise à la sixième chambre.

COMILVA, à part.

Il a certainement le cerveau dérangé...
A-t-il été mordu par un chien enragé?
Il veut cacher son nom, et le crie à tue-tête.

HARNALI, criant.

Oui, je suis Harnali, je veux que l'on m'arrête!
Qui de vous me mettra la main sur le collet?

Il saisit Jacquot par le collet et le secoue violemment.

C'est toi que je choisis...

COMILVA.

Lui? non pas, s'il vous plaît;
Apprenez que chez moi l'on n'arrête personne.

A part et d'un air désespéré.

Mais quel désagrément cet animal me donne!

HARNALI, criant toujours.

Je me nomme Harnali!

COMILVA.

Voyez s'il se taira.

HARNALI.

Harnali, le gredin, l'escroc, *et cætera ;*
Je suis un scélérat, un gueux, un homme à pendre.

COMILVA.

Ah çà! mon bon ami, tâchons de nous entendre;
Si vous désirez tant de vous voir arrêté,
A quoi bon implorer mon hospitalité?
Il valait mieux aller au premier corps-de-garde
Vous faire simplement empoigner par la garde,
Que de venir ici troubler nos doux ébats,
Par vos cris enroués qui n'en finissent pas.
Votre trait d'héroïsme a l'air d'une bêtise...

HARNALI.

Que voulez-vous? je fais sottise sur sottise.

COMILVA.

Comment? un jour d'hymen, la garde entrer ici?

O mes nobles aïeux ! vos fronts en ont rougi !
Comment d'un tel affront supporter la pensée ?
Je sors!... restez tout seul avec ma fiancée ;
Oui ! je vous laisse là... tranquilles... tous les deux.

HARNALI.

A part.

Eh! quoi, seuls? tête-à-tête? O vieillard généreux !

SCÈNE IV

HARNALI, QUASIFOL.

HARNALI.

Ta conduite avec moi vraiment est fort jolie...
Près de ce vieux Chinois tu veux passer ta vie ?
C'est un joli Coco, je t'en fais compliment.
Il peut chanter : « L'hymen est un lien charmant. »

Il chante l'air : *Cocu, cocu, mon père.*

Et toi tu répondras : « Ta, ta, ta, ta, ta, tère. »

QUASIFOL.

D'abord vous avez tort, puisqu'il n'est pas mon père...
Que vous êtes injuste !...

HARNALI, fouillant dans la corbeille.

Ah ! voici ses présents.
Voyons donc... Ah! voilà de superbes pendants,
De jolis bracelets, la boucle de ceinture...
Le peigne, le collier ; c'est plus beau que nature.
Du bazin à trois francs, pour faire des corsets,
Des aiguilles, du fil, et des passe-lacets ;
C'est un assortiment, un fonds de mercerie.
Parlez-moi des amants, pour la galanterie !

QUASIFOL.

Vous n'allez pas au fond.

HARNALI.

Comment !

QUASIFOL.

Allez au fond,
Le proverbe nous dit que les belles y sont;
Au fond, de mon amour vous trouverez la preuve.

HARNALI.

Qu'est-ce donc? un grattoir, la lame est toute neuve.

QUASIFOL.

C'est celui de Charlot, qu'hier dans son gousset,
J'ai pris adroitement, tandis qu'il m'embrassait.

HARNALI.

Eh bien! qu'en veux-tu faire?

QUASIFOL.

En allant à l'église,
Plutôt que de trahir la foi que j'ai promise,
Et puisque d'être à toi je dois perdre l'espoir,
Je veux dans l'estomac me fourrer ce grattoir.
Es-tu content de moi?

HARNALI, avec tendresse.

Femelle incomparable!
Ton projet est charmant! ah! Dieu, que c'est aimable!
Je voudrais te prouver, dans cette occasion,
Combien je suis sensible à ton attention.
Tu veux bien te périr, merci, merci, ma bonne;
On nous a laissés seuls, chante-moi la *Colonne*,
Et je vais à genoux t'écouter un instant.

QUASIFOL.

A genoux? pourquoi donc? ce serait imprudent,
Mon oncle peut venir...

HARNALI, se mettant à genoux.

Ton oncle! que m'importe?
Sans doute il y consent, puisqu'il ferme la porte.
Je ne connais plus rien, je brave son courroux!
Oui, je voudrais toujours rester à tes genoux...
Si ce n'était le soin de mes mains délicates,
Je voudrais devant toi marcher à quatre pattes,

Et lécher comme un chien la trace de tes pas.

Il baise avec transport la main de Quasifol, lorsque Comilva paraît à la porte du fond.

SCÈNE V

LES MÊMES, COMILVA.

COMILVA.

Faites, faites, l'ami, ne vous dérangez pas :
Une seconde fois, voulez-vous que je sorte ?
Malheureux!... quand pour toi je vais fermer la porte,
Quand loin de te chasser comme un vil malfaiteur,
Sans rime ni raison je me fais ton sauveur...
Du respect qui m'est dû, passant toutes les bornes,
Tu voudrais me placer au rang des capricornes?
Nous avons donc ici, tous deux, changé d'emploi?
Je fais ceci pour toi, tu fais cela pour moi ;
J'ai joué trop longtemps un rôle ridicule,
Je veux être terrible à présent... Je cumule !
Dans l'instant, avec moi, gredin, tu te battras !

QUASIFOL.

Quoi, mon oncle! avec lui ?...

SCÈNE VI

LES MÊMES, JACQUOT.

JACQUOT.

Monsieur Charlot, en bas,
Demande à vous parler; de quatre ou cinq gendarmes
Il est accompagné.

QUASIFOL.

Dieu ! quel surcroit d'alarmes !
Mon oncle, pour me plaire, ah! laissez-vous toucher ;

On vient pour l'arrêter, tâchez de le cacher.

COMILVA.

Où diable veux-tu donc qu'à présent je le mette ?

QUASIFOL.

Au fait, ils courent tous de cachette en cachette.

COMILVA.

Entrez dans ce panneau.

HARNALI.

C'est bien, merci ! je vois...
C'est un panneau mouvant, comme dans *Henri trois.*

Il ouvre le panneau et entre.

QUASIFOL à part, et regardant Comilva d'un air apitoyé.

Je crois, quand on est vieux, qu'on devient imbécile.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CHARLOT, GENDARMES.

CHARLOT.

On assure, Monsieur, qu'en votre domicile
Vous cachez un vaurien...

COMILVA.

Je ne puis le nier.

CHARLOT.

Il faut nous le livrer, il est mon prisonnier.
Pardon, cher Comilva, si cela vous dérange,
Mais il m'a fait des traits, il faut que je me venge.

COMILVA, avec force.

Vous n'aurez rien du tout.

CHARLOT.

Songez qu'un recéleur,
Aux yeux de la justice, est pire qu'un voleur.
Je veux mon prisonnier.

On entend une musique de clarinette et de grosse caisse comme pour l'annonce d'une parade.

COMILVA, montrant le premier portrait, à droite du spectateur.

Voyez, Messieurs, Mesdames,
Balthazar Comilva, mon aïeul par les femmes;
De la Ferté-sous-Jouarre il était échevin;
Il mourut à Paris, l'an quatorze cent vingt.
Vous y voyez ici son neveu Jean-Guillaume,
Si fameux dans son temps, c'était un très-bel homme;
Il était renommé surtout pour ses mollets :
L'aspect n'en coûte rien, regardez, jugez-les.
Plus haut est Jean Gribouille, un cavalier superbe,
Et malin! C'est sur lui qu'on a fait ce proverbe
Que vous connaissez tous. Vous y voyez ici
Mon trisaïeul, bottier au carrefour Buci.
Vous y voyez ici... (A Quasifol, changeant de ton.)
Si j'avais ma baguette
Ce serait plus commode.

QUASIFOL, lui passant une baguette, à part.

A-t-il perdu la tête?

CHARLOT.

Je veux mon prisonnier! Avec tous vos rébus,
Sommes-nous donc chez vous au salon Curtius?
Je veux mon prisonnier!

COMILVA, frappant sur le cadre avec sa baguette.

Là, ma tante Isabelle...

CHARLOT, à part.

Va-t-il bientôt finir avec sa kyrielle?...
Mon prisonnier!

COMILVA.

Voilà son fils, mort à deux ans,
Colonel de dragons, sans avoir eu d'enfants.
Otez votre chapeau, gendarmes!

Les gendarmes se découvrent.

CHARLOT.

Je me lasse!
Je veux mon prisonnier! Avec tous vos...

COMILVA.

J'en passe,
Et des meilleurs encor!

CHARLOT.

Le mot est très-joli!
Et s'il n'en passait pas, quand aurions-nous fini?

COMILVA, frappant toujours avec sa baguette.

Ici vous y voyez Eustache, mon grand-père,
Mort à quatre-vingts ans, étant octogénaire
De son état. J'ai fait ombrager d'un tilleul
Son tombeau : c'est assez pour un homme tout seul.
Ici vous y voyez ma grand'tante Desloges,
Elle exerça vingt ans comme ouvreuse de loges
Au Théâtre-Français, et laissa trois enfants,
Qu'elle avait élevés avec les petits bancs :
On y jouait souvent et Corneille et Racine;
On y parlait français (du moins, je l'imagine),
Et le théâtre alors gagnait gros, Dieu merci!
Les temps sont bien changés... et les pièces aussi!

CHARLOT.

Je veux mon prisonnier!

COMILVA, ôtant son chapeau.

Cette dernière image,
C'est votre serviteur, à la fleur de son âge.
Vous ne l'auriez jamais deviné, je le crois;
Je pense qu'il fut peint vers l'an mil huit cent trois;
C'était bien mon habit, mon gilet, ma tournure,
Mais il ne m'a jamais ressemblé de figure :
Ce n'est pas étonnant, c'est une occasion,
Je l'achetai tout fait à l'hôtel Bullion.

CHARLOT.

Nous sommes, grâce au ciel, au bout du catalogue,
Je n'aurai plus de voix pour mon grand monologue.
Depuis une heure enfin je suis las de crier;
Pour la dernière fois : Je veux mon prisonnier!

Il faut qu'on me le livre, ou que votre future
Nous accompagne tous jusqu'à la Préfecture;
Je vous laisse le choix. Voilà mon dernier mot :
Ou vous, ou votre nièce...

COMILVA.

Eh bien! puisqu'il le faut,
Prenez donc Quasifol. Allons, ma bonne amie...

CHARLOT.

La chose est singulière, elle s'est endormie.

COMILVA.

C'est qu'elle s'ennuyait.

CHARLOT.

Vraiment?

COMILVA.

J'en suis certain.
Mais nous lui mitonnons quelque chose à la fin.

A Quasifol, en lui donnant des petits coups de baguette.

Allons, réveille-toi! réveille-toi, ma chère!

QUASIFOL.

Autant vaut-il dormir que rester à rien faire.

COMILVA.

Tu vas donner le bras à notre ami Charlot.

QUASIFOL.

Mon rôle est d'obéir sans jamais dire un mot.

Ils sortent. Comilva prend un énorme bâton qui était caché dans un coin.

COMILVA.

Maintenant, sur le drôle, exerçons ma vengeance.
Sors!

Harnali paraît.

SCÈNE VIII

COMILVA, HARNALI.

COMILVA, offrant la baguette à Harnali.

Il faut tous les deux nous peigner d'importance.

HARNALI.

Je ne me battrai pas; car jamais je ne veux
Combattre un ennemi qui n'a pas de cheveux,
Une tête à perruque! il faut que je le dise...

COMILVA, à part.

Quoique le mot soit dur, il n'est pas sans franchise.

Haut.

Ah! ça, mon cher ami, dans cette occasion
Tu t'es, je crois, trompé sur mon intention.
Si de ce cabinet j'ai défendu l'entrée,
C'était pour te donner moi-même une raclée.

HARNALI.

Vous en avez le droit; mais, pour un seul moment,
Montrez-moi Quasifol pour dernier agrément.

COMILVA.

Cela ne se peut pas : elle est à l'instant même
Partie avec Charlot.

HARNALI, criant de toutes ses forces.

Vieux cornichon! il l'aime!

COMILVA.

Grand Dieu! je suis dedans!

HARNALI.

Ah! quadruple jobard!
Courons vite après eux... peut-être il est trop tard!
Unissons, unissons notre commune offense,
Et tombons tous les deux sur Charlot!

COMILVA.

Oui, vengeance!
Je veux de tout son sang laver un trait si noir,
Je le dois; mais pourtant, comme il faut tout prévoir,
Je crains, en te lâchant, de faire une cacade...
Car si j'allais mourir, ou bien tomber malade,
Qui donc te donnerait ta roulée?

HARNALI.

En effet!

Voyons... cherchons! je puis vous signer un billet
Par lequel je m'engage à recevoir ma danse...
Vous garderez le bon... Quand viendra l'échéance,
Vous vous présenterez... j'ôterai mon habit;
Quand vous m'aurez schlagué, vous mettrez : *Pour acquit.*
Chacun sera content... Acceptez-vous la chose?

COMILVA.

Je trouve très-joli le moyen qu'il propose!
Mais, un instant! Je crois... oui, oui, j'ai trouvé mieux,
Un moyen bien plus sûr et plus ingénieux.
Lorsque de t'éreinter l'heure sera venue,
Tu promets d'obéir?

HARNALI.

La chose est convenue.

COMILVA.

Me promets-tu d'avoir, quand viendra le moment,
Une affreuse colique à mon commandement?

HARNALI.

Comment ferai-je donc pour avoir la colique
Si je n'ai rien mangé?

COMILVA.

Tu prendras l'émétique.

HARNALI.

Ah! bravo!

COMILVA, d'un air content.

N'est-ce pas?

HARNALI.

Ah! bravo! ce moyen
Est plus ingénieux... il enfonce le mien.
Alors, quand vous voudrez... il faudra me le dire,
Et je serai tout prêt.

COMILVA.

Cela ne peut suffire.
Si je suis loin de toi, si je ne puis te voir,

Il me faut un moyen de te faire savoir
Ma volonté.

HARNALI lui donne un petit cor de chasse d'enfant, qu'il porte depuis le commencement de la pièce.

Tenez, prenez ce cor de chasse...
C'est un moyen peut-être un tant soit peu cocasse,
Ridicule, bouffon... n'importe! Vous jouerez
Le premier air venu, celui que vous voudrez...
J'avale au premier son de votre ritournelle,
Je vous fais éteignoir et je me fais chandelle.
Êtes-vous satisfait?

COMILVA.

Oui, tout est convenu,
Dès que je sonnerai...

HARNALI.

Crac! ni vu, ni connu!
Allons! allons sauver la belle que j'adore!

COMILVA.

Conservons sa vertu.

HARNALI.

S'il en est temps encore.

COMILVA.

Pour sauver avec joie un ennemi mortel,
J'ai livré ma future.

HARNALI.

Ah! c'est trop naturel!

COMILVA.

Je suis pourtant, mon cher, un vieillard homérique.

HARNALI.

Alors, du temps d'Homère on était bien comique.

L'orchestre joue l'air : *Plus on est de fous, plus on rit.*

FIN DU TRIOSIÈME TABLEAU.

QUATRIÈME TABLEAU

La scène est à Montmartre.

Le théâtre change et représente une cave où sont rangés plusieurs tonneaux. A gauche, une petite porte basse conduisant à d'autres caves.

SCÈNE PREMIÈRE

CHARLOT, RICARD.

RICARD, une lanterne à la main.

Où sommes-nous, Charlot?

CHARLOT.

Nous sommes hors barrières,
Sur la butte Montmartre, assez près des carrières;
Et dans l'un des caveaux d'un hospice vanté,
Où les fous, quelquefois, vont chercher la santé.
Les marchands de billets doivent, dans cette cave,
M'assommer cette nuit!

RICARD.

Vraiment vous êtes brave
De venir tout exprès pour recevoir des coups;
Il valait beaucoup mieux, je crois, rester chez vous.

CHARLOT.

Que veux-tu? j'ai l'humeur et joyeuse et folâtre...
Et puis, demain je suis régisseur du théâtre.

RICARD.

Quoi! vous êtes nommé?

CHARLOT.

Non, mon cher, pas encor,
L'Assemblée aujourd'hui prononce sur mon sort ;
Et si le Directeur a décidé l'affaire,
Il est bien convenu qu'un fidèle émissaire,
Doit venir et frapper aux portes du caveau
Trois coups, comme l'on fait au lever du rideau.
Une fois régisseur, alors, plus de bêtise...
Je rendrai Quasifol.

RICARD.

Elle est bien compromise.
Vous avez enlevé Quasifol... c'est très-bien !
Et je sais que chez vous, il ne lui manque rien ;
Mais qu'en avez-vous fait ?... Je crois que, sans scrupule...

CHARLOT.

L'ami, la question est assez ridicule.

Montrant la porte basse.

O porte ! porte !...

RICARD.

Eh bien !

CHARLOT.

O mon ami Ricard !
Cette porte, vois-tu ? doit mener quelque part.

RICARD.

C'est aussi mon avis.

CHARLOT.

« O porte redoutable !

RICARD.

« Il n'en finira pas, la chose est incroyable.

CHARLOT.

« Oui, c'est ici, Ricard, que sont ensevelis,
« Ceux qu'Esculape a mis dans le sac aux oublis.

RICARD.

« Allons-nous-en, le froid vous trouble la cervelle.

CHARLOT.

« Dis-moi! dans ce tombeau, vois-tu de la chandelle?

RICARD.

« Non! le diable m'emporte, il est noir comme un four.

CHARLOT.

« Eh bien! moi, j'y vois clair, et plus clair qu'en plein jour.

RICARD.

« A l'espèce des chats il apppartient sans doute,
« Puisqu'il distingue bien, lorsque je n'y vois goutte.

CHARLOT.

« Éloigne-toi, Ricard, laisse-moi seul ici;
« Je voudrais, un instant, converser avec lui.

RICARD.

« Avec qui donc?

CHARLOT.[1]

« Avec le géant, » l'homme immense...
Dont je vais, dès demain, avoir la survivance.
C'est là qu'est inhumé le défunt régisseur,
Je dois le consulter, étant son successeur.

RICARD.

Puisqu'il en est ainsi, jasez donc sur sa tombe.

A part.

Veillons toujours sur lui, de crainte qu'il ne tombe.

Ricard se retire dans un coin.

CHARLOT, *s'adressant à la petite porte.*

O grand homme! bel homme! homme aussi grand que beau.
Comment peux-tu tenir dans ce petit tombeau?
Un homme de ta taille, un homme de ta trempe!
Peux-tu bien t'y coucher, sans attraper la crampe?
Peux-tu?... Mais je le vois, tu te trouves très-bien,

1. Pour supprimer les vers passés à la représentation, on doit enchaîner ainsi :

RICARD.

C'est aussi mon avis.

CHARLOT.

C'est là qu'est l'homme immense, etc.

Puisque je t'interroge, et que tu ne dis rien...
Qu'une idée au besoin, des temps, un jour éclose...
Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose...
A propos de semelle... Oh! je suis effrayé,
Quand je mesure ici la grandeur de ton pié,
De ton grand escarpin, de tes grandes sandales;
Car tout est grand chez toi...

RICARD, dans le coin du théâtre, à droite.

Comment! par intervalles,
Pas un mot de raison... Ah! le pauvre Charlot!

CHARLOT.

Il le faut avouer, le monde est un beau lot,
Et si je ne craignais d'être trop téméraire,
Je voudrais être un jour régisseur de la terre;
C'est une belle place !... Oh! qui me dit tout bas :
Tu l'auras!... Je l'aurai?... Non, je ne l'aurai pas.
Tu l'auras, je te dis... Laissez-moi donc tranquille;
Non! je ne l'aurai pas; mais pourtant, c'est facile...
Si je l'avais!... Croit-on que je l'aie?... Il faut voir.

RICARD.

Quand donc finira-t-il avec son verbe *avoir*.

CHARLOT, écoutant.

Il tire sa montre.

N'entends-je pas des cris? Pour un rien je m'effare;
Ils auront tout le temps de m'arriver fanfare.

Après un moment de réflexion.

Parbleu !... Si dans ma main, je tenais tout-à-coup
Le monde... pas plus gros qu'un melon cantaloup,..
Si je tenais le monde... et toute la nature :
Et si je les laissais tomber!... quelle aventure!
Viens, viens me conseiller, mon énorme géant.
Pour causer avec moi mets-toi sur ton séant,
Je t'en prie... Oui, j'ai fait des rêves gigantesques,
Des projets étonnants... On les trouve burlesques;
Ils sont parce qu'ils sont, et Dieu veut ce qu'il veut.

RICARD.

Il gèle quand il gèle, et quand il pleut, il pleut;
La Palisse l'a dit...

CHARLOT.

Quel but je me propose!
Je vais te l'expliquer, écoute bien la chose :
« Du théâtre, demain, si je suis régisseur,
« Je puis monter d'un cran, devenir directeur...
« Avoir un privilége ! O Dieu ! lorsque j'y pense!...
« Quel poste ! directeur! être ce qui commence ;
« Se tenir soit debout, soit à califourchon,
« En haut de la spirale... (ou du tire-bouchon,
« Car la forme est la même), et de ce point de mire,
« Voir les nombreux sujets de mon puissant empire.
« Au premier rang placés j'aperçois les acteurs
« (Les actrices d'abord;) plus bas les régisseurs,
« Musiciens, souffleurs, contrôleurs et choristes...
« En regardant plus bas, je vois les machinistes,
« Puis les lampistes, puis dans le fond, tout petits,
« Tout petits, remuants ainsi que des fourmis,
« Les auteurs, mécréans, gens de rien, vils manœuvres,
« Qui ne rougissent point de rire des chefs-d'œuvres;
« Et qui viennent lancer, ignorés dans leur coin,
« Du ridicule aux gens qui n'en ont pas besoin.

RICARD.

« Quand terminera-t-il sa triste litanie!

CHARLOT.

« Je crains... »

RICARD.

Il parle encore... Quelle monomanie!

CHARLOT, s'adressant toujours à la porte.

Comment dis-tu, géant?

RICARD.

Il croit qu'il a parlé!
Il a perdu la tête, et son timbre est fêlé!

CHARLOT.

Tu ne me réponds plus... peut-être je t'ennuie?...

RICARD,

C'est possible.

CHARLOT.

Ah! du moins, laisse-moi, je te prie,
Palper ton occiput et ton os coronal,
Et les examiner comme le docteur Gall.

Pendant que Ricard parle, Charlot prête l'oreille à la porte du caveau.

RICARD.

Pardonnez-lui, bon Dieu! dans ce long monologue,
Des sottises qu'il dit l'étonnant catalogue;
Car, hélas! en dînant, il a bu plus d'un coup;
Parfois, dans cet état, on bavarde beaucoup.
Adieu!

Il sort.

SCÈNE II

CHARLOT, *seul.*

Je voudrais bien entrer dans ta demeure...

Il regarde sa montre.

Je puis encore aller, pour finir mon quart d'heure...
C'est en vain que j'écoute, il ne me parle pas,
Ou ma foi s'il me parle, il me parle si bas...
Entrons! Dieu! s'il allait répondre à ma harangue,
En allemand... et moi qui ne sais pas la langue!
S'il allait me serrer entre ses grands genoux!
S'il allait en... bleu clair teindre mes cheveux roux!...
Entrons toujours... Ma foi, l'on sait que je suis brave!
Mais qui vient à présent visiter cette cave?...
Ah! je n'y pensais plus, ce sont ces galopins...

Il entre dans le caveau.

SCÈNE III

COMILVA, HARNALI, MAROUILLAUD, *et plusieurs* AMIS D'HARNALI.

HARNALI.

Sommes-nous tous ici ?

TOUS.

Tous avec nos gourdins.

HARNALI.

Le drôle vient d'entrer, je crois, par cette porte.

COMILVA, *entrant.*

Et je viens, mes amis, pour vous prêter main-forte.
Mort à ce scélérat!... Il a pu m'enlever
Ma nièce... En quel état vais-je la retrouver,
Je vous demande un peu ?

HARNALI.

Ce n'est pas là l'affaire,
Hurlez... si vous n'avez rien autre chose à faire ;
Mais nous, tirons au sort, pour voir quel est celui
Dont le bras vigoureux devra taper sur lui.

COMILVA.

C'est ça ! tirons au sort ; que le hasard décide,
Quel est celui de nous qui doit être homicide?
Ah ! Dieu ! si c'était moi ! si le destin heureux
Me désignait ! .. je sens que je deviens un gueux !
Ce que je veux de lui... quand ma nièce est volée !
Ah ! ce serait trop peu d'une simple roulée...
Non ! non ! c'est tout le sang qu'un eustache vainqueur,
En farfouillant longtemps, peut trouver dans un cœur !
Vouloir me faire aller, moi ! neveu des Gribouille !
Tirons au doigt mouillé ! Messieurs, c'est moi qui mouille.

HARNALI, *à ses camarades.*

Voyons, retournons-nous, est-ce fait?

COMILVA.

Me voici.

Il présente ses deux mains.

MAROUILLAUD, prenant un doigt.

Moi, je prends celui-ci.

BINOCHET.

Celui-ci.

GABOUILLARD.

Celui-ci.

HARNALI.

Ah! c'est moi, grâce au ciel!

COMILVA.

J'ai toujours la trompette!
Eh bien, je te la rends, c'est une affaire faite,
Si tu veux me céder ton rôle pour le mien.

HARNALI.

Je refuse.

COMILVA.

Et pourquoi?

HARNALI.

Pourquoi? je le sais bien.

COMILVA.

Mais, stupide animal! as-tu la cataracte?
Pourquoi me refuser?

HARNALI, lui parlant à l'oreille.

Il faut un cinquième acte.

On entend frapper trois coups.

COMILVA, criant.

Parlons bas!

MAROUILLAUD, criant plus fort.

Parlons bas!

HARNALI, criant.

Parlons bas! c'est cela!

SCÈNE IV

LES MÊMES, CHARLOT, *sortant fièrement du caveau, puis* UN DOMESTIQUE.

CHARLOT.

En arrière, Messieurs, le régisseur est là.
Vous n'êtes guère adroits ; contre moi l'on conspire,
Rien de mieux!... mais du moins, tout bas il faut le dire.
Pour des conspirateurs, vous faites de beaux cris,
Ma foi !

LE DOMESTIQUE, entrant.

Les régisseurs exerçant à Paris
Viennent complimenter leur nouveau camarade,
Et fraternellement vous donner l'accolade.

CHARLOT.

Du tout, je ne veux pas. Ce serait du nouveau.
Qu'une telle algarade au fond de ce caveau.
Vit-on jamais choisir une cave malsaine
Pour faire de la pompe et de la mise en scène?
Qu'ils gardent leur talent pour l'employer chez eux.

A part.

Ce serait un effet tiré par les cheveux.
J'aime mieux rien du tout.

HARNALI.

Régisseur téméraire !
A nous deux, maintenant!

En ce moment, on voit un mannequin représentant Quasifol tomber du cintre en traversant le théâtre. — Harnali va s'élancer la canne levée sur Charlot, lorsque Quasifol arrive en boîtant et se précipite entre eux.

SCÈNE V

LES MÊMES, QUASIFOL.

QUASIFOL.

Grand Dieu! qu'allez-vous faire,
Harnali?

HARNALI.

Quasifol!

COMILVA.

Quasifol!

QUASIFOL.

Harnali!
C'est toi que je revois! que je retrouve ici!

Elle se jette dans ses bras.

COMILVA.

Quoi! c'est vous, Quasifol? La chose est étonnante!
Votre présence ici me paraît indécente.
Quel motif en ces lieux a donc conduit vos pas?

QUASIFOL.

Hélas! sur ce retour ne m'interrogez pas!
J'en cherche encore, en vain, les raisons inconnues;
C'est un vrai coup du ciel, car je tombe des nues.
Mais qu'importe après tout? je revois Harnali!

COMILVA.

Vous venez pour le voir, alors?... c'est du joli!

HARNALI, *à Charlot.*

Oui, je suis aimé d'elle, et ce touchant langage,
Au lieu de me calmer, a quadruplé ma rage!
Je prétends t'assommer!...

CHARLOT.

Fi! c'est de mauvais ton!

HARNALI.

Mon argument à moi, le voilà, mon bâton!

Quand on a des raisons sur un pareil chapitre,
La canne la plus grosse est le meilleur arbitre.

Il lève sa canne d'un air menaçant et la remue en l'air.

COMILVA, à part.

Toujours brandir sa canne et hurler vainement;
Il n'assomme jamais... mais il est assommant.

HARNALI.

A son aspect ma rage est encore plus forte!

CHARLOT.

Vous avez tort, mon cher, de crier de la sorte...
Et qui donc êtes-vous?

HARNALI.

Je suis Jean l'Estragon,
Autrefois contrôleur; mais j'ai changé de nom...
C'est toi qui m'as chassé, j'en puis fournir la preuve;
Après plus de deux ans, ma haine est toute neuve,
Et n'a jamais servi...

CHARLOT.

Calmez votre fureur,
Je vous rends votre place, et fais votre bonheur;
Épousez Quasifol.

QUASIFOL, avec joie.

Quelle idée étonnante!
Elle termine tout d'une façon charmante...
Quoi! nous serions unis! O pauvre Comilva!

HARNALI, gaiement, et d'un air surpris.

Tiens! c'est particulier, ma haine qui s'en va.

QUASIFOL.

Quoi! ton affreux courroux, ta colère funeste?...

HARNALI.

Je viens de les quitter, comme on quitte une veste.
Puisque je me marie, et que j'ai pardonné,
Il me semble que tout doit être terminé,
Allons-nous-en.

Harnali et Quasifol remontent la scène. Charlot les retient.

CHARLOT.

Le vieux reste là, sans rien dire;
Harnali, regardez, je pense qu'il conspire
Encor...

HARNALI.

Convenons-en : le fait est qu'aujourd'hui,
Si la chose est comique, elle l'est peu pour lui;
Je crois qu'il est vexé de voir son infortune.

CHARLOT, de loin, à Comilva.

Eh bien! tu ne dis rien? Eh! père La Rancune!
Veux-tu dire ton vers tout de suite!

COMILVA.

Un instant!

CHARLOT.

Mais tu ne vois donc pas que tout le monde attend?
On croit avec raison la querelle finie;
Veux-tu bien lestement nous montrer du génie,
Animal? dis ton vers tout de suite, entêté!
Ou je te le ferai dire d'autorité.

Le poussant rudement à plusieurs reprises.

Dis donc, dis donc ton vers!

COMILVA, d'un air sombre.

J'ai toujours la trompette.

Il sort.

CHARLOT.

A la bonne heure, au moins, la pièce est plus complète.
Eh bien! voyez un peu, s'il n'eût pas dit son mot,
L'action finissait trois quarts d'heure plus tôt;
Et quel tort! terminer une action futile
Par un gai mariage, ainsi qu'un vaudeville...

D'un ton solennel.

Mais ce mot admirable est là, comme un crochet,
Qui suspend l'avenir au passé... qui bronchait.

L'orchestre joue l'air : *Gai! gai! mariez-vous!*

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU.

CINQUIÈME TABLEAU

Le théâtre représente un salon donnant sur des jardins éclairés par une illumination. A droite du spectateur, un divan avec deux coussins.

SCÈNE PREMIÈRE

HARNALI, QUASIFOL, INVITÉS.

Les invités entrent en scène en sautant, et font un grand rond sur l'air : *Quand on va boire à l'Écu,* jusqu'à l'entrée d'Harnali et de Quasifol.

UN INVITÉ.

Voilà les deux époux... Bonne nuit!

Tous les invités sortent sur l'air : *Allez-vous-en, gens de la noce!*

SCÈNE II

HARNALI, QUASIFOL, *en costume de mariée.*

HARNALI, à ceux qui sortent.

Bonne nuit!
Ma chère Quasifol, il est plus de minuit,
Et je suis ton mari... La fête est terminée,
Il faut joyeusement finir cette journée.

QUASIFOL.

J'ai beaucoup de plaisir à rester près de vous.

HARNALI.

Moi de même. Vraiment, c'est un plaisir très-doux;
Mais... puisqu'ils sont partis, Quasifol, il me semble...

Sans doute, il est fort doux de se trouver ensemble...
Mais, à l'heure qu'il est...

QUASIFOL.

O mon cher Harnali!

HARNALI.

Ah! ne dis plus cela; ce nom n'est pas joli :
C'était celui d'un gueux, d'un scélérat, d'un drôle!
Tout est changé pour moi, je suis chef du contrôle.
Tu pourras, si l'on vient te demander ton nom,
Répondre fièrement : Je suis à l'Estragon.

Il lui parle à l'oreille.

QUASIFOL.

Tout à l'heure.

HARNALI.

Pourquoi?

QUASIFOL.

Je veux encore attendre...
Que vous êtes bien mis!

HARNALI.

Réflexion bien tendre!

QUASIFOL.

Vous avez, l'Estragon, un superbe gilet!
Quel est votre tailleur?

HARNALI.

Je l'achetai tout fait.

QUASIFOL.

J'aime beaucoup aussi cet habit fait en queue
De morue, et surtout cette cravate bleue,
Qui vous va joliment.

HARNALI, à part.

Quels sont donc ses projets,
En passant la revue ainsi de mes effets?

Haut.

Ce que vous dites là certainement me flatte...

QUASIFOL, tendrement.

C'est ton cou, mon bichon, qui sied à la cravate.

HARNALI.

Très-joli compliment!... Ah! ma chère!...

Il lui parle a l'oreille.

QUASIFOL.

A l'instant.

HARNALI, avec tendresse.

Ma chère Quasifol, il me semble pourtant...

QUASIFOL, près de la fenêtre.

Voyez la belle nuit...

HARNALI, impatienté.

Oh! ce n'est pas la peine.
Des belles nuits, parbleu! j'en vis à la douzaine,
Et j'en ai même vu plus que je ne voulais,
Et sans avoir besoin d'ouvrir aucuns volets.

QUASIFOL.

Voyez, mon cher ami, que la lune est jolie!

HARNALI.

Oui, la lune est très-bien, je la trouve embellie...
Mais, à l'heure qu'il est, ce n'est pas le moment,
Un jour d'hymen, surtout, de causer firmament.

QUASIFOL.

Vois, qu'il est beau, ce ciel, quand la lune l'éclaire!
Moi, j'aime dans la nuit, surtout quand elle est claire,
Le chant des moineaux francs et des chardonnerets.

HARNALI, à part.

Avec ça que la nuit ils ne chantent jamais.

QUASIFOL, regardant toujours en l'air.

Les étoiles du ciel, l'ombre silencieuse,
Et le chant des oiseaux, font l'âme harmonieuse;
Mais, ne trouvez-vous pas que la lune pourtant...

HARNALI, frappant du pied, et s'éloignant brusquement de Quasifol.

Qu'une femme astronome est un être embêtant!
Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

QUASIFOL, toujours en extase.

Voyez donc, tout repose,
Venez donc respirer l'air embaumé de rose...
Ah! c'est délicieux!... A cette douce odeur,
On croirait respirer les deux mains d'un coiffeur.

HARNALI.

Oui, cela sent très-bon, la lune est très-jolie;
Mais, laissons-là le ciel et la parfumerie :
Il est un ciel plus doux pour de tendres amants.

On entend dans la coulisse les premières mesures de l'air : *Cocu, cocu, mon père;* elles doivent être jouées faux et par un hautbois.

QUASIFOL.

Quels sons mélodieux!

L'air continue.

HARNALI.

Dieu! qu'est-ce que j'entends?

QUASIFOL.

Vous me régalez donc de cette sérénade?
Que cet air est charmant!

HARNALI, effrayé.

Ah ! vieux singe malade !

QUASIFOL.

Je reconnais, je crois, le son de votre cor.

HARNALI, s'efforçant de sourire.

L'air continue.

C'est un de mes amis... un vrai farçeur. Encor?

QUASIFOL.

Sa musique me plaît on ne peut davantage!
Je crois, à Belleville, être au bal du Sauvage.
Oui, c'est le *Carillon de Dunkerque.*

Elle figure quelques pas de danse.

HARNALI.

Reprise de l'air.

Ah! gredin!
Il soufflera son air jusqu'à demain matin,
Si je n'obéis pas...

QUASIFOL.

Quel visage sévère!
Qu'avez-vous, l'Estragon?

HARNALI.

Oh! ce n'est rien, ma chère;
Je viens d'être saisi d'une crampe au mollet!
A cet accident-là je suis assez sujet.

L'air recommence, mais beaucoup plus vite.

A part.

Souffle! souffle toujours! souffle dans ma trompette,
Va!

QUASIFOL.

Vous souffrez donc bien? Votre état m'inquiète!

HARNALI, à part.

Éloignons Quasifol. (Haut.)
Oui, je souffre, et pourtant
Je sentirais mon mal disparaître à l'instant,
En frottant mes mollets avec de l'eau-de-vie
Camphrée.

QUASIFOL.

En avez-vous?

HARNALI, montrant ses jambes.

Vous voyez, chère amie!

QUASIFOL.

Mais, non, c'est du remède...

HARNALI.

Ah! pardon, je croyais
Que vous me demandiez si j'avais des mollets...
Oui, sans doute, j'en ai, c'est dans une fiole,
Tout en haut de l'armoire, à main droite...

QUASIFOL.

J'y vole!
Et je reviens.

Elle sort.

SCÈNE III

HARNALI, *seul, et marchant à grands pas dans la chambre.*

Comment terminer tout cela ?
Dieu ! dans quel margouillis me suis-je fourré là?
Quelle position ! un jour qu'on se marie !...
Ce vieux cerf, échappé de la ménagerie,
Est-il assez rageur?... Mais je n'entends plus rien.

SCÈNE IV

HARNALI, COMILVA.

COMILVA, d'une voix sépulcrale.

Harnali, me voilà !

HARNALI.

Que voulez-vous ?

COMILVA.

Eh bien !
Tu ne m'entends donc pas corner depuis une heure?

HARNALI.

Si fait, j'entendais bien. (A part.) Faut-il donc que je meure
Par procédé pour lui? (Haut.) Le jour de mon hymen ?...
Vous êtes bien pressé, remettez à demain.

COMILVA.

Quoi! remettre à demain! Tu voudrais donc que j'eusse
Trompetté pour Sa Ma — jesté le roi de Prusse?
Il te faut la gober.

HARNALI, à part, avec indignation.

Ah ! l'infâme gueusard !
Ah ! le vieux scélérat !

COMILVA.

Dépêchons-nous !

HARNALI.

Plus tard !

COMILVA, lui présentant quelque chose enveloppé dans du papier.

Avale ! en quatre temps l'affaire sera faite.

HARNALI.

Qu'est-ce donc que cela ?

COMILVA.

Ce n'est qu'une boulette.

HARNALI.

Une boulette ! ô ciel ! qui l'eût jamais pensé !...
On finit donc souvent comme on a commencé !...
Eh bien ! donne-la-moi, cette boulette affreuse !...
Quasifol !... Cachons-lui cette fin malheureuse.

SCÈNE V

LES MÊMES, QUASIFOL.

QUASIFOL.

Rien, je n'ai rien trouvé... Tiens, mon oncle est ici?

HARNALI, s'efforçant de sourire.

Oui, ton brave oncle est là...

COMILVA.

Certe, à cette heure-ci !...

QUASIFOL.

Qu'est-ce que c'est que ça?

HARNALI.

C'est du poison, ma chère,
Dont il m'a fait cadeau.

QUASIFOL.

Du poison? pourquoi faire !
Tu parais tout tremblant..., ne crois pas m'attraper.

COMILVA.

C'est un arrangement..., je lui paie à souper.

QUASIFOL.

Malheureux l'Estragon! après ta foi promise,
As-tu bien pu conclure une telle bêtise!
Ah! je saurai bien, moi, rompre l'engagement.
Vouloir subtiliser mon époux, mon amant!
Dieu de Dieu! pour le coup la chose serait neuve;
Épouse sans mari, je serais déjà veuve,
En restant demoiselle. Oh! non, non, non, non, non!

S'approchant de Comilva.

Je vous étranglerais... ou j'y perdrais mon nom.

COMILVA, *froidement.*

C'est un arrangement.

QUASIFOL, *avec l'accent du désespoir.*

Vous n'êtes pas sa femme!
C'est lui seul que je veux..., c'est lui que je réclame...
Faut-il à deux genoux me traîner à vos piés?

Elle se jette à genoux.

Mais je vais me salir, mon oncle, vous voyez!
Me faudra-t-il pleurer comme une Madeleine?

Elle se lève brusquement.

Me faudra-t-il?... Ma foi, non! ce n'est pas la peine.
Ah! je voudrais bien voir qu'on vînt me refuser...

Elle frappe du pied.

Laissez-nous donc tout seuls, nous avons à causer.

COMILVA, *toujours sans s'émouvoir.*

C'est un arrangement.

HARNALI.

Tâchez de vous entendre!
Moi, je tiens la boulette, et je ne puis qu'attendre;
Pendant tout ce débat, mon état est piteux...
Mais enfin j'ai promis, arrangez-vous tous deux.

COMILVA, *d'un air décidé.*

Allons, allons, mon cher, la boulette à la bouche,
Songez qu'après minuit ma portière se couche.

QUASIFOL, à Comilva.

Malheureux ! si tu tiens à ton affreux dessein,
Vois-tu bien ce grattoir renfermé dans mon sein ?
Tu le vois, ce grattoir..., eh bien ! je te le jure,
Je te le planterai tout droit dans la figure,
Dans le nez, dans les yeux, partout où je pourrai,
Et ne crois pas au moins m'arrêter à ton gré !
Quand je suis en fureur, je ne suis pas commode,
Ma main te lardera comme un bœuf à la mode.
Tout est changé chez moi, tout, depuis ce matin...

Elle se jette dans les bras d'Harnali.

Oui ! je suis la lionne, et je n'ai qu'un Martin ;
Voilà !...

COMILVA.

Si c'est ainsi, la suite vous regarde ;
Je vais tranquillement aller monter la garde
Dans le fond.

HARNALI, criant de toutes ses forces.

Vieux gredin !

COMILVA, en allant vers le fond.

C'est un arrangement.

HARNALI.

Absurde !

COMILVA.

J'en conviens ; mais c'est un dénoûment.

A partir de ce moment, Comilva reste dans le fond, les bras croisés, jusqu'à la fin de la scène.

HARNALI, d'un air piteux.

Il est, je l'avouerai, d'une terrible espèce ;
Condamner à mourir le mari de sa nièce !...
Dans quel moment encor !...

QUASIFOL, arrachant la boulette des mains d'Harnali.

A la fin, je la tiens !

HARNALI.

Quasifol ! que fais-tu ? quels projets sont les tiens ?

QUASIFOL.

Je veux croquer aussi la boulette tragique.

HARNALI.

Mais tu vas te donner une affreuse colique,
Et puis, dans un instant, étendus tous les deux...

QUASIFOL.

C'était notre projet... Admire donc ce gueux,
Qui nous guette de loin, sans répandre une larme,
Il est là de planton comme un simple gendarme.
Tiens, c'est là te prouver, je crois, de l'amitié...
Laisse-moi de la chose avaler la moitié.

Elle mange une bouchée.

HARNALI, *s'approchant de Quasifol.*

Quelle preuve d'amour, Quasifol, tu me donnes!

QUASIFOL, *le repoussant un peu.*

Va-t'en, va-t'en, va-t'en.

HARNALI.

Pourquoi?

QUASIFOL, *d'un air tendre et en mangeant.*

Tu m'empoisonnes!

HARNALI, *s'éloignant brusquement et d'un air surpris.*

Du tout, ce n'est pas moi... non, c'est ce vieux jaloux,
Plus têtu quatre fois qu'un mulet andaloux...
Ne va pas tout manger... Ah! je te le demande...

QUASIFOL.

Je t'ai gardé ta part... Je ne suis pas gourmande.

Elle lui donne la moitié de la boulette.

HARNALI.

A mon tour, à présent, la boulette! O poison!
Toi qui causes ma mort!... Tiens! mais c'est assez bon
A manger. Dis donc, ô ma maîtresse héroïque!
Cela commence-t-il? Sens-tu quelque colique?

QUASIFOL, *d'un air égaré.*

Oui, je sens...

HARNALI, se frappant subitement sur le ventre, et pliant les jarrets.

Dieu de Dieu ! ma chère Quasifol !

QUASIFOL, en jetant des cris de douleur.

Je sens dans l'estomac comme du vitriol ;
Et toi

HARNALI, se frottant le ventre.

Oui, cela vient. Ah ! le diable m'emporte !
C'est comme si j'avais avalé de l'eau-forte,
Ou de l'eau de Javelle. Il crie à son tour.

QUASIFOL.

Oh ! que c'est bien cela !
Je sens la mort qui vient.

HARNALI.

Vite, mettons-nous là !

Ils placent par terre les coussins du divan, s'asseyent dessus, et s'appuient la tête sur le divan, en fermant les yeux.

Es-tu morte ?

QUASIFOL.

Sans doute, il faut bien que je meure...
Et toi ?

HARNALI, étendu.

Moi je suis mort depuis près d'un quart d'heure.

Changeant de ton et toujours les yeux fermés.

Dis-moi donc, Quasifol, c'est bien particulier,
Tu croquas la première, et je meurs le premier...

Avec emphase.

C'est un plaisant contraste à ravir la pensée !

QUASIFOL, étendue.

Je sais pourquoi la mode est ainsi renversée...
Il faut absolument que j'éprouve un accès
De délire... Il le faut... c'est là qu'est mon succès.

HARNALI.

Eh bien, dépêche-toi, fais vite ta folie.

QUASIFOL.

Elle se lève.

Voilà que cela vient. Quelle étrange harmonie !

J'entends chez le voisin un bruit confus de voix!
Que de cris différents s'élèvent à la fois!
Admirable! mauvais! superbe! ridicule!
Élevons des autels!... donnons-lui la férule!
Son œuvre est un prodige!... un long amphigouri
Qui semble procéder de Pindare... et d'Odry...
Jamais de pareils vers, jamais les cors de chasse
Ne pourront sur la scène... Ah! messieurs, grâce! grâce!
D'où vient ce désaccord? pourquoi dispute-t-on?
Dieu! que l'Académie est près de Charenton!
L'auteur est jeune encor; son talent est fertile;
Le temps, le temps viendra pour corriger le style,
Et s'il change de route, avec quelques efforts,
La raison reviendra...

Elle tombe.

HARNALI, toujours étendu.

Pour extirper les cors.

COMILVA, descendant la scène.

Allons! relevez-vous, héros de parodie!
Nous ne devons pas, nous, jouer la tragédie...
Et prenant à rebours les moyens de succès,
Faire pleurer ici les rieurs des Français.

Ils se relèvent.

L'orchestre joue l'air : *Il faut rire, rire, et toujours rire.*

FIN D'HARNALI.

HEUR ET MALHEUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville, le 19 avril 1831.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. ALEXANDRE B*** ET LAUZANNE

PERSONNAGES

MONTIVON [1].

CLÉMANÇOT, ancien marchand [2].

JULES FOMBERT, sous le nom de Durand [3].

MAIGREPEAU, huissier [4].

AMÉLIE, fille de Clémançot [5].

ANNETTE, petite paysanne au service de Clémançot [6].

UN PAYSAN.

VOISINS ET VOISINES de Clémançot.

La scène se passe chez Clémançot, dans une campagne à une lieue de Melun.

1. M. Arnal. — 2. M. Lepeintre jeune. — 3. M. Perrin. — 4. M. Émilien. — 5. Mademoiselle Atala Beauchêne. — 6. Mademoiselle Léontine.

HEUR ET MALHEUR

Le théâtre représente un salon au rez-de-chaussée; la porte du fond donne sur un jardin. A gauche, au troisième plan, une fenêtre; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

AMÉLIE, JULES, *arrivant par le fond.*

AMÉLIE.

Je tiens absolument à le savoir, ou je ne vous reparlerai de ma vie.

JULES.

Mademoiselle! qu'exigez-vous de moi?

AMÉLIE.

Je veux savoir pourquoi vous nous quittez... D'où vient cette lubie qui vous prend de partir pour Paris, juste au moment où votre présence ici est plus nécessaire que jamais?

JULES.

Nécessaire!... A qui?

AMÉLIE.

A moi. Oui, Monsieur, c'est aujourd'hui, dans un instant peut-être, que M. Montivon va arriver. Ce n'est pas assez que d'être forcée de me marier à un homme que je n'aime pas, qui est maussade, et qui

a l'air d'un imbécile; il faut que, le même jour, vous nous quittiez... Vous qui, depuis trois mois que vous êtes ici, vous êtes fait aimer de toute la maison; vous, le fils d'un ancien ami de mon père! C'est affreux!

JULES.

Eh bien! charmante Amélie, dussiez-vous me condamner à ne vous revoir jamais, apprenez toute la vérité. (A demi-voix.) J'ai trompé votre père, vous-même, tout le monde.

AMÉLIE, effrayée.

Ah! mon Dieu!...

JULES.

Je ne suis pas celui que vous croyez.

AMÉLIE.

Est-il possible! vous n'êtes pas le fils de M. Durand?

JULES.

Eh non!... Je suis l'ami de son fils... Ce n'est pas la même chose.

AMÉLIE.

Mais cette lettre de M. Durand que vous avez remise à mon père, lorsque vous vîntes vous établir ici, elle était donc fausse?

JULES, vivement.

Ah! gardez-vous de le croire. Non! cette lettre était bien de lui. Seulement, c'est son fils qui devait la présenter à votre père; il m'a fait le plaisir de me la prêter, et voilà comment depuis trois mois...

AMÉLIE.

Vous êtes ici sous un nom supposé!!! Mais qui donc êtes-vous, Monsieur?

JULES.

Mon nom!... que servirait de vous le dire? Il vous est inconnu; du moins, je le crois... (A part.) Elle n'est pas huissier.

AMÉLIE.

Mais quel motif a pu vous déterminer à employer cette ruse?

JULES.

Le plus impérieux de tous... la nécessité. J'étais forcé de me cacher.

AMÉLIE.

De vous cacher? (Avec hésitation.) Vous avez donc fait quelque... mauvaise action?

JULES.

Pouvez-vous le penser? Non... mais j'ai eu un différend avec la magistrature. J'ai eu la faiblesse... vous l'avouerai-je?... j'ai eu la faiblesse de faire de petites lettres de change.

AMÉLIE.

Mais si elles étaient petites?

JULES.

Ah! voilà; mais j'ai suppléé à leur importance par le nombre. Le jour de l'échéance est arrivé, et le Tribunal de commerce (c'est assez ridicule), le Tribunal de commerce... Que vous dirai-je! je venais d'échapper par un espèce de miracle aux... inconvénients de la situation, lorsque je rencontrai Durand; je lui exposai en deux mots la nécessité où j'étais de me mettre à l'abri des recherches; il m'offrit la lettre que son père lui avait donnée pour le vôtre... Vous savez le reste.

AMÉLIE.

Ah! Monsieur, je ne saurais vous dire l'effet que cet aveu produit sur moi... (Avec intérêt.) Et qui vous force à partir?

JULES.

Ah! je vais vous dire... D'abord, une raison de délicatesse... Oui, si nous restions plus longtemps auprès l'un de l'autre, moi, qui n'ai rien... vous, qui allez vous marier.

AMÉLIE.

Je ne vous comprends pas.

JULES.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Un seul mot suffirait peut-être
Pour troubler tout votre bonheur;
Car bien souvent on n'est pas maître
D'imposer silence à son cœur.
En pareil cas, je dois le croire,
Quand le cœur est mal affermi,
On est plus sûr de la victoire
Quand on est loin de l'ennemi.

AMÉLIE.

Quoi! c'est là, Monsieur, le motif de votre fuite?

JULES.

Ah! ce n'est pas le seul. Non. Je comptais recevoir une somme assez majeure qui m'est due par un homme qui habite l'Alsace, et pour lequel j'ai suivi à Paris une affaire importante. J'espérais par là faire honneur à mes engagements, et implorer de votre père le pardon d'une ruse coupable... Mais, j'ai écrit, et, depuis trois mois, je n'obtiens pas de réponse. Plus de salut pour moi; car, ce matin, en

me mettant à la fenêtre, j'ai cru apercevoir une figure... de sinistre présage.

AMÉLIE.

Qui donc?

JULES.

Un de mes ennemis... un huissier..., et comme je ne voudrais pas, pour tout au monde, que l'excellent M. Clémançot eût le chagrin de se voir enlever son hôte, je vais au-devant du destin, de peur qu'il ne vienne au-devant de moi.

AMÉLIE.

Y pensez-vous?... Mais vous me faites trembler... Comment! on vous arrêterait?...

JULES.

La seule chose qui m'afflige, c'est de laisser, en partant d'ici, une réputation imméritée; mais je me confie à l'avenir : le véritable Durand viendra quelque jour voir votre père... Il vous dira que son ami n'a pas de fortune, mais qu'il a le cœur droit et sincère; qu'il était digne peut-être d'un meilleur sort; et, en faveur du Durand légitime, vous pardonnerez à celui qui a usurpé son nom. Dans une heure je serai à Melun, où j'ai fait arrêter ma place à la diligence, et ce soir je couche à Paris... Vous dire où, c'est ce que j'ignore; mais n'importe... (A part.) N'entends-je pas du bruit? (Il écoute.) Non... La justice me corne aux oreilles.

AIR : *Noble dame, pensez à moi.*

Un songe affreux poursuit ma vie!
Ah! pour moi quel rêve cruel!
Je crois voir Sainte-Pélagie
Qui m'offre un lit dans son hôtel.

AMÉLIE.

Quoi! Monsieur, vous quittez ces lieux,
Et sans me faire vos adieux!

JULES.

L'avez-vous pu penser, grand Dieu!...
Adieu! belle Amélie, adieu!
Adieu!

AMÉLIE.

Adieu!

Il sort pendant la ritournelle. Amélie le suit des yeux et redescend tristement la scène.

SCÈNE II

AMÉLIE, *seule.*

Il part!... il part!... C'était bien la peine d'avoir de l'amitié pour lui. L'ingrat!... Et comme il nous a trompés? Prendre un nom qui ne lui appartient pas... Mais ce pauvre jeune homme, puisqu'on voulait l'arrêter, il a bien fait.

SCÈNE III

ANNETTE, AMÉLIE.

ANNETTE, accourant par le fond.

Mademoiselle! Mademoiselle! savez-vous la nouvelle? M. Durand qui s'en va!

AMÉLIE.

Je le sais.

ANNETTE.

Et il reviendra pour la noce.

AMÉLIE.

Je l'ignore.

ANNETTE.

Comment! il s'en irait tout à fait?

AMÉLIE, en soupirant.

C'est possible, ma pauvre Annette.

ANNETTE.

Ah çà! mais ça lui a donc pris comme... (Elle regarde par la fenêtre.) Tenez! le voilà qui arrange la bride de son cheval.

AMÉLIE.

Comme il a l'air chagrin!

ANNETTE.

Le cheval? je ne trouve pas. Ah! c'est de lui que vous voulez parler? c'est vrai. Le voilà monté. (Elle crie.) Au revoir, monsieur Durand! Dites-lui donc adieu! il vous fait signe. Au revoir! au revoir!

AMÉLIE, faisant des signes d'adieu.

Adieu! adieu!

ANNETTE.

Le voilà parti!... Dieu! va-t-il fort!!! Oh! que j'aurais donc peur si j'étais à califourchon comme ça, sur le dos d'un animal! Mais pourquoi donc, Mam'selle, que vous avez l'air triste? puisque vous allez vous marier? Ah! si je me mariais, moi, si j'avais la belle robe blanche, le bouquet au côté, et la fleur d'orange sur la tête, je rirais comme une folle.

On entend la voix de Clémançot.

AMÉLIE.

Tais-toi, tais-toi; voici mon père.

ANNETTE.

Faut pas lui dire que vous êtes triste? (A part.) Je n'y comprends rien; elle se marie et elle est triste!

SCÈNE IV

ANNETTE, CLÉMANÇOT, *entrant par la porte à droite,* AMÉLIE.

CLÉMANÇOT.

Ma foi! voilà deux heures que je suis au grenier pour voir de plus loin... Personne sur la grande route; à moins que ce cher Montivon ne soit venu par la traverse... ce qui est bien possible... Et l'ami Durand, où est-il donc? je ne l'ai pas encore vu aujourd'hui.

AMÉLIE.

Mon père, il vient de partir pour Melun.

CLÉMANÇOT.

Que le diable soit de lui! aller à Melun aujourd'hui : pourquoi faire? Ce garçon-là tient beaucoup de son père... Durand est un original... Mais s'en aller quand il sait que j'ai compté sur lui pour tous mes préparatifs!... pour servir de garçon d'honneur à Montivon. Cela va le contrarier beaucoup, moi qui lui ai promis que je disposerais tout pour la cérémonie. T'a-t-il dit quand il reviendrait!

AMÉLIE.

Non, mon père.

CLÉMANÇOT.

C'est mal, c'est très-mal; surtout quand je viens d'obtenir pour lui la place que je sollicitais à son insu, celle de percepteur des contributions. Ne le lui dis pas, je veux le surprendre agréablement. Je lui laverai la tête à son retour. Mais trève à la mauvaise

humeur. C'est un jour de bonheur, d'allégresse ; il faut que tout le monde soit gai... Ah ! ma fille !... c'est que ce n'est pas une petite cérémonie qu'un mariage ! Ça n'arrive qu'une fois dans la vie.

AMÉLIE, d'un air sec.

Quelquefois deux, puisque M. Montivon est déjà veuf.

ANNETTE, à part.

Oh ! que j'haïrais un homme veuf, moi !

CLÉMANÇOT, à Annette.

De quoi te mêles-tu, toi ? (A Amélie.) Il est veuf, c'est vrai ; mais il est encore jeune. Il a vingt-sept ans, c'est un bon âge... Va, va ; tu seras très-heureuse avec lui. Je sais bien qu'il n'est pas... Ah ! ce n'est pas l'Apollon du Belvédère... mais il n'est, ma foi ! pas désagréable à l'œil.

AMÉLIE.

Mon père, je ne vous parle pas de son physique... mais il m'a semblé, pendant les quatre jours qu'il a passés ici l'année dernière, qu'il avait le caractère... singulier.

CLÉMANÇOT.

C'est un homme qui a eu tout plein de malheurs, de manière qu'il est devenu fataliste... Il m'écrit dernièrement que rien de ce qu'il avait entrepris ne lui a réussi, et qu'il me donnera de vive voix des détails sur tout cela.

AMÉLIE.

Avec le caractère que je lui connais, je crains qu'il ne regarde encore son mariage comme un accident.

CLÉMANÇOT, en riant.

Il en est bien capable, le luron; mais je suis inquiet de ne pas le voir arriver. D'après sa lettre, il y a plus de deux heures qu'il devrait être ici. (On entend Montivon et Jules discuter en dehors.) Eh mais! n'entends-je pas?... Eh oui! c'est sa voix... et celle de Durand.

AMÉLIE, à part, avec émotion.

Il reviendrait!

CLÉMANÇOT.

Qu'est-ce que tu me disais donc qu'il était parti?

ANNETTE, à part.

Ah ça! nous avons donc rêvé?

Air : *Je saurai bien le faire marcher droit.*

ENSEMBLE

CLÉMANÇOT.

Oui, le voilà, mon enfant, le voilà!
Auprès de toi le destin le ramène.
Jour de bonheur! ah! quelle douce chaîne!
Oui, dès demain, l'hymen vous unira.

AMÉLIE.

Il se pourrait! quoi! vraiment, le voilà!
Auprès de nous le destin le ramène.
A son aspect, je sens finir ma peine;
Le chagrin fuit aussitôt qu'il est là.

ANNETTE.

Il se pourrait! quoi! vraiment, le voilà!
Jusqu'en ces lieux quel motif le ramène?
En vérité ce n'était pas la peine
De prendre un ch'val pour aller jusque-là.

SCÈNE V

Les mêmes, JULES, MONTIVON *appuyé sur Jules; Montivon est couvert de poussière, et son habit est déchiré;* UN PAYSAN, *portant un porte-manteau.*

Annette conduit le paysan dans la chambre à droite, il y dépose le porte-manteau et s'en va.

MONTIVON.

Voilà une histoire originale qui m'arrive !... J'ai manqué d'être tué à deux cents pas d'ici.

CLÉMANÇOT, avec étonnement.

Allons !

MONTIVON.

Ah Dieu ! c'est dégoûtant, rien que d'y penser. (A Clémançot.) Connaissez-vous la gravure de Mazeppa emporté par un cheval sauvage? (Indiquant Jules.) C'était Monsieur... Fi ! Monsieur, fi ! on ne monte pas des animaux comme ça sur la voie publique... Quand on a un cheval si fougueux, on le monte chez soi. (Avec force.) Jamais dehors, jamais.

CLÉMANÇOT.

Mais que vous est-il arrivé ?

MONTIVON.

Figurez-vous que...

JULES, l'interrompant.

Figurez-vous, Monsieur, qu'au détour du petit sentier...

MONTIVON.

Laissez-moi dire. (A Amélie.) Pardon, Mademoiselle,

si je ne vous ai pas encore dit un mot de politesse... Je suis en marmelade ; en... Holà ! la hanche !... Grand Dieu ! la hanche ! (A Clémançot.) Bref, mon cher monsieur Clémançot, j'arrivais ici tranquillement par la traverse, lorsque j'ai rencontré Monsieur qui galopait... (A Jules.) Il paraît que vous étiez furieusement pressé, Monsieur? (A Clémançot.) Moi, je m'écarte, le cheval vient de mon côté, il me jette par terre ; il me foule aux pieds ; Dieu de Dieu ! quel animal !... Si j'y ai survécu, c'est que, pour la première fois de ma vie, le destin m'a favorisé... ce matin.

JULES.

Croyez, Monsieur, que je suis désolé...

MONTIVON.

A la bonne heure ! mais vous n'avez pas de contusions, vous... J'aime encore mieux votre douleur que la mienne... Holà ! le fémur !

CLÉMANÇOT.

Pauvre garçon !... Ah çа ! vous n'avez pas de fractures ?...

MONTIVON.

Je ne crois pas. (Il marche à grands pas et remue le bras.) Regardez donc, je marche assez agréablement, n'est-ce pas ?...

CLÉMANÇOT.

Oui, oui, très-bien !

MONTIVON.

C'est ce que je pense ; il me semble que, si j'avais quelque chose de cassé, j'aurais bien moins de grâce et de facilité.

CLÉMANÇOT.

Sans aucun doute.

MONTIVON.

C'est heureux!... Quand j'y songe!... c'est qu'il me faisait rouler dans la poussière, ce malheureux cheval, je ne pouvais pas me dépétrer de ses quatre diables de jambes.

Air : *du Code et l'Amour.*

Dans les flancs et dans la poitrine
Quels coups de pied il me donnait!
Comme un poisson dans la farine
Cet animal me retournait.
Ah! quel quadrupède terrible!

JULES.

Mais non, vraiment, il est fort doux.

MONTIVON.

Quand on est dessus, c'est possible,
Mais non pas quand on est dessous.

CLÉMANÇOT.

Mon pauvre Montivon, voulez-vous que je fasse chercher un docteur?

MONTIVON.

Non, je crois qu'un déjeuner vaudrait mieux, si ça ne vous fait rien.

CLÉMANÇOT.

Annette! tu entends!...

ANNETTE, à part.

Allons! allons! il paraît que le gosier n'est pas attaqué.

Clémançot donne tout bas des ordres à Annette, qui sort par la droite.

SCÈNE VI

JULES, MONTIVON, AMÉLIE, CLÉMANÇOT, *au fond.*

MONTIVON.

Vous le voyez, charmante Amélie, c'est une suite de la fatalité qui me poursuit. Je reste là à parler de mon événement, et je ne vous demande pas comment vous vous portez... Je suis grossier comme pain d'orge !

AMÉLIE, avec hésitation.

Monsieur !...

MONTIVON, appuyant.

Comme pain d'orge. Je ne connais rien qui peigne mieux ma grossièreté à votre égard. Mon excuse est dans ma situation. Je vais vous montrer toutes mes contusions ; je suis sûr que je suis tout bleu.

Il déboutonne son habit et son gilet. Clémançot accourt vivement pour l'arrêter.

CLÉMANÇOT, bas à Montivon.

C'est inutile, ma fille...

MONTIVON.

C'est juste ;... mais je disais, comme futur... (Il parle bas à Clémançot et ajoute tout haut :) C'est égal ! vous avez raison. (A Amélie.) L'essentiel est que vous ne m'en vouliez pas.

AMÉLIE.

Monsieur, j'ai été plus touchée de votre accident que de votre silence.

MONTIVON, d'un air gracieux.

Charmante repartie !

AMÉLIE.

Je vois que, Dieu merci ! le résultat de cet événement (regardant Jules) n'aura rien d'affligeant pour personne; j'aurai seulement une grâce à vous demander, ou plutôt à mon père.

CLÉMANÇOT.

A moi ?

MONTIVON.

Si ça dépend de moi ?

AMÉLIE, à Clémançot.

Je voudrais... je désire vivement que vos projets ne se réalisent que dans un mois.

MONTIVON, stupéfait.

Un mois ! je suis anéanti !

AMÉLIE, à Clémançot.

Vous y consentez ?

CLÉMANÇOT, avec embarras.

Ma fille !...

AMÉLIE.

J'y compte...

Elle sort. Clémançot remonte la scène avec elle et paraît lui faire des remontrances.

MONTIVON, à part, avec dépit.

C'est fait pour moi !

Il jette son chapeau par terre avec colère, et jette un cri douloureux.

CLÉMANÇOT.

Qu'est-ce que vous faites donc ?

MONTIVON, souriant.

J'avais laissé tomber mon chapeau.

Il ramasse son chapeau et fait un cri de douleur en se redressant.

SCÈNE VII

JULES, CLÉMANÇOT, MONTIVON.

CLÉMANÇOT, à Montivon.

Oh ! nous lui ferons entendre raison. (Montivon remonte la scène et s'occupe à épousseter ses vêtements, pendant le dialogue entre Clémançot et Jules.) (A Jules.) Ah ça ! pourriez-vous me dire, mon cher ami, ce que vous alliez faire à la ville?

JULES.

Monsieur, j'y allais pour... (A demi-voix.) Je vous dirai plus tard mon motif, et je pense que vous m'approuverez... (Haut.) Sans l'accident arrivé à Monsieur, je ne serais point ici...

MONTIVON, se rapprochant de Clémançot.

C'est vrai ! c'est moi qui ai prié Monsieur de me donner le bras pour m'aider à arriver jusque chez vous.

CLÉMANÇOT.

Mais, c'est fort heureux !... c'est lui qui doit vous servir de garçon d'honneur.

MONTIVON, regardant Jules.

C'est Monsieur ?...

JULES, avec hésitation.

Monsieur !...

MONTIVON.

Je vous avoue, mon cher Clémançot, que si j'étais arrivé ici sans accident, j'aurais été bien attrapé. Tout le long du chemin, je me disais à moi-même : C'est drôle, il ne m'arrive rien... Lorsqu'enfin j'ai rencontré Monsieur, j'ai dit : voilà mon affaire !

CLÉMANÇOT.

Vous êtes donc toujours fataliste?

MONTIVON.

Je voudrais bien savoir comment je ne le serais pas, quand je vois que le diable fait élection de domicile à ma porte, et impossible de lui donner congé? Je crois qu'il a un bail. Je vais vous en faire juge, jeune homme. (Ici Montivon passe entre Clémançot et Jules.) Et vous allez me dire si je ne suis pas l'homme le plus malheureux de France... et de Navarre. Du moment que j'entreprends n'importe quoi, crac! (Jules et Clémançot le regardent avec étonnement) ça manque.

JULES.

Ce ne peut être qu'une prévention.

MONTIVON, bas à Jules.

J'ai demandé l'emploi de percepteur des contributions : j'aurai la place. Mais n'en dites rien au père Clémançot, c'est une surprise que je lui ménage. (Haut.) Oh! mais il y a longtemps que je lutte contre la destinée... Cela remonte à plus de quatre ans. Vous allez voir... En 1827, peu de temps après la mort de mon épouse... (mais ne parlons pas de ça, il n'est question ici que de mes guignons), en 1827, je sollicitais une place dans les Ponts et Chaussées. Après six mois de démarches, qu'est-ce que j'apprends?... j'apprends qu'un jeune homme, qui avait fait une demande la veille, a obtenu l'emploi.

CLÉMANÇOT.

Ah! c'est terrible!

MONTIVON, avec un sourire amer.

C'était un nommé Fombert.

JULES, étonné et à part.

Ah ! la rencontre est bizarre.

MONTIVON.

Assez joli garçon, (d'un air de doute) dit-on ; et qui se trouvait appuyé par la femme d'un chef de division.

CLÉMANÇOT.

Ça se voit tous les jours; c'est inique.

MONTIVON.

Inique! Vous avez... (A Jules.) Monsieur a parfaitement appliqué le mot. Mais ce n'est rien que ça. Repoussé avec perte aux Ponts et Chaussées, six mois après, je braque la lorgnette de mon ambition sur les Finances; ce n'est pas que j'aie absolument besoin d'en emploi; mais enfin, expéditionnaire aux Finances, c'est une position sociale, n'est-ce pas? on fait partie de l'État; on mange du budget; c'est une profession. Je me mets donc sur les rangs... Nous étions au moins quatre-vingts. Devinez qui est-ce qui attrape la place? (A Jules.) Devinez, jeune homme!... Allez! cherchez! Vous pouvez chercher aussi, monsieur Clémançot... Je vous le donne en sept.

Il remonte la scène tranquillement comme pour attendre le résultat de leurs réflexions.

JULES, avec embarras.

Si c'est le plus digne, c'est vous... sans doute...

MONTIVON.

Du tout!

CLÉMANÇOT.

Alors... un autre?...

MONTIVON.

Du tout... C'était encore ce Fombert, ce même scélérat de Fombert qui avait quitté les Ponts et Chaussées, et qui s'était insinué aux Finances, je ne sais par où...; un lézard administratif.

CLÉMANÇOT.

Ah! voilà qui est bien étonnant!

JULES.

C'est de la fatalité.

MONTIVON, vivement.

Pure. Vous avez trouvé le mot. (A Clémançot.) Il a trouvé le mot aussi. Vous avouerez que ceci passe toute expression... J'écumais... Alors, transporté de fureur, d'indignation...

CLÉMANÇOT.

Il y avait de quoi.

MONTIVON.

Je prends un cabriolet.

CLÉMANÇOT.

Très-bien.

MONTIVON.

Je vole aux Finances.

CLÉMANÇOT.

Ça s'est vu...

MONTIVON, qui ne comprend pas d'abord l'intention de Clémançot, reste un moment interdit, puis il dit d'un air d'approbation :

Ah! oui ... Je demande à voir en face mon obstacle, mon rival, cet homme qui pèse sur toute ma vie comme un cauchemar perpétuel... Il y avait quinze jours qu'il n'était venu au bureau, et il était remplacé... Oh! alors, je dis : Un instant! s'il est sans place, gare à moi! il faut que je lui en trouve

une, à ce gaillard-là... Je cours, je questionne, je m'informe; enfin, après mille recherches, j'apprends que mon luron a fait des lettres de change... mais qu'il en a fait! qu'il en a fait!... plus que notre Saint-Père le Pape ne pourrait en bénir en quarante-huit heures de travail. Un de mes voisins en avait quinze, de deux cents francs chacune. Je vais chez le voisin; je lui achète sa créance. (A Clémançot.) Pour le coup, je me dis : Je tiens mon homme! (Se retournant gaîment vers Jules et lui saisissant le bras.) Je tiens mon homme! Une fois à Sainte-Pélagie, c'est bien le diable si je le trouve encore pour me barrer le chemin.

JULES, à part.

En effet, ce nom me revient maintenant. Que le ciel te confonde!

MONTIVON.

Après huit jours de recherches, on l'arrête...

CLÉMANÇOT.

Ah! vous le tenez à la fin!

MONTIVON.

Minute. Ici, dénoûment tragique; on pleure (pas moi, par exemple), mon huissier et les gardes du commerce...

CLÉMANÇOT.

Pleuraient?...

MONTIVON.

Allons donc! Il y a des professions qui ne pleurent jamais. Mon huissier, dis-je, et les gardes du commerce le conduisaient à la maison... en question; voilà qu'en traversant le pont d'Austerlitz, mon luron fait un écart, et puis, plof!

CLÉMANÇOT, d'un air effrayé.

Ah mon Dieu!

JULES, de même.

Il se jette à la rivière?

MONTIVON.

Comme une poule d'eau, mon ami... Vous jugez de l'embarras de mes trois officiers ministériels qui ne savent pas nager, et qui restent là... le bec... sur le pont, avec leur dossier sous le bras. Enfin, on a vu ce malheureux passer sous des bateaux de vin, des bateaux de charbon, des bateaux de fagots, enfin tous les bateaux imaginables... bref, il a disparu... noyé... à perpétuité... comme un joli garçon, sans que j'aie jamais eu le plaisir de le voir.

CLÉMANÇOT.

O ciel! quel événement! c'est affreux.

JULES.

Ma foi! c'est bien fait, c'est très-bien fait.

MONTIVON.

Incident horriblement ridicule, et qui me coûte mille écus, sans les frais.

JULES.

Au moins vous êtes débarrassé d'un adversaire diablement incommode, convenez-en... Il est vrai que vous lui avez fait payer assez cher le triste avantage que le hasard lui a donné.

MONTIVON, à Jules.

Eh bien! j'aime beaucoup... (se retournant vivement vers Clémançot) j'aime beaucoup le raisonnement de Monsieur. (A Jules.) Il s'est noyé, c'est vrai; mais il s'est noyé à mes frais; il n'a pas déboursé un sou. (Vivement, à part, d'un air satisfait.) Mais dam!

CLÉMANÇOT.

Mais peut-être ne perdrez-vous rien ; car, enfin, sa famille...

MONTIVON.

Sa famille? Le ciel me garde d'aller au-devant des Fombert... s'il en existe.

CLÉMANÇOT.

Allons, allons, vous avez été malheureux : maintenant il n'y faut plus penser... Oublions le passé... — et l'héritage?...

MONTIVON, d'un air confidentiel.

Oh! cela va très-bien. Si le diable ne s'en mêle pas, j'aurai une réponse aujourd'hui; j'ai donné ordre qu'on m'envoyât la lettre ici par un exprès... (A Jules.) Je vous demande pardon; c'est lui qui me parle. (A Clémançot.) C'est une fameuse affaire; nous ne sommes que dix-sept héritiers, et je représente un tiers de tête; j'ai déjà dépensé douze cents francs pour justifier de mes droits. Mais, mon cher Clémançot, je ne vous cache pas que je suis moulu, et qu'après la scène de pantomime que j'ai jouée sur la route, j'aurais diablement besoin de me refaire un peu.

CLÉMANÇOT.

Je vais faire hâter le déjeuner; il cuit, mon ami, il cuit. Je vous laisse avec Durand, votre garçon d'honneur, le fils d'un de mes bons amis. Faites votre paix ensemble en attendant.

MONTIVON, bas à Clémançot et en le reconduisant.

Eh mon Dieu! ce pauvre Dunand! ce n'est pas sa faute s'il m'a assassiné. J'aurais été à cent lieues de

lui qu'il m'aurait écrasé tout de même ; c'est le sort; je commence à m'y faire.

CLÉMANÇOT, sortant par la droite.

Ah ! diable de fataliste que vous êtes!

JULES, à part tandis que Montivon redescend la scène.

Voilà une arrivée qui complique singulièrement ma situation.

SCÈNE VIII

JULES, MONTIVON.

MONTIVON.

Ah ! vous vous appelez Dunand?

JULES.

Non, Monsieur, pas Dunand, Durand.

MONTIVON.

J'ai connu autrefois un nommé Dunand, c'était peut-être votre cousin?

JULES.

J'ai l'honneur de vous dire que mon nom est Durand. (Appuyant.) Durand.

MONTIVON.

J'entends bien! D'où êtes-vous?

JULES.

Ma famille a toujours habité Paris.

MONTIVON.

Ah bien! ça ne peut pas être cela. Les Dunand que j'ai connus étaient de Bayonne! M. votre père a-t-il beaucoup d'enfants?

JULES.

Je suis fils unique.

MONTIVON.

C'est singulier! les Dunand étaient trois frères... dont une demoiselle.

JULES, à part.

Il paraît qu'il y tient! laissons-le aller.

MONTIVON.

Mon cher Dunand, je n'en rends pas moins grâce au ciel du hasard heureux qui m'a fait faire votre connaissance, quoique dans le premier instant nous ne fussions pas placés fort agréablement pour causer, vous qui étiez... et moi qui étais...

Il imite le geste d'un homme qui est foulé aux pieds d'un cheval.

JULES.

Je serais enchanté, monsieur, de réparer le tort involontaire que j'ai eu envers vous.

MONTIVON.

Allons donc! pourquoi donc ça? Du tout, du tout... parbleu!

JULES.

Mais je me vois forcé de m'éloigner... Il le faut.

MONTIVON.

Vous en aller?... Non, parbleu! Eh bien! il serait joli, celui-là! quand le papa vous a nommé pour remplir les augustes fonctions... Allons donc!

JULES.

Je vous assure, Monsieur, que personne n'est moins capable que moi...

MONTIVON.

AIR : *Ami! jamais l'chagrin n'm'approche* (de Préville et Taconnet).

Je ne vois pas ce qui vous embarrasse,
C'est un tribut levé sur l'amitié;

Garçon d'honneur !... c'est la plus belle place,
Après celle du marié...
Faut-il par moi que vous soyez prié ?
Eh bien ! mon cher, c'est moi, moi qui vous somme
D'être ici mon garçon d'honneur.
Me refuser, ce serait une horreur !

JULES, à part.

O destinée ! il faut que le pauvre homme,
Décidément, ait l'instinct du malheur !

Monsieur, je vous assure...

MONTIVON.

Il n'y a pas de : je vous assure. Vous resterez... Comment ! après m'avoir presque assassiné au physique, vous voulez maintenant m'assassiner au moral. Il n'y a que vous qui puissiez lui faire entendre raison.

JULES.

A qui, Monsieur ?

MONTIVON.

A mademoiselle Clémançot. Vous n'avez pas entendu ? Elle veut ajourner notre mariage à un mois... Un mois ! ! !.... Savez-vous combien il peut m'arriver d'accidents en un mois ?... (Il réfléchit un instant.) Soixante-sept.

JULES.

Quel singulier calcul ! (A part.) Il y a de la folie dans son fait.

MONTIVON.

Cela peut aller là ! Je me connais si bien !... Si vous saviez, mon cher Dunand, comme je me connais !... Parole d'honneur, je suis comme les paratonnerres, j'attire la foudre.

Air : *L'Établi! mon ami* (de Miller).

Au sort pas moyen d'échapper!
Fussiez-vous à Troye en Champagne,
Fussiez-vous à Brest en Bretagne,
Quand le diable veut vous happer,
Il saura, le coquin, il saura vous happer,
Pas moyen, pas moyen d'échapper.

Aux environs de Bagnolet,
J'avais une maison charmante;
Le jour où j'en signais la vente,
Mon ami! la maison brûlait!
J'avais eu soin d'avance
De la faire assurer.
Oui... mais mon assurance...

JULES.

Quoi?

MONTIVON.

Venait d'expirer.

Et les scélérats de voisins, mon cher Monsieur Dunand!... ils m'ont chipé toute la braise... Je n'en ai pas retiré trois fois plein votre chapeau... quand je vous le dis:

Reprise de l'air.

Au sort pas moyen d'échapper, etc.

Ma femme était brune de peau
Et faite!!... A cela je me borne :
Représentez-vous une borne
Sur laquelle on met un chapeau.
Quoiqu'elle fût affreuse
Comme les sept péchés,
Eh bien! la malheureuse
M'a fait... allez!... cherchez!...

Petite scélérate, va !

Reprise de l'air.

Au sort pas moyen d'échapper, etc.

Ainsi je compte sur vous pour déterminer mademoiselle Clémançot à nous marier sans retard, mais sans retard. (A demi-voix.) Je suis horriblement pressé.

JULES.

Monsieur !... vous me chargez là d'une mission...

MONTIVON.

Vous la remplirez dignement... Oui, oui, vous êtes fort bien dans la maison... Soyez mon appui, mon avocat; pour un rien je me jetterais à vos genoux... Parole d'honneur, je m'y jetterais, si je ne craignais pas de paraître ridicule.

Il remonte la scène pour s'assurer qu'il ne peut pas être vu, puis il revient près de Jules et s'efforce de se jeter à genoux, en disant : *hein ? hein ?* comme pour le consulter. Jules s'y oppose.

JULES.

Y pensez-vous ? Vous n'avez pas besoin de cela... Je tâcherai, mon cher monsieur Montivon...

MONTIVON, avec effusion.

Appelez-moi votre ami... Qu'est-ce que ça vous fait, mon cher Dunand ?

JULES, à part.

Il me fait de la peine ! (Haut.) Mon ami ! comptez sur moi.

MONTIVON.

C'est ça. (D'un air solennel.) Dunand ! je compte sur vous.

AIR : *Dans ce castel, dame de haut lignage.*

Déployez bien toute votre éloquence,
Pour hâter notre heureux hymen.
Je mets en vous toute ma confiance ;
Mais que, surtout, la noce ait lieu demain.

Demain, sans faute... il le faut, j'y persiste.
C'est important, car si je réussis,
C'est que le diable, ayant perdu la piste,
N'a pas encor découvert où je suis...

SCÈNE IX

LES MÊMES, ANNETTE, *entrant par la droite.*

ANNETTE.

Le déjeuner de M. Montivon est servi.

MONTIVON.

J'y cours... ou plutôt, je m'y traîne, car, mon cher Dunand, vous m'avez mis dans un état affreux!... La jeune fille! donnez-moi le bras!... (Elle lui prend le bras.) Holà! êtes-vous maladroite! vous me prenez le bras, là justement où l'animal a le plus tapé... (Annette lui prend l'autre bras; il jette un nouveau cri, et finit par s'appuyer sur son épaule.) (A Jules en sortant.) Je vous demande pardon! c'est ridicule tout ça! mais que diable voulez-vous?

SCÈNE X

JULES, *seul.*

Comment me tirer de là?... c'est à en perdre la tête; parler au père, c'est impossible... Et ce malheureux Montivon qui me jette sa confiance à la tête... un homme dont, sans le savoir, j'ai contrecarré tous les projets, et pour une fois que je le rencontre sur mon chemin, je l'écrase. (On entend Montivon pousser un cri dans la coulisse.) Mais voyons! puisque le sort m'a ramené ici, si j'essayais de remettre à Amélie le billet que j'avais préparé pour elle... ce

billet qui lui peint mon amour, qui l'engage à rompre cette union... Oh ! fi donc !... j'ai la confiance de ce malheureux futur, et j'irais la trahir... (Il aperçoit Amélie et reste interdit.) Amélie !

SCÈNE XI

JULES, AMÉLIE, *entrant par le fond.*

AMÉLIE.

Je suis aise de vous trouver seul, monsieur Jules, j'ai besoin d'un conseil. Parlez, que dois-je faire ?...

JULES.

Je sais, Mademoiselle, que vous n'avez point d'amour pour M. Montivon ; mais il a de la fortune, c'est un honnête homme ; il peut vous rendre heureuse... Le retard que vous voulez mettre à accomplir le vœu de votre père peut compromettre votre avenir. Hâtez votre mariage, c'est tout ce que je puis, tout ce que je dois vous dire. (Avec timidité.) J'ai peut-être plus de mérite qu'un autre, en vous donnant ce conseil.

AMÉLIE, avec un sentiment de reproche.

C'est vous qui me le donnez !...

Air : *De votre bonté généreuse.*

Je subirai la loi que l'on m'impose,
Mais un motif peut encor m'arrêter,
Car sur l'époux qu'ici l'on me propose
Moi, je venais vous consulter.
De cette main qu'il faut que je lui donne,
Quelqu'un est-il plus digne à votre gré ?

Montivon paraît au fond.

JULES.

Plus digne? Non, je ne connais personne...

AMÉLIE, avec résignation.

Eh bien ! Monsieur, j'obéirai. (*Bis.*)

SCÈNE XII

JULES, MONTIVON, AMÉLIE.

Montivon a changé de gilet et d'habit.

MONTIVON.

O vertueux Dunand ! Si je n'étais pas dans l'état où je suis, je voudrais vous serrer dans mes bras ; mais impossible ! je suis presque en dissolution ; il n'y a que le côté gauche qui marche un peu.

JULES.

Quoi ! monsieur Montivon, vous avez déjà déjeuné?...

MONTIVON.

Je n'ai pas faim... (Bas à Jules.) Et puis je ne puis pas m'asseoir... je vous dirai pourquoi. (Haut.) Charmante Amélie ! je suis touché jusqu'aux larmes de ce qu'il vient de vous dire... Vous consentez, n'est-ce pas? Oh ! dites-moi, dites-moi que vous consentez à ne pas retarder la cérémonie ; et vous pouvez ajouter tout bas : Je suis une femme idolâtrée !

AMÉLIE, avec intention.

Je ne veux qu'être aimée, Monsieur ; ce désir est d'autant plus sincère que, jusqu'à présent du moins, il n'a pas été exaucé.

MONTIVON, à part, après un moment de réflexion.

Je ne saisis pas à quoi elle veut faire allégorie, en me disant cela. Ah ! imbécile que je suis !... Dans

l'excès de ma joie, j'oubliais de vous dire... J'arrive de l'écurie... Oui, j'ai voulu voir mon assassin manger l'avoine (c'est une fort belle bête) : j'ai fait une trouvaille à la porte... une lettre...

JULES, à part.

Ma lettre, que j'aurai laissé tomber, en descendant de cheval.

MONTIVON.

Je l'ai mise dans ma poche... et la voici.

JULES, bas à Montivon.

Que faites-vous, monsieur Montivon? cette lettre...

Jules saisit vivement le bras de Montivon pour l'empêcher de remettre la lettre à Amélie ; celui-ci jette un cri de douleur.

MONTIVON.

Ho ! holà !... (En riant d'un air douloureux.) Oh ! mon bon ami, parole d'honneur ! vous m'avez fait un mal affreux !... Eh bien ! quoi ! cette lettre...

JULES, bas à Montivon.

Donnez-la-moi.

MONTIVON.

En voilà une jolie, par exemple ! Vous liriez une lettre qui n'est pas à votre adresse ? Est-ce vous qui êtes mademoiselle Amélie Clémançot ? Voilà toute la question. Êtes-vous mademoiselle Amélie Clémançot ? Répondez franchement.

AMÉLIE.

Quoi ! cette lettre ?

MONTIVON.

Vous est adressée, et quoiqu'elle ne soit pas cachetée, je vous prie de croire que je ne l'ai pas lue... La voici telle que la nature l'a produite...

Amélie prend la lettre.

JULES, à part.

Et c'est lui !... Cet homme est marqué du sceau de la fatalité.

MONTIVON, bas à Jules.

Vous avez eu de la peine à la décider, hein !

JULES.

Je vous jure que jamais position ne fut plus embarrassante que la mienne.

AMÉLIE, regardant la signature.

De lui !... (Elle lit.) « Mademoiselle, jusqu'à présent « je vous ai caché mes sentiments, mais je ne puis « en contenir plus lontemps l'expression. Je vous « aime, je vous adore ! Au nom du ciel ! faites tout « au monde pour rompre votre mariage avec ce « Montivon, ou je m'éloigne pour toujours.

« Selon votrė réponse, au revoir ou adieu ! » Il m'aime ! et c'est M. Montivon qui me remet cette lettre...

MONTIVON, bas à Jules.

Elle a l'air drôle, dites donc !

JULES, avec embarras.

Oui... il me semble...

AMÉLIE, souriant à Montivon.

Je vous remercie, monsieur Montivon, de votre discrète attention ; je ne l'oublierai pas.

Elle fait une révérence.

MONTIVON, à part, avec joie.

Elle ne l'oubliera pas !... Tout me sourit, mon ami, tout me sourit. (La saluant.) Vous nous quittez ? Je vous présente l'hommage empressé de mon respect.

Il jette un cri en saluant et porte la main à sa hanche.

Air : *Je reconnais ce militaire.*

L'amour dans ses yeux étincelle.

JULES, à part.

Je tremble et de crainte et d'espoir!

Bas à Amélie.

Je pars!... Adieu, Mademoiselle...

AMÉLIE.

Au revoir, Messieurs!

JULES, avec joie, à part.

Au revoir...

Au moment où Amélie va sortir, Jules la retient par la main, et lui dit à demi-voix :

Non, de vous fuir, Mademoiselle,
Le devoir m'impose la loi;
Oubliez-la, cette lettre cruelle
Que l'on vous remit malgré moi,
A mon rival engagez votre foi.

Amélie cherche à réprimer son émotion, et sort d'un air résigné.

ENSEMBLE

MONTIVON.

L'amour dans ses yeux étincelle;
Ah! pour moi, quel heureux espoir!
Elle est encor six fois plus belle
Lorsqu'elle me dit : Au revoir!

JULES.

Ah! le bonheur est auprès d'elle,
Un instant j'ai cru l'entrevoir.
Pourquoi la fortune cruelle
Vient-elle m'ôter tout espoir?

SCÈNE XIII

MONTIVON, JULES.

MONTIVON.

Je suis aux anges! Je plane dans le septième ciel!

Vertueux jeune homme! C'est à vous que je dois ça, Dunand!... Dunand! c'est à vous que je dois ça!

Il s'avance vers Jules et le prend dans ses bras avec effusion.

JULES, à part.

Sa reconnaissance m'embarrasse à un point...

MONTIVON.

Oui!... Quand je pense que c'est à vous que je dois de voir mon mariage conclu si promptement... Tenez! parole d'honneur! je voudrais faire quelque chose pour vous.

JULES, modestement et avec embarras.

Ah! monsieur Montivon!...

MONTIVON, criant plus fort que lui.

Si, si, si fait! si!... je veux vous faire avoir un débit de tabac!... Aimeriez-vous un débit de tabac dans un bon quartier? ou un bureau de papier timbré? hein?

JULES, en souriant.

Mille remercîments! Je ne porte pas si haut mon ambition.

MONTIVON.

C'est que, voyez-vous, je suis content d'avoir enfin trouvé un homme qui me seconde dans mes entreprises; moi qui depuis quatre ans, ai toujours été poursuivi par ce coquin de Fombert!... Enfin il est mort; que le diable l'emporte!... et surtout qu'il ne le lâche pas!... O diable!... ne va pas le lâcher, mon bon ami.

JULES, à part.

Dites donc votre nom à ce malheureux-là!

SCÈNE XIV

JULES, CLÉMANÇOT, *arrivant par la droite, un bouquet à la boutonnière*, MONTIVON.

CLÉMANÇOT.

Comment ! mon ami, vous donnez à ma fille... Je viens de voir la corbeille.

MONTIVON, se frottant les mains.

Voilà, monsieur Clémançot, voilà !...

Il est occupé à mettre ses gants ; il les regarde avec attention.

CLÉMANÇOT.

Qu'avez-vous donc ?

MONTIVON.

C'est que... je m'aperçois... j'ai acheté deux gants de la même main. Si vous vouliez me...

Clémançot lui donne un de ses gants.

CLÉMANÇOT.

Oui, j'ai vu la corbeille. Ce sont de jolies épingles ! (Bas à Jules.) Savez-vous que c'est un cadeau de dix mille francs ! Aussi j'ai profité du moment... J'ai fait prévenir à la mairie, à l'église... On nous attend... Le curé avec son étole, le suisse avec sa hallebarde, les pauvres avec le gobelet de fer blanc et les bénédictions... Tout le monde est sous les armes...; la mariée elle-même... Je l'entends.

MONTIVON, marchant à grands pas avec joie.

Ah ! je crois que j'en deviendrai fou... Je suis dix fois plus content que lorsque j'ai eu le désagrément de perdre ma première... Comme on change !... La voilà...

SCÈNE XV

LES MÊMES, AMÉLIE, *en costume de mariée*, VOISINS ET VOISINES.

CHOEUR.

AIR du *Hussard de Felsheim.*

Puisqu'un doux hymen les engage,
Qu'ils soient contents, qu'ils soient heureux,
Pour le bonheur de leur ménage
Que le ciel exauce nos vœux !

MONTIVON.

Notre union a droit d'être bénie,
Car le destin, en vérité,
Après quatre ans de tyrannie,

Montrant Amélie.

Me doit bien cette indemnité.

CHOEUR.

Puisqu'un doux hymen les engage, etc.

CLÉMANÇOT, à Amélie.

Ma fille ! c'est très-bien.

Il l'embrasse au front.

MONTIVON, à Jules.

C'est votre ouvrage, Dunand.

JULES, à part.

Quel supplice ! Et pas moyen de parler à Amélie, au milieu de cette cohue nuptiale.

MONTIVON.

Allons, mon cher Dunand, je connais l'usage : le garçon d'honneur donne la main à la mariée ; moi je vais donner le bras au papa Clémançot.

JULES.

Quoi ! Monsieur, vous voulez...

MONTIVON.

Ah ! gaillard que vous êtes! je devine... Vous voudriez bien aller voltiger, courir de l'une à l'autre... Du tout... Vous êtes garçon d'honneur, le bras à la mariée, tout de suite... (Il prend la main d'Amélie, la place dans celle de Jules et court prendre le bras de Clémançot.) (A Clémançot.) Je crois qu'il est un peu vexé ; mais, ma foi ! qu'y faire?

CLÉMANÇOT, à Montivon.

Il n'y a rien à y faire... Mais le diable m'emporte ! vous êtes un homme...

MONTIVON.

Je m'en flatte, mon cher... (A part.) Cette nouvelle qu'il m'apprend !

CHOEUR.

Puisqu'un doux hymen les engage, etc.

Au moment où tout le monde va pour sortir, Annette apporte une lettre.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, ANNETTE.

ANNETTE, une lettre à la main.

Pardon, Monsieur, mais c'est une lettre pour M. Montivon.

Elle sort.

SCÈNE XVII

CLÉMANÇOT, MONTIVON, AMÉLIE, JULES, VOISINS ET VOISINES *dans le fond.*

MONTIVON.

Une lettre pour moi! Allez, allez toujours. Je vous rejoins à la mairie.

CLÉMANÇOT.

Non, non, nous attendrons... Lisez votre lettre.

MONTIVON.

De Strasbourg! C'est celle que j'attendais... L'affaire de l'héritage... Des lettres de change, sans doute... (Il décachette la lettre.) Non; il n'y a rien dedans.

CLÉMANÇOT.

Diable! c'est intéressant... Voyons...

MONTIVON.

C'est de mon homme d'affaires... Lisez, mon cher Clémançot, lisez; c'est la propriété de votre fille maintenant.

CLÉMANÇOT.

Volontiers, parbleu! (Il lit.) « Monsieur, la succession de M. votre oncle a été enfin inventoriée. Elle se compose d'environ mille francs en numéraire. »

MONTIVON.

Bon! bon!

CLÉMANÇOT.

« Sa maison de Strasbourg, cinquante arpents de vignes sur les bords du Rhin, et environ vingt mille francs de bijoux... »

MONTIVON.

Excellent oncle!

CLÉMANÇOT.

« On a trouvé dans ses papiers un testament olographe qui institue pour légataire universel... »

MONTIVON, vivement.

Qui?

CLÉMANÇOT.

Un autre que vous...

MONTIVON.

Ah! le vieux malfaiteur!

CLÉMANÇOT

« Un jeune homme qui a suivi pour lui un procès duquel dépendait toute sa fortune. »

MONTIVON.

Nous sommes volés comme dans un bois!

CLÉMANÇOT.

Ce jeune homme se nomme Jules Fombert. »

JULES, à part.

Est-il possible!

MONTIVON, avec force.

Holà! Ah! mon Dieu! Une chaise, mon ami, une chaise!... Pour l'amour de Dieu, une chaise! je fonds sous moi.

Jules apporte précipitamment une chaise. Montivon se laisse tomber dessus; mais il se relève brusquement en jetant un cri douloureux, et s'assied sur sa jambe qu'il a pliée sur la chaise. Il semble anéanti sous le poids de sa douleur. Pendant ce mouvement, Jules est passé du côté de Clémançot, à gauche de la scène.

JULES, bas à Clémançot.

Il faut absolument que je vous parle.

CLÉMANÇOT.

Attendez! attendez! (Il lit.) « Cependant, d'après le vœu du testateur, et comme depuis longtemps il a perdu de vue le légataire, l'héritage retournerait à la famille dudit testateur. »

MONTIVON, qui jusque-là est resté accablé.

La famille du testateur!... J'en suis membre.

CLÉMANÇOT.

Sans doute. (Continuant de lire.) « A la famille dudit testateur, si elle pouvait produire une preuve légale du décès de Fombert! »

MONTIVON, se levant.

Je respire! je respire!... J'avais là un poids de seize quintaux. En voilà un qui peut se vanter de s'être noyé à temps.

JULES, bas à Clémançot.

Monsieur, il faut que je vous dise absolument...

CLÉMANÇOT.

Tout à l'heure, je suis à vous.

MONTIVON, avec joie.

La preuve est facile à donner, parbleu! Il s'est jeté à l'eau en présence de M. Maigrepeau, huissier, et et en présence des gardes du commerce... S'il est mort?... Je le crois parbleu bien qu'il est mort! ce digne garçon. Hein! mon cher Dunand, j'en échappe d'une belle. Allons, partons, partons!...

JULES, à part.

Et impossible de parler à M. Clémançot!

MONTIVON.

Allons, allons! Ne vous impatientez pas. Nous voilà.

CHOEUR.

Puisqu'un doux hymen les engage, etc.

Après quelques mesures, Annette arrive; tout le monde se tait.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, ANNETTE.

ANNETTE.

Un monsieur demande à parler à M. Montivon.

MONTIVON.

Encore un obstacle! le diable a bien de la peine à me lâcher... Quel est ce monsieur?

ANNETTE.

C'est M. Maigrepeau, huissier de Paris.

SCÈNE XIX

MONTIVON, MAIGREPEAU, CLÉMANÇOT, AMÉLIE, JULES ET ANNETTE.

MONTIVON.

Maigrepeau! c'est le ciel qui l'envoie! c'est un témoin de l'événement. Ah! maître Maigrepeau, je parlais de vous à l'instant.

MAIGREPEAU.

Depuis ce matin, je rôde dans le voisinage; j'avais oublié le nom de votre hôte. Je viens vous chercher! Grande et bonne nouvelle! Vos mille écus ne sont pas perdus!

MONTIVON.

Comment ça?

MAIGREPEAU.

J'ai fait des recherches.

MONTIVON, avec inquiétude.

Quelles recherches?

MAIGREPEAU, d'un air de triomphe.

Et j'ai fini par découvrir une fameuse affaire. Votre débiteur n'est pas mort!

MONTIVON.

Ah! grand Dieu! je vois tout bleu! j'ai un éblouissement.

MAIGREPEAU.

Pas plus mort que vous et moi, le drôle!

Montivon a les yeux fermés; il reste un instant comme frappé de stupeur, puis il croise les bras sur sa poitrine, et marche à grands pas d'un air égaré.

CLÉMANÇOT.

Diable! mais ceci change bien la question. (Regargardant Montivon avec inquiétude.) Mais quelle mine fait Montivon? Je crois qu'il devient imbécile! Ah! grand Dieu! il tourne à l'imbécillité.

MONTIVON, d'un air hébété.

Fombert! Fombert! être féroce! tu ne veux donc pas me laisser tranquille?

En prononçant cette phrase, il arrive devant Maigrepeau.

MAIGREPEAU, d'un air mystérieux.

J'ai découvert qu'il est caché dans une maison de cette ville.

MONTIVON, effrayé.

De cette ville!... Ah! le scélérat!... je suis sûr qu'il me cherche... Je voudrais me cacher... Dunand! Dunand! cachez-moi, je vous en prie.

Il prend les mains de Jules et se place devant lui.

MAIGREPEAU.

Si vous vous cachez tous les deux... c'est très-drôle; il est, dit-on, caché lui-même sous le nom de Durand...

CLÉMANÇOT.

Bah!

MONTIVON.

De Dunand!

Jules fait un mouvement en avant, Maigrepeau l'aperçoit.

MAIGREPEAU.

Eh! mais, le voilà!

MONTIVON.

Lui!

JULES.

Moi-même.

Montivon se tourne avec effroi vers Jules, le regarde fixement et se sauve de l'autre côté de la scène.

MONTIVON.

A la garde! à la garde!

JULES, s'approchant de Montivon.

Monsieur Montivon...

MONTIVON, vivement.

Ne m'approche pas, génie infernal! ne m'approche pas! ou je me porte à des excès sur toi. Clémançot, je quitte votre maison, je la quitte. Lucifer est à mes trousses... Voilà son fondé de pouvoirs... Il n'y a pas moyen...

CLÉMANÇOT.

Allons! allons! vous êtes visionnaire, mon pauvre ami!

MONTIVON, d'un air d'indignation, et en faisant un geste menaçant.

Missionnaire?

JULES.

Mais, monsieur Montivon, réfléchissez donc!... J'aimais Mademoiselle avant vous...

MONTIVON.

Il l'aimait! il l'aimait!

JULES.

C'est vous qui, malgré moi, lui avez remis la lettre...

MONTIVON.

Quoi! cette lettre... (A Clémançot.) Et vous ne me l'aviez pas dit?

CLÉMANÇOT, bêtement.

Est-ce que je le savais?

MONTIVON, à part.

Ah! c'est ignoble!

JULES.

Monsieur Montivon!

CLÉMANÇOT.

Pouvais-je le deviner? Je voulais le fixer près de nous; c'est pour cela que j'ai sollicité pour lui la place de percepteur des contributions, et on la lui a accordée.

MONTIVON, avec force.

Mais, je l'ai demandée aussi.

CLÉMANÇOT.

Est-ce que je le savais?

MONTIVON, hors de lui, après avoir porté la main sur ses yeux.

Ah! je vois une quantité innombrable de chandelles... Ma raison se détériore... Il n'y a plus qu'un moyen d'échapper... Je l'emploierai... Laissez-moi passer!... Laissez-moi passer!...

Il remonte vivement la scène.

CLÉMANÇOT.

Où allez-vous? où allez-vous, Montivon? Vous êtes dans une agitation...

MONTIVON, au désespoir.

Je vais périr dans les flots de Seine-et-Marne.

TOUS.

Grand Dieu!

CLÉMANÇOT.

Avez-vous perdu la tête?... Je vous défends de quitter cette maison. (Aux invités.) Ne le laissez pas sortir!

Montivon marche d'un air égaré, Jules le suit, sans qu'il s'en aperçoive.

JULES.

Monsieur Montivon! un peu de philosophie! quand vous serez plus calme, vous me rendrez justice. Je vous jure que...

MONTIVON, apercevant Jules auprès de lui.

Ne m'approche pas! ne m'approche pas! (Il se sauve au milieu des invités; il en jette plusieurs par terre, puis revenant sur le devant de la scène, il prend Clémançot par les épaules, comme pour s'en faire un rempart *et* se place derrière lui.) Ne m'approche pas! (Par un mouvement brusque, il fait pirouetter Clémançot, se trouve face à face avec lui, et lui dit d'un ton larmoyant :) Ainsi, monsieur Clémançot, je suis chez vous en état d'arrestation... Vous sentez cependant que je ne puis pas respirer le même air que cet être fantastique que le destin a collé à ma destinée.

CLÉMANÇOT, pleurant aussi.

Mon ami, vous avez tort! vous vous faites des idées...

Ils s'attendrissent de plus en plus tous les deux; Montivon, dans un excès d'expansion, embrasse Clémançot sur les deux joues. Clémançot en fait autant à Montivon.

MONTIVON, pleurant plus fort.

Hélas! mon Dieu! vous voyez bien qu'il m'est impossible de lui échapper.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Souvent, pour lui faire une niche,
Un écolier, un franc vaurien,
A la queu' d'un pauvre caniche
Attache un bouchon d' paille... Eh bien!
Le sort du caniche est le mien!
L'animal effrayé s'agite,
Il saute, il fait mille détours;
Mais il a beau prendre la fuite,
Le bouchon d' paill' le suit toujours.

Ainsi j'ai beau prendre la fuite,

Désignant Jules avec une sorte de fureur.

V'là l'bouchon d'paill' qui m'suit toujours!

Pour l'amour de Dieu, laissez-moi m'en aller! (*Clémançot le retenant encore, Montivon prend un air suppliant.*) Laissez-moi m'en aller à la diligence... pour arrêter ma place.

JULES, *avec embarras.*

Mon Dieu! monsieur Montivon, je doute que vous en trouviez, car, ayant le dessein de partir ce soir, j'ai arrêté la seule qui restât.

MONTIVON ET CLÉMANÇOT, *se regardant mutuellement d'un air stupéfait.*

Là!

MONTIVON, *après un moment de stupéfaction et d'un air décidé.*

Eh bien! non!... non! je trouve ça très-bien; c'est naturel; cela devait être comme ça... (*A Jules, d'un air indigné.*) O cauchemar!

JULES, *tirant un papier de sa poche.*

Si j'osais vous offrir le bulletin.

CLÉMANÇOT, *prenant le bulletin des mains de Jules, et l'offrant à Montivon.*

Ah! oui, prenez le bulletin.

MONTIVON.

Que le ciel m'en préserve! pour que je me casse le cou en route... (*Il prend le bulletin des mains de Clémançot, le déchire avec colère, et en jette les morceaux.*) Non, non, je m'en irai à pied; oui, à pied... comme un vagabond, comme un pestiféré, comme un dangereux reptile.

CLÉMANÇOT.

Allons! allons! ne vous frappez pas l'imagination; restez avec nous; que diable! vous avez été mal-

heureux... Monsieur a toujours réussi... c'est l'effet du hasard ; dans le monde il n'y a qu'heur et malheur.

MONTIVON.

Eh bien ! je reste... (A part.) Au fait, c'est lui qui se marie, la veine est peut-être changée. (D'un air satisfait.) Ah ! diable ! (Il offre la main à Amélie, et la conduit près de Jules, en disant :) Mon cher Dunand !... voilà votre fiancée... J'ai été heureux, très-heureux en ménage, vous le savez... c'est votre tour maintenant... (A part.) O cauchemar !...

Air : *A soixante ans.*

Un petit mot en faveur de la pièce...
A demi-voix je voudrais vous parler,
Car si Dunand sait qu'elle m'intéresse,
Il est capable encor de cabaler.
Le scélérat ! il viendrait nous troubler.
Préservez-nous de ce cruel outrage !
Protégez-moi ! que, du moins, notre auteur,
Qui, bien à tort, m'a pris pour protecteur,
Ne dise pas qu'à ce léger ouvrage
Ma pauvre étoile aura porté malheur.

Pendant que Montivon salue le public, le rideau tombe. Il se trouve enfermé sur l'avant-scène ; et quand il se retourne, il dit en frappant du pied : *C'est fait pour moi ! Monsieur Clémançot ! Monsieur Clémançot !* — Clémançot lui répond d'un côté du rideau : *Où êtes-vous ?* — *Par ici !* Montivon se dirige vers le côté où il a entendu la voix de Clémançot; mais celui-ci est passé du côté opposé, et crie à son tour : *Par où ?* — *Par ici !* (A part.) *Que le diable l'emporte !* Enfin le rideau se relève; Clémançot lui dit : *Allons donc ; toute la société est déjà partie !*

FIN DE HEUR ET MALHEUR.

LA

FAMILLE IMPROVISÉE

SCÈNES ÉPISODIQUES

Représentées, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville, le 5 juillet 1831.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. BRAZIER ET DUPEUTY

PERSONNAGES

M. Hamelin, négociant retiré [1].
Albert, jeune peintre [2].
M. Coquerel [2].
M. Prudhomme [2].
Jacques Rousseau [2].
La Mère Pitou [2].
Adolphe Coquerel [3].
Madame Hamelin [4].
Eulalie, sa fille [5].
Jeanneton, servante [6].

La scène se passe dans la propriété de M. Hamelin, à Ermenonville.

1. M. Lepeintre jeune. — 2. M. Henry Monnier. — 3. M. Hippolyte. — 4. Madame Guillemin. — 5. Madame Alexandrine. — 6. Madame Georgina.

LA

FAMILLE IMPROVISÉE

Le théâtre représente un salon, donnant sur un jardin; à gauche du spectateur, un cabinet au deuxième plan. Au premier plan une fenêtre, devant laquelle est une table. A droite, au deuxième plan, l'entrée d'un autre cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE

HAMELIN, MADAME HAMELIN, EULALIE, JEANNETON
PARENTS, INVITÉS.

CHOEUR.

AIR : *Pâques fleuries* (*Fra Diavolo*).

C'est jour de fête *bis*.
Pour les parents, pour les époux !
Arrivons tous :
C'est jour de fête ;
Que l'on s'apprête
A fêter les nouveaux époux ! *bis*.

MADAME HAMELIN.

Mesdames et chères voisines, embrassez mon Eulalie.

Les dames embrassent Eulalie.

HAMELIN.

Messieurs et amis, serrez la main à mon gendre

futur. (Cherchant de tous côtés.) Eh bien ! où est-il donc, mon gendre futur ?

JEANNETON.

Not' bourgeois, monsieur Adolphe est parti à ce matin, drès cinq heures.

MADAME HAMELIN.

Parti !

HAMELIN.

Était-il seul ?

JEANNETON.

Non, Monsieur, il était avec son fusil.

HAMELIN.

Je parie qu'il sera allé à la chasse.

MADAME HAMELIN.

Aller à la chasse le propre jour de ses fiançailles !

EULALIE.

Mais, maman, monsieur Adolphe n'est pas si coupable... Vous savez bien que mon père lui avait caché que j'étais arrivée hier et qu'il voulait même le surprendre.

MADAME HAMELIN.

C'est égal, monsieur Hamelin, ça m'offusque.

HAMELIN.

Calmez-vous, bobonne. Oh ! à propos, j'oubliais, nous avons aujourd'hui un nouveau convive, un artiste.

MADAME HAMELIN

Un artiste ! Monsieur Hamelin, vous ne saurez jamais garder votre dignité.

HAMELIN.

Ce monsieur me parut fort invitable, je l'invitai ; c'est un farceur ; vous verrez qu'il nous amusera ;

j'aime les farceurs, moi ; vous savez, madame Hamelin, que je l'étais moi-même autrefois, et que nous jouions ici la comédie, témoin mon petit magasin de costumes. Mais, voyons, en attendant son retour, et l'arrivée de notre nouveau convive... si vous voulez, nous allons visiter mon parc. Messieurs et amis, offrez la main aux dames, s'il vous plaît.

CHŒUR.

C'est jour de fête *bis.*
Pour les parents, pour les époux !
Amusons-nous :
C'est jour de fête ;
Que l'on s'apprête
A fêter les nouveaux époux ! *bis.*

SCÈNE II

EULALIE, JEANNETON.

JEANNETON.

Ah çà, Mam'zelle, j'suis p't'être un brin balourde, mais, foi de Jeanneton, je ne vous comprends pas.

EULALIE.

Pourquoi donc ?

JEANNETON.

Comment, hier soir en arrivant de Paris, vous pleuriez, vous vous désoliez, vous disiez que vous ne vouliez pas vous marier, que vous en aimiez un autre, un inconnu, et v'là qu'à c't'heure, ça n'est plus ça ?

EULALIE.

Écoute donc, ma petite Jeanneton, hier je n'avais pas vu celui que mes parents me destinaient, et tu sais bien que ce matin, quand il est parti pour la

chasse, tu me l'as montré à travers la persienne sans qu'il m'aperçût lui-même.

JEANNETON.

C'est ça, vous l'avez trouvé gentil, bien avenant, vot' cœur s'est envolé par la fenêtre, et le pauvre inconnu... ni vu, ni connu... Ce n'est pas bien, ça, Mam'zelle... Moi, quand je renvoie un amoureux, je lui donne huit jours... On donne huit jours aux domestiques.

EULALIE, regardant à la fenêtre.

Mais je vois venir quelqu'un... là-bas, au bout de la grande allée.

JEANNETON.

C'est monsieur Adolphe, avec un autre monsieur... Il faut le gronder ferme.

EULALIE.

Non, je ne veux pas le voir encore, j'ai mes raisons pour en agir ainsi... j'ai mes raisons.

Elle sort par la droite.

SCÈNE III

JEANNETON, *puis* ADOLPHE, ALBERT.

JEANNETON.

Elle a ses raisons? Si j'y comprends un mot, je veux que le loup me croque ! (Regardant en dehors.) Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur qui est avec monsieur Adolphe ? je ne le connais pas.

ADOLPHE, à Albert qui est encore hors de vue.

Viens donc, mon ami, je suis sûr qu'on t'attend, et que tu seras parfaitement reçu.

ALBERT.

Écoute donc, quand on se présente pour la première fois dans une maison, on ne peut se défendre d'un peu d'émotion.

ADOLPHE.

Air : *Faisons la paix.*

Pas de frayeur ! *bis.*
Rassure-toi, mon cher Pylade ;
On te doit un accueil flatteur,
Présenté par un camarade :
Pas de frayeur, *bis.*
Allons, ami, pas de frayeur !

ALBERT.

Un peu de peur, *bis.*
Quand nous sommes entrés ensemble,
Malgré moi fit battre mon cœur ;
Mais maintenant j'ai, ce me semble,
Un peu moins peur ; *bis.*
Oui, je sens là que j'ai moins peur.

JEANNETON.

Monsieur est sans doute le farceur qu'on attend pour le dessert ?

ALBERT, étonné.

Comment, le farceur ?

ADOLPHE, à Albert.

Cette fille est une idiote.

JEANNETON.

Qui qu'il faut annoncer ?

ALBERT.

Qui, qui, qui, qui... Annonce M. Albert.

JEANNETON.

Oui, monsieur le farceur ; adieu, monsieur le farceur.

Elle sort.

ALBERT.

Elle y tient.

SCÈNE IV

ALBERT, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Ah! çà, mon cher Albert, me diras-tu par quel heureux hasard je te retrouve aujourd'hui auprès d'Ermenonville, dans la maison respectable de M. Hamelin?

ALBERT.

J'étais venu faire quelques études de paysage à Morte-Fontaine; j'y rencontrai M. Hamelin chez un ami : le bonhomme m'invita, et j'acceptai. Mais toi, qui es installé ici, est-ce que tu serais amoureux de la fille de la maison? est-ce qu'on te la refuserait?

ADOLPHE.

Au contraire, on me l'accorde, et je ne l'aime pas. Figure-toi que je vins dans ce pays pour y faire une fin... un mariage. La famille Hamelin me reçut comme beaucoup d'autres, et l'on me parlait souvent d'une demoiselle Eulalie, élevée loin d'ici, je ne sais où, qui a dix-huit ans; ma foi, je la demandai en mariage sans la connaître : ma demande fut agréée, et tandis qu'on se préparait à la rappeler dans sa famille, moi je partis pour Paris, afin de consulter mon père.

ALBERT.

Mais, jusque-là, je ne vois rien de bien désespérant.

ADOLPHE.

Malheureusement ce n'est pas tout... Ne voilà-t-il pas que je m'avise de devenir amoureux à Paris !

ALBERT.

Amoureux !

ADOLPHE.

Parole d'honneur ! mais très-sérieusement... Une jeune inconnue dans un pensionnat dont le jardin était sous mes fenêtres. (Albert rit.) Tu riras tant que tu voudras ; mais si tu voyais cet air de candeur, d'innocence, elle est charmante, d'autant plus charmante que je crois qu'elle m'aime.

ALBERT.

Eh bien ! te voilà bien disposé pour épouser mademoiselle Hamelin.

ADOLPHE.

Comment faire ? Il a bien fallu revenir, à moins de passer pour un homme sans usage ; mais plus le moment approche, et plus mon embarras augmente.

ALBERT.

Dis à ton père de refuser son consentement.

ADOLPHE.

Bah ! tous l'ont déjà donné leur consentement ; car toute ma famille va arriver ici... Si c'étaient seulement des parents comme on en voit tant... mais j'ai le malheur d'avoir la famille la plus respectable de Paris.

ALBERT.

C'est vrai... D'abord M. Coquerel ton père, ancien notaire ; M. Prudhomme, membre de l'Institut ; M. Rousseau, agronome distingué, et madame Pitou, l'ancienne gouvernante de la famille, brave et

honnête femme, qui, sous prétexte qu'elle demeurait au Marais, nous faisait toujours de la morale.

ADOLPHE.

Toi qui es l'homme aux expédients, trouve-moi donc un moyen de sortir de là.

ALBERT.

Nous verrons, je ne dis pas non; silence, on vient; nous en causerons au dessert.

SCÈNE V

LES MÊMES, HAMELIN.

HAMELIN, arrivant avec empressement.

On ne m'a pas trompé, c'est lui, c'est mon cher hôte.

ALBERT, saluant.

Monsieur...

HAMELIN, à part.

Comme il salue bien! (Imitant le salut d'Albert.) Monsieur, je devrais vous adresser les choses les plus spirituelles... mais j'en ai perdu l'habitude... que voulez-vous? un homme retiré des affaires...

ALBERT.

Ne vous gênez pas.

HAMELIN, lui frappant sur l'épaule, en riant.

Ne vous gênez pas!... ah! ah! c'est très-drôle... ne vous gênez pas!... ah! farceur!

ALBERT, à Adolphe.

Et lui aussi! il paraît que c'est un parti pris dans la maison.

PLUSIEURS VOIX, en dehors.

Où est-il? où est-il?

ALBERT.

Qu'est-ce que c'est donc que ça?

HAMELIN.

C'est toute ma société qui brûle du désir de vous voir.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, MADAME HAMELIN, JEANNETON, PARENTS ET INVITÉS.

CHOEUR.

AIR : *Sonnez, sonnez, sonnez, cors et musettes.*

Honneur, honneur à ce nouveau convive!
Honneur, honneur, honneur à son talent!
C'est le plaisir qui nous arrive;
Recevez notre compliment.

Albert répond aux saluts.

ADOLPHE, à Albert.

Je t'avais bien dit que tu serais parfaitement accueilli.

HAMELIN.

Vous voyez que je reçois chez moi une société assez cossue; voici d'abord madame Hamelin, mon épouse; nous sommes mariés depuis la Révolution.

ALBERT.

De Juillet?

HAMELIN, bas.

Oui... 89... Elle a été longtemps jeune, et vous voyez qu'elle fait encore très-bien la révérence pour son âge... Ces deux dames là-bas vous représentent

ma tante et ma belle-sœur; la plus jolie, celle qui me ressemble, est ma belle-sœur... Ce monsieur qui est à sa gauche est un gros marchand de jouets d'enfants, homme plein d'esprit, mais pas farceur... L'autre, le maigre, est un préposé aux pompes funèbres,... très-amusant quand il n'est pas en fonctions.

ALBERT, à Adolphe.

Ah çà! dis donc, est-ce qu'il se croit au salon de Curtius? donne-lui donc une baguette.

HAMELIN.

Maintenant, mon cher hôte, il s'agit pour vous de bien amuser tout ce monde-là.

ALBERT.

Comment?

HAMELIN.

Oui, oui, je m'entends. (Il dit un mot à l'oreille de Jeanneton, qui sort.) J'ai fait espérer à ces messieurs et à ces dames qu'avant le dîner vous nous régaleriez d'un petit échantillon de votre savoir-faire. (A Jeanneton, qui apporte une petite table sur laquelle il y a une gibecière et des gobelets.) J'ai tout prévu, voilà tout ce qu'il vous faut : la table, les gobelets et même le sac à la malice.

ALBERT, avec dignité.

Ah çà! pour qui me prend-on ici?

MADAME HAMELIN.

Monsieur Hamelin nous aurait-il trompés?.... Il nous a assuré que vous saviez escamoter, faire des tours de cartes, et que vous étiez même un peu ventriloque.

ALBERT.

Assez! assez! de grâce!... Vous m'avez pris, je le

vois, pour un plaisant de profession; j'avoue que dans les arts, entre nous et en petit comité, nous nous délassons quelquefois par l'imitation d'un ridicule, nous nous vengeons d'un monde souvent ingrat par la charge et la caricature;... mais se faire volontairement le bouffon, le paillasse du premier venu, poser à table comme un supplément au dessert, et quêter, en se dégradant, les suffrages d'un amphytrion, c'est méconnaître la noblesse, la dignité de sa profession, et déshonorer le caractère du véritable artiste.

Air *de la Galope.*

Frondeur,
Observateur,
Moins gai que triste,
C'est l'artiste;
Respectez ses pinceaux,
Car ils savent frapper les sots.

Son empire est puissant;
C'est la caricature,
Qu'il jette, en se riant,
Au peuple intelligent.
Qu'on soit nain ou géant,
Il peint d'après nature;
Tremble, riche intrigant,
Car il fait ressemblant.
Frondeur,
Observateur,
Moins gai que triste,
C'est l'artiste;
Respectez ses pinceaux,
Car ils savent frapper les sots.

Son cœur est ulcéré
Et son courroux s'enflamme,
S'il voit le sot titré,
Le mérite ignoré;

Mais si son cœur aimant
Peut rencontrer une âme,
Qui, dans son noble élan,
S'exalte et le comprend :
Alors, plus généreux,
Plus joyeux
Que triste,
L'artiste
Jette là ses pinceaux,
Et laisse respirer les sots.

Avec intention, et se rapprochant d'Hamelin.

Mais si quelque ignorant
A ses dépens veut rire,
Ou d'un mot insultant
Veut flétrir son talent,
Malheur à l'imprudent !
L'artiste se retire ;
Mais, avec son sourire,
Il répète en sortant :
Frondeur,
Observateur,
Moins gai que triste,
C'est l'artiste ;
Respectez ses pinceaux,
Car ils savent frapper les sots.

Il sort par le fond.

SCÈNE VII

ADOLPHE, HAMELIN, MADAME HAMELIN, CHOEURS.

MADAME HAMELIN.

Il n'est pas très-commode, votre artiste, Monsieur Hamelin.

ADOLPHE.

J'avoue qu'il est un peu...

HAMELIN, piqué.

Il l'est même beaucoup, Monsieur...

ADOLPHE.

Cependant je vous prie de croire que c'est un garçon qui a...

HAMELIN.

Je n'en doute pas... aussi suis-je peiné... Mes chers voisins, je suis désolé de ce qui nous arrive, je comptais sur ce farceur... N'importe ! je tâcherai de le remplacer ; je serai le plus drôle que je pourrai ; que diable voulez-vous ? c'est à en perdre la tête... En attendant, veuillez passer dans le jardin, il y a des rafraîchissements de toute nature pour les dames... Seulement, défiez-vous de la balançoire, parce qu'elle n'est pas solide ; madame Hamelin y a été prise l'autre jour.

La société se retire.

CHOEUR.

C'est jour de fête, etc.

SCÈNE VIII

ADOLPHE, HAMELIN, MADAME HAMELIN.

HAMELIN.

Certainement j'aime beaucoup les artistes, moi... Quand on est riche, il faut protéger les arts, mais il faut que les arts soient honnêtes avec moi comme je le suis avec eux ; j'ai mis à toutes mes lithographies des cadres superbes que j'ai reçus en payement.

MADAME HAMELIN.

Je vous conseille de parler de vos tableaux et de vos statues ; des choses affreuses qu'on ne peut pas regarder sans rougir... Aussi, comme nous avons du

monde, et que je tiens à ma réputation, j'ai fait mettre un manteau écossais à votre Vénus en plâtre, et votre vieux carrick à la statue d'Hercule.

HAMELIN.

Ma femme, vous êtes une Vandale ; vous n'avez pas le sentiment du beau.

MADAME HAMELIN.

Taisez-vous, Monsieur, vous êtes un gros indécent.

HAMELIN.

Amateur, amateur, voilà tout... Enfin c'est égal, j'espère que nous nous amuserons bien malgré ça ; c'est dommage, mon cher Adolphe, que vos parents aient choisi le jour d'aujourd'hui pour visiter mes domaines.

MADAME HAMELIN.

En attendant, comme je présume que M. Adolphe n'a plus envie d'aller à la chasse, il serait convenable, je pense, de le présenter à sa future.

ADOLPHE, à part.

Allons, je ne l'échapperai pas... Et Albert qui m'abandonne !

HAMELIN.

C'est juste, il faut faire la présentation.

ADOLPHE.

Mais mademoiselle Eulalie est peut-être occupée du soin de sa parure... et je craindrais de la déranger, de lui déplaire.

MADAME HAMELIN, sèchement.

On dirait plutôt, Monsieur, que vous craignez de lui plaire.

ADOLPHE.

Ah ! Madame, pouvez-vous penser... je suis prêt à vous suivre. (A part.) Si je sais ce que je lui dirai, par exemple.

MADAME HAMELIN.

Monsieur Adolphe, donnez-moi la main... Monsieur Hamelin, suivez-nous.

Ils remontent la scène pour sortir, lorsque Jeanneton paraît.

SCÈNE IX

LES MÊMES, JEANNETON.

JEANNETON.

Monsieur... Madame...

MADAME HAMELIN.

Eh bien ! quoi?... qu'arrive-t-il ?

JEANNETON.

Il arrive un petit vieux qui vient de Paris... Il est là, il dit qu'il s'appelle monsieur Coq... Coq... Coq...

HAMELIN.

Ah çà ! vas-tu continuer ce travail-là longtemps?

JEANNETON.

Attendez donc !... Cocasse... Coquet... Non, ce n'est pas encore ça.

ADOLPHE.

Coquerel, peut-être?

JEANNETON.

Oui, Coquerel.

HAMELIN.

Le père d'Adolphe.

ADOLPHE.

Mon père ! déjà ! je suis perdu.

SCÈNE X

LES MÊMES, COQUEREL.

ADOLPHE, à part.

C'est Albert ! quel est son projet?

COQUEREL, saluant.

Monsieur et Madame, enchanté de faire votre connaissance... Eh bien ! Adolphe, tu ne présentes pas ton respect à l'auteur de tes jours?

ADOLPHE, s'inclinant.

Mon père...

COQUEREL.

Monsieur Hamelin, je viens chez vous sans façon ; on dit que vous avez bonne table... et que vous recevez parfaitement vos convives.

HAMELIN.

Monsieur, le père de M. Adolphe doit être bien reçu partout...

COQUEREL.

Vous habitez un pays délicieux, c'est pour moi la vallée des souvenirs ; c'est ici que j'ai connu la petite Brillant.

MADAME HAMELIN.

La petite Brillant !...

COQUEREL.

Une jeune actrice de la Comédie-Française ; je fus dix-huit-mois son amant avoué...

MADAME HAMELIN.

L'amant d'une actrice?...

COQUEREL.

Après avoir quitté ma femme.

MADAME HAMELIN.

Quitté votre femme !...

COQUEREL.

Oui, elle trouvait mauvais que je cumulasse deux affections... Cette petite Brillant vivait alors avec un... La Trémouille, qui dissipa avec elle une fort belle fortune... Tenez, c'est d'elle que me vient ce camée.

MADAME HAMELIN.

Monsieur, vous nous faites un aveu un peu leste.

COQUEREL.

Vous m'étonnez.

Air *de Mariamne.*

Je ne vois dans le mariage
Qu'un contrat de tranquillité ;
A l'hymen j'applique l'adage :
Ordre public et liberté :
Tant qu'une épouse
N'est pas jalouse,
Oh ! rien n'est mieux :
Restons unis tous deux ;
Mais si cet ange
En diable change,
Alors je suis
Pour la paix à tout prix.
C'est tout naturel, ce me semble,
Puisqu'on n'est plus d'accord sur rien,
On se quitte : c'est le moyen
De vivre bien ensemble.

ADOLPHE.

Mais, mon père !...

COQUEREL.

Mon fils, vous savez les conseils que je vous ai toujours donnés, votre mère m'ennuyait souverainement, je la lâchai...

HAMELIN.

Vous la lâchâtes ?

COQUEREL.

Je la lâchai..., c'est le mot...; il est peut-être trivial..., mais il est vrai... J'ai souvent dit à mon fils: Tu es exposé à te marier un jour... dès que ta femme t'ennuiera, tu sais ce qu'a fait ton père.

MADAME HAMELIN, furieuse.

Mais c'est affreux de donner de pareils conseils à un jeune homme...

COQUEREL.

Vous m'étonnez...; du temps de la Régence on n'en faisait pas d'autres; il y eut un duc de Nivernais, homme d'esprit et de sens, qui lâcha sa femme pour une cause encore plus légère...

MADAME HAMELIN.

Oui, on avait de belles mœurs dans ce temps-là !

COQUEREL.

On vivait bien..., on sacrifiait tout aux plaisirs... Un jour, j'étais chez Sophie Arnould... (je fus aussi son amant en titre.)

MADAME HAMELIN.

Ah !

COQUEREL.

C'est d'elle que je tiens cette topaze. Elle m'en fit cadeau pour un bon mot... Un soir, au sortir de la Comédie-Italienne, il y avait cercle chez Sophie; j'étais dans son salon, sur un sopha. Elle me dit :

prenez une bergère... Je la regardai en répétant le mot bergère... Je lui dis : Laquelle faut-il prendre ?... Le mot lui plut infiniment, et de ce jour data notre liaison... Il était assez original de jouer sur le mot à cette époque... C'était M. de Bièvre, le marquis de Bièvre, feu M. le marquis de Bièvre qui avait ressuscité ce genre de plaisanterie.

HAMELIN.

Oui les coq-à-l'âne, ce genre d'esprit m'a toujours paru fort bête et fort ennuyeux.

COQUEREL.

Vous m'étonnez... J'étais alors dans la belle période de ma vie, les dents fort bien, l'œil à fleur de tète, très-blanc sous le linge, je tenais de l'Hercule et de l'Endymion..: on le disait du moins ; la Duthé s'en aperçut... je vous parle de la Duthé... J'avais alors vingt mille livres de rentes ; nous vivions comme si nous en avions eu quatre cent mille ; nous mangeâmes le capital en un an... quand je fus entièrement plumé, elle me dit, avec ce ton enjoué qui lui allait si bien : mon ami, il faut cesser de nous voir ; je compris le motif et je me retirai. Je dois dire à sa louange, qu'elle ajouta, les larmes aux yeux : mon ami, nous ne nous séparerons pas que vous n'emportiez une légère marque de mon attachement ; je lui avais donné des diamants pour plus de quatre-vingt mille livres.

HAMELIN.

Et elle vous les rendit ?

COQUEREL.

Non, elle me passa au doigt cette petite bague en cheveux, qui pour moi est sans prix... Ça vaut un

petit écu : si madame Hamelin le permet, je compte l'offrir à ma bru.

MADAME HAMELIN, scandalisée.

Monsieur, ma fille ne porte pas de ces sortes de joyaux, elle a été élevée dans des principes de vertu...

COQUEREL.

Vous m'étonnez.

HAMELIN.

Alors vous êtes ruiné ?

COQUEREL.

Pas tout à fait, il me reste quinze cents livres de rente viagère... et j'ai des goûts dispendieux.

HAMELIN.

Cependant à votre âge...

COQUEREL.

Le cœur ne vieillit pas... Il me faut absolument du café, deux fois par jour, du rhum, du cognac, c'est étonnant ce que je consomme de cognac... à mon âge ; il me faut aussi de temps à autre la petite partie fine, et vous pensez bien que ce n'est pas avec quinze cents francs par an que je puis... Dame, je fais quelques petites dettes, j'en suis bien fâché ; si j'avais de l'argent, je payerais ; n'en ayant pas, il faut que chacun s'y prête un peu : aussi, quand mon fils sera marié et qu'il jouira de la fortune de sa mère, à laquelle malheureusement je n'ai pas pu toucher, j'espère bien m'établir chez lui... et chez vous aussi, monsieur Hamelin.

MADAME HAMELIN.

Mais, monsieur Adolphe, voilà un père effrayant... un Diogène... un cynique...

COQUEREL.

Je n'ai pris ce matin que ma tasse de café... Ne pourriez-vous me faire servir à déjeuner ?

MADAME HAMELIN, à son mari.

Allons, il est sans gêne.

HAMELIN, froidement.

Monsieur Adolphe, conduisez votre père dans ce cabinet.

MADAME HAMELIN.

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

Ah ! c'est un homme épouvantable !
Il est sans mœurs et sans raison ;
C'est un vieillard abominable :
Il souillerait notre maison.

ADOLPHE, à part, à Albert.

Mais vois donc quelle est leur furie.

COQUEREL.

Va, laisse-les crier haro !
De ma grotesque galerie
Ils n'ont encor qu'un numéro,
La suite au prochain numéro.

MADAME HAMELIN.

Ah ! c'est un homme épouvantable, etc.

ADOLPHE, à Albert, en riant.

Ils te trouvent épouvantable ;
Peut-être ont-ils quelque raison.
Va, sors, vieillard abominable,
Tu scandalises la maison.

COQUEREL.

Ils me trouvent abominable ;
Peut-être ont-ils quelque raison ;
Ma confession est blâmable
Et leur paraît hors de saison.

HAMELIN.

Ah ! c'est un vieillard impayable ;
Et, dans son arrière-saison,
Il est encore assez aimable,
Il distrairait notre maison.

SCÈNE XI

HAMELIN, MADAME HAMELIN,

HAMELIN.

Eh bien ! ma chère amie, que pensez-vous de monsieur Coquerel !

MADAME HAMELIN.

Ah ! fi donc !

HAMELIN.

Fi donc ?... fi donc ne veut rien dire, je trouve cet homme... original, moi.

Il rit.

MADAME HAMELIN.

Original ? vous êtes modeste. Je trouve que monsieur Coquerel est un vieux indigne.

HAMELIN.

Comment ça?

MADAME HAMELIN.

Il sort des bornes.

HAMELIN.

Comment ça ?

MADAME HAMELIN.

Il sort des bornes... la bienséance a des bornes... et il en sort... Qu'avais-je besoin de connaître ses fredaines, ses amours avec mademoiselle... je ne sais plus le nom ?

HAMELIN.

J'avoue que ce vieillard nous a fait une confession un peu franche : il paraît que c'était un plaisant.

MADAME HAMELIN.

Ce qu'il nous a dit me suffit pour apprécier sa moralité ; cet homme s'est livré à toutes sortes d'écarts... vous n'avez donc pas entendu ? Il a élevé son fils dans ses principes.

HAMELIN.

C'est drôle ! je ne me suis pas aperçu que ce jeune homme... Mais, silence ! voici Eulalie avec Jeanneton... Ne parlons plus de cela.

MADAME HAMELIN, à part.

Ah ! je suis indignée ! cet homme m'a crispée.

SCÈNE XII

LES MÊMES, EULALIE, JEANNETON.

EULALIE.

Qu'as-tu donc, maman? tu as l'air tout fâché.

MADAME HAMELIN.

Oh ! rien, rien, nous parlions de toi, de ton prochain mariage...

EULALIE.

Qu'en disiez-vous ? D'abord, écoute, si tu veux ajourner cela, je ne demande pas mieux. Ce monsieur Adolphe, on le dit fort aimable ; mais jusqu'à présent, je ne le connais pas.

HAMELIN.

Ma fille, nous n'avons rien promis encore... avant de nous engager, nous avons voulu juger par nous-mêmes si la famille du jeune homme... Tu penses bien que je ne suis pas de ces pères à qui on dit : Voici ! et qui répondent : Voilà ! non, non, ce serait

un peu trop bête... Le père d'Adolphe est déjà ici, je l'ai examiné.

EULALIE.

Eh bien !

HAMELIN.

C'est un petit maigre ; il a une topaze, il a un camée.

MADAME HAMELIN.

Mais nous reparlerons de ça ; viens avec moi, Eulalie, il faut que tu songes à terminer ta toilette.

AIR : Vaudeville du *Bal d'ouvriers*.

Te voilà promise,
Ma fille, montre du goût ;
Soigne un peu ta mise,
La mise fait tout.

EULALIE.

Sans être coquette,
Je puis mettre ici
Une collerette
De simple organdi.

JEANNETON, à part.

L'fichu n'a pas d'grâce ;
Et, j'le dis tout bas,
Je crois qu'à sa place,
Moi, j'n'en mettrais pas.

ENSEMBLE

M. et MADAME HAMELIN.

Te voilà promise, etc.

EULALIE.

Me voilà promise ;
Pourquoi donc montrer du goût ?
On me tyrannise,
Et je suis à bout.

JEANNETON.

Si j'étais promise,
Et que ça n'fût pas d'mon goût ?
J'dirais : pas d'église ;
L'bonheur avant tout.

M. et madame Hamelin et Eulalie sortent.

SCÈNE XIII

JEANNETON, *seule.*

Est-elle vexée?... ne l'est-elle pas?... décidément, je crois qu'elle l'est. Avoir vu à Paris un jeune homme qui a tout ce qu'on peut trouver de très-bien pour plaire... Et puis venir ici... Ciel de Dieu!... si ça m'arrivait, je ferais un malheur. (Elle remonte la scène et regarde dans le jardin.) Qu'est-ce que c'est que celui-là qui est baissé sur le plan de tulipes? Ah! mon Dieu! il ravage tout. (Elle crie.) Monsieur! monsieur! cueillez donc pas! cueillez donc pas! Miséricorde! il a tout arraché. Ah ben! Madame va t'être contente.

SCÈNE XIV

JEANNETON, PRUDHOMME.

PRUDHOMME, chargé de roses et de tulipes.

Il chante.

Il faut de fleurs, il faut de fleurs semer la vie.

JEANNETON.

Que demandez-vous, Monsieur?

PRUDHOMME.

Je demande deux beaux yeux et je les ai trouvés.

Il pose les fleurs sur la table.

JEANNETON.

Dame, Monsieur, les jeunesses d'Ermenonville sont en réputation pour ça.

PRUDHOMME.

Vous êtes d'Ermenonville? (Otant son chapeau.) Honneur à l'illustre auteur de Télémaque et autres ouvrages non moins remarquables, qui y est inhumé! Honneur au grand Jean-Jacques Rousseau!

JEANNETON, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc?

PRUDHOMME.

Puisse M. le Préfet de police lui restituer son nom, qu'on a indignement dénaturé en celui de Plâtrière!

JEANNETON, à part.

Est-il drôle? il a l'air de prêcher!

PRUDHOMME.

Elle est, ma foi, très-bien, cette... Dites-moi donc, il me vient une idée bouffonne...

JEANNETON.

Quoi donc?

PRUDHOMME.

Air du Vaudeville de *la Somnambule.*

Oui, ton joli minois m'engage
A m'ouvrir à toi sans détour;
Et je voudrais sur ton visage
Cueillir un doux baiser d'amour.
Eh bien! pourquoi faire la moue?
Petite, en honneur, tu me plais!

JEANNETON, avec un geste menaçant.

V'nez donc cueillir des baisers sur ma joue;
Moi, sur la vôt' je plant'rai des soufflets.

PRUDHOMME.

Ah! ah! je suis curieux de savoir... Allons... allons.

Il la prend dans ses bras.

JEANNETON, se débattant.

Voulez-vous bien, voulez-vous bien me laisser tranquille... vous n'êtes qu'un gros malhonnête... Ah ben! par exemple!... Au secours! à moi!

Elle lui donne un soufflet; lorsque Hamelin entre, elle sort.

SCÈNE XV

PRUDHOMME, HAMELIN.

HAMELIN, accourant.

Qu'est-ce donc, bon Dieu? qu'y a-t-il?

PRUDHOMME, tranquillement se tournant vers Hamelin.

Monsieur, je vous présente mes civilités, Joseph Prudhomme, professeur d'écriture, élève de Brard et de Saint-Omer, expert assermenté près les cours et tribunaux, et qui pour le moment plaisantait avec la bonne.

HAMELIN.

Monsieur!

PRUDHOMME.

Est-ce à l'estimable monsieur Hamelin que j'ai l'avantage de parler?

HAMELIN.

A lui-même, Monsieur.

PRUDHOMME.

Joseph Prudhomme, professeur d'écriture, élève de Brard et de...

HAMELIN.

J'ai entendu... Pourrais-je savoir, Monsieur, ce qui me procure l'insigne honneur d'une visite?...

PRUDHOMME.

Je suis oncle du jeune Coquerel, votre gendre futur, et beau-frère du vieux Coquerel, père dudit.

HAMELIN.

Enchanté, Monsieur. (A part.) En voilà encore un qui a un drôle d'air... Il y a déjà ici quelqu'un de votre connaissance, votre beau-frère.

PRUDHOMME.

Coquerel est ici!

HAMELIN.

Depuis quelques instants... C'est un original.

PRUDHOMME.

Plus qu'original, je le soupçonne imbécile.

HAMELIN.

Vraiment?

PRUDHOMME.

Nous ne cadrâmes jamais... C'est un homme parfaitement incapable, et son fils!... Ah!

HAMELIN.

Pas possible!

PRUDHOMME.

Il a hérité de tous les défauts paternels.

HAMELIN.

Il est fâcheux quelquefois de voir les fils hériter des pères.

PRUDHOMME.

Ah! ne parlons pas politique.

HAMELIN, étonné et à part.

Politique?

PRUDHOMME.

Je suis d'un caractère léger et facétieux, j'aime rire, mais je ne plaisante jamais avec les matières pu-

bliques, je suis entièrement dévoué à l'ordre de choses... Vive à jamais l'ordre de choses... Vive tout ce qui contribue à notre bonheur! Vivent les autorités constituées, vive à jamais la garde municipale et son auguste famille!

HAMELIN.

Mais du tout. Je vous disais qu'il était fâcheux quelquefois de voir les enfants hériter des défauts des pères. P... è... r... e... s...

PRUDHOMME.

Ah! ah! *pater patris*, *pater patris*...

HAMELIN, criant en même temps.

P... è... r... e... s...

PRUDHOMME.

Mais j'aperçois une personne du sexe... Est-ce la vôtre?

HAMELIN.

C'est elle-même.

PRUDHOMME, saluant.

Madame, je dépose mon hommage...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, MADAME HAMELIN.

HAMELIN, présentant Albert à sa femme.

Monsieur est l'oncle d'Adolphe.

PRUDHOMME.

Joseph Prudhomme, professeur d'écriture, élève de Brard et de Saint-Omer, expert assermenté près les cours et tribunaux.

MADAME HAMELIN.

Enchantée, Monsieur. (A part.) En voilà un au moins qui se présente...

PRUDHOMME.

J'aurais eu trois jours plus tôt l'agrément de me trouver en ces lieux, sans une circonstance judiciaire... j'étais jury.

HAMELIN.

Juré !

PRUDHOMME.

Jury !

HAMELIN.

Juré !

PRUDHOMME.

Jury ! puisque j'en faisais partie.

HAMELIN.

C'est juste.

PRUDHOMME.

Et dans une affaire, ma foi, fort bizarre, fort divertissante et qui fut plaidée à huis clos.

HAMELIN.

Ah ! ah !... Je n'ai jamais entendu plaider à huis clos.

PRUDHOMME.

Vous perdîtes... Il y avait trois accusés mâles... et une partie plaignante femelle... Voici le fait... si pourtant Madame le permet... Vers la fin d'octobre dernier, trois jeunes hommes, ou pour mieux dire trois amis, se promenaient bras dessus, bras dessous, sur la route de Clignancourt, derrière Montmartre ; c'était le fils d'un pair de France, un clerc de notaire, et un troisième jeune homme, appartenant à une famille peu aisée du département du Puy-de-

Dôme (l'ancienne Auvergne), et exerçant à Paris la profession de marchand de peaux de lapin.

HAMELIN.

Ah! voilà un singulier assemblage!

PRUDHOMME.

Pourquoi donc cela? Tous les mortels sont égaux; je ne connais de distinction véritable que la différence qui peut exister entre eux; je pourrais vous citer à cet égard-là le mot célèbre du fameux... Eh parbleu! comment l'appelez-vous? un homme très-connu... on vend son portrait dans les rues.

HAMELIN.

Si vous me disiez le mot, je pourrais peut-être vous aider.

PRUDHOMME.

Je le crois bien, mais c'est le mot qui me manque.

MADAME HAMELIN, bas à son mari.

Je crois qu'il a quelque chose de dérangé dans les idées.

HAMELIN, de même.

Ne dis rien, ne dis rien; il me fait l'effet d'avoir un coup de marteau.

PRUDHOMME.

J'y suis; le mot est de Montesquieu.

HAMELIN.

Montesquieu!

PRUDHOMME.

Montesquieu!... qui tenait des bains... (Après un mouvement de réflexion.) A moins qu'il ne soit de feu Dozainville, autrefois artiste au Théâtre-Feydeau, et qui demeurait sur mon propre carré... Je dis : propre, le dimanche, car, en semaine, il y avait dans la mai-

son une dame fort âgée... (à peu près de l'âge de Madame) qui avait la malheureuse faiblesse des animaux : cette respectable dame avait trois chiens, et il semblait que ces diables de quadrupèdes se fissent un malin plaisir de choisir toujours mon palier... Feu Dozainville s'en plaignait beaucoup aussi, lui qui rentrait toujours fort tard et sans lumière. Nous nous débarrassâmes de ces animaux malfaisants, à l'aide d'une composition non moins malfaisante... La mauvaise humeur rend atroce ; moi qui ne tuerais pas une puce, hors le cas de légitime défense.

HAMELIN, à sa femme.

Mais il nous parle de trente mille choses à la fois. (Haut.) Vous aviez commencé à nous raconter...

PRUDHOMME.

Ah ! pardon ! pardon ! j'avais perdu le fil... Ces trois amis, savoir : le clerc de notaire, le jeune pair de France et le marchand de peaux de lapin, virent venir de loin la veuve Tirouflet, personne très-respectable par l'austérité de ses mœurs ; mais pour le moment, elle était éprise de boisson ; elle battait, à proprement parler, les murailles, cette même veuve Tirouflet ! Je n'aime point qu'une personne du sexe donne dans ce travers... Madame Prudhomme, mon épouse, tante de votre futur gendre, tombe parfois dans cet inconvénient social.

MADAME HAMELIN, à son mari.

Ah ! ciel ! sa femme boit... Mais c'est une famille de réprouvés !

PRUDHOMME.

Je lui en ai fait maints reproches. Je reviens à la plaignante, c'est une grosse femme entre sexa et

septua... génaire, et que j'estime, à vol d'oiseau, pouvoir peser de 240 à 280.

HAMELIN.

C'est un bel embonpoint.

PRUDHOMME.

J'aime les femmes un peu... (D'un air galant à madame Hamelin.) J'en connais de moins grasses qui n'en sont pas moins aimables.

MADAME HAMELIN, à part.

Cet homme est ennuyeux à mourir.

PRUDHOMME.

C'était un garçon de talent.

HAMELIN.

Qui?

PRUDHOMME.

Feu Dozainville.

HAMELIN.

Je ne vous dis pas non. Mais, permettez, mon cher ami, voilà un bon quart d'heure que je fais des efforts inouïs pour suivre le fil de vos idées, je m'y perds complétement; vous me parlez de Dozainville...

PRUDHOMME.

Je vous parle de Dozainville.

HAMELIN.

Voulez-vous parler de Dozainville? parlons de Dozainville.

PRUDHOMME, après un moment de réflexion.

Ces trois jeunes gens, c'est-à-dire le clerc de notaire, le jeune pair de France et le marchand de peaux de lapin...

HAMELIN.

Allons!

PRUDHOMME.

Nous les acquittâmes à l'unanimité.

HAMELIN.

Je ne sais pas ce qu'ils avaient fait.

PRUDHOMME.

Je viens de vous le raconter.

HAMELIN.

Vous ne m'en avez pas dit un mot.

PRUDHOMME.

Voilà qui est bien particulier. Ah ! monsieur Hamelin, c'était un spectacle réellement touchant que que celui de ces trois jeunes gens rendus à la liberté ; et tous leurs amis qui étaient là... On se prenait la main, on se prenait la tête ; les clers de notaire embrassaient les pairs de France ; les pairs de France embrassaient les marchands de peaux de lapins... C'était joli, — joli...

HAMELIN.

Ce tableau est quelque peu grotesque.

PRUDHOMME.

Mais non, non, non !

HAMELIN.

Si, si, si !

PRUDHOMME.

Non, non, non, ma foi ! J'aime cette fusion entre des classes si bien faites pour s'apprécier et s'estimer. Que diable ! un marchand de peaux de lapin qui a du talent peut devenir pair de France, et le fils d'un pair de France peut être appelé à faire un délicieux marchand de peaux de lapin... C'est ce que je disais parfois à mon ami... Causâtes-vous quelquefois avec lui, madame Hamelin?

MADAME HAMELIN.

Avec qui?

PRUDHOMME.

Avec feu Dozainville.

HAMELIN, à part.

Allons! Dozainville, à présent!

MADAME HAMELIN.

Non, Monsieur.

PRUDHOMME.

Vous ne le vîtes jamais dans l'emploi des *Chasseurs* et la *Laitière?*

MADAME HAMELIN.

Non, Monsieur.

PRUDHOMME, s'éloignant en prenant une prise.

Vous perdîtes.

MADAME HAMELIN, bas à son mari.

Monsieur Hamelin, faites retirer cet homme ; il m'agace les nerfs avec ses questions saugrenues ; je n'ai jamais vu un pareil bavard.

HAMELIN.

Mon cher Prudhomme ! ma femme me dit que vous avez peut-être besoin de prendre quelque chose ?

PRUDHOMME.

J'accepterais volontiers une aile... de ce que vous voudrez, ou une tranche... de n'importe quoi... avec de la gelée. Feu Dozainville avait une cuisinière qui excellait dans ce genre de préparation : je me rappelle qu'un jour nous dînions ensemble (c'était avant son décès)...

HAMELIN.

Permettez, Prudhomme, M. Coquerel sera peut-

être flatté de déjeuner avec vous ; je vais vous conduire près de lui ; il est là.

PRUDHOMME.

Je ne souffrirai point que vous vous dérangiez. Je veux le surprendre. Monsieur et Madame ! enchanté d'avoir fait votre connaissance. Je dépose mon hommage : Joseph Prudhomme, professeur d'écriture, élève de Brard et de Saint-Omer, expert assermenté près les cours et tribunaux.

Il salue profondément et entre dans le cabinet, à gauche.

SCÈNE XVII

HAMELIN, MADAME HAMELIN.

MADAME HAMELIN.

Eh bien ! en avez-vous assez entendu ? connaissez-vous rien au monde de plus bavard, de plus impertinent que ce Prudhomme !

HAMELIN.

Je le trouve léger.

MADAME HAMELIN.

Vous me feriez sauter au plancher avec votre patience. Elle est jolie la famille d'Adolphe, et il paraît que tous ces braves gens viennent s'établir ici comme dans une auberge ; c'est flatteur pour une maîtresse de maison !

HAMELIN.

Je suis vexé de tout ça.

MADAME HAMELIN.

Eh quoi !.. mais vous, vous ne voyez que le présent ; vous êtes heureux !

AIR de *Masaniello.*

Si cette famille est nombreuse,
Ils vont arriver par troupeaux.
N'est-ce pas une chose affreuse?
Loger de pareils animaux !
Du grenier jusqu'à l'écurie,
Ma maison devient un bivouac,
Ou bien une ménagerie
Dont vous devenez le cornac.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, JEANNETON.

JEANNETON.

Madame, Madame, v'la un monsieur qui demande à vous parler... C'est un homme de la campagne.

HAMELIN.

Un villageois?

MADAME HAMELIN.

Un paysan!... Serait-ce encore un membre de cette famille? Monsieur Hamelin, j'en ai assez entendu; je vous déclare que je me retire.

HAMELIN.

Écoute donc, ma bonne! tu t'emportes, tu t'emportes! (A Jeanneton.) T'a-t-il dit son nom?

JEANNETON.

Il m'a dit Rouss... Roussin... Rousselet.

MADAME HAMELIN.

Le nom est harmonieux! voyons, est-ce Roussin ou Rousselet?

HAMELIN, avec impatience.

Cette petite est bête comme une oie.

JEANNETON.

Dame, Monsieur..., attendez... il m'a dit Jean-Jacques Rouss...

HAMELIN.

Jean-Jacques Rousseau ! ! ! Ah ! que je suis bête... ça ne peut pas être... il est décédé... il y a même quelque temps... Au fait je me rappelle qu'Adolphe m'a parlé d'un parent nommé Rousseau. (A Jeanneton.) Voyons, fais-le entrer ; quand nous délibérerions jusqu'à demain...

MADAME HAMELIN.

Vous êtes un homme terrible, monsieur Hamelin!

JEANNETON.

Entrez ! Monsieur, entrez !

SCÈNE XIX

LES MÊMES, ROUSSEAU, *une pipe à la bouche.*

ROUSSEAU.

Salut, tout le monde, la compagnie ! C'est-il vous qu'est monsieur et madame Hamelin ?

HAMELIN.

C'est nous-mêmes, mon cher.

MADAME HAMELIN.

Il ne manquait plus que celui-là... Dieu ! quelle infection !

ROUSSEAU.

Pardon, excuse, monsieur et madame Hamelin! si je venons comme ça ; c'est au sujet d'un quelqu'un que vous connaissez..., M. Adolphe Coquerel.

HAMELIN.

Vous êtes son parent?

ROUSSEAU.

Non, je suis son cousin par les femmes, comme on dit, c'est le mauvais côté! (Il rit.) Ma femme est une Coquerel, et j'vas vous dire, comme j'vous disais, je suis marchand de bestiaux à Saint-Leu-Taverny... Alors, parce que c'est demain jour du marché à Pontoise, comme mon cousin, parce que ma femme (qui est une Coquerel) m'a dit, dit-elle, faut aller voir le cousin, parce que c'est juste; quand on entre dans une famille comme monsieur et madame Hamelin, on a de la politesse; c'est pas des goujats.

HAMELIN.

Merci de l'opinion favorable...

ROUSSEAU.

Je le dis, moi...; ça ne serait pas ça, que je vous le dirais tout de même : quand on est parent, faut pas se gêner... Vous viendreriez cheu nous, une supposition, vous viendreriez cheu nous, n'est-ce pas? ah! mon Dieu! c'est la bonne amitié, quoi! ma femme est une Coquerel, et tout est dit.

HAMELIN.

Sans doute, sans doute, je suis persuadé que nous serions très bien reçus chez vous.

MADAME HAMELIN, bas à son mari.

Ah! monsieur Hamelin, je ne puis supporter l'odeur infecte du tabac de cet homme.

Elle porte son mouchoir à sa bouche, et s'agite sur sa chaise.

ROUSSEAU, à Hamelin.

Quoi qu'all' a? quoi qu'all' a, mame Hamelin? Est-ce que... alle tombe d'un mal ?

HAMELIN, avec hésitation.

Non ; c'est que... ce sont les nerfs qui la tourmentent.

ROUSSEAU.

Les *narfs*, vous voulez dire ? ah bien ! faut lui frotter le dos avec une couenne de lard. Vous prenez une bonne couenne de lard, et puis la tête de votre femme de l'autre, et puis vous frottez... farme, farme, du depuis le chignon du cou tout le long de l'échine du dos. Ah ! ça la cuira, all' criera, all' jurera comme un charretier, alle pourra peut-être bien loucher, il y en a qui louchent... Vous n'y faites pas attention, vous frottez toujours... tant pus que c'est pour son bien être... et v'la tout... c'est souverain pour les *narfs*.

MADAME HAMELIN, à part.

Quelle infamie de remède !

ROUSSEAU.

All' remue encore... all' a queuque chose.

HAMELIN, à Rousseau.

Franchement, je crois qu'elle va quitter la place... Voyez-vous, elle n'a pas l'habitude de sentir l'odeur...

ROUSSEAU.

Ma cousine !... faut pas que je vous retienne : y a des gens qui n'aiment pas ça... mais tout de même ça corrige la mauvaise air. Monsieur et mame Hamelin, puisque nous allons t'être parents, j'vous demanderai la permission de faire entrer ici quatre bœufs et quinze moutons... que je ramène à Saint-Leu-Taverny, mais après le mariage de mon cousin...

MADAME HAMELIN, se levant tout à coup.

Quatre bœufs et quinze moutons? mais où voulez-vous donc que nous les logions ?

ROUSSEAU.

Dame... nous voirons ça, ma cousine,... et puis, sans façon, je vous demanderai un verre de vin.

HAMELIN.

Pour ça, volontiers ; (A part.) il faut à tout prix nous débarrasser de lui.

Il sonne.

SCÈNE XX

LES MÊMES, JEANNETON.

JEANNETON.

Monsieur a sonné ?

HAMELIN.

Apporte une bouteille de vin.

ROUSSEAU.

Je vous demanderai un morceau de pain et une bouchée de fromage avec...

MADAME HAMELIN.

Mais, Monsieur... (A part.) Il est sans façons.

ROUSSEAU, s'accoudant sur la table.

Monsieur et madame Hamelin, y a-t-il longtemps que vous habitez Armanonville.

HAMELIN.

Il y a quinze ans à peu près ; car lorsque je faisais le commerce de grains j'habitais Paris.

ROUSSEAU.

Là où ?

HAMELIN.

Comment dites-vous !

ROUSSEAU.

Là où ?

HAMELIN.

Ah ! près de la Halle aux blés.

Jeanneton apporte une bouteille, deux verres, du pain et du fromage ; tandis qu'elle les place sur la table, Rousseau la regarde d'un air satisfait.

ROUSSEAU, à Hamelin.

Vous avez une servante qui est diablement belle femme ! alle est belle femme ! (Il lutine Jeanneton qui rit aux éclats ; madame Hamelin paraît scandalisée, Jeanneton sort.) Ah ! vous demeuriez du côté de la Halle aux blés ?... Avez-vous connu la mère Michel ?

HAMELIN.

Est-ce la mère Michel qui a perdu... ? non, je me trompe, c'est Pichel qu'on la nomme.

ROUSSEAU.

La mère Michel qui fait de la friture.

HAMELIN.

Non ! je ne connus jamais personne du nom de Michel.

ROUSSEAU.

Avez-vous connu le père Michel ?

HAMELIN.

Pas davantage ! puisque je vous dis que je ne ne connus personne de ce nom-là.

ROUSSEAU.

Qui tondait les chiens ?

HAMELIN.

Combien de fois faut-il vous répéter.

ROUSSEAU.

Vous n'avez pas connu son cousin?

HAMELIN.

Je vous dis que non.

ROUSSEAU.

C'est comme vous voudrez : (Se servant à boire.) A votre santé, monsieur et madame Hamelin!... Il est gentil tout de même votre petit vin..., il se laisse boire. (Il jette le reste de son verre de vin et éclabousse Hamelin qui se retire.) Est-ce que vous n'allez pas trinquer avec moi, mon cousin?

HAMELIN.

Merci! j'ai pris mon café au lait.

ROUSSEAU, buvant.

Ah! le café au lait, je dis à ça, c'est bon pour régaler les chats et les chiens; alors c'est la cousine qui me tiendra compagnie.

Il remplit un verre de vin et l'offre à madame Hamelin.

HAMELIN, à part.

Il offre un verre de vin à ma femme!

MADAME HAMELIN, se reculant.

Ah! l'horreur! Monsieur, je ne bois jamais entre mes repas.

ROUSSEAU, se levant.

Excusez... eh bien! si j'vous ai manqué, madame Hamelin, il faut que je vous demande la permission de vous embrasser.

MADAME HAMELIN, jetant un cri, et passant de l'autre côté de la scène.

Quelle horreur!

HAMELIN.

Mais, Monsieur...

ROUSSEAU, courant après madame Hamelin, tandis que Hamelin le retient par le pan de sa redingote.

Si, je suis sûr que mame Hamelin m'en veut.

MADAME HAMELIN, s'éloignant.

Non, non ! je vous pardonne, mais retirez-vous.

ROUSSEAU, voulant toujours l'embrasser.

Mame Hamelin, c'est le cœur, c'est la bonne amitié.

MADAME HAMELIN.

Ah ! vous infectez !

ROUSSEAU.

Du tout ! je vous jure que non.

HAMELIN.

Elle veut dire que vous exhalez une odeur de tabac...

ROUSSEAU.

C'est le gouvernement.

HAMELIN.

Comment ? c'est le gouvernement !

ROUSSEAU.

C'est sa faute ! faut vous en prendre au gouvernement qui vend du tabac que les bestiaux ne voudraient pas le fumer...

HAMELIN.

Mon cher Rousseau ! pour l'amour de Dieu ! entrez dans ce cabinet, il y a déjà des gens de votre connaissance.

ROUSSEAU.

Monsieur et mame Hamelin, j'veux ben ; mais pour ce qui est de l'odeur, c'est le gouvernement, il est fautif.

HAMELIN.

Entrez, entrez là-dedans.

ROUSSEAU.

J'vas vous demander la permission de charger ma pipe.

Il tire de sa poche un sac à tabac et charge sa pipe en chantant le couplet suivant à gorge déployée.

Pierrot tu ne veux pas m'aimer...

HAMELIN.

Le voilà qui chante, à présent !

ROUSSEAU.

Et tu fuis dans la plaine.
Je ne peux pas m'accoutumer
A rester dans la peine.
Tout en pleurant, je garde mes agneaux,
Pour toi, Pierrot, que j'endure de maux ! *bis.*
Pour toi, Pierrot, que j'endure.

Il ouvre la porte du cabinet en la poussant du bout de son bâtonet entre dans le cabinet.

SCÈNE XXI

HAMELIN, MADAME HAMELIN.

MADAME HAMELIN.

Dieu merci, le voilà entré ! Monsieur Hamelin, ouvrez les fenêtres,... la porte,... tout... Je suis prête à m'évanouir. J'ai vu bien des malotrus dans ma vie, mais je puis dire que celui-là !... Concevez-vous rien de plus insolent que sa proposition ? un homme que nous n'avons jamais vu et qui vient de prime abord nous proposer de loger son troupeau.

HAMELIN.

La proposition est leste... cependant si j'avais eu de la place...

MADAME HAMELIN.

Vous l'auriez reçu ? En vérité, monsieur Hamelin, je crois que vous retombez en enfance.

HAMELIN.

Ma chère amie, c'est une manière honnête de me dire que je suis...

MADAME HAMELIN.

Mais, dame ! vous me dites que vous recevriez cet homme qui m'a presque asphyxiée avec sa fumée.

HAMELIN.

Mais, ma bonne amie, il vous a dit d'où cela provenait.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

Si de la pipe de notre hôte,
Votre nez se trouve affecté,
Il faut (car ce n'est pas sa faute)
Vous en prendre à l'autorité
Qui vend du tabac frelaté ;
Que le gouvernement réponde
De ne plus faire ce mic-mac :
Il fait fumer assez de monde
Pour vendre au moins du bon tabac.

MADAME HAMELIN.

Quel homme, grand Dieu !... Quand on pense que nous pouvions nous allier à une pareille famille... Oublier les convenances au point d'oser me demander à m'embrasser...

HAMELIN.

Il a eu tort là-dessus... j'en conviens. (A part.) Quand on n'y est pas obligé...

MADAME HAMELIN.

Nous qui recevons tout ce qu'il y a de mieux à Ermenonville, et puis l'habitude que nous avons de vivre tranquilles.

On entend un bruit de vitres cassées, de meubles brisés.

MADAME HAMELIN.

Miséricorde! ils brisent tous les meubles!...

HAMELIN.

J'y vais.

MADAME HAMELIN, le retenant.

Non, n'y allez pas.

HAMELIN.

Si, si.

SCÈNE XXII

LES MÊMES, JEANNETON.

JEANNETON, accourant.

Madame, madame, voilà encore une personne de la famille.

MADAME HAMELIN.

Voyez donc dans le cabinet.

JEANNETON, ouvrant la porte.

Il n'y a personne que trois carreaux de cassés.

HAMELIN, allant voir.

C'est, ma foi, vrai, il n'y a personne. Où diable sont-ils passés?

MADAME HAMELIN, regardant sur la cheminée.

Grand Dieu! Jeanneton, qui est-ce qui a donc cueilli mes fleurs?

JEANNETON.

C'est ce gros Monsieur, qui voulait m'embrasser quand Monsieur est entré.

MADAME HAMELIN.

Air de *Préville et Taconnet.*

Ils ont vraiment de singuliers principes,
Ces chers parents.

HAMELIN.

Oui, chers, c'est bien le mot.

MADAME HAMELIN.

Oser cueillir mes roses, mes tulipes!

HAMELIN.

Boire mon vin!

JEANNETON.

Moi, me prendre d'assaut!

HAMELIN.

Et tout briser du bas jusques en haut!
De toutes parts on nous gruge, on nous pille;
Venir ainsi sans en être priés!

MADAME HAMELIN.

C'est une horreur, Monsieur, vous le voyez :
Ils ne sont pas encor de la famille,
On les croirait déjà nos alliés.
Ici chacun et nous gruge et nous pille;
On les croirait déjà nos alliés.

JEANNETON.

Madame, faut-il faire entrer la vieille dame qui est là-dedans?

HAMELIN.

Eh mon Dieu! oui, qu'elle entre et que ça finisse.

JEANNETON.

Madame, entrez... Tiens, la voilà déjà! elle était sur mes talons.

Elle sort.

SCÈNE XXIII

HAMELIN, MADAME HAMELIN, MADAME PITOU.

MADAME PITOU.

Votre servante, tout le monde; c'est moi qui viens ici pour le mariage de mon petit Dodo Coquerel, qui est mon nourrisson... Monsieur et Madame se portent bien? J'ai pris les petites voitures de la porte Saint-Denis, qui, par parenthèse, m'ont joliment secouée. Comme j'ai dit à mon Dodolphe, quand il est venu me faire part de son mariage, j'y ai dit: Coquerel, le mariage n'est pas une petite affaire; je l'ai t'été quatre fois mariée moi, telle que vous me voyez; j'ai fait trois mariages d'amour et un mariage de raison... Pardon, monsieur Hamelin, prenez-vous du tabac?

MADAME HAMELIN.

Quelle familiarité!

HAMELIN, lui présentant sa tabatière.

Oui, Madame, prenez.

MADAME PITOU, prenant.

Merci! ça rafraîchit les idées... C'est une mauvaise habitude que j'ai depuis trente ans, avant d'épouser mon second mari, qui était facteur à la petite poste.

MADAME HAMELIN.

Miséricorde!

MADAME PITOU.

Je sortais d'avoir une inclination pour un facteur de la Halle aux Cuirs, qui s'est bien mal conduit z'à

mon égard, et qui m'a causé bien des peines et bien des chagrins, que je peux le dire. Je vous parais peut-être légère? eh bien! je m'attache facilement.

MADAME HAMELIN, à son mari.

Quels propos!

MADAME PITOU.

J'avais eu une faiblesse, comme beaucoup de femmes peuvent en avoir; comme madame votre épouse a pu en avoir elle-même.

MADAME HAMELIN, se fâchant.

Madame, modérez vos expressions.

MADAME PITOU.

Madame, nul n'est exempté d'aimer sur la terre. C'est une tribut qu'il faut lui payer.

MADAME HAMELIN.

Encore une fois, Madame, modérez-vous.

MADAME PITOU.

Quand nous nous connaîtrons mieux, je vous en dirai bien d'autres. Depuis vingt-six ans que je demeure rue Thibautodé... j'en ai vu assez; j'ai étudié les hommes; qui dit les hommes, dit les femmes, c'est le sexe, en général... Une petite prise, s'il vous plaît.

HAMELIN.

Encore?

MADAME PITOU.

J'en prends comme un Suisse, quelquefois j'en suis z'honteuse... Il est bien bon! Ousque vous le prenez? à la Civette?

HAMELIN.

Oui, Madame.

MADAME PITOU.

Moi je le prends à la Grosse Pipe. (Elle rit.) Eh! eh!

MADAME HAMELIN, à son mari.

Mais d'où sortent tous ces gens-là?

MADAME PITOU.

Vous paraissez toutes les deux de bonnes gens... Je suis contente que mon Dodolphe entre dans une famille aussi respectable. Aujourd'hui il y a tant de gens qui n'ont que le dehors!... Tenez, dans ma maison, il y a au premier un vieux monsieur et une vieille dame, qui sont à leur z'aise; c'est mes voisins, il n'y a que le plomb qui nous sépare; eh bien! avant z'hier ils ont mangé du melon, du prix qu'ils étaient, et pas un brodé, un cantaloup, deux fois ma tête. Je ne leurs y interdis pas le melon, qu'ils en mangent! qu'ils en crèvent! mais croiriez-vous qu'ils ont évu l'infamie de jeter les écosses devant mon paillasson? Je ne suis qu'une femme; eh bien! je trouve que c'est une petitesse; pas vrai, mame...

Elle tape sur le coude de madame Hamelin.

MADAME HAMELIN, se reculant.

Mais, bonne femme...

MADAME PITOU.

Mes moyens me permettraient de manger du melon dans la nouveauté (une supposition) que je n'irais pas jeter les écosses devant votre paillasson. Aussi je ne leur z'ai pas mâché; je leux ai dit: c'est d'l'aristocratie toute pure... Il n'y a que des Carlistes qui puissent faire des choses pareilles... Dans la maison, on dit tout haut que c'est des Carlistes.

HAMELIN.

Vous ne le dites pas, vous?

MADAME PITOU.

Non, je respecte les opinions.

MADAME HAMELIN, à son mari.

Monsieur Hamelin, congédiez cette femme.

MADAME PITOU.

Au reste, pourquoi respecterait-on les autres quand on ne me *restepectepecte* pas moi-même? Parce qu'à la mort de mon mari j'avais pris un pensionnaire, un ouvrier bijoutier qui mangeait chez moi, est-ce qu'on n'a pas évu la chose d'écrire à ma famille que j'avais t'un amant?

HAMELIN.

Si c'est vrai?

MADAME PITOU

Oui, Monsieur, on a évu cette infamie-là,

MADAME HAMELIN.

Madame, de pareils détails sont tout à fait déplacés ici... et...

MADAME PITOU, pleurant.

Non, je veux me justicier de ces horreurs-là; puisque mon Dodolphe va épouser votre fille et que nous sommes appelés à nous fréquenter, je tiens à ce que vous connussiez mes mœurs.

HAMELIN.

C'est bon.

MADAME PITOU.

Comme je vous le disais tout à l'heure, dans ma jeunesse j'ai pu commettre des écarts, de très-grands

écarts. Tenez, Madame, vous allez voir comme j'ai été trompée.

MADAME HAMELIN.

Mais je ne veux rien savoir.

MADAME PITOU.

Si! si! si! Figurez-vous que j'avais seize ans. quand un jeune ébénisse...

MADAME HAMELIN.

Assez, Madame, assez.

MADAME PITOU, pleurant.

Si, Madame, faut que je vous conte tout.

MADAME HAMELIN.

M. Adolphe est au jardin, allez-y faire un tour, plus tard nous parlerons.

MADAME PITOU.

Je le veux bien; je suis ici pour plusieurs jours, je ne m'en irai qu'après la noce; je donnerai un coup de main à votre épouse, je l'aiderai à faire la cuisine, nous ferons notre petite pot-bouille, et je l'aiderai à essuyer la vaisselle.

MADAME HAMELIN.

Ah! l'horreur!

MADAME PITOU.

Au revoir, Monsieur et Madame! par où t'est-ce qu'on va z'au jardin?

MADAME HAMELIN, la conduisant.

Par là, au fond, à droite...

MADAME PITOU.

Merci. (Elle sort et rentre tout de suite.) Pardon, monsieur Hamelin... une prise, sans vous commander.

MADAME HAMELIN.

Donnez-lui la tabatière, et qu'elle s'en aille.

HAMELIN, lui donnant la tabatière qu'elle emporte.

Tenez, prenez.

Elle sort.

SCÈNE XXIV

HAMELIN, MADAME HAMELIN.

MADAME HAMELIN.

Monsieur Hamelin, nous ne pouvons pas nous allier à de pareilles gens; il faut absolument dire à monsieur Adolphe qu'il ne doit plus compter sur votre fille.

HAMELIN.

Encore faut-il prendre des précautions pour ne pas blesser l'amour-propre de ce malheureux jeune homme; ce n'est pas de sa faute s'il a de semblables parents.

MADAME HAMELIN.

Ce n'est pas la mienne non plus.

HAMELIN.

Paix! le voici.

SCÈNE XXV

LES MÊMES, ADOLPHE.

ADOLPHE, entrant.

Eh bien! Madame, je viens savoir votre réponse; vous avez vu toute ma famille?

MADAME HAMELIN, froidement.

Oui, Monsieur.

HAMELIN.

Oui, Monsieur, nous avons vu la collection complète.

ADOLPHE.

Ce sont de braves gens.

HAMELIN.

Je ne dis pas non.

ADOLPHE.

Sans appartenir à des parents bien distingués, je tiens un rang dans la société.

MADAME HAMELIN, embarrassée.

Monsieur..., certainement... Mais mon mari et moi nous avons réfléchi. Eulalie est bien jeune encore, et nous craignons de nous en séparer.

HAMELIN.

J'ajouterai même, Monsieur, que... nous craignons de nous en séparer.

ADOLPHE.

C'est assez, je comprends; je vois que mes parents n'ont pas été assez heureux pour vous plaire... et je vais me retirer.

SCÈNE XXVI

LES MÊMES, JEANNETON, *une lettre à la main.*

JEANNETON.

Monsieur, voilà une lettre qu'un exprès vient d'apporter.

HAMELIN, après avoir décacheté la lettre.

C'est du père de monsieur Adolphe.

ADOLPHE.

De mon père ?

HAMELIN, lisant.

« Monsieur, ma famille ne peut se rendre aujourd'hui à Ermenonville, mon fils sera bien contrarié de ce retard ; mais demain son impatience sera satisfaite, et nous aurons le plaisir d'embrasser votre charmante Eulalie que nous regardons déjà comme notre enfant. »

MADAME HAMELIN.

Qu'est-ce que cela signifie?

HAMELIN.

On s'est indignement joué de moi... je suis furieux.

ADOLPHE.

Monsieur Hamelin ! me pardonnerez-vous? je suis complice d'une ruse bien coupable.

HAMELIN.

Monsieur !... c'est une horreur ! Vous m'avez fait jouer le rôle d'un jocrisse, Monsieur ! (Il va à la porte du cabinet.) Sortez, Monsieur, que je vous dise des injures.

SCÈNE XXVII

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, sortant du cabinet.

Me voici de retour.

HAMELIN.

Vous ici, Monsieur ; ah çà ! les parents qui y étaient n'y sont plus ? vous qui n'y étiez pas, vous

y êtes ? tout ce qui nous arrive aujourd'hui est inexplicable.

ALBERT.

Vous allez tout savoir : ce matin lorsque je me présentai chez vous, vous parûtes ne voir en moi qu'un plaisant de profession qui venait pour poser à votre table ; d'un autre côté, Adolphe m'apprit que pour obéir aux vœux de sa famille, il sacrifiait ceux de son cœur... Il fallait vous déterminer à rompre de vous-même un mariage qui ne peut le rendre heureux... Vous vouliez que je vous fisse quelques charges ; elles avaient désormais un but d'utilité, je lui improvisai une famille... épouvantable.

MADAME HAMELIN, piquée.

Comment, monsieur Adolphe, votre mariage avec ma fille causerait votre malheur ?

ADOLPHE.

Air de *la Vieille*.

Il est un objet que j'adore,
Riche de grâces et d'attraits,
Hélas ! je ne sais pas encore
Si je le reverrai jamais !
Vous dire son nom, je l'ignore,
Car je ne lui parlai jamais,
Non, je ne lui parlai jamais.
Loin d'en rougir, ici je le proclame,
Un doux penchant me subjugue et m'enflamme ;
J'ai fait serment, dans le fond de mon âme,
Que je n'aurai jamais une autre femme...

SCÈNE XXVIII

LES MÊMES, EULALIE, CHŒURS.

EULALIE, finissant l'air.

Eh bien ! monsieur, j'arrive au bon moment :
N'oubliez pas votre serment.

ADOLPHE, parlant.

Eulalie !...

Ah ! quel bonheur ! ah ! quel heureux moment !
Oui, je tiendrai mon doux serment.

HAMELIN.

Comment, ma fille, tu connaissais Monsieur? Monsieur te connaissait, et vous ne vous connaissiez pas? Je ne m'y reconnais plus. (Se tournant vers Albert.) Et vous, Monsieur, vous seriez ?...

ALBERT (Voix de Coquerel.)

L'amant de la petite Brillant, c'est d'elle que me vient ce camée... (Voix de Prudhomme.) Joseph Prudhomme, professeur d'écriture, élève de Brard et de Saint-Omer, expert assermenté près les cours et tribunaux.

MADAME HAMELIN.

Est-il possible?

HAMELIN.

Quoi, ce rustre... ?

ALBERT, voix de Rousseau.

Ah ! mon dieu ! oui ! monsieur et madame Hamelin, c'était moi.

HAMELIN.

Et la vieille dame ?

ALBERT, lui rendant la tabatière et imitant la voix de madame Pitou.

Voulez-vous prendre une prise, mon cousin? (Reprenant sa voix naturelle.) Mais ma tâche est remplie... J'ai contribué, je crois, au bonheur d'Adolphe... Il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous.

HAMELIN.

Prendre congé de nous? je m'y oppose formellement... Soyez notre convive ; vous n'avez ici que des amis, soyez des nôtres ! soyez toujours des nôtres.

ALBERT.

Je n'ose l'espérer encore, monsieur Hamelin ; j'ai besoin pour cela de recueillir bien des suffrages !...

Au public.

AIR du *Château perdu.*

Vous le voyez, on me prie avec grâce ;
Mais dans mon cœur je sens naître l'effroi.
A leur banquet dois-je prendre ma place ?
Et n'est-ce pas trop présumer de moi ?
En vain pour moi leur indulgence est grande ;
En vain chacun voudrait me retenir...
C'est à vous seuls, Messieurs, que je demande
S'il faut rester ou si je dois partir.

CHOEUR.

C'est à vous seuls, c'est à vous qu'il demande
S'il doit rester ou bien s'il doit partir.

FIN DE LA FAMILLE IMPROVISÉE.

MARIONNETTE

PARODIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

DE *MARION DELORME*

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville, le 29 août 1831.

Allez votre chemin !
Marion Delorme, act. I, sc. III.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPEUTY

PERSONNAGES

MARIONNETTE, jolie femme, vivant de son bien [1].

CUIRVERNI, agent de police, plein de légèreté, ancien amant de Marionnette [2].

IDIOT, imbécile sans le sou, bavard et grand marcheur, amant de Marionnette [3].

LAVEMAS, commissaire de police, sans aucune retenue avec le sexe, amant de Marionnette [4].

LE SOUS-PRÉFET, vieux carliste, regrettant son malheureux maître [5].

JÉRÉMIE, vieillard de la Jeune France, sententieux, barbu et larmoyant [6].

RABATJOIE, bouffon, spécialement attaché à l'administration des inhumations et pompes funèbres [7].

BOUCHETROU [8],
PLACARD [9],
L'INUTILE [10], } bavards inutiles à l'action, tous trois amants de Marionnette.

UN BRIGADIER de gendarmerie, militaire en activité, homme très-spirituel [11].

UN GENDARME, même qualité [12].

UN GARÇON DE BUREAU, gros insolent, empêchant les femmes d'entrer [13].

LE JUGE DE PAIX, magistrat vaudevilliste, peu admirateur des chefs-d'œuvre [14].

LAROUSSE, femme de chambre de Marionnette, très-propre et très-soigneuse [15].

GENDARMES.

PAYSANS ET PAYSANNES.

1. Mademoiselle Brohan. — 2. M. Lepeintre jeune. — 3. M. Arnal. — 4. M. Hippolyte. — 5. M. Fontenay. — 6. M. Dérouvère. — 7. M. Guillemin. 8. M. Émilien. — 9. M. Alvarez. — 10. M. Prosper. — 11. M. Armand. — 12. M. Balary. — 13. M. Neveu. — 14. M. Alvarez. — 15. Madame Bodin.

MARIONNETTE

ACTE PREMIER

Une chambre à coucher, un lit, une table, une chandelle allumée, une fenêtre au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

CUIRVERNI, MARIONNETTE, *assis l'un près de l'autre.*

MARIONNETTE.

J'éprouve à vous revoir un plaisir infini ;
Mais je veux être seule.

CUIRVERNI.

Ah !

MARIONNETTE.

Partez, Cuirverni.

CUIRVERNI.

Comment? depuis six mois que je ne vous ai vue
Vous me mettez dehors comme un être qui pue ;
Qu'ai-je donc après moi pour qu'on me chasse ainsi ?
Je ne vois rien pourtant.

MARIONNETTE.

J'attends quelqu'un ici,
Puisqu'il faut vous le dire.

CUIRVERNI.

Ah! la farce est très-bonne.

Je comprends.

MARIONNETTE.

Vous sentez que si cette personne

Vous trouvait...

CUIRVERNI.

Je comprends qu'on serait très-vexé.

MARIONNETTE.

Oui, souvent par un tiers on est embarrassé.

CUIRVERNI.

Je comprends, je saisis très-bien l'allégorie.
Vous attendez quelqu'un ; un homme, je parie.
Ah ! ce n'est pas à moi qui suis un fin matois
Qu'on a besoin de dire une chose deux fois.

MARIONNETTE, à part.

Je croyais sur ma foi qu'il m'allait chercher noise.

CUIRVERNI.

Ainsi donc, mon amour, vous faites à Pontoise
L'état que vous faisiez autrefois à Paris ?
Vous êtes...

Il lui parle à l'oreille.

MARIONNETTE.

A peu près.

CUIRVERNI.

Parfaitement compris.

Eh bien! j'en suis ravi; c'est un état, ma reine,
Que nos anciens auteurs n'avaient pas mis en scène.
Je vois avec plaisir les immenses progrès
Que, depuis l'an dernier, l'art dramatique a faits.
Et pourquoi donc avoir quitté la capitale ?

MARIONNETTE.

La concurrence était trop grande.

CUIRVERNI.

Ah ! déloyale.

MARIONNETTE, *étonnée.*

Pourquoi m'appelez-vous ainsi ?

CUIRVERNI.

C'est pour rimer ;
Puisque je parle en vers, pouvez-vous m'en blâmer ?
De grâce, dites-moi, chère Marionnette,
Quel diable de projet vous passa par la tête ?
A Pontoise venir me chercher des rivaux !
Mais Pontoise jamais n'a produit que des veaux :
C'est le fruit du pays, et pour toute merveille
Les champs et les jardins sont infectés d'oseille.
Ah ! sur un pareil sol la vie est un fardeau :
Que peut-on faire ici ? sinon du fricandeau.

MARIONNETTE.

Mais vous qui criez tant, que venez-vous donc faire
A Pontoise ?

CUIRVERNI.

Qui ? moi ! je suis fonctionnaire.

MARIONNETTE.

Quoi !... vous avez quitté ?... vous n'êtes plus censeur ?...

CUIRVERNI.

Je suis mouchard.

MARIONNETTE.

Ah ! bah !

CUIRVERNI.

Ma parole d'honneur,
Et je viens pour remplir un mandat politique ;
Je viens dans ce pays guetter la République ;
Je crois que je la tiens, mais je n'en suis pas sûr. .
Hier, je vis un homme accroupi près d'un mur !...
Hum !... mais pour la saisir, il faut bien de l'astuce.
T'arriva-t-il parfois de chercher une puce ?

MARIONNETTE.

Très-souvent.

CUIRVERNI.

Quand dessus on croit mettre le doigt,
L'insecte malveillant saute en un autre endroit;
C'est justement le tour que fait la République.
Depuis plus de six mois, de boutique en boutique,
Et de cave en grenier, nous la suivons partout;
Quand on croit la tenir, on ne tient rien du tout;
Elle est toujours ailleurs.

MARIONNETTE, *à part.*

Ah! quel tourment j'éprouve!

Haut.

Mais Monsieur va venir; Cuirverni, s'il vous trouve,
Je suis perdue.

CUIRVERNI.

Un mot!

MARIONNETTE, *à part.*

Dieu! quel affreux bavard.

Haut.

Songez donc, Cuirverni, qu'il est minuit un quart;
Vraiment, je crains pour vous quelque triste rencontre.

CUIRVERNI.

Vous avancez.

MARIONNETTE.

Du tout, voyez à votre montre.

CUIRVERNI.

Ma montre! dès longtemps elle est en pension;
Ma montre! elle a fini son éducation
Depuis qu'elle étudie.

MARIONNETTE, *à part.*

Ah! grand Dieu, quel supplice!
Il ne s'en ira pas! que le ciel le bénisse!

Haut.

Allons, jusqu'au plaisir, mon cher, de vous revoir.

CUIRVERNI.

Avant de m'évader je voudrais bien savoir
Quel est mon successeur.

MARIONNETTE.

Eh! mais que vous importe?

CUIRVERNI.

Est-ce un grand? un petit?

MARIONNETTE.

Que le diable t'emporte
Avec tes questions! (*Haut.*) C'est un... un maigriot.

CUIRVERNI.

Son nom!

MARIONNETTE.

Je le connais sous le nom d'Idiot!

CUIRVERNI.

Idiot! c'est un nom bien caractéristique.

MARIONNETTE.

Et qui lui convient, tant au moral qu'au physique.

CUIRVERNI.

Vous aime-t-il?

MARIONNETTE.

S'il m'aime? il pousse des hélas!
Il pousse des soupirs à faire fuir les chats;
Il se met à genoux quand son ardeur l'emporte.

CUIRVERNI.

Eh! mais, c'est un Colin, c'est un dessus de porte,
Un trumeau.

MARIONNETTE, baissant les yeux.

Devant vous je puis parler sans fard,
Il me croit... bien novice.

CUIRVERNI.

Oh! l'excellent jobard!
Il est donc bien prouvé que toujours dans ce monde
La graine de niais sera la plus féconde.

MARIONNETTE.

Mais il peut arriver; partez.

CUIRVERNI.

Je vais filer.

Ah parbleu ! j'oubliais : avant de m'en aller
Il faut que je vous fasse un cadeau fort aimable.

MARIONNETTE.

Un cadeau ! qu'est-ce donc ?

CUIRVERNI.

Ce volume impayable
(Car il n'est pas payé) fut par moi déniché
Dans un recoin obscur de feu l'archevêché ;
De sa riche enveloppe admirez les nervures ;
Il est doré sur tranche, enrichi de gravures.

MARIONNETTE.

C'est un Missel ?

CUIRVERNI.

Du tout, c'est un ouvrage en vers,
Et qui, comme l'on dit, n'est pas piqué des vers;
Il a fait dans son temps, dit-on, un bruit énorme.

MARIONNETTE.

C'est-à-dire un gros bruit; il faut que je m'informe
Si l'on peut, tant ici ce mot me paraît neuf,
Dire *énorme* d'un bruit comme on dirait d'un bœuf.

CUIRVERNI, le lui montrant.

Vous aurez à le lire une joie infinie ;
C'est joli ! *par l'auteur de la Métromanie.*

MARIONNETTE.

Minuit et demi.

CUIRVERNI.

Bien !... c'est fini... je m'en vais.

MARIONNETTE, à part.

Il va partir, c'est bon !

CUIRVERNI.

C'est bon ?... non !... c'est mauvais.

Il sort.

SCÈNE II

MARIONNETTE, *seule.*

Ce criquet ne vient pas: peut-être dans la rue
Comme un factionnaire il fait le pied de grue;
Il en est bien capable! Ah! je l'entends, je crois!

On frappe à la fenêtre.

Est-ce-vous, Idiot? Est-ce-vous?...

IDIOT, sur le balcon.

Oui, c'est moi.

SCÈNE III

MARIONNETTE, IDIOT.

Il a une échelle à la main, il la place près de la fenêtre.

MARIONNETTE, ouvrant.

A la fin vous voilà. Le diable vous emporte!
Pourquoi venir si tard?

IDIOT.

J'étais près de la porte;
Je n'osais pas entrer.

MARIONNETTE, à part.

Je m'en étais douté.
Il est, sur mon honneur, trop bête, en vérité,
Et je ne sais pourquoi j'aime cet automate.

IDIOT.

Oh! je vous aime tant.

MARIONNETTE.

Ce sentiment me flatte.
Mais, est-ce pour cela que vous restiez en bas?

IDIOT.

Je me disais, avant que d'achever ce pas...

MARIONNETTE.

Vous acheviez un pas ? Vous dansiez sur la porte ?

IDIOT.

Mais, non. Je me disais, tant ma crainte était forte,
Je me disais : là-haut en montant au premier,
Et la seconde porte en tournant l'escalier,
Est un ange venu de la voûte éternelle,
Une quasi-Sylphide, un Séraphin femelle.

MARIONNETTE.

Ah ! c'est trop me flatter. J'ai bien quelques appas.
Mais...

IDIOT, vivement.

Laissez-moi finir, ne m'interrompez pas...
Oserai-je approcher de cet objet céleste !
Moi, qui suis un maudit, et de plus un funeste.

MARIONNETTE.

Vous êtes un funeste ?

IDIOT.

Oui, certes, j'en suis un ;
C'est assez malheureux.

MARIONNETTE.

Le mot n'est pas commun;
Pourtant l'expression me semble hasardée.

IDIOT.

Je méprise le mot, je ne tiens qu'à l'idée.
Pourrai-je, me disais-je, affronter son regard ?
Moi, que suis-je auprès d'elle? un crapaud, un lézard.
Non, sur le seuil du temple on adore la vierge.
Et j'étais sur le point de faire achat d'un cierge,
Et puis, de le tenir sur la porte allumé :
Par malheur l'épicier était déjà fermé.

MARIONNETTE.

Cette dévotion, bien qu'elle soit courtoise,
Eût fait rire aux éclats la ville de Pontoise.

IDIOT.

Comment donc vous prouver mon tendre dévoûment!
Parlez, Marionnette! Ah! parlez promptement.
Que de vos doux accents mon âme soit ravie!
Puis, je vous conterai l'histoire de ma vie.
Voulez-vous?

MARIONNETTE.

Seyez-vous.

IDIOT, naïvement.

Oui, quelquefois, du nez.

MARIONNETTE.

Je vous dis de vous seoir. Seyez-vous.

IDIOT.

Pardonnez!
J'entendais, *saignez-vous?*

MARIONNETTE.

Oui, le mot est gothique;
Mais vous n'entendez rien au style dramatique.
Eh bien! asseyez-vous. Aimez-vous mieux cela?

IDIOT.

Oui, je le comprends mieux.

MARIONNETTE.

Soit. Asseyez-vous là;
Et puis vous me ferez, puisque c'est votre envie,
Le récit ennuyeux de toute votre vie;
Et si je m'endormais (ce que je ne crois pas),
Alors, pour m'éveiller, tapez-moi sur le bras.
Vous m'entendez?

IDIOT.

Très-bien. Ainsi donc je commence:
Mon nom est Idiot...

MARIONNETTE.

Je le savais d'avance;
Après, en avez-vous un autre?

IDIOT.

Mon Dieu, non
Et celui-là me sert de nom et de prénom.
Pourtant je suis peut-être un enfant légitime,
Mais mes nobles parents ont gardé l'anonyme ;
J'espère cependant les connaître plus tard.

MARIONNETTE.

Mais provisoirement, vous vous trouvez bâtard.

IDIOT.

Vous avez dit le mot. Je me trouve, ma chère,
Bâtard, pour le moment. Ma respectable mère,
Ayant quelques raisons pour craindre le cancan,
Me déposa mioche à l'hôpital de Caen.
A l'âge de trois ans j'étais déjà fort triste,
J'étais sombre, grognon, gourmand et royaliste.

MARIONNETTE, à part.

Royaliste à trois ans! Ah ! le petit coquin !
Il est vrai qu'à douze ans on est républicain.

IDIOT.

J'étais d'une maigreur à nulle autre pareille ;
J'allais crever d'ennui lorsqu'une femme vieille
Et du peuple (veuillez noter l'expression)
Voulut dans son logis me prendre en pension.
Mais cette vieille gueuse était acariâtre,
Et du matin au soir me battait comme plâtre.
Enfin elle mourut, me laissant tout son bien,
Trente-cinq francs de rente.

MARIONNETTE.

Ah ! c'est peu.

IDIOT.

Je crois bien
Que c'est peu ; n'ai-je pas bien raison d'être triste ?
Je ne possède rien que cela, *dont j'existe.*

MARIONNETTE, à part.

Ce garçon a vraiment des mots qui sont à lui.

Dont j'existe !

IDIOT.

Voulant échapper à l'ennui,
Et trouvant que d'ailleurs la vie était amère,
(Car je la dégustais depuis vingt ans, ma chère,
J'avais bien eu le temps d'en remarquer le goût.)
Je voulus voyager, me promener partout
Comme le juif errant dont parle l'Écriture.
Je partis seul, à pied, n'ayant pas de voiture;
Je traversai les monts, je traversai la mer,
Et lorsque je revins, j'étais encore amer.

MARIONNETTE.

C'est avoir du malheur.

IDIOT.

C'est vraiment déplorable.
Convenez avec moi que c'est inconcevable :
Passer à voyager et ses nuits et ses jours
Pour n'être pas amer, et puis l'être toujours.

MARIONNETTE.

C'est vraiment le guignon qui contre vous conspire.

IDIOT.

Je ne me heurte à rien où je ne me déchire ;
Regardez mon habit dans quel état il est,
Mon pauvre pantalon, et même mon gilet.
Me trouvant à Paris, errant et sans ressource,
J'allais me promener le soir devant la Bourse
(La mienne était à sec) pour la première fois:
C'est là que j'entendis le son de votre voix,
Marionnette ! O ciel ! comme elle fut émue,
Mon âme, lorsqu'à moi vous êtes apparue !
Qu'avec bonheur sur vous mon regard s'arrêta !
J'avais devant les yeux l'image de Vesta,
Chaste divinité qu'on adorait à Rome.
En me prenant le bras, vous me dites : « Bel homme! »
Interdit et muet je regardai soudain

Cet ange de vertu qui me tenait la main;
Car vous teniez ma main qui tremblait dans la vôtre.
Pardon, me dites-vous, je vous prends pour un autre;
Vous avez tellement les traits et le regard
De mon cousin germain, Nicolas le jobard,
Que sans être coupable on peut bien s'y méprendre.
Moi, j'allais riposter; vous ne pûtes m'entendre,
Car vous m'aviez quitté pour empoigner le bras
D'un grand monsieur, en bleu, que je ne connais pas;
C'était votre cousin, sans doute, il me le semble,
Car, sans plus de façons vous filâtes ensemble,
Et l'ange aérien disparut à mes yeux,
Comme l'azur mourant d'un brillant arc-en-cieux.

MARIONNETTE.

Ça, je crois qu'il me fait du pathos romantique.
Du docteur Esquirol serait-ce une pratique?
Serait-ce un échappé de Charenton?

IDIOT.

Depuis,
J'ai battu pour vous voir le pavé de Paris,
Dieu sait! car votre image, attachée à mon être,
Me suivait en tous lieux, comme un chien suit son maître.
Enfin, las de chercher et de ne pas vous voir,
Je partis pour Pontoise, avant-hier au soir;
Et le premier objet qu'en arrivant je trouve
C'est vous! Concevez-vous quel agrément j'éprouve...
Maintenant, je suis prêt à tout faire pour vous;
Pour vous prouver ma foi tout me semblera doux.
Quelqu'un vous déplaît-il? faut-il que je l'éventre?
Faut-il que je lui flanque un couteau dans le ventre?

MARIONNETTE.

Non, vraiment.

IDIOT.

Voulez-vous que je me fasse chouan?
Que j'aille à cloche-pied de Marseille à Rouen,

Que j'aille aux Nouvéautés pour voir jouer *la Morte ?*

MARIONNETTE.

Grand Dieu ! quel dévoûment ! Non ! l'épreuve est trop forte.

A part.

Le malheureux garçon n'a plus le sens commun.

IDIOT.

Voulez-vous à vos yeux voir expirer quelqu'un?
Voulez-vous qu'au plafond je suspende une corde,
Et puis que je m'accroche après...

MARIONNETTE.

Miséricorde!

Moi? vouloir votre mort?

IDIOT.

Pour prix de ce trépas,

Je ne veux rien d'avance... on ne me paiera pas
Si l'on n'est pas content.

MARIONNETTE, à part.

C'est vraiment du délire

IDIOT.

Une fois décédé, je ne veux qu'un sourire,
Un unique sourire, un sourire bien fait ;
Tout mort que je serai, je serai satisfait.
Voilà !

MARIONNETTE. à part.

Ce dévoûment est vraiment romanesque ;
Il me flatterait fort s'il n'était pas burlesque.

IDIOT.

Marionnette, eh bien ! parlez donc, me voici !

MARIONNETTE.

Vous êtes un crétin, mais je vous aime ainsi.

IDIOT.

Quoi ! vraiment ! ah ! grand Dieu ! ma joie est sans seconde,
Et mon bonheur pourra faire la dot d'un monde.

MARIONNETTE, étonnée.

Que dites-vous?

IDIOT.

J'ai fait un projet étonnant.
C'est d'unir l'Amérique avec le Continent...
Je dis que mon bonheur dotera la future.

MARIONNETTE.

Pour le coup sa raison est en déconfiture.
Je n'y comprends plus rien...

IDIOT.

Ainsi, vous m'épousez?

MARIONNETTE.

Pas du tout.

IDIOT.

Comment ça?

MARIONNETTE.

Jamais.

IDIOT.

Vous refusez?

MARIONNETTE.

Je refuse tout net.

IDIOT.

Ah! quel affreux caprice!

MARIONNETTE.

Que diable voulez-vous! vous êtes un jocrisse;
Un amoureux transi m'ennuie à l'infini,
Et vous êtes encor plus dindon qu'Hernani.

IDIOT.

Eh bien! n'en parlons plus.

MARIONNETTE, à part.

Il prend gaiement la chose.

IDIOT.

Et puisque cet hymen qu'ici je vous propose
Ne peut pas vous aller, dites-moi seulement
Quel est ce livre?... c'est pour passer un moment;
Car je ne vois pas trop en quoi ça m'intéresse.

MARIONNETTE.

Votre indiscrétion me fatigue et me blesse.
Trouvez-vous cet effet dramatique et nouveau?
Quand vous chicanerez sur cet in-octavo,
A quoi bon? répondez.

IDIOT.

Mais franchement, ma reine,
Je n'avais d'autre but que d'allonger la scène.

MARIONNETTE.

Elle est déjà trop longue et manque d'action.

IDIOT.

Je fais à ce sujet une réflexion...
Puisque ni vous, ni moi, n'avons plus rien à dire,
Autant nous séparer ; pour moi je me retire.
Bonsoir.

MARIONNETTE.

Vous me quittez? (A part.) Et pas un incident,
Pour terminer mon acte à peu près proprement!

CUIRVERNI, en dehors.

A la garde!... à la garde!

MARIONNETTE.

Ah! je te remercie,
Mon Dieu! de m'envoyer cette péripétie.
Hélas! je commençais à beaucoup patauger.
Idiot... voyez donc, quelqu'un est en danger,
Puisqu'on crie à la garde.

CUIRVERNI, en dehors.

A la garde! à la garde!

IDIOT.

Je ne sais si je dois...

Il ouvre la fenêtre.

Ma foi, je me hasarde.

MARIONNETTE.

Qu'est-ce, Idiot?

IDIOT.

Je vois un malheureux garçon
Dont on tanne le cuir d'une étrange façon;
Ils tapent sur son dos comme sur une enclume,
Ou bien comme on ferait pour battre un lit de plume.

MARIONNETTE.

Un homme qu'on abîme. Ah! grand Dieu, quel malheur!

IDIOT.

Cela m'en a bien l'air.

CUIRVERNI, en dehors.

A la garde! au voleur!

IDIOT.

Ah! vous allez les voir s'enfuir à mon approche.

MARIONNETTE.

Êtes-vous bien armé!

IDIOT.

J'ai ce qu'il faut en poche.

MARIONNETTE.

Des pistolets...

IDIOT.

Oh! non... le moyen est trop noir,
Et le mien est plus sûr.

MARIONNETTE,

Qu'est-ce?

IDIOT, tirant une brochure de sa poche.

Vous allez voir!
Je suis sûr de l'effet.

MARIONNETTE.

Dieu!... j'ai l'effroi dans l'âme!

IDIOT, lisant à haute voix devant la fenêtre.

« Marion Delorme.

MARIONNETTE, à part.

Eh? mais... que fait-il donc?

IDIOT.

« Drame

« En cinq actes, en vers... »

On entend un bruit de pas et les cris confus de gens qui se sauvent.

Tenez, tenez... voyez...
Regardez-les s'enfuir, ces gredins effrayés.

CUIRVERNI, en dehors.

Mille remercîments, Monsieur ; ah ! quel service
Vous m'avez rendu là !

IDIOT, sur le balcon.

Allez, Dieu vous bénisse.

CUIRVERNI, en dehors.

Je serais très-flatté de vous serrer la main ;
Vous êtes mon sauveur.

IDIOT.

Allez votre chemin.

CUIRVERNI, en dehors.

Cela n'est pas français.

IDIOT.

Mais voyez-vous ce pleutre
Qui me reprend?

CUIRVERNI, en dehors.

Aller étant un verbe neutre,
On ne dit pas aller un chemin.

IDIOT.

C'est égal,
Vous n'en êtes pas moins un grossier animal.
Ce n'est pas quand je viens de vous tirer d'affaire,
L'instant de me donner des leçons de grammaire.

CUIRVERNI, criant.

Gros animal vous-même.

IDIOT, à part.

En effet, j'ai failli ;
J'aurais dû, pour parler, repasser mon Wailly.

CUIRVERNI, toujours en dehors.

Vous êtes mon sauveur.

IDIOT, à Marionnette.

Écoutez comme il beugle :
Mais comment... le voilà monté!

SCÈNE IV

LES MÊMES, CUIRVERNI, *arrivant par la fenêtre, une échelle à la main.*

CUIRVERNI.

Je suis aveugle.
Voilà, sur mon honneur, un grand désagrément
Qui m'arrive.

MARIONNETTE.

Ah! grand Dieu! c'est Cuirverni.

IDIOT.

Comment,
Vous n'y voyez pas?

CUIRVERNI.

Non, car de cette fenêtre,
En regardant ce lieu je devrais reconnaître
La chambre que je viens de quitter à l'instant;
Eh bien? pas du tout.

MARIONNETTE.

Ah! le tour est étonnant.

CUIRVERNI.

Je ne reconnais rien, ni le lit, ni la table,
Ni le fauteuil.

IDIOT.

C'est drôle.

MARIONNETTE.

Et bien inconcevable.

CUIRVERNI.

Or, de cet incident, forcément je conclus,

Que je suis des deux yeux, pour le moment, perclus.
Mais je n'ignore pas que je vous dois la vie.
Dites-moi votre nom, que je vous remercie.

IDIOT.

Idiot.

CUIRVERNI.

Des idiots?... mais on en voit partout.
Idiot!... idiot de quoi?

IDIOT.

Idiot de rien du tout.

CUIRVERNI.

Mille remercîments... Ainsi, Marionnette,
Car je vous reconnais, vous, le tour est honnête.
C'est donc lui? J'ai de vous un sentiment trop haut,
Pour vous dissimuler qu'il a l'air d'un nigaud.

IDIOT, à part.

Eh! mais il la regarde avec impertinence,
Tournant l'œil de côté comme un chien de faïence.
Troublons leur entretien...

Il donne un coup de poing sur la chandelle.

CUIRVERNI.

Le plaisant éteignoir!

IDIOT, à part.

Dieu!... j'ai taché de suif mon unique habit noir!
Je suis vexé.

CUIRVERNI.

Mon cher, dites-moi sans mystère
Pourquoi vous éteignez ainsi cette lumière.
Franchement, il n'est pas digne d'un chevalier
D'attaquer en duel un pauvre chandelier.

IDIOT.

Un vulgaire éteignoir est un moyen classique,
Je tiens le coup de poing pour bien plus romantique;
Quand il est appliqué sur un flambeau surtout,
C'est absolument neuf.

CUIRVERNI.

Ah! chacun a son goût;
Et je ne prétends point élever de querelle
Sur les divers moyens d'éteindre une chandelle.

IDIOT.

Moi, sans vouloir non plus nullement quereller,
Je dis...

CUIRVERNI.

Que dites-vous?

IDIOT.

Qu'il faut vous en aller.

CUIRVERNI, prenant son échelle.

A proprement parler, c'est me mettre à la porte.
Quoi qu'il en soit, je pars... c'est bête, mais n'importe.
Vous m'avez obligé, comptez donc sur ma foi,
Si vous avez un jour quelque besoin de moi.
Cuirverni (c'est mon nom), ex-censeur dramatique,
Et maintenant mouchard, cherchant la République,
Qui nous fatigue fort et nous ennuie *idem*.
Je demeure à Paris, hôtel Jérusalem,
Où se tient le Préfet soi-disant de police,
Derrière le Palais soi-disant de justice.

IDIOT.

Je vous suis obligé... hâtez-vous de filer.

CUIRVERNI.

Si ça ne vous fait rien, j'aime mieux m'en aller
Par la porte.

IDIOT.

Allons donc, et l'effet romantique?
Tenez, vous n'avez pas deux liards de dramatique
Dans la tête.

CUIRVERNI.

La porte est ouverte...

IDIOT.

En effet,

Oui, la porte est ouverte... et qu'est-ce que ça fait?

CUIRVERNI.

Mais...

IDIOT, prenant son échelle.

Puisque comme moi vous avez une échelle,
Si vous preniez la porte, à quoi servirait-elle?

CUIRVERNI.

La porte?

IDIOT.

Non, l'échelle.

CUIRVERNI.

Ah! vous avez raison.

A part.

C'est étonnant, je crois que je tourne en oison,
Me voilà décidé, je sors par la fenêtre

Il enjambe la balustrade.

IDIOT.

Enfin, il me comprend, c'est heureux. Ah! pour être
D'accord, combien de mal, hélas! nous avons eu.

A Cuirverni.

Par là, prenez à dia, moi je m'en vais à hu.
Il faudra supprimer, si l'on croit ces grands maîtres,
La moitié de l'impôt des portes et fenêtres.

Il sort par la fenêtre.

SCÈNE V

MARIONNETTE, LAROUSSE.

MARIONNETTE.

Enfin, ils sont partis, c'est bien heureux vraiment.

LAROUSSE.

Eh bien! avez-vous eu ce soir de l'agrément?
Vous avez fait, je crois, une double conquête.

MARIONNETTE.

Je me suis ennuyée à douze francs par tête,

Comme on dit. Ah ! grand Dieu ! je cherche vainement
Qui de ces deux niais est le moins assommant.

LAROUSSE.

Par compensation, ont-ils joué du pouce?
Ont-ils été du moins généreux?

MARIONNETTE.

Non, Larousse.

LAROUSSE.

Ah ça ! mais le petit, le dernier, le gamin...

Elle lui parle bas.

MARIONNETTE.

Du tout ; il ne m'a pas même baisé la main.

Larousse devient rêveuse, Marionnette lui frappe sur l'épaule.

A quoi penses-tu donc, soubrette trop vénale ?

LAROUSSE.

Je cherche l'intérêt.

MARIONNETTE.

Tiens, et moi la morale.
Nous ne trouverons rien, mais fais attention !
C'est là tout ce qu'il faut pour l'exposition.

LAROUSSE.

Ah ! c'est donc suffisant pour exposer l'ouvrage ?

MARIONNETTE.

La pièce est exposée on ne peut davantage.

Elles sortent toutes deux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

La rue : une tonnelle à gauche, un cabaret à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

BOUCHETROU, L'INUTILE, PLACARD *et* QUATRE HOMMES *occupés à boire et à fumer sur la porte du cabaret.*

BOUCHETROU.

Amis, nous avons tous l'humeur joyeuse et franche :
Il faut nous amuser, c'est aujourd'hui dimanche.

PLACARD.

Il faut rester à table et bavarder.

L'INUTILE.

Vraiment !
J'aime beaucoup cela ; le projet est charmant.
Et bavarder sur quoi ?

PLACARD.

Sur quoi ! sois donc tranquille ;
A quoi bon un sujet, mon pauvre L'inutile ?
On parle sans sujet ; est-ce ennuyeux ? tant pis ;
C'est là ce qu'on appelle amuser le tapis.
J'ai vu ces jours derniers dans la pièce nouvelle
Six officiers d'Anjou causer sous la tonnelle
Comme nous sommes là.

L'INUTILE.

Mais, si chacun causait,
Sans doute leurs discours avaient trait au sujet
De la pièce.

PLACARD.

Du tout; pas un mot, je te jure,
Ils parlaient de Corneille et de littérature.

L'INUTILE.

Bah! tu ris.

PLACARD.

Non, vraiment; ma parole d'honneur!
On appelle cela faire de la couleur :
C'est pour remplir le vide une adroite manœuvre.
On introduit chez nous la mode des hors-d'œuvre,
Et je vous le prédis, vous verrez aux Français
Que quelque jour, en scène, on fera des beignets.

L'INUTILE.

De cet usage-là je craindrais fort les suites,
Car, le public pourrait fournir des pommes cuites.

BOUCHETROU.

Çà, voyons, mes amis, parlons peu, parlons bien.
Manger coûte beaucoup, parler ne coûte rien.
Puisque des grands seigneurs, des marquis, des vicomtes,
Trouvent fort amusant de se conter des contes,
Je ne vois pas pourquoi nous autres gens de rien
Nous nous abstiendrions d'employer ce moyen,
Pour passer un instant; qu'en pense l'auditoire?

TOUS.

Approuvé.

BOUCHETROU.

Bien. Placard, conte-nous quelque histoire;
Quoique tu ne sois pas du régiment d'Anjou
Tu dois savoir du neuf.

PLACARD.

Oui, mon cher Bouchetrou;
Car j'étais à Paris la semaine dernière.

BOUCHETROU.

En fait de nouveautés, nous sommes en arrière,
Nous autres. Tâche donc de nous mettre au courant.

Les théâtres... voyons, que font-ils à présent ?

PLACARD.

Notre grand Opéra, le chef-lieu des roulades,
On peut bien le placer au rang des plus malades ;
Et le *Philtre* impuissant qu'il emploie aujourd'hui
Ne rend pas le public fort amoureux de lui.
Le Théâtre-Français, fort de sa mise en scène,
A mis un bonnet rouge au front de Melpomène ;
Camille Desmoulins, redoutable orateur,
Y déclame, éloquent comme le Moniteur.
Sa formidable voix, suivant page pour page,
Du vaisseau qui sombrait réveilla l'équipage ;
Et depuis, *Dominique* escorté de *Clément*,
Ont remis presque à flot ce pesant bâtiment.
Quant au vieil Odéon, théâtre hors de France,
Où l'on ne peut aller que par la diligence,
Alchimiste profond, plus fin que Lucifer,
Il fait des lingots d'or de son *Masque de Fer*.
Je ne vous parle pas de l'Opéra-Comique...
(Comique, c'est le mot, surtout pour sa musique.)
De l'Ambigu non plus ; car, hélas ! tous les deux
Ils sont, le mois dernier, remontés vers les cieux.
Ils méritent pitié, que Dieu la leur accorde,
Et fasse aux deux défunts paix et miséricorde !

BOUCHETROU.

Et les Variétés ?

PLACARD.

Je vous le dis tout bas ;
Ce théâtre est malade, et l'on craint son trépas.
Il est atteint d'un mal qui le rend presque étique.

BOUCHETROU.

Quel est son mal ?

PLACARD.

Il est atteint de politique,
Il n'a plus d'autre esprit que l'esprit de parti.

Ce n'est pas suffisant : je crois qu'il l'a senti :
Forcé de recourir à de vieilles finesses,
Pour déguiser son mal il déguise ses pièces ;
Pauvre petit moyen, pitoyable hameçon
Dont on ne se sert plus, même à Pont-à-Mousson !

BOUCHETROU.

A propos de théâtre... et celui de la Bourse,
Qu'est-il donc aujourd'hui ?

PLACARD.

Mais, il est... sans ressource.
Responsable éditeur de chefs-d'œuvre morts-nés
Il vit de l'air du temps... et des billets donnés.
Théâtre condamné! théâtre poitrinaire !
Heureux quand il a fait les frais du luminaire!
On redoute la salle où résonnent encor
Les cuirs malencontreux du pauvre Mac-Grégor;
Indigeste gâchis, tirades ridicules,
Et dont auraient rougi même les Funambules.

BOUCHETROU.

Et Molière ? Est-il vrai qu'on y joue aujourd'hui?

PLACARD.

Le théâtre Molière?... il fait rire de lui
Comme un pauvre ignorant chargé d'un nom illustre.
Entre deux lacs de boue il fait briller son lustre.
Tels ces fanaux du soir que prudemment chez nous
Allument les paveurs pour dire : éloignez-vous!
Saint-Martin par-devant, Quincampoix par-derrière,
Opposent au public leur fangeuse barrière,
Et des murs d'alentour se faisant un manteau,
L'infortuné Molière expire incognito.
En attendant qu'on ait composé l'épitaphe
On met un comble en fer sur ce grand cénotaphe.

BOUCHETROU.

Très-bien. Et Montansier, c'est toujours un café?

PLACARD.

Oui, mais ce qu'on y donne est souvent réchauffé.

BOUCHETROU.

Ah !

PLACARD.

Les tables de marbre ont fait place aux banquettes ;
Puis, au lieu d'échaudés on y sert des galettes...
Des galettes sans sel ; et vous comprenez bien
Que pour plaire au public c'est un pauvre moyen.
Car le public est drôle, une fois qu'il se blase...

BOUCHETROU.

Montansier n'est-il pas le parent du Gymnase?

PLACARD.

Oui ; mais il est moins vieux. Le Gymnase est rusé ;
Il a du droit d'aînesse un peu trop abusé ;
Et gardant tout l'esprit sans garder les pratiques,
Il a du même coup tué ses deux boutiques.
C'est ainsi que jadis faisait l'usurpateur.
Du grand Napoléon, petit imitateur,
Pour lever son budget sur un double royaume,
Au trône Montansier il a mis son Jérôme.

L'INUTILE.

Au fait ! au fait !

PLACARD.

Au fait, depuis assez longtemps
Nous battons la breloque et nous tuons le temps.

L'INUTILE.

Dites-moi ! maintenant, que fait Marionnette?

PLACARD.

Elle a quitté Paris, elle a fait maison nette,
Comme on dit.

L'INUTILE.

Oh ! ma foi, le tour est fort plaisant.
Que devient-elle, enfin? que fait-elle à présent?

PLACARD.

On ignore l'asile où se cache la belle.

BOUCHETROU.

Eh bien ! voulez-vous tous savoir une nouvelle ?
Marionnette...

TOUS.

Eh bien ?

BOUCHETROU.

Elle est cachée ici :
Quelqu'un l'a vue hier.

L'INUTILE.

Bah ! qui donc ?

BOUCHETROU.

Cuirverni.
Il vous racontera lui-même cette affaire.
Tiens, la gendarmerie ! et que vient-elle faire ?
Nous annoncerait-on le choléra-morbus ?

La trompette sonne.

Dieu ! quel horrible son ! orchestre d'omnibus.

SCÈNE II

LES MÊMES, UN BRIGADIER, GENDARMES, PAYSANS ET PAYSANNES.

LE BRIGADIER, au trompette.

Trompette !... fais le mort... « Habitants de Pontoise,
L'autorité, sachant que pour la moindre noise,
Il est dedans ces lieux nombre de *citoilliens*
Qui se bûchent entre eux comme feraient des chiens,
Se repassant, souvent pour des sujets frivoles,
Calottes, coups de pied, soufflets et darioles,
Vient au jour d'aujourd'hui de prendre un arrêté,
Qui *dehors en avant* doit être exécuté.

Et sauf à recourir à des peines plus grandes,
Voici pour le présent, le tarif des amendes :
Un œil crevé, trois francs, six francs pour les deux yeux;
S'ils ne sont que pochés, quatre francs pour les deux;
Un bras démis, sept francs, cassé, sept francs cinquante;
Pour une dent, un franc, deux dents, un franc soixante;
Pour toute la mâchoire enlevée, onze francs,
Sauf à restituer, s'il reste quelques dents;
Pour un nez écrasé, si l'enflure est énorme,
Quatre francs, et cinq francs s'il a perdu sa forme,
Ou s'il n'en reste pas assez pour se moucher;
Mais cependant l'État ne prétend rien toucher,
Si le nez en souffrance est celui d'un carliste,
D'un chouan, d'un marquis ou bien d'un bandagiste;
Car vu le pied-de-nez qu'ils ont pour le moment,
Il leur en restera toujours suffisamment.
Si l'un des combattants... (mais faites donc silence,
Car ce dernier article est de grande importance)
Si l'un des combattants expire sous les coups
De l'autre, celui-ci doit treize francs dix sous
A l'État... » Chacun peut en prendre connaissance.
Je vais à ce poteau suspendre l'ordonnance.
Ainsi donc, mes amis, apprenez-la par cœur.

Il attache l'ordonnance à un poteau et sort avec tout son monde.

BOUCHETROU.

Au revoir, brigadier.

LE BRIGADIER, en s'en allant.

Bourgeois, j'ai bien l'honneur.

SCÈNE III

BOUCHETOROU, L'INUTILE, PLACARD.

BOUCHETROU.

Je ne sais pas à quoi cette ordonnance est bonne.

L'INUTILE.

Je le sais... mais je veux ne le dire à personne
Qu'à toi...

Il lui parle bas.

BOUCHETROU.

C'est mon avis... tiens, voilà Cuirverni.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CUIRVERNI.

CUIRVERNI.

Oui, mon cher, c'est moi-même.

BOUCHETROU.

Eh bien! as-tu fini
Par découvrir l'ami qui t'a tiré d'affaire?

CUIRVERNI.

Ma parole d'honneur, je ne sais plus qu'y faire...
Mon sous-mouchard et moi, tous les deux nous cherchons;
Nous avons avec soin couru tous les bouchons,
Et pas plus d'Idiot ni de Marionnette
Que sur ma main.

BOUCHETROU.

Vraiment!

L'INUTILE.

La bamboche est complète.

CUIRVERNI.

Et dussiez-vous trouver étonnant ce mot-là,
Tous deux ont disparu comme un rêve qu'on a.

BOUCHETROU, étonné.

Comme un rêve qu'on a?

CUIRVERNI.

Vous me direz peut-être

Qu'un rêve qu'on n'a pas ne peut pas disparaître;
C'est vrai.

Il rit.

BOUCHETROU, à part.

L'on voit toujours, quand il lance un brocard,
L'oreille du censeur sous la peau du mouchard!
Mais quel est ce monsieur qui marche ainsi dans l'ombre
Comme un conspirateur? ô Dieu!... qu'il a l'air sombre!

SCÈNE V

LES MÊMES, IDIOT, *marchant les bras croisés*, RABATJOIE.

IDIOT, d'une voix sourde.

Je voudrais me bûcher.

CUIRVERNI.

Que dit-il donc tout bas?

IDIOT, de même.

Je voudrais me bûcher.

L'INUTILE, à Bouchetrou.

Comment?

BOUCHETROU.

Je n'entends pas.

IDIOT.

Je voudrais me bûcher... me battre avec furie...
Comme un ours échappé de la ménagerie.

BOUCHETROU, à part.

Sans doute il ne sait pas l'arrêt du Sous-Préfet.

IDIOT, à part.

Quel singulier effet ce Cuirverni m'a fait!
Il a du coin de l'œil regardé ma maîtresse;
Je ne sais pas s'il louche, ou si c'est par tendresse;
Mais je veux, puisqu'enfin je m'en suis aperçu,
Lui donner une pile à le rendre bossu.

BOUCHETROU.

Écoute, Cuirverni.

IDIOT, se retournant.

Grand Dieu! c'est lui qu'on nomme!
Ah! quel événement! oui, c'est lui, c'est mon homme.
Dites-moi, Cuirverni... me remettez-vous?

CUIRVERNI.

Non...

IDIOT, à part.

Ah, çà! mais il est donc plus bête qu'un ânon!
Comment? lorsque tous deux, pendant la nuit dernière,
Nous causâmes ensemble au moins une heure entière...

A Cuirverni.

Vous êtes donc myope?

CUIRVERNI.

Il paraît.

IDIOT.

Çà, mon cher,
C'est la seconde fois, je crois, depuis hier?

CUIRVERNI.

Oui.

IDIOT.

Pour légitimer d'un coup ces deux articles,
Que vous coûterait-il de mettre des besicles?

CUIRVERNI.

Ça coûterait neuf francs.

IDIOT, à part.

Je voudrais l'éreinter,
Et je ne sais comment le lui manifester.

CUIRVERNI.

Ami, puisqu'en bons yeux vous êtes le plus riche,
Vous allez à l'instant me lire cette affiche.

IDIOT, à part.

Oh! l'excellent prétexte à pouvoir me fâcher!

CUIRVERNI.

Allons, lis-moi l'affiche.

IDIOT.

Allez donc vous coucher...
Me prenez-vous ici pour votre domestique ?
Insolent!... malotru!... ganache romantique!...

CUIRVERNI, d'un ton impérieux.

Veux-tu lire l'affiche?... et bien vite, en deux temps...

IDIOT, en colère.

J'aimerais mieux gratter la terre avec mes dents,
Que de me conformer aux ordres d'un tel drôle;
Je veux...

Il marche çà et là d'un air inquiet.

CUIRVERNI.

Que cherchez-vous?

IDIOT, marchant toujours.

Mais je cherche une gaule.

Criant.

Un bâton!... un bâton!...

RABATJOIE.

Ami, prenez le mien.
C'est un manche de fouet, mais il tape très-bien;
Je m'en sers fort souvent.

IDIOT, le prenant.

C'est le ciel qui l'envoie.
Merci, mon cher... quel est votre nom?

RABATJOIE, d'une voix sépulcrale.

Rabatjoie!

IDIOT.

Mille remercîments de votre attention...
Je ne sais pas quelle est votre profession;
Vous avez une voix propre à chanter ténèbres.

RABATJOIE.

Je suis jeune premier dans les pompes funèbres.

Il va s'asseoir.

IDIOT, à part.

Emploi très-peu connu... (Haut.) Maintenant, Cuirverni,

En mesure ! à nous deux, comme chez Franconi.

L'orchestre exécute un air de marche très-éclatant, pendant lequel Idiot et Cuirverni se battent au bâton.

CUIRVERNI.

Dites donc, dites donc... vous tirez à la tête.

IDIOT.

Parbleu, ne croit-il pas que je suis assez bête ;
J'irais, quand j'ai dessein de le mettre à *quia*,
Lui chatouiller les pieds ou bien le tibia !

Il lui donne des coups redoublés.

Tiens, manant ; tiens, butor ; tiens, voilà ton affaire !

CUIRVERNI.

Je suis cuit.

Il tombe.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARIONNETTE.

MARIONNETTE, accourant.

A la garde !

IDIOT.

Oh ! ciel ! que viens-tu faire?

MARIONNETTE.

A la garde ! à la garde !

IDIOT.

Eh ! mon Dieu ! que fais-tu?
Veux-tu bien t'en aller, modèle de vertu !
O Dieu ! pour le moment ta tendresse m'ennuie,
Tes cris donnent l'éveil à la gendarmerie ;
Mais je suis un fatal par le sort désigné.

BOUCHETROU, bas à Cuirverni.

Fais le mort, ou c'est toi qui vas être empoigné.

SCÈNE VII

LES MÊMES, UN BRIGADIER, GENDARMES.

LE BRIGADIER, *aux gendarmes.*

Restez mobiles ! fixe ! apprêtez les menottes.

Aux bourgeois.

Il paraît qu'en ces lieux il pleuvait des calottes.
Celui-là n'avait pas de parapluie.

BOUCHETROU, *d'un ton piteux.*

Hélas !

Hélas ! nous le plaignons.

LE BRIGADIER.

Moi, je ne le plains pas,

Car s'il n'était pas mort il serait à l'amende.
Qui lui distribua cet atout ? Je demande
Quel est le rédacteur de ce décès ?

IDIOT.

C'est moi.

LE BRIGADIER.

Je ne vous vois pas blanc. Connaissez-vous la loi ?
Lisez : l'affiche est là.

IDIOT.

Je tremble d'épouvante.

LE BRIGADIER.

Pour un homme tué, c'est treize francs cinquante,
Ou vingt ans de prison avec les fers au cou.

MARIONNETTE.

Ah ! grand Dieu ! ciel de Dieu ! lui ?

IDIOT.

Je n'ai pas le sou.

Qu'on me mène en prison.

MARIONNETTE.

O ciel ! il perd la boule.

IDIOT, à part, d'un air triste.

Je suis dans l'embarras, dix fois plus qu'une poule
Avec vingt-deux poussins. Dieu! mourir *in castu*,
Faute de treize francs! ô mon amie! as-tu
Quelque argent disponible!

MARIONNETTE.

Hélas! non.

IDIOT.

C'est bien triste.

LE BRIGADIER, impatienté.

Allons, saisissez-vous de ce capitaliste.

IDIOT, d'un air tendre.

Gendarmes, avec moi montrez-vous bons enfants.
Donnez-moi la menotte.

MARIONNETTE, au désespoir.

Idiot! tu me fends
Le cœur. Ah! Dieu de Dieu! pour treize francs cinquante
Se voir ainsi traiter!

IDIOT.

Adieu, femme étonnante!
C'est toi qui m'as perdu par tes horribles cris.

SCÈNE VIII

MARIONNETTE, RABATJOIE.

Les gendarmes ont emmené Idiot tandis que Bouchetrou et Placard ont emporté Cuirverni.

MARIONNETTE, égarée.

Je le suivrai partout, à Pontoise, à Paris,
A Senlis, à Beauvais, quelque part qu'on le mène,
Je le suivrai partout. Dieu! comme il se démène!
Je sens à cet aspect s'égarer ma raison.
Idiot, l'on va donc te fourrer en prison!

Ah ! grand Dieu ! le ciel même est sourd à ma prière.

A Rabatjoie.

Mais, toi! que fais-tu là, Momus de cimetière?
On m'a pris mon amant. Tu vois !

RABATJOIE.

Je réfléchis.

MARIONNETTE.

Qu'en va-t-on faire? hélas !

RABATJOIE.

Peut-être du hachis.

MARIONNETTE.

C'est un acte arbitraire, affreux, abominable.

RABATJOIE.

Tranchons le mot; disons : un acte pitoyable.

Elle prend le bras de Rabatjoie, et ils sortent tous deux en sautillant.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

Un jardin, un bosquet à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

LAVEMAS, CUIRVERNI.

LAVEMAS.

Ainsi, vous l'avez vu tomber, la chose est sûre ?
Il est mort et bien mort ?

CUIRVERNI.

Oh ! ça, je vous le jure,
C'est un certain Idiot qui lui donna son sac.
Il a reçu le coup, et puis il a fait : *couac.*
Bonsoir, plus personne.

LAVEMAS.

Ah ! grand Dieu ! quelle aventure !
Est-ce dans l'estomac ou bien dans la figure ?

CUIRVERNI.

Sur la nuque, là, là ; c'est le coup du lapin,
Qui lui fit à l'instant passer le goût du pain.

LAVEMAS.

Je l'ai beaucoup connu.

CUIRVERNI, à part.

Pourtant, chose étonnante,
Il ne me remet pas.

LAVEMAS.

Je l'ai vu chez sa tante
Plus de cent fois.

CUIRVERNI.

Vraiment?

LAVEMAS.

Ce pauvre Cuirverni !
Oui, son malheur me cause un chagrin infini.

CUIRVERNI, à part.

Quel niais! quel nigaud renforcé! Voyez comme
Un emplâtre sur l'œil vous rapetisse un homme.

LAVEMAS.

Mais, qu'avez-vous donc là? je ne m'explique pas
Pourquoi vous avez tant d'épingles sur le bras.

CUIRVERNI.

Vous allez le savoir. Je suis borgne et caustique.
C'est un rude métier que celui de critique,
Il faut beaucoup parler, souvent parler en vain;
Je fais mieux : chaque fois que je trouve en chemin
Quelque chose d'absurde ou qu'il faut qu'on retranche,
Je mets, sans dire un mot, une épingle à ma manche.
Si vous en aviez une à me prêter ici,
Vous m'obligeriez fort.

LAVEMAS.

La voilà.

CUIRVERNI.

Grand merci.

LAVEMAS.

Je vous quitte.

CUIRVERNI.

Au revoir, monsieur le commissaire.

LAVEMAS.

Et si j'avais pour vous quelque démarche à faire...
Mon nom est : Lavemas.

CUIRVERNI, souriant.

Lavemas.

LAVEMAS.

Lavemas.

CUIRVERNI.

Si j'ai quelque besoin je ne l'oublierai pas.

Lavemas sort.

Ah! c'est l'ami Placard, je pense qu'avec zèle
Il a rempli sa tâche. Eh bien! quelle nouvelle?
As-tu vu mon oncle?

SCÈNE II

CUIRVERNI, PLACARD.

PLACARD.

Oui, certe, il n'est pas subtil.
C'est un homme créé pour les poissons d'avril,
Il est bête à manger de la paille de seigle.
Le vieillard d'Hernani, comment? mais c'est un aigle
Auprès de celui-là; quel excellent jobard!
C'est un crétin modèle, un type, un homme à part.
Enfin, vous lui diriez que quatre et cinq font douze,
Et qu'on a transporté Pétersbourg à Toulouse,
Qu'il le croirait...

CUIRVERNI.

Vraiment?

PLACARD.

Enfin, il te croit mort.
Pour le persuader, je n'ai fait nul effort.
Il devait, je le crois, pour me mettre à l'épreuve,
De ton décès du moins exiger une preuve;
Du tout, loin de penser à ce point important,
Il a pris mon récit pour de l'argent comptant.

CUIRVERNI.

Pourrais-tu, mon ami, me prêter une épingle?

PLACARD, la lui donnant.

J'en ai bien une, mais grosse comme une tringle.

CUIRVERNI, la prenant.

Oh! tant mieux.

PLACARD.

Mais, j'en vois trente au moins sur ton bras;
Pourquoi faire?

CUIRVERNI.

Cela ne te regarde pas.

PLACARD.

Tiens! voilà ton oncle.

CUIRVERNI, regardant au fond.

Ah! mon Dieu! je crois qu'il boite.
Que fait-il donc?

SCÈNE III

LES MÊMES, JÉRÉMIE, *suivi de quelques* DOMESTIQUES, *qu'il fait marcher au pas.*

JÉRÉMIE.

Auche... oite... auche... oite... auche, oite... auche... oite!
Halte... front!

CUIRVERNI.

Quoi! déjà mon oncle a pris le deuil!
Pauvre cornichon, va!...

JÉRÉMIE.

Peloton... larme... à l'œil!

Tous les domestiques tirent leur mouchoir et pleurent dans le fond du théâtre. Jérémie en fait autant; il fait par le flanc gauche, marche au pas avec les domestiques, disparaît un instant, rentre en scène par le premier plan à droite, et s'assied.

CUIRVERNI.

Vraiment, je suis vexé de voir ce vieux jocrisse;
Il a l'air d'un sergent commandant l'exercice.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LAVEMAS.

LAVEMAS.

Savez-vous la nouvelle arrivée à l'instant?

PLACARD.

Non, ma foi.

CUIRVERNI.

Je l'ignore.

LAVEMAS.

Un étrange incident.
Idiot, le vaurien, qui d'un grand coup de canne
A tué Cuirverni, lui que la loi condamne
A treize francs dix sous...

PLACARD.

Eh bien! après?

CUIRVERNI.

Eh bien!

LAVEMAS.

Il n'est plus en prison : il a trouvé moyen
De filer.

CUIRVERNI.

Pas possible!

LAVEMAS.

Avec Marionnette,
Une espèce de...

CUIRVERNI.

Bien! on connaît la brunette.
Le diable est-il venu pour l'aider à sortir?
Je ne vois pas comment il a fait pour partir;
Il était au cachot.

LAVEMAS.

La nouvelle est exacte;
Ils ont filé tous deux.

CUIRVERNI.

Mais quand ça?

LAVEMAS.

Dans l'entr'acte.

CUIRVERNI.

Et vous ne savez pas par quels adroits moyens
Il a percé les murs, ou séduit les gardiens?
Car enfin, moi je crois qu'on ne peut sans obstacle
S'en aller d'un cachot comme on sort du spectacle.
Pardon !...

Il prend une épingle que Lavemas avait au revers de son habit et la met sur sa manche.

LAVEMAS.

Et c'est à moi qu'on a remis le soin
De les faire empoigner.

CUIRVERNI.

Ils sont dans quelque coin,
Cachés sous de faux noms, sans doute ?

PLACARD.

Bah !

LAVEMAS.

Silence !
J'ai des renseignements d'une grande importance...

CUIRVERNI, regardant Jérémie.

Mais voyez donc, Messieurs, ce pauvre soliveau,
Qui sans se remuer pleure là comme un veau ;
On ne peut le nier, la chose est bien certaine,
C'est le portrait vivant d'une borne-fontaine.

Ici l'un des domestiques tire de sa poche une clef et remonte Jérémie comme une pendule. A chaque tour de clef, celui-ci fait un mouvement, et il pleure abondamment dès que le domestique a fini.

LAVEMAS.

Je crois que tous les deux sont débarqués ici.

CUIRVERNI, *regardant au dehors.*

Il a parbleu raison, car, ma foi, les voici.
Qu'ils sont bien mis pour fuir !

LAVEMAS.

C'est un nouvel usage ;
Les beaux habits, ce sont les habits de voyage.
Ils ont pour compagnons quelques comédiens
Qu'on peut sans calembour appeler des vauriens ;
Mais c'est un incident de vieille comédie,
Qui n'est point assez neuf pour une parodie...
Ils se sont éloignés. Soyez sûrs, en tous cas,
Qu'ils sont plus amusants quand on ne les voit pas.

CUIRVERNI, *désignant Jérémie.*

Emmenons ce vieillard : depuis au moins une heure
Il est là, sur ce banc, qui gémit et qui pleure.
En se frappant du poing le creux de l'estomac.

PLACARD, *voyant Jérémie qui prend une prise.*

Ça ne l'empêche pas de prendre du tabac.

CUIRVERNI, *lui frappant sur l'épaule.*

Venez-vous avec nous ?

Jérémie se lève sans dire un mot et se met en mouvement en marchant au pas.

Quel vieillard mécanique !

A part.

Qu'une douleur muette est un objet tragique !

Ils sortent tous, Jérémie les suit.

SCÈNE V

IDIOT, MARIONNETTE.

IDIOT.

Enfin, nous arrivons, et ce, sans accidents.

MARIONNETTE, *s'asseyant.*

Holà ! je n'en peux plus.

IDIOT.

Moi, je suis sur les dents.
Je ne le cache pas, sautiller d'acte en acte,
D'un pays dans un autre...

MARIONNETTE.

Ah! la chose est exacte.

IDIOT.

Oui, de Pontoise à Blois, et de Blois à Nangis,
C'est en trop peu de temps trop changer de logis.
Destin, cesseras-tu de me faire la queue?

MARIONNETTE.

Encor, si nous avions du moins trois sous par lieue,
Comme on donne aux soldats, nous dirions : c'est égal;
Romantiques piétons, en nous donnant du mal,
Nous gagnons quelque chose ; à la fin de la pièce
Nous aurons quelque argent du moins à mettre en caisse...

IDIOT.

Avec ce capital, je paierais ma rançon,
Et je t'épouserais comme un joli garçon.

MARIONNETTE.

M'épouser ?

IDIOT.

Ah ! dis-moi, d'une façon bien nette...
Si tu veux m'épouser, ô ma Marionnette !

MARIONNETTE.

Idiot ! je ne suis pas digne de tant d'honneur ;
Je ne veux être rien, non, rien que votre sœur.

IDIOT.

Si tu deviens ma sœur, eh ! mais... comment donc faire ?
Mais du tout, mais cela ne fait plus mon affaire...
Nous nous entendons mal, j'en suis bien convaincu.

MARIONNETTE, à part.

Hélas ! son seul désir est donc d'être...

IDIOT, lui donnant un coup sur le bras.

Veux-tu ?

MARIONNETTE.

Oh ! tu m'as fait bien mal, méchant !

IDIOT, à part.

Elle est touchée.

C'est un commencement... l'affaire est emmanchée.

MARIONNETTE.

Idiot !... Idiot !

IDIOT.

Eh ! quoi... de mon projet
Aurais-tu bien le cœur de voter le rejet ?
Tu ne l'ignores pas, contre moi l'on machine...
Vois-tu ?... mon ciel est noir, couleur d'encre de Chine ;
Mais si tu veux me suivre, accepte tout de go,
Il deviendra bleu clair, et couleur d'indigo.

MARIONNETTE.

Chacun de vos discours a l'air d'une palette.

IDIOT, d'un air piqué.

Un adroit pâtissier doit dorer sa galette.
Mais il ne s'agit pas de ça pour le moment ;
Voyons, veux-tu me suivre? astre du firmament,
Ange couleur de rose, à la prunelle brune !

MARIONNETTE.

Cher Idiot !

IDIOT.

Veux-tu devenir ma fortune,
Ma gloire, mon amour, mon bien ou ma vertu ?
Cinq choses à choisir ; laquelle choisis-tu ?

MARIONNETTE.

Peut-être une autre ici serait embarrassée.
Eh bien ! j'accepte tout... je te suis...

IDIOT, avec joie, à part.

Enfoncée !

Elle pourrait ailleurs vivre heureuse, ma foi,
A l'abri du besoin ; et tandis qu'avec moi,
Son espoir, de mon sort compagne vagabonde,

C'est de crever de faim dans quelque coin du monde.
Eh bien ! elle n'a pas balancé d'un moment.
Chef-d'œuvre de logique et de discernement !
Sylphide aux yeux d'azur, déesse inexplicable,
Elle est bien bête... oh ! oui, mais elle est bien aimable.

MARIONNETTE.

Je m'en vais.

IDIOT.

Mais pourquoi ?

MARIONNETTE.

Ma foi, je ne sais pas.
Je m'en vais pour sortir... pour rimer, je m'en vas.
Idiot, je suis tienne... oui, voilà ma menotte.
Il me semble déjà que je suis Idiote.

Elle sort en saluant Cuirverni.

SCÈNE VI

IDIOT, CUIRVERNI.

CUIRVERNI, la regardant s'éloigner.

Tiens, c'est Marionnette.

IDIOT.

Ah ! vous la connaissez ?

CUIRVERNI.

Eh ! mais dans le public on la connaît assez.

IDIOT.

Tu mens.

CUIRVERNI, à part.

Il ne sait rien ? ah ! quel bipède étrange !

IDIOT.

Tu mens, tu mens, tu mens.

CUIRVERNI, lui montrant un portrait.

Eh bien ! regarde, mens-je?

IDIOT, regardant.

Son portrait chez un autre !

CUIRVERNI.

Eh bien ! mens-je à présent ?

IDIOT, regardant toujours.

Oui, je le reconnais. Il n'est pas ressemblant.
De qui le tenez-vous ?

CUIRVERNI.

C'est une portraiture
Que, pour six francs dix sous, fit un peintre en voiture.
Elle m'en fit cadeau le jour où, comme amant,
Sur sa liste j'obtins le numéro trois cent.

IDIOT.

D'après cela, mon cher, j'ai le trois cent-unième.

CUIRVERNI.

En attendant qu'elle ait pris le trois cent-deuxième.

IDIOT.

L'affreuse ribambelle ! Et moi, qui dans le parc
La comparais tantôt à défunt Jeanne d'Arc...
Je veux la corriger, la sans-cœur, la sans-âme,
Et coller mon poing d'homme à sa face de femme...
Mais quand je la ferais périr sous le bâton,
Mais quand je la ferais tourner comme un tonton,
A quoi me servirait cette rigueur étrange ?
Je me serais pour elle accroupi dans la fange,
Et je n'aurais pas craint d'aller signer mon nom
Au bas des pauvres vers chantés au Panthéon !
Plus ma flamme était vive, et plus l'est ma rancune.
J'étais l'Endymion dont elle était la lune,
Disait-elle. Ma lune est changée en croissant...

Avec douleur.

Ah ! grand Dieu! ciel de Dieu ! le numéro trois cent !
Mais je veux me venger d'une façon cruelle.
Je veux...

CUIRVERNI.

Dieu ! voudrait-il lui brûler la cervelle !

IDIOT.

Oui ; l'idée est féroce, et j'en veux profiter.

CUIRVERNI.

Quel est votre projet ?

IDIOT.

De me faire arrêter.

CUIRVERNI.

Vous ?

IDIOT.

Moi-même.

CUIRVERNI.

Allons donc !

IDIOT.

La chose est décidée.

CUIRVERNI.

J'aurais cherché dix jours sans trouver cette idée.

IDIOT.

Vous n'avez donc jamais vu jouer *Hernani?*
Malheureux ignorant.

CUIRVERNI.

Attendez donc ! mais si.

IDIOT.

Eh bien ! ne dit-il pas : « Je veux que l'on m'arrête ? »
Il criait à tue-tête, et je crie à tue-tête...

CUIRVERNI, criant.

C'était un imbécile.

IDIOT.

Eh ! je le suis aussi.
S'il était Idiot, je puis être Hernani.
Je veux être arrêté !

CUIRVERNI, tirant son étui.

C'est beau, mais c'est stupide ;

Et je dois t'avertir que mon étui se vide.

Il met une épingle à sa manche.

IDIOT.

A la garde ! au voleur !

SCÈNE VII

LES MÊMES, LAVEMAS, LE BRIGADIER, GENDARMES, MARIONNETTE, JÉRÉMIE.

LAVEMAS.

Quel est donc le braillard ?

IDIOT.

Si c'était un effet, Monsieur, de votre part,
Je voudrais qu'à l'instant on me mît à Bicêtre.

MARIONNETTE.

A Bicêtre ! Eh bien ! moi...

IDIOT.

Vous me direz peut-être :
Pourquoi ?

LAVEMAS.

C'est assez juste ; instrument de la loi,
Si j'arrête quelqu'un, je veux savoir pourquoi.

IDIOT.

J'ai tué Cuirverni ; je suis un mauvais drôle ;
Je veux sur l'échafaud jouer un premier rôle.
Et voilà mon motif.

CUIRVERNI, *criant.*

Un nouvel incident !
Il ne m'a pas tué, vu que je suis vivant.

MARIONNETTE.

O ciel ! il se pourrait ? quelle étrange aventure !

CUIRVERNI, *ôtant son emplâtre.*

On doit me reconnaître au moins à ma figure.

JÉRÉMIE.

Cuirverni ! mon neveu ! ciel de Dieu ! quel effet !

Il le prend dans ses bras et il le fait tourner.

Ah ! valsons tous les deux ; je suis très-satisfait.

MARIONNETTE, les regardant tourner, et à part.

De ce vieux croque-mort la tendresse me touche.
Qu'il est joyeux ! vient-il d'avaler une mouche ?

LAVEMAS.

Un instant, un instant !

IDIOT.

Que dit-il ?

LAVEMAS, cherchant à arrêter Jérémie et Cuirverni qui tournent toujours.

Un instant,
Un moment, un moment, un moment, un moment.
Ah ! Cuirverni respire ; eh bien ! la farce est bonne.
Tant mieux, car je ne veux, moi, la mort de personne.
Mais puisqu'il n'est pas mort, il faut, et pour raison,
Que ledit Cuirverni suive l'autre en prison.
Ah ! tu ne valses plus ! Allons ! partons sur l'heure.

JÉRÉMIE.

Arrêter Cuirverni dans ma propre demeure !
Deux têtes au lieu d'une !

MARIONNETTE.

Ah ! le maudit escroc !
Ce n'est pas de franc jeu, c'est un coup de raccroc.

LAVEMAS.

Je visais une tête, en prenant la bricole ;
Une autre se présente... eh bien ! je carambole.

Il saisit au collet Cuirverni et Idiot.

IDIOT.

Quelle position pour deux hommes de cœur !
Je ne le cache pas, ma parole d'honneur,
Il nous faudrait un orgue, ou quelque ritournelle ;
Nous avons l'air de Gille et de Polichinelle,
Quand le diable survient pour les prendre tous deux.

LAVEMAS, *piqué.*

Mille remercîments.

IDIOT.

Je suis vraiment honteux
De la comparaison.

GUIRVERNI.

Qu'importe, camarade?
La grandeur des tréteaux ennoblit la parade.

IDIOT.

Ça, chauffons bien la fin, serrons, serrons l'effet,

A Lavemas.

Si la chose se peut. Lâchez-moi, s'il vous plaît,
Un instant.

LAVEMAS.

Volontiers.

IDIOT.

Belle Marionnette,
Évanouissez-vous, puisque l'on nous arrête.

MARIONNETTE.

Avec plaisir.

Elle tombe évanouie.

IDIOT.

Et vous, l'homme aux grandes douleurs,
Mouchoir en main, lâchez le robinet des pleurs.
Voilà le vrai moment! En avant la musique!
Ah! nous allons offrir un coup d'œil magnifique.
Maintenant, Lavemas, reprenez son collet;
Comme deux malfaiteurs, traitez-nous, s'il vous plaît.
Vous, peuple! formez bien une foule compacte.
Tapage, mise en scène, et fin du troisième acte.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

Le théâtre représente une salle de la sous-préfecture de Gisors; à droite, une table avec un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BRIGADIER, JÉRÉMIE, GENDARMES *dans le fond.*

JÉRÉMIE.

Eh bien! nos deux farceurs?

LE BRIGADIER.

C'est très-bien fait pour eux;
On les a condamnés à cinq voix contre deux.
Et ce soir, ils seront après la bastonnade
A Bicêtre conduits de brigade en brigade...

JÉRÉMIE.

Je veux absolument parler au Sous-Préfet.

LE BRIGADIER.

Avec le commissaire il est au cabinet.

JÉRÉMIE.

Mais avant de paraître à ses regards farouches...

LE BRIGADIER.

Regardez au plafond, pour voir voler les mouches.

Le brigadier sort d'un côté et Jérémie de l'autre.

SCÈNE II

MARIONNETTE, UN GARÇON DE BUREAU.

LE GARÇON.

Madame, on n'entre pas.

MARIONNETTE, le repoussant.

Vous voyez bien que si,
Puisque je suis entrée et que je suis ici.

LE GARÇON, l'interrompant.

La porte s'ouvre...

MARIONNETTE.

Ah! c'est monsieur le commissaire.

Le garçon sort.

SCÈNE III

MARIONNETTE, LAVEMAS.

LAVEMAS, à part.

Marionnette ici? cela fait mon affaire.
Approchons, tenons-lui quelque propos bien doux.

Haut.

Bonjour, ma chère enfant, comment vous portez-vous?

MARIONNETTE.

Monsieur le Sous-Préfet, je veux le voir sur l'heure;
Faites que je lui parle ou je crie et je pleure.
Mais qu'avez-vous donc là?

LAVEMAS.

Rien, c'est le jugement
D'Idiot; je pourrais sauver le garnement
Si vous vouliez... veux-tu?

MARIONNETTE.

Mais je trouve insolente
La proposition; elle est même étonnante.

LAVEMAS.

Veux-tu, pour la troisième et la dernière fois?

MARIONNETTE.

Laissez-moi, tutoyeur!

LAVEMAS.

Tu t'en mordras les doigts.

Allons, ma chère enfant, pourquoi me prendre en grippe?

MARIONNETTE.

Je ne veux pas de vous. (*A part.*) Il infecte la pipe.

LE GARÇON, annonçant.

Monsieur le Sous-Préfet.

MARIONNETTE.

Bon.

LAVEMAS.

Entrez là-dedans :
C'est là que de la pièce on met les mécontents ;
Aussi c'est une longue et vaste galerie.

MARIONNETTE.

Monsieur! ne faites point de lazzis, je vous prie.

Elle sort avec Lavemas.

SCÈNE IV

LE SOUS-PRÉFET, LE BRIGADIER, RABATJOIE,

GENDARMES, *dans le fond*, EMPLOYÉS.

LE SOUS-PRÉFET.

Plus ça va, moins ça marche, et je ne sais vraiment
Si nous pourrons aller jusques au dénoûment.

A part.

Messieurs, Dieu vous amuse! Un cauchemar m'alarme.

Au brigadier.

Ah! j'ai bien peu ronflé, mon excellent gendarme.

LE BRIGADIER.

Qui ronfle maintenant, s'il se respecte un peu?
Pour dormir, il faut être un homme sans aveu.

LE SOUS-PRÉFET.

Bien; tu n'es pas flatteur, et j'aime ta franchise.
Le curé, qu'en dis-tu?

LE BRIGADIER, hésitant.

C'est un homme... d'église.

LE SOUS-PRÉFET.

Il me tue, il m'assomme, avec son embarras ;
Car, je suis Sous-Préfet, ou je ne le suis pas;
Qu'il tremble qu'un matin soudain je ne m'éveille,
Je n'aurai pas grand mal, jamais je ne sommeille.
Que je serais heureux, mon Dieu, si je dormais!

RABATJOIE.

Il endort tout le monde et ne s'endort jamais.

SCÈNE V

LES MÊMES, JÉRÉMIE, MARIONNETTE.

Ils arrivent, l'un à droite, l'autre à gauche du Sous-Préfet.

JÉRÉMIE.

Je viens pour insulter à la magistrature.

MARIONNETTE.

Je salue humblement votre *sous-préfecture*.

JÉRÉMIE.

Justice !

MARIONNETTE.

Grâce !

LE SOUS-PRÉFET.

Enfin, d'où venez-vous? pourquoi...

JÉRÉMIE.

Pour que vous m'écoutiez.

MARIONNETTE.

Moi d'abord.

JÉRÉMIE.

Non, c'est moi.

JÉRÉMIE *et* MARIONNETTE.

Monsieur le Sous-Préfet, ma cause est la meilleure,
Et c'est votre devoir de m'écouter sur l'heure;
Redoutez les bavards; on ne sait jamais quand,

Lorsqu'il parle, s'arrête un faiseur de cancans.

LE SOUS-PRÉFET.

Taisez-vous, et parlez : car ce conflit me fâche ;
Quel est le détenu? Qui voulez-vous qu'on lâche?

MARIONNETTE.

Idiot.

JÉRÉMIE.

Non, Gaspard.

LE SOUS-PRÉFET.

Qui ? Gaspard l'Avisé ?

JÉRÉMIE.

Non, c'est bien un Gaspard, mais beaucoup moins rusé ;
Gaspard est mon neveu ; moi, son oncle.

LE SOUS-PRÉFET.

A merveille.

MARIONNETTE.

L'autre, c'est mon cousin.

LE SOUS-PRÉFET.

Je vois le bout d'oreille.

A lui-même.

Par ce maudit curé me voir toujours lier !
Je changerais mon sort au sort d'un chiffonnier.

RABATJOIE.

Changer son sort au sort d'un autre ! quel délire !

JÉRÉMIE.

Écoutez, Sous-Préfet, j'ai trois vers à vous dire.
Moi, je dirai d'abord, malgré son air si doux,
Que monsieur le curé ne vaut pas mieux que vous.
(Pardon du mot !) Hélas ! la chose est trop formelle,
Vous êtes dans ses mains comme un polichinelle,
(Pardon du mot !) Il veut coffrer tous vos amis,
En faire du pâté, du hachis, du salmis.
Ah ! feu votre papa n'était pas si ganache,
(Pardon du mot !) Jamais curé de Saint-Eustache,
Fût-ce même celui de Germain-l'Auxerrois,

Ne nous aurait, sous lui, molestés autrefois.
Ah! je suis d'autrefois... (pas besoin qu'on le dise,
Cela se voit de reste à cette barbe grise.)
Maître ! croyez un vieux.

LE SOUS-PRÉFET.

Un vieux, qu'est-ce?

JÉRÉMIE.

Un vieux... vieux,
Qui n'est pas fait d'hier, comme ça saute aux yeux!
Pour danser dans les bals, pour égayer vos fêtes,
Gardez, gardez encor un peu de jeunes têtes.
Croyez un vieux.

LE SOUS-PRÉFET.

Encor?

JÉRÉMIE.

Croyez un vieux.

LE SOUS-PRÉFET.

Le sot!
Un vieux quoi? vieux bavard?

JÉRÉMIE.

Vous avez dit le mot.
Je vous le dis sans fard, du temps de votre père,
On mangeait des choux-fleurs et des pommes de terre,
Maintenant on invente un tas de mets nouveaux;
La Saint-Barthélemy vient sonner pour les veaux.

MARIONNETTE.

Ah! parlez pour les bœufs, monseigneur!

JÉRÉMIE.

Quelle mode!
Car un veau décollé point ne se raccommode.
D'ailleurs, croyez un vieux! Je suis homme de goût.
Une tête toujours fait un mauvais ragoût,
A moins qu'on n'ait recours à certaines recettes.
Il est bien des façons de fricasser les têtes :
Tête à l'Italienne, et tête au naturel,

Tête en chipolata, tête à la croque au sel;
Tête farcie au riz, tête à la...

LE SOUS-PRÉFET.

Tu m'embêtes.
As-tu bientôt fini de me parler de têtes?

JÉRÉMIE, continuant.

Têtes du Puits-Certain, têtes aux cornichons,
Têtes de sangliers ou têtes de cochons.

LE SOUS-PRÉFET.

Est-il bientôt au bout de sa nomenclature,
Ce *caput mortuum* de la littérature?
As-tu perdu la tienne, insupportable vieux?
Tu m'annonces trois vers, tu m'en dis trente-deux.

JÉRÉMIE.

Si je fais des discours longs de trois quarts de lieue,
Dira-t-on que mes vers n'ont ni tête ni queue?

LE SOUS-PRÉFET.

Non!... la tête y foisonne, et j'en dois convenir;
Mais par malheur, la queue est bien longue à venir;
Va-t'en!

JÉRÉMIE.

A la façon dont ce drôle me traite,
J'avais plus d'agrément dans ma douleur muette.

LE SOUS-PRÉFET, à Rabatjoie.

Depuis qu'il m'a parlé, la migraine m'a pris;
Ce sont les harangueurs qui font les cheveux gris.

RABATJOIE.

Ce sont les perruquiers, du moins je le présume,
A moins qu'on n'ait changé cette ancienne coutume.

LE SOUS-PRÉFET, avec humeur.

Ce sont les harangueurs qui font les cheveux gris,
J'en suis, parbleu, certain.

RABATJOIE.

Ici, mais à Paris
Ce sont les perruquiers! ils restaurent les nuques,

25.

Et font les faux toupets, les tours et les perruques.

LE SOUS-PRÉFET, à part.

Mais a-t-il donc juré, ce stupide animal,
De traduire en bêtise un mot original?
Je n'en ai pas souvent, et pour un que je trouve,
Il faut qu'il me l'abîme... Ah! quel ennui j'éprouve!

MARIONNETTE.

A mon tour à présent, monsieur le Sous-Préfet :
Je vais en quatre mots vous raconter le fait.
Je viens pour Idiot! pardonnez, je vous prie,
Je ne sais pas parler.

LE SOUS-PRÉFET, à Rabatjoie.

C'est pour ça qu'elle crie.

MARIONNETTE.

Vous avez eu bien tort, je vous le dis tout net.
Pourquoi mettre dedans cet ennuyeux benêt?
Ah! croyez une jeune... Oui! pour lui je m'alarme.
Ce malheureux garçon, plus bête qu'un gendarme,
(Soit dit sans offenser ce corps spirituel,
N'est-il pas vrai, Messieurs?) au moment actuel,
Il se trouve en prison, il se désole, il jeûne
Peut-être : c'est bien triste!... Ah! croyez une jeune...

JÉRÉMIE, à part.

Elle me fait du tort, en me prenant mon mot.

MARIONNETTE.

Répondez, Sous-Préfet, répondez! il le faut.
Ah! pour vous exprimer le chagrin qui me mine,
Je n'ai pas, par malheur, une voix masculine,
Mais croyez une jeune...

LE SOUS-PRÉFET.

Il faut vous en aller.

MARIONNETTE.

Encore quelques mots. Je ne sais pas parler;
Des orateurs bouffons l'espèce est très-commune,
Il est d'affreux bavards, des loustics de tribune,

N'est-il pas vrai, Messieurs? ils ont des langues; nous,
Nous avons pour parler des pieds et des genoux,
Et c'est bien moins commode! Ah! femmes que nous sommes,
Nous ne savons pas bien parler comme les hommes.

LE SOUS-PRÉFET.

Vous appelez cela ne pas parler?... Eh bien!
Si vous saviez parler je ne risquerais rien.

JÉRÉMIE.

Eh bien! et mon Gaspard, il faut donc qu'on l'éreinte?
Vous ne croyez donc pas un vieux?

MARIONNETTE.

Parlez sans feinte.
Croyez-moi, mieux vaut croire une jeune qu'un vieux.

LE SOUS-PRÉFET.

Vous êtes bien gentils! je vous crois tous les deux :
Maintenant défilez! et que Dieu vous assiste.

MARIONNETTE.

Il est bête à plaisir.

JÉRÉMIE, d'un air de mépris.

Ce doit être un carliste.

Il sort. Marionnette reste cachée derrière un rideau.

LE SOUS-PRÉFET, aux gendarmes et aux domestiques.

Vous autres, laissez-nous... partez sans plus tarder.

A Rabatjoie.

Reste, toi, nous avons encore à bavarder.

SCÈNE VI

RABATJOIE, LE SOUS-PRÉFET, MARIONNETTE, *cachée.*

LE SOUS-PRÉFET.

N'est-ce pas que la vie est une drogue amère?

RABATJOIE.

Comme du chicotin.

LE SOUS-PRÉFET.

Moi, je ne l'aime guère.

RABATJOIE.

Et je ne comprends pas même comment quelqu'un,
Ayant de la fortune, ayant le sens commun,
Peut tenir à la vie.

LE SOUS-PRÉFET.

Oui, mon cher, c'est bien triste ;
Rien n'est plus accablant que de dire : j'existe...
Et je me détruirais, oui, je t'en fais l'aveu,
Si je ne t'avais pas pour m'égayer un peu.
Ton humeur enjouée et ta figure aimable
Me font trouver la vie un peu plus supportable.
Je ne crains plus le spleen, car ton esprit profond
Toujours, pour m'égayer, trouve un sujet bouffon.
Ce matin, mon ami, pour soutenir ton rôle,
Parle-moi de la mort : c'est un sujet fort drôle.

RABATJOIE.

En effet; cependant, en cherchant tous les deux,
Nous en eussions trouvé peut-être un plus joyeux.
Je voulais vous parler de ces deux camarades
Que l'on a mis en cage.

LE SOUS-PRÉFET.

Ils sont un peu malades.

RABATJOIE.

Songez bien que chacun de ces deux galopins
Possède un grand talent pour dresser les lapins
A battre la caisse...

LE SOUS-PRÉFET.

Ah ! mais c'est une autre affaire !
Des artistes comme eux on n'en trouve plus guère;
Ils dressent des lapins ! ! ! c'est un art... et je crois
Que c'est plus qu'il n'en faut pour obtenir la croix.

RABATJOIE.

Tous deux sont innocents, oui, j'en ai l'assurance,

Et la certitude.

LE SOUS-PRÉFET.

Eh ! mais grande est la distance !
On est sûr d'une chose, on n'en est pas certain...

RABATJOIE.

Ah ! je le trouve encore plus plaisant qu'un scrutin.

LE SOUS-PRÉFET.

Comprends-tu, mon ami, cette similitude ?
En as-tu l'assurance ou bien la certitude ?
Lequel des deux ? voyons ; je te donne trois jours
Pour y bien réfléchir.

RABATJOIE, à part.

Soit, hasardons toujours
L'un des deux mots, tant pis si celui-là le fâche.

Haut.

J'en ai...

LE SOUS-PRÉFET.

Quoi ?

RABATJOIE.

L'assurance !

LE SOUS-PRÉFET.

Eh bien donc ! qu'on les lâche.
Je suis très-satisfait, je pardonne...

Il signe un papier.

RABATJOIE.

Merci !

A part.

Tous deux, ils sont sauvés ! et la patrie aussi.

Il remet le papier à Marionnette.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MARIONNETTE.

LE SOUS-PRÉFET.

Une femme en ces lieux ? la fureur va me prendre.

Ah çà! mais, je suis donc un malheureux Cassandre?
Pour qui donc me prend-on? je ne le cache point,
Louis treize jamais ne fut bête à ce point,
Et je trouve étonnant qu'ici l'on se permette...

MARIONNETTE, à Rabatjoie.

Aux pieds duquel des deux faut-il que je me jette?

RABATJOIE.

Choisissez... vous avez le choix; mais, en effet,
C'est fort embarrassant.

MARIONNETTE.

Monsieur le Sous-Préfet...
Parlez, vous le voyez... ma peine est sans seconde:
Mon sort est de tomber aux pieds de tout le monde.
Si du moins j'avais là, pour calmer mes douleurs,
Des machines de cuir, comme les ramoneurs,
Je dirais... (car mon rôle est si plein de prières)
Qu'on devrait me fournir au moins des genouillères.
Vous avez, par arrêt, libéré mon amant,
Recevez mon respect et mon remercîment.

LE SOUS-PRÉFET, avec indignation.

Du tout, mais c'est vraiment une œuvre de ténèbres.
C'est le jeune premier dans les pompes funèbres
Qui m'a fourré dedans... Eh bien! il est joli,
Celui-là! dans l'instant il faut me rendre ici
Mon papier; je le veux... allons, sans plus attendre...

MARIONNETTE, le cachant dans son corset.

Le voilà ton papier, viens donc pour le reprendre?

RABATJOIE.

Enfoncé!

MARIONNETTE.

Trop capon... trop capon pour cela.

RABATJOIE.

Un niais tel que lui ne met pas ses mains là.

MARIONNETTE.

Hâtons-nous de courir pour le tirer de peine. Elle sort.

RABATJOIE, à part.

Je suis vraiment honteux de cette pauvre scène.

SCÈNE VIII

RABATJOIE, LE SOUS-PRÉFET.

LE SOUS-PRÉFET.

Sais-tu bien qu'elle a pris un étrange moyen
Pour garder son papier... Trouves-tu cela bien?

RABATJOIE.

Si c'est la vérité qu'il faut que je vous dise,
Eh bien! vous avez fait une lourde bêtise.

LE SOUS-PRÉFET.

Tu crois, cher Rabatjoie! Eh bien! j'en suis confus,
Oui, c'est une bêtise.

D'un air décidé et s'en allant.

Ah! baste! une de plus.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

Le théatre représente la cour d'une prison.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIONNETTE, UN GENDARME *en faction.*

MARIONNETTE, au factionnaire.

Voici l'ordre.

LE GENDARME.

Très-bien. Leurs cachots, les voici :
Idiot, là-dedans; Cuirverni, par ici.

Il reste au fond du théâtre.

MARIONNETTE.

Ce Lavemas avec sa figure sinistre,
Je ne sais... il me fait l'effet d'un fameux cuistre;
Et si j'avais hier suivi mon mouvement,
J'aurais d'un coup de poing payé son compliment.
Mais j'aperçois, je crois, sa mine refrognée;
De répondre à ses vœux je suis fort éloignée.
Cependant il faut voir; c'est un grand sans-façon,
Un profond scélérat, mais c'est un beau garçon.

SCÈNE II

LAVEMAS, MARIONNETTE.

LAVEMAS.

Me voici de retour, chère Marionnette,
Exact au rendez-vous.

MARIONNETTE.

Monsieur, c'est fort honnête
A vous... Voyons! parlez! qu'exigez-vous de moi?

LAVEMAS.

Vous aimez Idiot?

MARIONNETTE.

Je l'avouerai.

LAVEMAS.

Ma foi!
C'est un drôle de goût.

MARIONNETTE.

C'est un goût comme un autre;
J'ai mon opinion, et vous avez la vôtre.

LAVEMAS.

Un accident fâcheux l'a fait mettre dedans,
Et pourtant il aurait ce soir la clef des champs
Si vous consentiez...

MARIONNETTE.

Expliquez-moi la chose.

LAVEMAS.

Je vais vous parler bas.

MARIONNETTE.

Pourquoi cela?

LAVEMAS.

Pour cause.

Il lui parle bas.

Eh bien! comprenez-vous la chose?

MARIONNETTE.

Non, vraiment.

LAVEMAS, à part.

L'esprit n'est pas chez elle un talent d'agrément,

Haut.

Chez un restaurateur je voudrais vous conduire.

MARIONNETTE.

Eh quoi! seule avec vous? on pourrait bien médire.

LAVEMAS.

Mais ne serai-je pas seul avec vous aussi?
Notre chance est égale.

MARIONNETTE.

An fait, c'est juste.

LAVEMAS.

Ainsi,
Je puis compter sur vous?

MARIONNETTE.

Mais, Monsieur, la décence...

LAVEMAS.

Ah! bah! c'est un vieux mot qui tombe en déchéance.
Croyez-moi, chère enfant, la Porte-Saint-Martin
Nous a prêché d'exemple; un juge libertin
Figure dans la pièce.., (ou dans le mélodrame,
Car le nom n'y fait rien) il vient près de la dame,
Il lui dit: « Voulez-vous?... » sa belle lui répond:
« Je veux bien. » Demi-tour, tous les deux ils s'en vont;
Et puis l'on applaudit.

MARIONNETTE.

Eh bien! au Vaudeville
Je ne veux pas, Monsieur, être plus difficile.
Venez donc! j'y consens, que tout soit pour le mieux!

LAVEMAS, *en s'en allant.*

Les mœurs font des progrès qui sont prodigieux.

Ils sortent.

SCÈNE III

IDIOT, CUIRVERNI, *sortant chacun d'un côté.*

IDIOT *et* CUIRVERNI.

Notre position est assez saugrenue.
Ah! ah! la même idée à tous deux est venue.

CUIRVERNI.

Ainsi qu'un vieux proverbe a pu le démontrer,
Deux dindons quelquefois se peuvent rencontrer.
Au fait, il est plaisant de nous trouver ensemble.
Deux ennemis!

IDIOT.

Mais c'est naturel, ce me semble.
Pourquoi vous étonner d'habiter ce local?
On met deux cornichons dans le même bocal.

CUIRVERNI, à part.

Oh! grand Dieu qu'il est laid! Vrai, sa figure d'homme
N'est pas seulement pâle, elle est presque vert-pomme.

IDIOT.

Mais, laissez-moi tranquille, et ne m'ennuyez pas.
Laissez-moi réfléchir à tous mes embarras.

Il s'assied à droite, Cuirverni se met devant la table à gauche.

CUIRVERNI.

Laissons-le patauger, aboyer comme un dogue,
Et n'interrompons pas son touchant monologue.

Il s'appuie sur la table et s'endort.

IDIOT.

As-tu bien pu tromper le meilleur des amants?
Mais tu m'as fait des tours qui sont très-étonnants,
Marionnette! Et moi qui te croyais modeste!
Eh bien! c'est pour le coup que je suis un funeste.
Ah! tu m'en as fait voir de plus d'une couleur,
Et tu m'as fait aller comme un vrai rémouleur.
Mais tu fis plus de tours la semaine dernière
Que madame Saqui dans une année entière.
Ah! grand Dieu! n'est-ce pas elle que j'aperçoi!

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARIONNETTE, *un petit paquet sous le bras.*

MARIONNETTE.

Idiot, cher ami, cher Idiot! c'est moi!

IDIOT.

Qu'est-ce que vous voulez?

MARIONNETTE.

Il faut que tu décampes
Tout de suite, à l'instant.

IDIOT.

Je ne puis, j'ai des crampes.

MARIONNETTE.

Je te veux emmener dans un endroit charmant.
J'ai loué pour nous deux un joli logement.

IDIOT.

Quand tu m'emmènerais au paradis terrestre,
Je reste sourd; je suis une statue équestre,
Seulement je n'ai pas de cheval.

MARIONNETTE.

Malheureux!
Mais tu ne sais donc pas quel traitement affreux
On te fera subir?

IDIOT.

Je le sais, mais n'importe.

MARIONNETTE.

Eh bien! il serait dur, oui, le diable m'emporte!
Lorsque de t'évader je t'offre les moyens,
D'être venue ici pour le roi des Prussiens,
Et que vulgairement on nomme roi de Prusse.

IDIOT.

J'avais très-bien compris. Tu voudrais que je fusse
Assez bête, assez plat, assez lâche, assez sot,

Pour m'en aller d'ici, pour quitter mon cachot?
Quand j'habite une chambre obscure et dégoûtante,
J'irais chercher du ciel la lumière éclatante!
Pour qui me prenez-vous?

MARIONNETTE.

Dame, je vous ai pris
Pour un homme de sens.

IDIOT.

Vous vous êtes mépris.

MARIONNETTE.

Idiot, cher amant! ah! réponds tout de suite,
Viens!... j'ai tout disposé, tout prévu pour ta fuite,
Pour t'aider à garder un strict incognito,
Tiens, vois ce que j'ai fait: je t'apporte un manteau.
Drape-toi, drape-toi.

Elle développe un tout petit manteau d'enfant.

IDIOT.

Comment! que je me drape?
Avec ce manteau-là tu veux que je m'échappe?

MARIONNETTE.

Je le trouve un peu court.

IDIOT.

C'est un manteau, je crois,
Bon pour un criminel de quinze ou dix-huit mois.
Autant valait, ma foi, m'apporter une guêtre
Pour me cacher dedans. Et vous croyez peut-être,
Quand même ce manteau serait trois fois plus long,
Que je m'en servirais?

MARIONNETTE.

Idiot, mon bichon!...

IDIOT.

Il n'est point d'Idiot, ni de Bichon qui tienne;
Tu m'as fait une queue, et la chose est ancienne.
C'est toi qui m'as trompé, c'est moi qu'il faut punir.

MARIONNETTE.

Pour la dernière fois, songe qu'on va venir.
Viens avec moi, c'est tout ce que je te demande.

Lui montrant de l'argent.

J'ai sur moi ce qu'il faut pour payer ton amende.
Tiens! regarde... grand Dieu ! mais quel air de courroux?

IDIOT.

Où donc avez-vous pris ces treize francs dix sous?
Malheureuse!... avec qui fîtes-vous des bamboches,
Pour avoir comme ça de l'argent plein vos poches?

MARIONNETTE.

Le commissaire...

IDIOT.

Assez! je ne suis pas un sot,
Et quand on me dit tout, j'entends à demi-mot.
Eh! quoi? ce Lavemas, il aurait pu te plaire?
Est-il possible ? ô ciel, tu prends un commissaire!
Tu prends un Lavemas! un homme dont le nom
Suffit pour inspirer... Tiens, va-t'en.

MARIONNETTE, d'un air résolu.

Eh bien ! non.
Je vais me désoler à la manière anglaise,
Mes talons, mes mollets vont me servir de chaise.
Tiens, vois, cruel ami!

IDIOT, effrayé.

Mais veux-tu bien finir?
Veux-tu te relever? Quelqu'un pourrait venir.

MARIONNETTE.

Non pas, je veux rester et me rouler par terre;
Je vais me tortiller comme un ver solitaire.
Idiot, pourquoi donc me résister ainsi?

IDIOT.

J'en ai fait le serment, je veux croupir ici.
Crie et tortille-toi, fais un tapage horrible;
Ainsi qu'un conseiller, je suis inamovible.

MARIONNETTE.

Quel jeune homme entêté!

IDIOT.

Cela m'est bien égal.

MARIONNETTE.

Tu veux mon désespoir... veux-tu mon caporal?

IDIOT.

Je n'ai jamais servi; pourquoi, Marionnette,
Me donnez-vous ici cette étrange épithète?

MARIONNETTE.

Veux-tu mon caporal?... enfin, veux-tu ma mort?

A part.

Car c'est la même chose. Hélas! il n'est pas fort,
Il faut tout lui traduire.

IDIOT.

Allons, allons, de grâce,
Allez-vous-en.

MARIONNETTE.

Non pas, je mourrai sur la place.

Elle se jette sur Idiot dont elle dénoue la cravate et déboutonne le gilet.

Appelle-moi Marie, ô mon seigneur! mon roi!

IDIOT.

C'est le nom de la Vierge.

MARIONNETTE.

Eh bien! donne-le-moi.

IDIOT.

Quel calembour atroce!

MARIONNETTE.

Appelle-moi Marie.

IDIOT, se débattant.

Ne me farfouillez pas ainsi, je vous en prie.
Voulez-vous bien finir?

MARIONNETTE.

Non, je reste à tes pieds.

IDIOT.

Prenez donc garde à vous, vous me déshabillez !

MARIONNETTE, de même.

Ton âme est toute à moi, me l'as-tu pas promise ?

IDIOT.

Ce n'est pas un motif pour me mettre en chemise.

MARIONNETTE.

Idiot!... cher amour !... de grâce, suis mes pas.
Viens-t'en, viens-t'en, viens-t'en.

IDIOT.

Je ne répondrai pas.

MARIONNETTE.

Tu ne veux plus de moi pour te servir d'amante ?
Eh bien ! ça m'est égal, je serai ta servante,
Ta bonne, ton laquais; toi seul seras mon chef.
Mais viens, allons-nous-en...

IDIOT, tranquillement.

Je suis un bas-relief.

MARIONNETTE.

Dieu ! que vois-je ! Idiot ! tes mains, tes mains chéries,
Par l'empreinte des fers, semblent toutes meurtries.
Tous ces stigmates noirs, je ne puis les baiser?

IDIOT.

Si ça peut te flatter, laisse-moi refuser.
Embrasse donc mes mains, mais ne va pas me mordre !

MARIONNETTE, d'un air piqué.

Je mordrai si je veux, au fait, je n'ai pas d'ordre
A recevoir de vous ; quel étrange animal !

IDIOT.

Bocage est-il mordu par madame Dorval ?
Voilà la question.

MARIONNETTE.

Tout ce que je puis dire,
C'est que l'on croirait voir une femme en délire,
Qui tombe, après six mois d'eau claire et de pain sec,

Sur les mains de Didier comme sur un beefsteak.

IDIOT.

Eh bien ! fais donc comme elle.

MARIONNETTE, allant pour lui baiser les mains et s'arrêtant tout à coup.

Oh non ! c'est trop cocasse.

Si l'on t'a condamné, du moins sois contumace !

IDIOT.

Cette femme est vraiment d'un étrange acabit.
Eh ! mais c'est un chardon qui tient à mon habit.

MARIONNETTE.

Viens, viens, je te suivrai, je serai ta compagne ;
Tu choisiras le lieu, la Chine ou la Bretagne,
Peu m'importe; mais viens, mon ange, mon trésor.

IDIOT.

Tu pourrais rester là pendant trois ans encor,
C'est-à-dire jusqu'en mil huit cent trente-quatre,
Je ne bougerais pas. Je suis un homme en plâtre.

MARIONNETTE, à part.

Ah ! grand Dieu ! ciel de Dieu ! qu'il a bien dit le mot !

Avec résolution.

Comment, gros malheureux, tu résistes ?

CUIRVERNI, soulevant sa tête.

Le sot !

IDIOT.

Conçois donc ma raison, car je la crois exacte :
Si je pars, il faudra trouver un sixième acte ;
Et si les cinq premiers ont si peu de succès,
Que serait le sixième ?

CUIRVERNI, à part.

Un acte de décès !

Il tire son étui, le pose sur la table ; et pendant tout le reste de la scène il met des épingles sur sa manche.

SCÈNE V

LES MÊMES, LAVEMAS, GENDARMES.

MARIONNETTE, d'un air content.

Ah ! l'on vient te chercher, c'est bien fait.

IDIOT.

Comment faire?

MARIONNETTE.

A présent tâche un peu de te tirer d'affaire.

IDIOT, d'un air sombre.

La chose est embrouillée. Il faut des yeux de lynx
Pour voir clair à tout ça.

MARIONNETTE.

Ah ! j'ai mal au larynx:
Je ne peux plus crier.

LAVEMAS, frappant sur l'épaule de Cuirverni.

Et vous, second coupable,
Que faisiez-vous donc là, penché sur cette table !

CUIRVERNI.

Ma foi, j'avoue un fait, mon excellent ami,
C'est qu'en les écoutant je m'étais endormi.

LAVEMAS.

Vous n'êtes pas le seul.

IDIOT.

Ah ça ! le commissaire,
Il serait temps, je crois, de terminer l'affaire.
Je m'ennuie à crever, moi, dans cette prison;
Je voudrais m'en aller.

LAVEMAS.

Vous avez bien raison.
Seul, le juge de paix peut entendre la cause.
Il va bientôt venir, exposez-lui la chose ;

C'est pour vous soutenir un bien puissant appui ;
Mais tenez, le voilà.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE JUGE DE PAIX, *porté dans une tente de Marionnettes, par quatre gendarmes*, PAYSANS, PAYSANNES.

IDIOT.

Quoi ! là-dedans, c'est lui !
Arrêtez ! arrêtez ! Je prétends qu'on me juge.

LE JUGE DE PAIX.

Depuis quand le coupable arrête-t-il le juge ?

IDIOT.

O toi, qui que tu sois, curé, juge ou préfet,
Viens nous juger sans haine et sans crainte !

LE JUGE DE PAIX.

C'est fait.
Le public éclairé, qui juge en conscience,
Vous rend justice à tous, en fuyant l'audience.

MARIONNETTE.

Vous trouvez donc coupable, alors, leur action ?

LE JUGE DE PAIX.

Elle n'est pas coupable, elle est absurde.

IDIOT.

Bon !

CUIRVERNI.

Bien obligé.

LE JUGE DE PAIX.

L'auteur, dans cette circonstance,
Semble avoir un peu trop compté sur l'ignorance
De ce pauvre public. A chaque scène il ment;
Quand avec de l'histoire on veut faire un roman,
Il faut tâcher au moins que chaque personnage

Ait un peu de lui-même, et parle son langage.
Mais Marion Delorme en femme à sentiment,
Suivant un va-nu-pieds qu'elle a pris pour amant !
Mais du fils de Henri faire un royal jocrisse !
Compter pour être absous sur les pleurs d'une actrice !
C'est trop fort. Suffit-il de se dire : Je vais
Mettre quinze bons vers dans deux mille mauvais,
Et l'on m'applaudira ? Non, cette règle est fausse;
C'est trop peu de poisson pour une telle sauce.
Eh bien! que les bravos aillent en *crescendo*,
La recette toujours va *degringolando*.

IDIOT, consterné.

Merci !

MARIONNETTE.

Bien obligée!

CUIRVERNI.

A l'arrêt je m'oppose,
Je tiens la pièce bonne, et n'y vois qu'une chose :
C'est que si le succès fait courir tout Paris,
Les épingles bientôt deviendront hors de prix.

On aperçoit un sac vide qui traverse le théâtre.

MARIONNETTE, effrayée.

Grand Dieu !

IDIOT *et* CUIRVERNI.

Qu'a-t-elle donc ?

MARIONNETTE.

O ciel ! quelle disgrâce !
Regardez, regardez... la recette qui passe.

FIN DE MARIONNETTE.

MADEMOISELLE

MARGUERITE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville, le 2 février 1832.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. XAVIER (Saintine)

PERSONNAGES

Boisseau, ancien quincailler [1].
Gifflard, marchand de chevaux [2].
Bouginier, clerc d'huissier [3].
Madame Boisseau, femme de Boisseau [4].
Angélique, fille de Boisseau [5].

La scène se passe à Paris, chez M. Boisseau.



1. M. Lepeintre jeune. — 2. M. Fontenay. — 3. M. Arnal. — 4. Madame Guillemin. — 5. Mademoiselle A. Beauchêne.

MADEMOISELLE

MARGUERITE

Le théâtre représente une antichambre. Au second plan, à gauche du spectateur, une porte donnant dans la chambre à coucher; au fond, également à gauche, l'entrée d'un cabinet servant de fruitier; au milieu, une porte donnant à l'intérieur. A droite, au premier plan et en saillie sur la scène, une petite cuisine vitrée, le fourneau adossé du côté de l'avant-scène, et la porte d'entrée donnant sur le théâtre; au fond de la cuisine, et faisant face au spectateur, sont suspendues des casseroles, etc.; sur une planche appliquée à ce mur sont placées des bouteilles, des assiettes, un sucrier et divers petits paquets. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour écrire. Les fourneaux sont allumés, et plusieurs casseroles sont sur le feu.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BOISSEAU, *occupée près des fourneaux.*

Quel ennui ! quel tracas ! du monde à dîner ; un petit bal ce soir ; ma fille qui doit jouer un proverbe dans le salon ; et pas de bonne... c'est vraiment désolant... (Elle appelle.) Angélique ! Angélique !

SCÈNE II

ANGÉLIQUE, MADAME BOISSEAU.

ANGÉLIQUE, accourant et venant de la chambre à gauche.

Maman !

MADAME BOISSEAU.

Eh bien ! ma fille, t'es-tu occupée de tout préparer ? As-tu disposé ta toilette ?

ANGÉLIQUE

Oui, ma petite maman, mais on n'a pas encore apporté mon costume de hussard ; pourvu qu'il m'aille bien ! mais il m'ira bien, j'en suis sûre.

Air du vaudeville de *Partie et Revanche*.

Pour faire un parfait militaire
N'ai-je donc pas tout ce qu'il faut?
J'aurai l'air dur, sombre et sévère,
L'œil terrible et le verbe haut (*bis*).
Jurant et lançant le blasphème,
Le sabre en main, oui, je veux tout oser;
Mais j'ai bien peur de partager moi-même
La terreur que je vais causer (*bis*).

Mais tu ne sais pas ce qui me contrarie beaucoup? c'est que mon père ait invité toute la famille Bernard à notre représentation ; il était convenu qu'il n'y aurait que mes camarades de pension, quelques voisines, mais pas un homme, excepté mon père.

MADAME BOISSEAU, à part.

Encore, de ce côté, il fait tout au plus exception.

ANGÉLIQUE.

Et voilà que je vais me trouver devant tous les Bernard !... En vérité, si ce n'était pas aujourd'hui la Saint-Médard, la fête de mon père, je crois que je renoncerais à la partie.

MADAME BOISSEAU, avec mystère.

Ton père a eu ses intentions pour inviter les Bernard ; il a des projets.

ANGÉLIQUE.

Quels projets ?

MADAME BOISSEAU.

Il médite un mariage entre toi et M. Célestin Bernard, l'aîné des fils ; tu sais ? le commis-voyageur.

ANGÉLIQUE, vivement.

Comment ? mais je ne peux pas le sentir.

MADAME BOISSEAU.

Je le sais bien, puisque tu en aimes un autre.

ANGÉLIQUE, étonnée.

Un autre ?

MADAME BOISSEAU.

Eh oui ! crois-tu que je ne m'en sois pas aperçue ; mais, va ! sois tranquille, je ne contraindrai pas ton inclination ; ton père aura beau faire...

ANGÉLIQUE.

Mais, maman, croyez-vous vraiment que...

MADAME BOISSEAU.

Je te dis que tu aimes quelqu'un ; j'en suis sûre.

ANGÉLIQUE.

Mais qui donc ?

MADAME BOISSEAU.

Cherche.

ANGÉLIQUE, après un moment de réflexion.

Est-ce que vous voulez dire ce petit clerc d'huissier à qui je n'ai jamais parlé ?

MADAME BOISSEAU.

Quel clerc d'huissier ?

ANGÉLIQUE.

Ce petit jeune homme d'en face, qui me suivait toujours quand je sortais avec ma bonne, et qui,

pour me forcer à le regarder, soufflait dans un harmonica.

MADAME BOISSEAU.

Le joli moyen !... fi donc !... un clerc d'huissier !... jolie perspective !

ANGÉLIQUE.

Aussi, je suis bien loin d'y songer.

MADAME BOISSEAU.

Celui que tu aimes, Angélique... je le connais ; ne cherche pas à dissimuler... d'ailleurs, c'est un homme bien conservé, un beau brun.

ANGÉLIQUE.

Un brun !... Ah ! celui que je vois quelquefois chez ma tante, et qui vous a dit qu'on nous prendrait pour les deux sœurs ?

MADAME BOISSEAU.

Juste ! M. Gifflard enfin...

ANGÉLIQUE.

Mais, maman...

MADAME BOISSEAU.

Oui, ma fille, c'est M. Gifflard que tu aimes. J'approuve ton inclination. Et lui non plus n'a pas été insensible...

ANGÉLIQUE.

Vraiment ?

MADAME BOISSEAU.

Il t'adore, il me l'a dit.... et quel mari !.... un marchand de chevaux, l'un des plus riches marchands de chevaux de la Normandie ; avec un mari comme ça une femme a bientôt voiture.

ANGÉLIQUE, avec joie.

Vous croyez ?... j'aurais voiture ?....

MADAME BOISSEAU.

Ah! je savais bien que tu l'aimais, mais rassure-toi, lui aussi doit venir ce soir... Ainsi ton père aura beau pousser son Célestin Bernard... (D'un air d'autorité.) Contrarier l'inclination de mon enfant! désunir deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre! non, non, M. Boisseau!...

ANGÉLIQUE.

Ah! ce serait bien mal.

MADAME BOISSEAU.

AIR : *Ah! si madame me voyait.*

Ne crains rien! je veux te prouver
Que sur toi veille ma tendresse.
Non! un époux de cette espèce
De chagrins viendrait t'abreuver!
De ce malheur je veux te préserver.
Si tu savais comme il est difficile
De vivre heureuse et de chasser l'ennui,
Auprès d'un sot, d'un imbécile!
A part.
Dieu! je compromets mon mari.

(Haut.) Grâce au ciel! je ne le sais pas, moi... mais voyez! des larmes dans ses yeux!... console-toi! va, tu épouseras M. Gifflard.

ANGÉLIQUE.

Ah! maman, que vous êtes bonne!

MADAME BOISSEAU.

Mais à propos de bonne.... et celle que madame Vergeois doit nous envoyer, qui n'arrive pas! et notre dîner! notre soirée!...

AIR : *Je saurais bien le faire marcher droit.*

Un mariage, un spectacle, un repas!
Pour le service, hélas! n'avoir personne!

Je dois ici me montrer mère et bonne;
Ah ! sur ma foi, je n'y suffirai pas !
Ma chère enfant, sois tranquille, crois moi,
  Ah ! quel époux je te destine !
Pour ton bonheur je veillerai sur toi,
  Et toi veille sur la cuisine (*bis*).

ENSEMBLE

Un mariage, etc.

ANGÉLIQUE.

Un mariage, un spectacle, un repas !
Cela n'a rien, je crois, qui vous étonne;
S'il faut ici vous montrer mère et bonne,
Ah ! les moyens ne vous manqueront pas.

Angélique reste pensive.

SCÈNE III

BOUGINIER, *qui a entr'ouvert la porte du fond*, ANGÉLIQUE.

BOUGINIER, à part.

Pas de bonne ? bon ! elle est seule. Heureux Bouginier ! fortuné clerc d'huissier que tu es !

ANGÉLIQUE.

C'est drôle ! dire que j'aimais quelqu'un et que je ne m'en doutais pas. Au fait, maman doit le savoir mieux que moi ; c'est bien le cas de dire comme la chanson : que l'amour vient sans qu'on y pense.

BOUGINIER, à part.

Et par la porte du fond, encore.

ANGÉLIQUE.

Ainsi donc, j'aime.

BOUGINIER, à part.

Elle aime !... Voici le moment de m'annoncer.

Il souffle dans son harmonica.

ANGÉLIQUE, effrayée.

Ah ! mon Dieu !

BOUGINIER, s'avançant tout d'un coup.

N'ayez pas peur.

ANGÉLIQUE, tremblante.

Que demandez-vous, Monsieur? Vous m'avez effrayée. (A part.) Tiens, c'est ce petit clerc.

BOUGINIER.

C'est que j'ai soufflé trop fort. Vous avez peut-être cru que c'était un chat.... non ! c'était moi.

ANGÉLIQUE.

Mais qui êtes-vous, Monsieur ?

BOUGINIER.

Qui je suis ? je sais que j'ai le plaisir de m'adresser à la charmante Angélique Boisseau, fille de M. Médard Boisseau, ancien quincailler, dont c'est aujourd'hui sa fête, et de mademoiselle...

ANGÉLIQUE.

Mais, Monsieur, je ne vous demande pas qui je suis, je vous demande qui vous êtes.

BOUGINIER.

Qui je suis ?... Je me nomme Alcide-Hector Bouginier, fils de Claude Bouginier, ancien brasseur, et d'Elisabeth Vergeois. Je suis pour le présent clerc chez M. Lopineau, huissier en face : voilà mon état civil ; et je suis l'homme le plus amoureux de l'Europe : voilà mon état moral.

ANGÉLIQUE.

Mais, Monsieur, enfin que voulez-vous ?

BOUGINIER, avec force.

Vous, en légitime mariage. (Angélique fait un mouvement de surprise.) Pourquoi ce geste ? un clerc d'huissier,

quand il a de l'éducation et qu'il est couvert proprement, n'est ma foi pas une chose disgracieuse.

ANGÉLIQUE, avec embarras.

Monsieur !....

BOUGINIER, d'un air fin.

Écoutez, belle Angélique, avez-vous remarqué un jeune homme, pas très-laid de figure, et qui vous suivait partout en jouant de l'harmonica, que même votre papa a dit un jour sur le boulevard, et tout haut, en le regardant : Je crois que c'est un mouchard.

ANGÉLIQUE.

Sans doute, Monsieur, je n'ai pu m'empêcher de remarquer ce....

BOUGINIER.

Eh bien? ce jeune homme, c'est moi; cet harmonica, le voici. (Nouveau mouvement de surprise d'Angélique.) Ça a l'air de vous étonner? pourquoi?

Air du Vaudeville du *Maître du Château.*

Selon son gré chacun peint son délire,
Mille chemins mènent au même but;
Les anciens preux se servaient d'une lyre,
Les troubadours jadis pinçaient du luth.
Ne croyez pas au moins que je sois chiche;
Mais c'est bien cher tous ces instruments-là...
Le clerc d'huissier, aussi tendre et moins riche,
Le clerc d'huissier n'a qu'un harmonica.
Le clerc d'huissier, aussi tendre et moins riche,
Soupire, hélas! dans un harmonica.

Après la ritournelle, il pose la main sur son cœur, et souffle dans l'instrument dont il tire un son faux et prolongé.

Ce n'est pas tout; j'écris votre nom sur tous les murs de la banlieue. On lit partout : *Bouginier aime*

Angélique, avec des cœurs enflammés et une foule d'attributs tragiques ; bien plus, j'écris votre nom jusque sur l'écorce des arbres, croiriez-vous ça? Voyez où mène la passion ; pour vous je dégrade les bois de l'État ; (Avec horreur) je commets un délit forestier.

ANGÉLIQUE.

Est-il possible?

BOUGINIER, tendrement.

Ah! belle Angélique ! parole d'honneur, quoique ce soit une dénomination qui n'aille plus à un chrétien, je voudrais m'appeler Médor.

ANGÉLIQUE.

Eh bien, monsieur Bouginier!

BOUGINIER, d'un ton caressant.

Angélique ! appelez-moi Médor.

ANGÉLIQUE !

Monsieur Bouginier...

BOUGINIER.

Eh bien ! appelez-moi Bouginier... mais Bouginier tout court, c'est plus doux.

ANGÉLIQUE.

Je suis... je suis touchée de vos attentions... Oui! je veux croire que...

BOUGINIER, avec feu et s'éloignant d'elle.

Comment? vous voulez croire... mais c'est dubitatif ce que vous me dites là...

ANGÉLIQUE.

Mais je dois vous parler avec la même franchise.

BOUGINIER, se rapprochant.

Ah ! oui, parlez-moi, parlez-moi avec la même franchise.

ANGÉLIQUE.

Je vais me marier.

BOUGINIER.

Ça m'est, parbleu! bien égal.

ANGÉLIQUE.

Aujourd'hui même...

BOUGINIER, sans l'écouter.

Ça m'est égal.

ANGÉLIQUE.

On me présente mon futur.

BOUGINIER.

Qu'est-ce que ça me fait?

ANGÉLIQUE.

Un jeune homme que j'aime.

BOUGINIER, ému.

Il n'est pas possible.

ANGÉLIQUE.

Que j'aime éperdument.

BOUGINIER, consterné et à part.

C'est une cheminée qui me tombe sur la tète...

ANGÉLIQUE.

J'ai dû vous le dire.

BOUGINIER, d'un air résolu.

Eh bien! je m'en moque... celui que vous devez épouser, je le connais, c'est Célestin Bernard, un maigre, qui a un œil plus grand l'un que l'autre.

ANGÉLIQUE.

C'est lui que mon père me destine.

BOUGINIER.

Un malheureux qui a des vices extrêmement variés; qui joue, qui boit... Un malheureux qui a plus de prises de corps sur la tète que je n'ai de cheveux

sur le dos; (se reprenant) je veux dire, qui a plus de prises de corps sur le dos que je n'ai de cheveux sur la tête. Il aura de mes nouvelles ce soir. (A part.) Tu auras de mes nouvelles ce soir, toi!

ANGÉLIQUE.

Mais ce n'est pas lui que j'aime. Mon père a beau le protéger, je n'épouserai que celui que maman me donne, M. Gifflard.

BOUGINIER, vivement.

Qui ça, Gifflard?

ANGÉLIQUE.

Un marchand de chevaux.

BOUGINIER, riant amèrement.

Ah! Dieu! s'il est possible! un exécrable maquignon, à qui le diable puisse-t-il tordre le cou, à lui et à ses chevaux!

ANGÉLIQUE.

Ah! mon Dieu!

BOUGINIER, d'un air de dégoût.

Justice divine! un Bernard! un Gifflard! et votre père vous unirait à deux êtres pareils!!! Fi donc! ça fait lever le cœur, rien que d'y penser.

ANGÉLIQUE, remontant la scène.

Mais pardon, Monsieur, je ne puis entendre...

BOUGINIER, lui saisissant le bras et la ramenant.

Encore un mot...

ANGÉLIQUE.

Qu'espérez-vous?

BOUGINIER.

Mettre des bâtons dans les roues de votre père.

ANGÉLIQUE.

Comment ça?

BOUGINIER.

Partons d'un principe. Votre père... (ça n'ôte rien à sa moralité ni aux droits qu'il peut avoir à l'estime de ses concitoyens), on a tiré un feu d'artifice le jour de sa naissance, n'est-ce pas?

ANGÉLIQUE, naïvement.

Je n'ai jamais entendu parler de cela.

BOUGINIER.

C'est une manière d'établir que l'invention de la poudre est antérieure à lui.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous comprends pas.

BOUGINIER.

Ça ne fait rien. Écoutez-moi, Angélique! le père, la mère, Bernard, Gifflard et vous, je me moque de tout.

ANGÉLIQUE.

Monsieur!...

BOUGINIER, s'animant de plus en plus.

Je me moque de tout! je n'écoute rien! vous serez madame Bouginier ou j'y perdrai mon nom. Si on me chasse par la porte, je reviendrai par la fenêtre; si on me chasse par la fenêtre, je reviendrai par la cheminée; si on me rechasse par la cheminée, je reviendrai par la porte; si on me rechasse par la porte, je reviendrai par la fenêtre et puis toujours comme ça, toujours comme ça. Je serai toujours sur vos pas (d'un air furieux et menaçant), je vous suivrai nuit et jour comme une ombre légère, et si jamais vous êtes deux fois vingt-quatre heures sans me voir ou sans entendre le son de ce que vous savez bien, vous pourrez dire : Bouginier n'est plus.

(D'une voix étouffée, et s'efforçant de crier.) Voilà mon caractère! Adieu!

Il remonte la scène.

ANGÉLIQUE.

En vérité, Monsieur, vous m'effrayez.

BOUGINIER, redescendant la scène.

Voilà mon caractère!

Il sort brusquement.

SCÈNE IV

ANGÉLIQUE, *seule.*

Par exemple! s'il osait s'attacher à mes pas, comme il dit, ce serait bien incommode! mais ce pauvre jeune homme!... c'est qu'il a vraiment l'air de m'aimer, quoiqu'il soit un peu singulier dans ses manières! Et moi qui en adore un autre, à ce que dit maman! Quel embarras! mon Dieu! mon Dieu! Ça suffit pour me rendre triste toute la journée; et puis jouez donc la comédie, quand vous avez une grande passion dans le cœur d'un côté, et un amoureux qui vous menace de mourir, de l'autre.

SCÈNE V

MADAME BOISSEAU, BOISSEAU, *entrant par la gauche,* ANGÉLIQUE.

MADAME BOISSEAU.

Interrogez-la vous-même, monsieur Boisseau, et vous verrez si j'exagère.

BOISSEAU.

Comment, ma fille, tu avais conçu de l'amour pour quelqu'un et tu le cachais à tes parents?

MADAME BOISSEAU.

La pauvre enfant! elle renfermait son tourment dans son cœur... (à part) elle tient de moi.

BOISSEAU.

Ainsi donc, tu aimes?

ANGÉLIQUE, les yeux baissés.

Oui, mon père!

BOISSEAU.

Sérieusement?

MADAME BOISSEAU.

Allons! vous allez la faire pleurer, à présent; en vérité, vous êtes d'une brutalité...

BOISSEAU, avec gravité.

Madame Boisseau, je peux bien interroger mon enfant : la législation m'y autorise. (A Angélique.) Quel est le nom de ce jeune homme?

MADAME BOISSEAU, avec aigreur.

D'abord ce n'est pas un jeune homme.

BOISSEAU.

Ma fille, alors, quel est le nom du vieillard dont vous êtes éprise?

ANGÉLIQUE.

Comment? un vieillard! mais pas du tout!

BOISSEAU.

Passons sur l'âge! quel est son nom?

ANGÉLIQUE, cherchant.

C'est monsieur... monsieur... un nom tout drôle...

MADAME BOISSEAU.

Gifflard.

ANGÉLIQUE, vivement.

C'est ça, Gifflard!

BOISSEAU.

Gifflard! quel nom absurde! si je m'appelais comme ça, je serais humilié au dernier point. Je ne le connais pas; enfin, malgré ça, tu l'aimes?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon père!

BOISSEAU.

C'est fâcheux.

MADAME BOISSEAU.

Et pourquoi cela?

BOISSEAU.

Parce que ma parole est donnée à Célestin Bernard; parce que c'est aujourd'hui ma fête, et que je ne pense pas que le jour de ma fête on veuille me faire passer pour un... pour un homme sans aucune espèce de... (Il cherche longtemps et ne trouve pas le mot.) Enfin, n'importe.

Angélique s'essuie les yeux.

MADAME BOISSEAU.

Il s'agit bien de fête, quand vous faites pleurer votre fille, regardez!

BOISSEAU.

Elle ferait bien mieux d'aller essayer son costume qu'on vient d'apporter.

ANGÉLIQUE, gaiement.

On vient de l'apporter? ah! tant mieux. Est-il joli? quel bonheur! où est-il? où est-il?

BOISSEAU.

Dans ta chambre.

ANGÉLIQUE.

J'y cours! quel bonheur! quel bonheur! j'ai mon costume.

Elle sort en courant par la porte à gauche.

SCÈNE VI

MADAME BOISSEAU, BOISSEAU.

BOISSEAU, regardant avec étonnement du côté par lequel Angélique est sortie.

Eh bien! mais elle ne me fait pas l'effet d'être bien... (il cherche le mot) elle n'a pas l'air d'être profondément... (même jeu), enfin, n'importe!

MADAME BOISSEAU.

Pauvre enfant! la douleur qu'on dissimule n'en est que plus dangereuse. (En entrant dans la cuisine.) J'aurai une peine infinie à arranger ce mariage-là.

BOISSEAU.

Vous voilà encore à la cuisine?... ah ça! nous n'aurons donc jamais cette bonne?

MADAME BOISSEAU.

Madame Vergeois m'a promis de m'en envoyer une aujourd'hui, une fille honnête...

BOISSEAU.

C'est-à-dire laide.

MADAME BOISSEAU.

Pourvu que vous n'alliez pas encore la renvoyer comme l'autre, sans motif!

BOISSEAU.

Sans motif? une fille que j'envoie chez le pharmacien acheter de quoi purger mes trois caniches, et

qui ne sait pas ce qu'elle a fait du paquet!... Vous voulez que je garde chez moi un être pareil? Et puis elle était maigre comme une arête de brochet. Je n'aime pas avoir devant les yeux une bonne maigre. J'aime mieux une commère solide, fringante... qui réjouit la vue...

MADAME BOISSEAU.

C'est ça! qui ait de grosses mains, de gros pieds, et des moustaches, n'est-ce pas?

BOISSEAU, gaiement.

Ma foi, oui!... j'aime les luronnes, moi; j'adore les luronnes; une bonne gaillarde; j'aime mieux lui donner 50 fr. de plus.

Air du vaudeville du *Jour des noces*.

Oui, la maigreur dirigeant ma cuisine,
C'est un non-sens, et je le dis tout haut,
Cinquante écus pour une maigre échine,
Assurément, c'est bien plus qu'il ne faut.
Pour deux cents francs j'aurais une servante
D'un embonpoint presque satisfaisant;
Mais quand je vais jusqu'à deux cent cinquante,
J'en veux avoir au moins pour mon argent.

MADAME BOISSEAU.

Fi! vous devriez rougir; vous êtes un homme matériel... (On entend la voix de Bouginier.) Mais on vient; voyez donc qui c'est.

Boisseau va ouvrir la porte du fond, madame Boisseau est auprès des fourneaux.

SCÈNE VII

LES MÊMES, BOUGINIER, *vêtu en fille de campagne, déshabillé complet de cotonnade rouge, fichu d'indienne en dedans, tablier bleu avec pièce d'estomac, haut bonnet de Normande, bas de coton bleu.*

Il porte une malle sur l'épaule, un sac de nuit et une lettre à la main.

BOUGINIER.

Madame Boisseau, s'il vous plaît?

BOISSEAU.

C'est ici, ma belle enfant; que désirez-vous?

BOUGINIER.

C'est une lettre de la part de madame Vergeois.

MADAME BOISSEAU, accourant.

De madame Vergeois? bon! bon! Ah! c'est vous, mon enfant? donnez! (elle prend la lettre) vous avez servi chez madame Vergeois?

BOUGINIER, posant la malle sur une chaise et le sac à terre.

Moi, Madame? lisez la lettre.

BOISSEAU, à part, l'examinant avec attention.

Quelle charpente!

MADAME BOISSEAU, tout en lisant la lettre.

Ah! non! c'est chez madame Bertrand.

BOUGINIER.

Oui, chez madame Bertrand.

MADAME BOISSEAU, lisant toujours.

On me dit du bien de votre moralité.

BOUGINIER.

Oh! Madame!... quant à ça...

BOISSEAU.

Tant mieux! je tiens beaucoup à la moralité. Qu'est-ce que nous savons faire? Voyons, petite commère!

BOUGINIER, d'un air timide.

Dame! Monsieur...

Air : *Je sais attacher des rub ins.*

Je sais étriller les chevaux,
Je sais conduire une voiture,
Je sais dénicher les oiseaux,
Je sais un peu d'agriculture,
Je sais préparer les anchois,
Je sais traîner une brouette,
Je sais frotter, je sais fendre du bois
Et jouer de la clarinette.

Pendant la ritournelle il remue les doigts comme s'il jouait de la clarinette.

BOISSEAU, à sa femme.

Cette fille a des talents au-dessus de son état.

MADAME BOISSEAU.

Eh bien! oui, mais... et la cuisine?

BOUGINIER.

Oh! la cuisine, c'est mon fort, je l'aime beaucoup d'abord...

BOISSEAU.

A la bonne heure! je disais aussi : Ce n'est pas le tout que d'avoir des talents d'agrément.

BOUGINIER, à part.

Fendre du bois! il appelle ça un talent d'agrément!

MADAME BOISSEAU.

Enfin, savez-vous coudre, broder? Connaissez-vous la toilette?

BOUGINIER.

Si je connais la toilette?

MADAME BOISSEAU.

Oui! pourriez-vous au besoin servir de femme de chambre.

BOUGINIER.

Oh! très-bien! parbleu!

BOISSEAU, à part.

Tiens! elle jure! oh! c'est délicieux! j'adore les femmes qui jurent.

MADAME BOISSEAU.

En ce cas, vous allez aider ma fille à s'habiller.

BOUGINIER, vivement.

Oui, oui, où ça? où ça?

Il s'élance rapidement vers la chambre à gauche et disparaît entièrement; madame Boisseau court après lui et le ramène par le bras.

MADAME BOISSEAU.

Mais non! non! Eh! mais, c'est un poisson que cette fille-là... Tenez, réflexions faites, une nouvelle figure... ma fille ne vous connaît pas... j'y vais moi même; occupez-vous de la cuisine. (Elle entre dans la cuisine avec Bouginier.) Vous voyez, tout est préparé, tout est en train, il n'y a plus qu'à surveiller. Il faudra saler la gibelotte et mettre des épices dans les épinards; il y a tout ce qu'il vous faut sur la planche (lui indiquant le fond de la cuisine); votre chambre est là, au fond.

BOUGINIER.

Ah! ma chambre est là, au fond? bien!

MADAME BOISSEAU.

Quant au dessert, vous trouverez des fruits sur les

rayons dans ce cabinet (elle indique la porte du fond à gauche), vous n'avez plus à faire que les œufs à la neige.

BOUGINIER.

Oh ! très-bien ! rien de plus facile ! mais il y a plusieurs manières d'établir l'œuf à la neige.

MADAME BOISSEAU.

Eh ! mon Dieu ! la manière la plus simple...

BOUGINIER.

J'entends parfaitement. Alors c'est tout bonnement à l'italienne... on met les œufs dans une poêle...

MADAME BOISSEAU.

Non, dans une casserole, et puis vous battez, vous battez...

BOUGINIER.

Vous battez, vous battez, tant que vous pouvez, c'est ce que nous appelons : œufs à la neige, à l'italienne. Et puis vous y ajoutez?...

MADAME BOISSEAU.

Vous trouverez tout ça sur la planche.

BOUGINIER.

Oh ! alors, très-bien ! (A part.) C'est un peu vague.

MADAME BOISSEAU.

Je vois que nous nous entendrons parfaitement. Je vais aider ma fille à sa toilette, et m'habiller ensuite. Vous devriez en faire autant, monsieur Boisseau ; car vous n'êtes pas présentable.

BOISSEAU, regardant Bouginier d'un air satisfait.

Je vais m'habiller !... quelle magnifique carrure, des pieds... à dormir debout ! (A madame Boisseau.) Je vais m'habiller.

MADAME BOISSEAU.

Comment vous appelle-t-on?...

BOUGINIER.

Marguerite.

MADAME BOISSEAU.

Eh bien! Marguerite, je vous laisse; si quelqu'un vient, vous m'appellerez.

Elle sort par la gauche.

BOUGINIER.

Oui, Madame.

BOISSEAU, frappant doucement sur la joue de Bouginier.

Grosse boule! (A part.) Elle me va... beaucoup, mais beaucoup...

Air *du Dieu et la Bayadère.*

ENSEMBLE

Je puis compter d'avance
Sur ta docilité,
Sur ton intelligence
Et sur ta probité.

BOUGINIER.

On peut compter d'avance, etc.

BOISSEAU, à part.

Ah! plus je la regarde,
Plus je suis entraîné...
Ravissante gaillarde!
Quelle taille!... et quel nez!...

ENSEMBLE

Je puis compter d'avance, etc.

BOUGINIER.

On peut compter d'avance, etc.

Boisseau sort par la porte à gauche.

SCÈNE VIII

BOUGINIER, *seul, marchant à grands pas.*

En voilà une, de venette, que j'ai eue, quand il m'a tapé sur la joue! Heureusement ma barbe est de ce matin. Enfin m'y voilà donc, je suis dans le camp... pennemi! D'abord, cachons ceci! (Il tire de sa poche un cuir à rasoirs et le met dans la malle), car si on le trouvait, ça donnerait bien à penser. (Il dénoue le sac de nuit, et en tire successivement une casquette et des bottes qu'il met dans la malle, dont il retire la clef.) Est-ce heureux qu'en sortant d'ici ce matin, j'aie rencontré cette bonne Perpétue, c'est-à-dire, non, cette bonne Marguerite, l'ancienne domestique de ma tante Vergeois? Où êtes-vous, maintenant? que je lui dis. — Mais, qu'elle me répond, je devais entrer aujourd'hui même chez M. Boisseau, et voilà la lettre de votre tante pour me recommander, mais j'y vais pour leur dire de ne pas compter sur moi, vu que j'ai une autre place à occuper dans le quartier... de la Maternité; une affaire importante dont il faut que je me débarrasse avant d'entrer en maison. Alors, moi, de joie, je saute et je jette un cri. (Il saute et jette un cri.) Ah! Marguerite ne savait pas ce que ça voulait dire; bref, je prends la lettre, j'embrasse Marguerite, je lui dis que je me charge de tout, et me voilà! Voilà qui est téméraire à moi, à moi qui ne sais pas un mot de cuisine, d'avoir entrepris une chose aussi étonnante.

Air *de Caleb.*

Tu ne sais pas, Angélique divine,
Quel procédé te rapproche de moi!

Tu ne sais pas que là, dans ta cuisine,
Est un amant hydrophobe de toi !
Tu ne vois pas, hélas! dans Marguerite
Un clerc obscur, domestique amoureux!
Tu ne sais pas qu'un cœur d'homme palpite
Sous cette robe et sous ces gros bas bleus.

Eh bien ! et les œufs à la neige, j'allais les oublier! (Il prend la malle et le sac de nuit, et les place dans le fond de la cuisine, hors de vue.) Le diable m'emporte si je sais comment m'y prendre! je crois que je n'en ai jamais vu; d'abord, il faut casser les œufs, je présume. (Il casse des œufs dans une casserole.) Voilà ! et puis après cela, elle m'a dit qu'il fallait battre... (Il bat les œufs avec une fourchette.) Mais quand je battrais jusqu'à demain matin, ça ne sera toujours que des œufs. Mettons-y du beurre; le beurre est l'ami intime de l'œuf (il met du beurre dans la casserole); qu'est-ce que c'est que ça? (il tire une assiette de dessus la planche) c'est du lard! tiens! mais ça peut être très-bon. (Il met du lard dans la casserole.) Qu'est-ce que c'est que cette bouteille? (Il prend une bouteille qui est sur la planche et la porte à son nez.) Ah! quel baume! c'est de la fleur d'orange! je crois qu'un filet de fleur d'orange est fort agréable (il verse à grands flots une énorme quantité de fleur d'orange dans la casserole); maintenant, laissons mijoter mes œufs à la neige, et couvrons tout ça de sucre râpé. Sont-ils gastronomes dans cette maison-ci! (Il prend le sucrier qui est sur la planche et jette du sucre dans une casserole, sans regarder.) Oh! oui, ils peuvent dire : nous sommes gastronomes. Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai fait? je me suis trompé de casserole, j'ai sucré la gibelotte, je suis un malheureux, je sens une sueur froide qui me parcourt généralement. Enfin! et les épinards! où a-t-elle mis ses épices?

c'est sans doute ça? (il prend un petit paquet qu'il ouvre) Oui, une poudre jaune, c'est ça, il y a une étiquette! (Il lit :) *Jalap!* Jalap? Je ne connais pas cette épice-là (il jette tout le jalap dans les épinards); mais on est si gourmand aujourd'hui; on invente un tas de choses!... allons! couvrons tout ça et ne nous en occupons plus!

Il couvre les casseroles tandis que Boisseau entre à bas bruit par la gauche.

SCÈNE IX

BOISSEAU, BOUGINIER.

BOISSEAU.

Psitt! psitt!

BOUGINIER, sortant de la cuisine.

Hein!... Ah? c'est Monsieur!

BOISSEAU.

Dis-moi... ton nom?... Je l'ai oublié.

BOUGINIER.

Mon nom! mon nom de fille?

BOISSEAU.

Oui!

BOUGINIER, cherchant d'un air inquiet.

Tiens! tiens! Perpétue.

BOISSEAU.

Mais il me semblait...

BOUGINIER.

Non, non, Marguerite! Ah! je vais vous dire, c'est que je me nomme Rose-Victoire-Catherine-Anne-Félicité-Perpétue-Marguerite.

BOISSEAU.

Ah mon Dieu! tu as dévalisé le calendrier. Eh bien! je l'ai encore oublié.

BOUGINIER.

Ah ça! mais vous avez une mémoire... (Ils regardent tous deux en l'air et cherchent ensemble à se rappeler le nom.) Ah! Perpétue!

BOISSEAU, en même temps que Bouginier.

Marguerite!

BOUGINIER, d'un air de doute.

Marguerite?

BOISSEAU, de même.

Perpétue?

BOUGINIER.

Oui, oui, Marguerite, parbleu! c'est ça.

BOISSEAU.

Eh bien! Perpétue!...

BOUGINIER.

Marguerite! nous sommes convenus de Marguerite.

BOISSEAU.

Eh bien! Marguerite! tu es une bonne grosse mère, je te donne ma confiance.

Il lui prend le menton, Bouginier est effrayé.

BOUGINIER.

C'est bien à vous.

BOISSEAU.

Tiens-toi bien pour avertie. Ma fille va épouser M. Célestin Bernard, jeune homme qui a toute sorte de... (il cherche le mot) enfin, n'importe! Ma femme voudrait qu'elle prît pour mari un certain.... (Il cherche le mot.)

BOUGINIER.

Enfin, n'importe!... (A part.) Ah, ça ! mais il ne trouve jamais le mot!

BOISSEAU.

Célestin Bernard doit venir aujourd'hui, et comme je sais que les domestiques sont naturellement bavardes, si tu dis à ma fille et à ma femme un seul mot qui ne soit pas à l'avantage de ce jeune homme, je te déclare qu'à l'instant même je te flanque à la porte.

BOUGINIER.

Ah ! ah !

BOISSEAU.

Tandis que, si tu es docile, si tu es... (il cherche le mot) enfin, n'importe! nous nous entendrons très-bien, entends-tu, grosse joufflue ?

BOUGINIER.

Vous serez satisfait.

BOISSEAU.

Quelles mains! comme elles sont d'un beau rouge! on croirait voir l'enseigne d'un fabricant de gants. Oh ! vivent les Picardes pour ça, je parie que tu es Picarde ?

BOUGINIER.

Mon bourgeois ! je pourrais vous dire que je suis Picarde, mais ça ne serait pas vrai, je suis Norman...de.

BOISSEAU, à part.

Bien belle Normande !

BOUGINIER.

Si je me suis mise en maison, croyez que ce n'est pas pour la cupidité des deux cent cinquante francs,

mais on m'a indiqué la vôtre pour la probité... Je tiens à ma réputation et pour ce qui est de la sagesse et de la vertu...

BOISSEAU, qui l'examinait attentivement.

Tu as tout ceci très-bien.

Il indique du geste le bas de son visage.

BOUGINIER, à part.

Ah, ça! mais il m'ennuie ce vieux-là. (Haut.) Oui, mais avec toutes nos bêtises, et mes œufs à la neige? ils peuvent brûler...

BOISSEAU.

J'ai encore à te parler. Écoute! Écoute!

BOUGINIER.

Non, non, j'ai mon ouvrage.

Boisseau veut retenir Bouginier. Bouginier le repousse violemment et entre dans la cuisine.

BOISSEAU, apercevant sa femme, entre à son tour dans la cuisine, et se cache derrière Bouginier.

Ma femme!

SCÈNE X

BOUGINIER ET BOISSEAU, *dans la cuisine*, MADAME BOISSEAU, ANGÉLIQUE, *en officier de hussards. Elles entrent par la gauche.*

MADAME BOISSEAU.

Il te va à ravir.

ANGÉLIQUE.

Vraiment?

MADAME BOISSEAU.

On ne te reconnaîtrait pas. Tiens? essaies-en l'effet sur la bonne qui ne t'a jamais vue.

ANGÉLIQUE.

Oh ! je n'oserai jamais.

MADAME BOISSEAU.

Pourquoi ça ?

BOUGINIER, bas à Boisseau.

Qu'est-ce que c'est donc que cet officier-là ?

BOISSEAU.

C'est ma fille ! silence !

MADAME BOISSEAU.

Eh bien ! Marguerite ! et vos œufs à la neige ?

BOUGINIER.

Oh ! ça va très-bien ! ça commence à prendre couleur.

MADAME BOISSEAU.

Voyons donc ?

BOUGINIER, apportant la casserole.

Voilà, Madame, ça a une fameuse mine.

MADAME BOISSEAU.

Ah mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça !

BOUGINIER, tranquillement.

Des œufs à la neige.

MADAME BOISSEAU.

Ça ? mais c'est une omelette !

BOUGINIER, d'un air étonné.

Vous croyez ?

MADAME BOISSEAU, regardant plus attentivement la casserole.

Et au lard, encore.

BOUGINIER.

Dame ! à l'italienne !

MADAME BOISSEAU, allant vers la cuisine.

Mais, venez donc, malheureuse fille, que je vous explique....

BOUGINIER, la retenant.

J'entends, Madame veut dire : œufs à la neige à la française... Sans lard, alors?

MADAME BOISSEAU.

Mais, sans doute... où avez-vous jamais vu?...

Elle se dispose à entrer dans la cuisine.

BOISSEAU, effrayé.

La voilà !

Il sort de la cuisine une casserole à la main.

MADAME BOISSEAU, sévèrement.

Que faisiez-vous là, monsieur Boisseau?

BOISSEAU, embarrassé.

Ce que je faisais? Ah ! vois-tu, c'est que... je venais jeter un coup d'œil sur le dîner (il secoue la casserole, tandis que Bouginier en fait autant de son côté), parce que... avec une nouvelle bonne...

MADAME BOISSEAU.

Oui, oui, je conçois que c'est pour la nouvelle bonne ! (Lui prenant la casserole, et la remettant à Bouginier.) Fi ! Monsieur ! un homme de votre âge !... Vous feriez mieux d'aller vous habiller.

BOISSEAU, d'un air soumis.

J'y vais, ma poule, mais je vous jure que je ne comprends pas un mot à ce que vous me dites à l'égard de la bonne.

MADAME BOISSEAU, en l'emmenant.

Il suffit, je m'entends, et vous devriez être honteux.

BOUGINIER, bas à madame Boisseau pendant que Boisseau s'éloigne.

Dites donc? il m'a déjà ennuyée, monsieur votre mari.

Madame Boisseau sort.

SCÈNE XI

BOUGINIER, *dans la cuisine*, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Maman a raison. Il faut que j'essaie l'effet de mon costume. Voyons ! de la hardiesse ! hum ! hum !

BOUGINIER, à part en riant.

Elle tousse ? Oh c'te charge de hussard !

ANGÉLIQUE, essayant de grossir sa voix.

Hé ! la fille !

BOUGINIER.

Voilà ! qu'est-ce que vous demandez, Monsieur ?

ANGÉLIQUE.

Je demande... je demande... Vous ne me connaissez pas ? je suis le fils de la maison !

BOUGINIER, d'un air timide.

Ah ! mon bourgeois ! (A part.) Est-elle gentille comme ça ?

ANGÉLIQUE.

Elle est intimidée ; ça m'encourage. (Haut.) Quand j'étais à mon bataillon, j'avais l'habitude d'embrasser toutes les jolies filles que je rencontrais à la guerre.

BOUGINIER, à part.

Oh ! ces expressions !... elle n'y entend rien ! (Haut.) Ah! vous aviez cette habitude-là?... à la guerre?

ANGÉLIQUE.

Oui, et à présent que je suis en garnison chez mon père, je ne veux pas la perdre, mille bombes !

BOUGINIER, *d'un air modeste.*

Oh! le nombre des bombes n'y fait rien, mais une fille honnête...

ANGÉLIQUE, *s'approchant hardiment.*

Est-ce que tu oserais résister à un officier de hussards?

BOUGINIER.

Il n'y a rien de si dangereux, mon gros major.

AIR : *Garde à vous.*

L' militaire est changeant.

ANGÉLIQUE.

Allons! point de scrupule.
Il faut qu'on capitule,
Quand je suis assiégeant.

BOUGINIER.

Vous êt's bien exigeant,
Mon sergent.
Si vot' main indiscrète
Touche à ma collerette,
Ou dénoue un cordon,
Ma vertu tiendra bon!

Angélique se détourne pour rire plus à son aise.

A part.

Viens-y donc.
Viens-y donc.

ANGÉLIQUE, *revenant près de lui.*

Ah! ah! petite friponne! tu me menaces!

BOUGINIER, *avec pudeur.*

Moi! mon bourgeois! ah! je vous en prie... je vous en prie...

ANGÉLIQUE, *le prenant par la taille.*

Allons! allons! morbleu! il faut que je t'embrasse.

BOUGINIER, après quelques difficultés, lui saisissant tout à coup la tête et l'embrassant.

Mille tonnerres! je veux bien, mon officier.

ANGÉLIQUE, effrayée et se dégageant avec peine.

Comment? eh bien! eh bien! qu'est-ce donc?

Bouginier tire son harmonica de sa poche et souffle dedans.

ANGÉLIQUE.

Qu'entends-je?

BOUGINIER, d'un air exalté.

Oui, c'est moi, Bouginier... un homme calciné par la passion... O Angélique! me voilà!

ANGÉLIQUE.

Quoi, Monsieur! vous vous êtes permis... vous avez trompé mes parents?

BOUGINIER.

C'est vrai! je me suis permis de les fourrer dedans.

ANGÉLIQUE.

Ah! sortez! sortez! je vous en conjure.

BOUGINIER.

Vous m'en conjurez?... (A part.) Ah ça! mais, elle m'expulse!... elle m'expulse!

ANGÉLIQUE.

Votre présence ici pourrait me compromettre.

BOUGINIER, d'un ton décidé.

Eh bien! écoutez!... je m'en irai, oui, mais dites-moi, ô Angélique, dites-moi que vous n'aspirez qu'au moment.

ANGÉLIQUE.

Au moment de quoi?

BOUGINIER, à genoux, et lui prenant les mains avec passion.

Oh! dites-moi que vous n'aspirez qu'au moment.

ANGÉLIQUE, cherchant à se dégager.

Monsieur Bouginier! vous m'effrayez!

BOUGINIER.

C'est que j'ai la tète hors de moi, j'ai la tête hors de moi.

On entend frapper à la porte.

GIFFLARD, en dehors.

Peut-on entrer?

ANGÉLIQUE.

On vient. (A part.) Dieu! M. Gifflard! sauvons-nous.

BOUGINIER, se levant précipitamment.

Sauve qui *puit*.

Il se réfugie dans la cuisine. Angélique se sauve dans la chambre à gauche et referme vivement la porte sur elle.

SCÈNE XII

BOUGINIER, GIFFLARD.

GIFFLARD, qui a aperçu Angélique.

Bon! on ne m'avait pas trompé, je l'ai entreperçu, mon rival! je l'ai entreperçu, ça me suffit! c'est du propre! ce n'était donc pas à tort qu'on m'avait z'averti qu'un homme s'était z'introduit z'ici d'une manière fallacieuse et abusive pour voir ma future?... ce n'est pas étonnant! je trouve la porte ouverte, on entre dans cette maison, à proprement parler, comme on entrerait dans le marché aux chevaux. Il faut que je m'en explique avec maman Boisseau; tâchons seulement de n'être pas vu de papa Boisseau, qui, à ce qu'il paraît, m'abomine sans me connaître.

BOUGINIER, à part, d'un ton caverneux.

Tu es venu troubler le moment le plus flatteur de ma vie, toi! je te garde une haine...

GIFFLARD, examinant l'appartement.

Et personne dans cette maison!

BOUGINIER, sortant de la cuisine.

Que demande Monsieur?

GIFFLARD.

Ah! voilà la bonne! Je demande madame Boisseau.

BOUGINIER, avec humeur.

Elle est sortie avec son époux.

GIFFLARD.

Tant mieux! (A part.) Il faut que j'en aie le cœur net avant de m'avancer davantage. La bonne! prêtez-moi z'une plume pour écrire un mot.

BOUGINIER, lui indiquant la table à gauche du spectateur.

Voilà... (à demi-voix) mon ami Pierrot! (A part.) Qu'est-ce qu'il va faire?

GIFFLARD, en pliant sa lettre.

Du moins, par ce moyen-là ils sauront ce qui en est... (Remettant la lettre à Bouginier.) Tenez! quand vos chefs rentreront... vous leur remettrez cette lettre, quel que soit son sexe.

BOUGINIER.

Comment?

GIFFLARD.

J'entends, à M. ou à madame Boisseau. (A part.) Moi, je vais me poster dans la rue, et quand l'officier sortira... je le suivrai.

BOUGINIER, mettant la lettre dans sa poche.

Il suffit! j'entends justement M. Boisseau.

GIFFLARD.

M. Boisseau!

BOUGINIER.

Je vais l'avertir qu'on le demande.

Il va dans le fond du théâtre, et disparaît un instant.

GIFFLARD.

Mais non! mais non!... Diable! c'est que je ne veux pas qu'il sache que l'avis vient de moi... Partons! ah! mon Dieu! les voilà, juste de ce côté... Cachons-nous et guettons le moment de m'échapper!... (Il ouvre la porte du fruitier.) Qu'est-ce que c'est que ça? des pommes? bon!...

Il entre dans le fruitier et referme la porte sur lui.

SCÈNE XIII

BOUGINIER, BOISSEAU.

BOISSEAU.

Eh bien! où est-il ce Monsieur?

BOUGINIER.

En voilà une très-bonne, par exemple; il s'est évaporé? voilà sa lettre.

BOISSEAU.

Enfin, n'importe. Il aurait dû attendre; voyons. (Il lit.) « Monsieur Boisseau! (Il paraît que c'est à moi qu'il écrit.) Je crois devoir vous avertir qu'à votre insu, sans doute, un homme s'est introduit chez vous. »

BOUGINIER, à part.

Ah! mon Dieu!

BOISSEAU.

Qu'apprends-je? (Continuant de lire.) « Il y est : on l'a vu entrer. »

BOUGINIER, à part.

Dieu! je suis trahi!

BOISSEAU, continuant de lire.

« Et tout porte à croire qu'il a des intentions criminelles sur la belle Angélique. »

BOUGINIER, consterné et à part.

Où a-t-il pu savoir ça?... c'est à l'étude; ce sont les camarades. Je suis dans la position de Joseph vendu par ses clercs.

BOISSEAU, lisant toujours.

« C'est un homme capable de tout. » Un homme ici!...

On entend un grand bruit dans le cabinet.

Qu'est-ce que c'est que ça? Qui vive?...

BOUGINIER, à part.

Est-ce que nous serions deux? (Haut.) Qui vive?...

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

BOISSEAU, tremblant.

Qui donc ose ainsi se permettre
De pénétrer dans ma maison?
Celui qui m'écrit cette lettre,
Je le vois, avait bien raison.

On entend des planches tomber avec fracas; Gifflard sort du cabinet au milieu d'un déluge de poires et de pommes; une dernière planche lui tombe sur le dos.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, GIFFLARD.

GIFFLARD, se relevant.

Est-ce à monsieur Boisseau lui-même
Que j'ai le plaisir de parler?

BOUGINIER, à part.

Victime de ton stratagème,
Tu ne saurais dissimuler,
Et plus moyen de reculer.

BOUGINIER ET BOISSEAU.

ENSEMBLE

Qui donc ose ainsi se permettre
De pénétrer dans { ma / la } maison?
{ Celui qui m'écrit / Le rédacteur de } cette lettre,
Je le vois, avait bien raison.

GIFFLARD, à part.

Ah ! je crains de me compromettre,
En me nommant dans la maison.
Grand Dieu ! cette maudite lettre
Me fera perdre la raison.

BOISSEAU.

Qui êtes-vous, Monsieur? Quel motif vous porte à vous introduire dans l'intérieur de mon domicile?

GIFFLARD, embarrassé.

Mais... je... je... (A part.) L'occasion n'est pas favorable pour demander une jeune fille en mariage.

BOISSEAU.

Eh bien ! Monsieur !

GIFFLARD.

Je suis venu... je suis venu pour...

BOISSEAU.

Pour?

GIFFLARD, bas à Bouginier.

Es-tu bonne fille?

BOISSEAU.

Qu'est-ce que c'est?... Marguerite!...

GIFFLARD, comme par inspiration.

Eh bien! oui, c'est pour Marguerite.

BOUGINIER, surpris.

Pour moi ?

BOISSEAU, à part.

J'étais sûr que c'était une luronne.

GIFFLARD, bas à Bouginier.

Ne me démens pas... je te ferai un sort !

Il cherche à lui glisser de l'argent dans la main.

BOUGINIER, fièrement.

Comment? un sort? Pourquoi donc est-ce que vous me chatouillez dans la main? Pourquoi donc est-ce que vous me chatouillez dans la main?

Il s'éloigne de Gifflard.

SCÈNE XV

LES MÊMES, MADAME BOISSEAU, *une lettre à la main, entrant par le fond.*

MADAME BOISSEAU.

C'est une horreur ! une abomination ! Elle ne restera pas vingt-quatre heures ici.

GIFFLARD, à part.

Madame Boisseau !

Il se place derrière Bouginier et devant la fenêtre de la cuisine.

BOISSEAU.

Qu'est-ce qu'il y a? voyons! qu'est-ce qu'il y a encore?

MADAME BOISSEAU.

Il y a... il y a... Voici une lettre de madame Vergeois. Écoutez ! (A Bouginier.) Et vous aussi, mademoiselle !

BOUGINIER, à part.

Encore une lettre! Ah! ça! mais, c'est donc la boîte aux lettres que cette maison-ci?...

MADAME BOISSEAU, lisant.

« Ma chère amie, j'ai pris des renseignements sur la conduite qu'avait tenue Marguerite depuis qu'elle est sortie de chez moi. » (A Bouginier.) Ceci vous regarde. Ceux qu'on m'a donnés ne sont rien moins que favorables ; il paraît que la malheureuse... »

BOUGINIER.

Comment, la malheureuse?

MADAME BOISSEAU.

Taisez-vous! (Lisant.) « Il paraît que la malheureuse est déjà mère... »

BOUGINIER, à part.

Je suis mère !...

MADAME BOISSEAU, continuant de lire.

« Et sur le point de l'être encore ; voilà ce que je viens d'apprendre, et je crois devoir, etc. »

BOUGINIER, feignant l'indignation.

Voilà une calomnie, par exemple!... En voilà une !...

MADAME BOISSEAU.

Et quel est-il ce beau séducteur de l'innocence?

BOISSEAU, montrant Gifflard.

Le voilà! du moins j'aime à le croire.

MADAME BOISSEAU.

Que vois-je! M. Gifflard ?

BOUGINIER, à part et d'un air triomphant.

Gifflard! mon abominable rival! (Haut.) Eh bien! oui, je l'avoue. Voilà mon trompeur... mais il m'a promis mariage.

MADAME BOISSEAU.

Mariage?...

GIFFLARD, passant près de madame Boisseau.

Ah! madame Boisseau! pouvez-vous croire ce que... la circonstance... je venais pour... enfin...

BOUGINIER, à part et avec satisfaction.

Patauge! patauge! va! je te précipite dans le fin fond de l'abîme que tu as creusé sous toi.

BOISSEAU.

Comment! c'est là ce Gifflard que vous vouliez pour gendre? le séducteur de Marguerite, le père de ses enfants?...

GIFFLARD.

Permettez, permettez! il y a dans tout ceci *cacaphonie!*... cette fille m'est totalement étrange. La preuve, demandez-moi son nom et je ne pourrai pas vous le dire.

BOISSEAU.

La preuve est jolie! A l'instant ne m'avez-vous pas avoué vous-même?...

BOUGINIER, d'un ton impérieux.

Dis donc, marchand de bestiaux, oseras-tu nier que tu m'as horriblement abusée en Normandie?

GIFFLARD, le menaçant du poing.

Malheureuse! rendez grâce au sexe dans quoi la nature vous a fait naître... puisqu'on m'y force...

BOUGINIER.

Encore des mensonges!... c'est un gros faux!... (criant de toutes ses forces) c'est un gros faux!...

BOISSEAU.

Au fait! au fait!

GIFFLARD.

Pardon de l'expression, je ne puis pas épouser votre fille, il y a ici un amant caché.

BOISSEAU ET MADAME BOISSEAU.

Un amant !

BOUGINIER, à part, en allant à la cuisine.

Heureusement que je suis à l'abri du soupçon, maintenant que je suis mère.

Il chante.

Que je suis heureux d'être mère !

MADAME BOISSEAU.

Quoi qu'il en soit, je chasse Marguerite à l'instant.

BOUGINIER.

Me chasser ! ah ! mais un instant ! on a huit jours, on a huit jours, je ne m'en irai pas, je ne sortirai que le 26, je ne sortirai que le 26 !

Il entre furieux dans la cuisine, jette les assiettes par terre, et après qu'il est hors de vue, on entend encore briser de la vaisselle.

MADAME BOISSEAU, criant.

C'est une horreur ! c'est une abomination !

BOISSEAU.

Elle détériore mon mobilier.

SCÈNE XVI

MADAME BOISSEAU, BOISSEAU, GIFFLARD.

GIFFLARD.

Je vous le répète, il y a ici un amant caché.

BOISSEAU.

M. Gifflard ! vous allez me faire sortir de mon ca-

ractère !... J'estime et j'honore les marchands de chevaux; ils sont pleins de probité et de politesse; mais je suis forcé de vous dire que vous en avez menti (appuyant), vous en avez menti.

GIFFLARD, avec dignité.

Vieillard! vous êtes hors d'âge, ne nous emportons pas! cet amant, il est là...

BOISSEAU.

C'est un mensonge.

GIFFLARD.

C'est un officier.

MONSIEUR ET MADAME BOISSEAU.

Un officier!...

BOISSEAU, riant.

J'y suis!...

MADAME BOISSEAU.

Et cet officier... le voilà.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, ANGÉLIQUE, *en costume ordinaire.*

ANGÉLIQUE.

Eh! bon Dieu! quel tapage!

GIFFLARD.

Que vois-je? elle était avec lui!.....

MADAME BOISSEAU.

Il n'y a pas ici d'autre officier que ma fille!

GIFFLARD.

Comment? votre fille, officier? j'en reste incompréhensible.

BOISSEAU.

Ma fille doit jouer ce soir un proverbe en officier; c'est elle que vous avez vue.

GIFFLARD.

Est-il possible? ah! Mademoiselle! ah! Monsieur Boisseau! ah! Madame! vous voyez le marchand de chevaux le plus confusionné... Un mot peut tout expliquer.

BOISSEAU, criant comme un homme qui a perdu la tête.

Je commence à avoir des explications par-dessus la tête; je ne comprends plus rien à la filiation des choses.

GIFFLARD, s'efforçant de crier plus fort que lui.

M. Boisseau! M. Boisseau! vous avez besoin d'une réparation.

MADAME BOISSEAU.

Oui, Monsieur!..... et d'une complète!

GIFFLARD.

Je vous offre d'épouser votre fille.

BOISSEAU.

Désolé... désolé..., mais impossible.

MADAME BOISSEAU.

Impossible? et pourquoi, s'il vous plaît?

BOISSEAU.

Parce que M. Célestin Bernard...

MADAME BOISSEAU ET ANGÉLIQUE.

Célestin Bernard!!!

BOISSEAU, hors de lui.

Elle épousera Célestin Bernard. Voilà mon dernier mot, je suis bon père... mais je suis dans un état déplorable. Maintenant, que le diable vous emporte

tous, ma fille, ma femme et les deux prétendus! J'ai la tête... je ne vois plus clair...

Il porte ses mains à son front et ferme les yeux.

ANGÉLIQUE, qui avait remonté le théâtre.

Maman! maman! voilà tout le monde...

MADAME BOISSEAU.

Très-bien! voyons! voyons! occupons-nous tous du service. Angélique! porte le potage!... moi, la la gibelotte et les épinards; vous, Monsieur, le bœuf.

BOISSEAU, MADAME BOISSEAU, ANGÉLIQUE.

Air *des Blouses.*

Allons! allons, le repas nous appelle,
Hâtons-nous tous! nos instants sont comptés.
Qu'ici chacun fasse preuve de zèle
Et rejoignons enfin nos invités.

SCÈNE XVIII

GIFFLARD, puis BOUGINIER, *sortant de la cuisine, dans son premier costume.*

GIFFLARD, d'abord seul.

Eh bien! ils sont honnêtes! ils vont dîner, et ils me laissent là comme un cheval de réforme!

BOUGINIER, furieux.

Ah! ah! maintenant à nous deux! infâme débitant de quadrupèdes!

GIFFLARD, à part.

Tiens! la fille en costume humain? tout le monde se déguise donc dans cette maison? (Bouginier va fermer

toutes les portes d'un air furieux.) Qu'est-ce que vous faites donc, la fille !

BOUGINIER, revenant et lui prenant le bras.

Il n'y a pas de : la fille !

GIFFLARD, reculant.

Marguerite ! Marguerite ! eh bien !

BOUGINIER.

Il n'y a pas de Marguerite ici. Elle est anéantie !

GIFFLARD.

Je ne vous comprends pas.

BOUGINIER.

Répondez !

GIFFLARD.

A quoi ?

BOUGINIER.

Êtes-vous dans l'intention d'épouser Angélique ?

GIFFLARD.

Parbleu ! cette question !

BOUGINIER.

En ce cas, mon ami, nous allons passer dans le jardin, et nous amuser à nous jeter à la figure des petits volants de plomb (tirant une paire de pistolets de ses poches) avec ces deux raquettes que voilà !...

GIFFLARD.

Un duel avec la bonne !... quelle bouffonnerie sanguinaire !

BOUGINIER, l'entraînant.

Allons, allons ! il n'y a pas à tortiller...

GIFFLARD.

Marguerite, êtes-vous folle ?

BOUGINIER.

Non ! mais je suis fou.

GIFFLARD.

Fou?

BOUGINIER.

Fou! fou de mon Angélique.

GIFFLARD.

Grand Dieu! quoi! vous seriez un homme, ô Marguerite!

BOUGINIER.

Jusqu'à présent je m'en suis flatté, et pour vous le prouver, j'ai là...

GIFFLARD, *vivement.*

Laissez! laissez!

BOUGINIER, *se fouillant.*

L'acte de mariage qui m'unit à mademoiselle Marie-Augustine...

GIFFLARD.

Eh! qu'est-ce que ça me fait?

BOUGINIER.

A mademoiselle Marie-Augustine-Angélique Boisseau.

GIFFLARD.

Elle est mariée?

BOUGINIER.

Avec moi, Hector-Alcide Bouginier.

GIFFLARD.

Quel événement! voilà cet amant dont on m'avait parlé! Mariée?

BOUGINIER.

Secrètement. (*A part.*) Il donne dedans! c'est très-bien!

GIFFLARD, *avec beaucoup de flegme.*

Il est étonnant que madame Boisseau, en m'offrant

la main de sa fille, ait négligé de m'instruire de cette particularité.

BOUGINIER.

On vient ! silence et respect ! vous savez ce que vous avez à dire ! (*A part.*) A Célestin Bernard à présent !

Il sort par la porte qui est entre la cuisine et le fond du théâtre.

SCÈNE XIX

GIFFLARD, BOISSEAU, MADAME BOISSEAU, ANGÉLIQUE, *et plusieurs* CONVIVES, *tenant tous une serviette à la main, et entrant par le fond.*

CHOEUR.

AIR *de Bonaparte à Brienne.*

C'est vraiment effroyable,
C'est vraiment une horreur...
A jeun quitter la table,
C'est avoir du malheur.

GIFFLARD.

Vous avez déjà fini de dîner !

BOISSEAU, piétinant comme un homme qui est fort incommodé.

Joli dîner ! à peine avions-nous mangé des épinards que je ne sais ce qui prend à la plupart des convives..., ils deviennent fous... Voilà qu'ils se lèvent tous comme des ahuris, les uns grimpent dans la maison et frappent à toutes les portes; Célestin Bernard, tout le premier, lui qui était assis auprès de ma fille encore..., il disparaît, il court, je cours après lui... il était déjà dans la rue...

Boisseau fait volte-face tout d'un coup et se sauve par la porte du fond, au grand étonnement de tout le monde.

SCÈNE XX

GIFFLARD, MADAME BOISSEAU, ANGÉLIQUE, CONVIVES.

MADAME BOISSEAU.

Qu'a donc M. Boisseau ?... il se sauve...

GIFFLARD.

Comme un cheval échappé.

MADAME BOISSEAU.

N'importe ! je suis furieuse de la conduite de mon protégé ; M. Gifflard ! ma fille est à vous.

GIFFLARD.

A moi ?

ANGÉLIQUE, avec dépit.

Ah ! maman !

GIFFLARD.

Comment à moi, puisqu'elle est déjà mariée ?

TOUS.

Mariée !...

MADAME BOISSEAU.

Expliquez-vous, Monsieur ! vous avez des lubies, vous extravaguez.

GIFFLARD.

Oui, elle est mariée secrètement, et son époux (Bouginier paraît à la porte du fond, et souffle une gamme dans son harmonica) le voilà ! c'est M. Alcide-Hector Bouginier, époux de mademoiselle Angélique Boisseau.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, BOUGINIER, PUIS BOISSEAU.

BOUGINIER.

Vous voyez que c'est lui qui nous unit.

BOISSEAU, rentrant.

Je n'y suis plus du tout... je deviens fou... je suis ébloui... il me passe devant les yeux une foule d'images inconvenantes... une fille ! Quel est ce monsieur?

MADAME BOISSEAU.

Un clerc d'huissier, un saute-ruisseau !

BOUGINIER.

Et c'est en cette qualité que je viens de faire embarquer pour Sainte-Pélagie M. Célestin Bernard que je guettais au passage.

BOISSEAU.

Quoi ?

BOUGINIER.

Et je viens officiellement vous demander la main de votre fille. (Il tourne sur lui-même comme pour se faire voir.) Voyez ! examinez !

GIFFLARD, au comble de l'étonnement.

Ah ça, mais vous n'êtes donc pas mariés ?

BOUGINIER.

Nous ne sommes pas mariés, c'est vrai, mais nous pouvons l'être... Il y a à Paris une foule de gens qui ne sont pas mariés, mais qui peuvent l'être d'un jour à l'autre... je vous citerai mademoiselle et moi... (Se retournant en riant vers Boisseau qui paraît d'abord surpris, et finit par

rire aux éclats avec Bouginier.) Ah mais, il est stupide, le marchand de chevaux! pardon de l'expression! mais, parole d'honneur, il est stupide, il est à encadrer, à empailler, à mettre sous verre, lui et son raisonnement. Ah! ah! ah!

GIFFLARD, avec embarras.

Le fait est que...

MADAME BOISSEAU.

Monsieur Boisseau, toutes réflexions faites, je crois que ce qu'il y a de mieux...

BOISSEAU.

Comment? un clerc d'huissier? sans le sou?

BOUGINIER, à part.

Gros cupide! (Haut.) Oh! si ce n'est que ça, je vous dirai que le père Bouginier est en marché avec mon patron pour qu'il me cède son étude.

BOISSEAU.

A cette condition-là, je consens à vous accepter pour... (Il cherche le mot.)

BOUGINIER, après avoir attendu un instant.

Enfin! n'importe! ne cherchez pas... vous ne trouveriez pas le mot.

MADAME BOISSEAU.

Air de *Masaniello*.

Ma fill', grâce à ce mariage,
Tous mes vœux vont être accomplis,
Mais pour être heureuse en ménage,
Suis mon exemple et mes avis.
Oui, fais toujours comme ta mère,
Et ton mari sera bientôt.....
Tiens, me voilà comme ton père,
Je ne peux pas trouver le mot.

BOISSEAU.

Vous qui prodiguez vos paroles
Pour soutenir des vérités,
Et vous qui fait's des protocoles
Comme on fait des petits pâtés,
Il est temps que d'une voix forte
On vous dis' votre fait tout haut :
Vous êtes tous... enfin, n'importe !
Je ne peux pas trouver le mot.

ANGÉLIQUE.

Un galant rempli d'assurance,
Eût-il même beaucoup d'esprit,
Perd son temps et son éloquence,
S'il ne croit pas à ce qu'il dit ;
Mais un amant discret et tendre,
Dont le cœur seul parle tout haut,
Quand il veut se faire comprendre,
N'a pas besoin d' trouver le mot.

GIFFLARD.

Je n' sais pas comment on appelle
L'état présent : c'est un chaos;
Nous avons l'hiver sans qu'il gèle,
D'la tranquillité sans repos ;
C'n'est pas richess', c' n'est pas misère,
C'n'est pas du froid, c' n'est pas du chaud,
C'n'est pas la paix, c' n'est pas la guerre...
Je ne peux pas trouver le mot.

BOUGINIER, au public.

Les auteurs qui redout'nt les chutes,
Craign'nt de n'en dir' jamais assez :
Ah! si nous parlions à des brutes,
Nous pourrions dire : applaudissez !

(Il parle.) Mais....

Vous avez trop d'intelligence,
Pour ignorer ce qu'il nous faut,
Il n'est pas besoin, je le pense,
Messieurs, de vous dire le mot.

FIN DE MADEMOISELLE MARGUERITE.

PROSPER ET VINCENT

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 9 novembre 1833.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LAUZANNE

PERSONNAGES

PROSPER, officier, fils adoptif de Rigault [1].
VINCENT, garçon herboriste [1].
RIGAULT, rentier [2].
DROUILLET, ancien marchand de draps [3].
POTARD, herboriste [4].
TARTEMPONT, chasseur de la garde nationale [5].
ANTOINE, domestique de Rigault [6].
MADAME RIGAULT, femme de Rigault [7].
SOPHIE, fille de Drouillet [8].
FANNY, jeune Anglaise [9].
UN CAPORAL ET SIX CHASSEURS DE LA GARDE NATIONALE.

La scène se passe à Paris :

Au 1er acte, sur la place publique, devant la maison de M. Drouillet et de Potard.

Au 2e acte, chez Rigault.

1. M. Vernet. — 2. M. Alexis. — 3. M. Cazot. — 4. M. Prosper. — 5. M. Charlet. — 6. M. George. — 7. Mademoiselle Flore. — 8. Mademoiselle Clara-Stéphany. — 9. Mademoiselle Jolivet.

PROSPER ET VINCENT

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une place publique. A gauche, au premier plan, la boutique de Potard, dont la porte donne sur la scène et dont la fenêtre fait face au public; sur les deux façades, une enseigne portant: *Herboristerie de Potard.* La porte et la fenêtre sont entourées d'herbes de toute espèce; une planche servant d'appui à la fenêtre est également chargée d'herboristerie. Deux grands sacs de graines sont de chaque côté de la porte. — Au second plan, à gauche, la maison de Drouillet. — A l'arrière du troisième plan, un corps du bâtiment avançant jusqu'aux deux tiers du théâtre, mais disposé de manière à laisser vide la troisième rue. — A droite, les deux premiers plans sont occupés par une maison bourgeoise. L'espace resté libre entre cette maison et le manteau d'Arlequin est supposé former un cul-de-sac. — Il fait petit jour.

SCÈNE PREMIÈRE

VINCENT, *dans la boutique, occupé à ranger les herbes sur la fenêtre.*

Il ne fait pas encore jour... Et voilà déjà que j'ouvre la boutique. Pauvre malheureux garçon herboriste que tu es, va!... Infortuné Vincent! (Il prend plusieurs paquets d'herbes.) Ici, ma camomille! là, ma racine de guimauve!... Oui, je suis malheureux, car j'aime... j'aime une jeunesse, et son père, M. Drouillet, sous prétexte qu'il est ancien marchand de draps et qu'il

a de la fortune, monsieur ne veut pas entendre parler de moi, ni en bien, ni en mal? (Avec indignation.) Et un homme comme ça est sergent dans la garde nationale!... où allons-nous? où nous conduit-on? Qu'est-ce que j'ai fait de mes têtes de pavots? (Criant d'un air effrayé.) J'ai perdu mes têtes de pavots! ah! non : les voilà! (Quelques pavots roulent par terre, il marche dessus en voulant les ramasser.) Allons, bon! v'là que j'marche dessus à présent... Je foule aux pieds les choses les plus sacrées... Mademoiselle Sophie n'a pas encore paru à sa fenêtre... son père est de garde, ça me donne l'espoir que je pourrai jaser avec elle... (Il sort de la boutique.) Mais il est si matin!... il n'y a de levé, dans la nature entière, que les laitières, les moineaux francs et les garçons herboristes!... Voilà mon étalage fait! maintenant il faut aller balayer la boutique! autre turpitude!...

SCÈNE II

VINCENT, PROSPER, *entrant par le troisième plan à gauche. Il est enveloppé d'un large manteau bleu; il frappe à la porte de la maison qui est à droite, on la lui ouvre et il entre.*

VINCENT.

La voisine d'en face reçoit des visites de bonne heure. (On entend dans la coulisse la voix de Drouillet qui dit : Par ici! par ici!) J'entends le père Drouillet qui fait de l'ordre public! Je ne veux pas le voir; chaque fois que je me trouve avec lui, ce chef de patrouille me dit des choses déplacées, au sujet de mon amour pour sa fille...

Il rentre.

SCÈNE III

DROUILLET, TARTEMPONT, UN CAPORAL ET SIX CHASSEURS DE LA GARDE NATIONALE.

DROUILLET.

Je vous dis qu'il est passé par là.

TARTEMPONT.

Mais êtes-vous bien sûr que nous n'ayons pas perdu sa trace, monsieur Drouillet?

DROUILLET.

Appelez-moi *sergent!* nous sommes sous les armes. Je ne vous appelle pas M. Tartempont... quand j'ai l'agrément de vous parler, je me sers de l'expression de *chasseur*, servez-vous de l'expression de *sergent!* je vous appelle *chasseur*, appelez-moi *sergent.*

TARTEMPONT.

Eh bien ! sergent !...

DROUILLET.

Très-bien.

TARTEMPONT.

Je crois que nous avons manqué notre homme.

DROUILLET.

Puisque je vous dis qu'il a pris par là !... (montrant le premier plan à droite), et que c'est un cul-de-sac, par où voulez-vous qu'il sorte ?

TARTEMPONT.

Oui, mais comme je suis sûr qu'il a pris par là... (montrant le troisième plan à droite) et que c'est une rue, je vous dis qu'il nous a échappé ; c'était son jeu.

DROUILLET, avec importance.

Ce que vous dites là, chasseur, est d'une parfaite justesse, et décèle en vous une grande connaissance du cœur humain; mais qu'est-ce que ça prouve?

TARTEMPONT.

Ça prouve que depuis une heure vous nous faites patauger dans des rues malpropres, et tout ça pour nous amener devant votre porte.

DROUILLET.

Chasseur, vous êtes injuste! cet homme que nous poursuivons avait-il un manteau bleu, comme un facteur? ou n'avait-il pas de manteau bleu?

TARTEMPONT.

Eh bien! oui, il avait un manteau bleu... après?

DROUILLET.

Eh bien! un homme qui court les rues, la nuit, avec un manteau bleu, comme un facteur, est nécessairement un homme qui a des vues répréhensibles; et si nous ne l'attrapons pas, c'est peut-être un très-grand malheur pour la société.

TARTEMPONT.

Moi, je suis d'avis de retourner au poste.

TOUS LES CHASSEURS.

Oui, oui, retournons au poste.

DROUILLET, avec autorité.

On ne délibère pas sous les armes...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SOPHIE, *paraissant à la fenêtre et se retirant aussitôt.*

SOPHIE.

Mon père!

DROUILLET.

C'est toi, ma fille? levée si matin?

SOPHIE.

Vous rentrez déjà?

DROUILLET.

Non, mon enfant, c'est que nous poursuivons un individu diablement suspect, va!

SOPHIE.

Qu'a-t-il donc fait?

DROUILLET.

Ce qu'il a fait?... Il est signalé à l'autorité comme coupable de l'enlèvement d'une jeune Anglaise. J'étais au poste, lorsqu'un sergent de ville vint nous dire qu'on l'avait aperçu dans le voisinage. Je me mets sur la porte, les mains dans les goussets, et en fredonnant comme un sous-officier... qui ne se doute de rien, lorsque je vois arriver un homme qui s'approche de moi et éternue de la manière la plus indiscrète à six pouces de ma figure, et sans la nécessité où je me suis vu de détourner la tête, pour échapper à son impolitesse, je le saisissais... ma parole d'honneur! je le saisissais. Cependant... j'ai un soupçon... il m'a semblé connaître cette atroce figure. Je n'ai pas pu éclaircir mes doutes, car le

drôle s'est éloigné rapidement... mais j'ai fait sortir mes hommes, et nous le poursuivons depuis une heure. Tu n'aurais pas vu passer un homme avec un manteau bleu... comme un facteur?

SOPHIE.

Non, mon père!... Pauvre jeune homme! s'il a enlevé cette demoiselle, c'est qu'il l'aime sans doute.

DROUILLET.

La belle raison!... Ceux qui enlèvent des montres et des pains de sucre, c'est parce qu'ils les aiment aussi... ce n'en sont pas moins des mal intentionnés. (En riant, aux gardes nationaux.) Elle est d'une grande naïveté, ma fille! elle a des raisonnements quelquefois fort drôles. (Les gardes nationaux rient.) On ne rit pas sous les armes! (A Sophie.) Allons! rentre chez toi! et surtout ne cause pas avec ce petit mauvais sujet de Vincent... Tu sais que je le déteste... s'il te parle, ferme ta fenêtre!... je vais continuer mon devoir... retournons au poste. Garde à vous! portez arme!... arme bras! par le flanc droit, droite!... marche!

Ils sortent par la gauche.

SCÈNE V

PROSPER, *sortant avec précaution de la maison à droite*, *puis* FANNY.

PROSPER, après s'être assuré que les gardes nationaux se sont éloignés.

Venez, chère Fanny! ne craignez rien!

FANNY.

Ah! my dear Prosper! je étais tremblante, je volais retorner chez my Father... mon père.

PROSPER.

Y pensez-vous? perdre ainsi le fruit de notre témérité? rappelez-vous donc les faits!... Mon régiment part pour l'Afrique; forcé de m'éloigner de vous, la violence de mon amour, jointe au chagrin de vous avoir quittée, avaient exalté mon esprit au point d'éveiller la sollicitude de mes chefs. Mon désir le plus vif était de trouver un prétexte pour revenir à Paris, pour vous revoir, lorsque je reçus une lettre de monsieur et madame Rigault, mes parents adoptifs, mes bienfaiteurs.

FANNY.

Vos bienfaiteurs!... vous ne étais donc pas leur fils?

PROSPER.

Non, et maintenant je ne dois plus vous le cacher... Ils eurent un fils qui faisait la joie de madame Rigault, qui réalisait le rêve de toute son existence. Ma mère fut sa nourrice. Bientôt l'enfant mourut. M. Rigault, instruit de cette fatale nouvelle, accourut chez ma mère; il lui dit que madame Rigault était fort malade, qu'elle ignorait la mort de son fils, et comme ma mère avait elle-même deux enfants jumeaux, il la conjura, les larmes aux yeux, de lui confier un de ses enfants qu'il ferait passer pour le sien. Ma mère était pauvre, M. Rigault assurait mon avenir; elle crut devoir consentir dans mon intérêt à cette substitution; madame Rigault, qui me croit son fils, me chérit comme une mère; son mari n'a jamais eu le courage de la désabuser, et il y a fort peu de temps qu'il m'a confié ce secret.

FANNY.

J'avais compris... beaucoup.

PROSPER.

Et comme je vous le disais, monsieur et madame Rigault m'ont écrit à Alger qu'ils m'ont choisi une épouse : lire cette lettre, obtenir un congé et m'embarquer, fut l'affaire d'un moment. J'arrive, je me présente chez votre père ; il refuse de me voir. Alors, pour contraindre nos deux familles à notre mariage, je prends un parti romanesque, désespéré, je vous enlève : depuis trois jours, vous êtes cachée dans cette maison ; mais votre évasion a été signalée à l'autorité : il faut changer de quartier, je vais vous conduire chez la mère d'un de mes amis, vous y serez en sûreté, jusqu'à ce que nous soyons d'accord avec nos parents ; et c'est au moment où nous touchons au port que vous voudriez détruire toutes mes espérances !

FANNY.

Oui... mais je tremblais toujours... plus que *my* absence devient grande, plus que je me sentais bien copèble... Mon père... il me donnait son malédiction... Et le monde, il calomniait le pauvre Fanny.

PROSPER.

Le monde ? Avez-vous donc cessé un instant d'être l'objet de tous mes respects, comme vous l'êtes de mon amour ? Mais de grâce, hâtons-nous ! Heureux si nous pouvons trouver une voiture à l'heure qu'il est. .

SCÈNE VI

SOPHIE, *à la fenêtre*, PROSPER, FANNY.

SOPHIE, *à part.*

Est-ce une erreur? c'est la voix de Vincent !

FANNY.

Allons ! je suivais vous...

PROSPER.

Air : *Gymnasiens, remettons à quinzaine.*

Rassurez-vous, comptez sur ma tendresse,
Ne craignez rien, fiez-vous à l'amour !
Mais hâtons-nous surtout, car le temps presse,
Voici bientôt le jour.

Il emmène Fanny par la main vers la coulisse par laquelle il est entré ; au moment où il a disparu, mais sans que Fanny ait cessé d'être en vue du spectateur, on entend Drouillet crier, en dehors : *Il doit être par ici !*

FANNY, entraînant Prosper du côté opposé.

O mon ami ! la fuite est impossible !
Venez par là ! voyez ! on suit nos pas !
Ah ! je frémis ! c'est un supplice horrible !
A ce chagrin je ne survivrai pas.

Ils sortent par la dernière coulisse à droite, de manière à ce que l'ensemble soit chanté par eux après leur sortie.

ENSEMBLE

SOPHIE, à part.

Mon cœur palpite et la crainte l'oppresse ;
Est-ce donc là me payer de retour ?
Une autre a-t-elle obtenu sa tendresse ?
Trahit-il mon amour ?

PROSPER.

Rassurez-vous....., etc.

FANNY.

Oui, je vous suis, je tiendrai ma promesse.
Mon Dieu ! pardonne à mon fatal amour ;
Dérobe-nous au danger qui nous presse.
Voici bientôt le jour.

Pendant la ritournelle de l'air, on entend dans la boutique de Potard le bruit de la chute d'un vase de verre.

SCÈNE VII

SOPHIE, *toujours à la fenêtre.*

Est-il possible, mon Dieu? après toutes les promesses qu'il m'a faites!... Quelle est cette femme avec laquelle il s'éloigne?... (Elle appelle du côté opposé par lequel Prosper s'est éloigné.) Monsieur Vincent!... monsieur Vincent!...

Il fait tout à fait jour.

SCÈNE VIII

SOPHIE, *à la fenêtre,* VINCENT, *sortant de la boutique de Potard.*

VINCENT.

Qui est-ce qui m'appelle?...

SOPHIE, à part.

Ah! je respire! Je m'étais trompée. (Haut.) C'est moi.

VINCENT.

C'est vous, mademoiselle Sophie!... Comment va la santé, mademoiselle Sophie?

SOPHIE.

Très-bien, Monsieur Vincent!... et vous?

VINCENT.

Moi? je vas comme un homme entièrement démoralisé, mademoiselle Sophie! Je viens de casser le bocal à la farine de moutarde; il en est tombé dans tout ce qui est possible, jusque dans le café de monsieur Potard, que je rédigeais dans ce moment-

là ; j'ai remué, j'ai remué... A l'œil ça ne paraît pas trop, mais au goût, je crains qu'il ne s'en aperçoive... et c'en serait fait de moi... car il est féroce, cet homme... Je n'ai jamais vu un herboriste plus féroce que celui-là...

SOPHIE.

Il n'en a pourtant pas l'air.

VINCENT.

Mamzelle Sophie ! si ça n'était pas abuser de votre complaisance, je vous prierais de m'ouvrir la porte ; je voudrais vous parler de ma flamme ; et par la fenêtre c'est incommode.

SOPHIE.

Mon père m'a défendu de vous recevoir.

VINCENT.

C'est indigne !

SOPHIE.

Mais il ne m'a pas défendu de sortir, attendez un peu, je descends.

Elle ferme sa fenêtre.

VINCENT, avec joie.

Vous descendez ! (Il redescend la scène.) Elle descend ? elle descend pour moi ! pour moi, Vincent ! Vincent, garçon herboriste !... Elle, fille d'un riche sergent de la garde nationale !! Et moi qui croyais que l'événement de la farine de moutarde était un présage funeste pour toute la journée ! (D'un air capable.) Je me suis complétement abusé ! Cet accident ne peut nullement influer sur mon avenir.

SOPHIE, sortant de chez elle.

Me voilà ! j'ai bien à vous parler... allez ! c'est pour cela que je me suis levée si matin.

VINCENT, d'un ton caressant.

Ah ! parlez ! parlez !

SOPHIE.

J'ai de bien mauvaises nouvelles à vous donner.

VINCENT.

Comment ?

SOPHIE.

Je pars aujourd'hui même.

VINCENT.

Pour où aller, grand Dieu ?

SOPHIE.

Pour aller passer quelque temps dans la famille de mon prétendu.

VINCENT.

Qu'entendez-vous par votre prétendu ?

SOPHIE.

Un jeune homme que je ne connais pas ; le fils d'un monsieur qui est notre parent éloigné, et qui est héritier avec mon père d'une succession qui allait donner lieu à un grand procès entre eux, lorsqu'ils sont convenus de marier leurs enfants pour ne pas plaider... concevez-vous ça ?

VINCENT.

Mais où votre père a-t-il la tête ?... Voilà ce que je me demande jour et nuit. Je voudrais savoir où cet homme-là a la tête... Qu'est-ce qu'il dit ?

SOPHIE.

Il dit que vous n'avez rien (mouvement d'assentiment de Vincent) et que vous êtes né dans l'obscurité.

VINCENT, d'un air scandalisé.

Comment ? dans l'obscurité ?... Je suis venu au monde à trois heures de l'après-midi, le 16 de mai...

SOPHIE, l'interrompant.

Mon Dieu ! que vous êtes terrible, monsieur Vincent ! vous prenez tout au pied de la lettre !

VINCENT.

Vous dites : dans l'obscurité.

SOPHIE.

Mon père veut dire que votre famille n'est pas connue.

VINCENT, fièrement.

Pas connue ?... pas connue ? Qu'il s'adresse au Cateau... où je suis né, au Cateau, près Cambray (dont Fénelon fut archevêque à son époque), qu'il entre au Cateau ; qu'il interroge la première personne venue ! (n'importe l'âge, quand elle n'aurait que trois ans.) Qu'il demande madame Vincent, tout le monde lui dira : Monsieur ! c'est vrai ! la mère est décédée, mais si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire... son fils est à Paris, où par les grandes protections qu'il avait, il est entré garçon herboriste chez monsieur Potard, telle rue, tel numéro... Et il viendra dire que mon nom n'est pas connu !!! ceci est de la plus insigne mauvaise foi... Je vais plus loin... je dis que mon nom, à moi, mon nom de Vincent est plus connu que le sien... de Drouillet... Je puis citer des documents historiques sur les Vincent, tandis que je défie votre père de me citer rien de semblable touchant les Drouillet... D'abord, nous avons le tabac *Saint-Vincent*, qui jouit de la considération générale ; je n'ai jamais ouï parler du tabac *Saint-Drouillet*. Il est parfaitement inconnu. Ensuite nous avons *Vincent de Paul*, qui a inventé les Enfants-Trouvés... On n'a jamais entendu parler de

Drouillet de Paul, qui ait établi le moindre hôpital. (D'un air posé et important.) Je vous laisse à tirer les conséquences, Sophie !

SOPHIE.

Tout ce que vous me dites là m'afflige, me désespère...

VINCENT, se rapprochant d'elle avec sentiment.

Oh ! ce n'est pas mon dessein... Mais quand je vois l'injustice d'un drapier... je sens qu'il y a du sang flamand dans mes veines... On ne connaît pas les Flamands.

SOPHIE.

Mais, voyons ! N'auriez-vous pas un parent qui pourrait parler à mon père ?

VINCENT.

Non !... c'est-à-dire, si... J'ai bien un frère, un frère jumeau, mais je ne l'ai jamais connu. Ma mère m'en a quelquefois parlé... mais d'une manière si singulière, que j'ai lieu de penser que cette excellente femme l'a confié aux soins paternels du Gouvernement, dès sa plus tendre enfance...

SOPHIE, vivement.

Quoi !... elle l'aurait...

VINCENT, avec gravité.

L'établissement de Vincent de Paul n'a pas été inventé pour les quadrupèdes... Sophie !

AIR du vaudeville de *Préville et Taconnet.*

C'est une armoire, un vaste magasin,
Qu'il a fondé dans le but le plus sage ;
C'est un'bibliothèque, enfin,
Où chacun a le droit d' déposer son ouvrage ;
Or, si ma mèr', d'après ce que l'on croit,

Remit son œuvre à des soins tutélaires,
Certe, elle était d'autant plus dans son droit,
Qu'elle en avait deux exemplaires.

Du reste, ce que j'en dis... ça n'est peut-être pas vrai... j'en jurerais bien, mais je ne le parierais pas. Enfin votre père nous sépare aujourd'hui, voilà le fait. (Avec force.) Quand je disais que ce bocal de farine de moutarde me serait funeste !... hein ? (Sophie va vers le fond.) Jamais ça ne manque, ces choses-là ! Règle générale, si en vous levant vous renversez de la farine de moutarde, c'est fini... tout vous manque, tout vous craque.

SOPHIE.

Dieu ! mon père qui revient !

VINCENT, remontant la scène d'un air effrayé.

Mon bourreau !... le voilà !... en grande tenue ! tenons-nous à l'écart et cachons-lui mon aversion !

Il se place devant la fenêtre et range des herbes.

SCÈNE IX

VINCENT, SOPHIE, DROUILLET.

DROUILLET, à part.

Qu'est-ce que c'est ?... qu'est-ce que c'est ? Vincent ici ? quand je viens de le rencontrer avec une femme ! (A Sophie.) Pourquoi êtes-vous sortie, Sophie ?

SOPHIE, embarrassée.

Mon père !...

DROUILLET.

Rentrez, je vous prie ; vous savez que je vous avais défendu de vous trouver jamais avec ce... avec mon-

sieur Vincent, enfin... (A Vincent.) J'ai à vous parler, à vous, galant herboriste !

VINCENT, à part.

Moi aussi, j'ai à te parler... j'en ai gros sur le cœur.

DROUILLET.

Allez, ma fille ! allez !

Sophie s'est rapprochée de Vincent avant de rentrer chez elle; sur un geste impératif de son père, elle rentre, Vincent la suit de l'œil.

VINCENT, à Sophie, à demi-voix et avec colère.

On ne connaît pas les Flamands !

Il continue à s'occuper de ses herbes.

SCÈNE X

VINCENT, DROUILLET.

DROUILLET, avec finesse.

Vous voilà donc dans ce quartier-ci, maintenant ?

Vincent regarde autour de lui comme pour savoir à qui Drouillet parle.

VINCENT.

Que voulez-vous dire, monsieur Drouillet ? que voulez-vous dire ?

DROUILLET.

Je vous dis : vous voilà donc dans ce quartier-ci ?

VINCENT, après une pause.

Je ne comprends pas la plaisanterie ! elle est peut-être fort agréable... je ne prétends pas... mais je ne la saisis pas.

DROUILLET, lui prenant le bras.

Homme dissimulé !.. séducteur de jeunes filles ! trouble-maison !

VINCENT.

Ah, ça ! monsieur Drouillet ! je respecte votre âge... votre embonpoint... votre grade et vos cheveux blancs ! mais je vous déclare peu amusant pour le moment.

DROUILLET.

Vous croyez donc que je ne vous ai pas reconnu, enveloppé d'un manteau bleu... comme un facteur?

VINCENT, criant.

Qui?

DROUILLET.

Vous!

VINCENT, criant.

Où?

DROUILLET.

Sur le quai!

VINCENT, criant.

Qué quai?

DROUILLET.

Des lunettes...

VINCENT, criant.

Quand?

DROUILLET.

Il y a cinq minutes... Et vous osez en conter à ma fille! vous! un homme que la police recherche! un malheureux accusé d'enlèvement!

VINCENT, criant.

Moi?

DROUILLET.

Un homme qui outrage toutes les lois, les unes après les autres.

VINCENT, criant.

Moi?

DROUILLET.

Vous avez bien fait de vous sauver avec votre complice.

VINCENT, avec calme et dignité.

Je n'ai rien à répondre, je ne puis entrer en discussion sur la voie publique avec un vieillard dans l'état où vous êtes.

DROUILLET, le menaçant du poing.

Vous êtes un insolent! et si j'avais mes chasseurs sous la main... mais vous ne leur échapperez pas... ils sont à votre poursuite... qu'est-ce que vous avez fait de votre manteau?

VINCENT, d'un air goguenard.

Allez vous coucher, père Drouillet... allez! vous êtes dans un état déplorable! mon cher ami, je ne connais rien de plus affligeant qu'un ancien marchand de draps qui a bu.

DROUILLET.

Infâme herboriste! (A part avec fureur.) Je donnerais dans ce moment-ci cinquante francs pour être très-vigoureux... afin de le saisir...

SCÈNE XI

VINCENT, POTARD, DROUILLET,

Potard jette un regard d'inquiétude sur Vincent et s'approche de Drouillet.

VINCENT, à part.

Allons! bien! voilà l'autre, à présent.

DROUILLET, voyant Potard sortir de chez lui.

Monsieur Potard, venez m'aider à m'emparer de Vincent! Savez-vous qui vous avez chez vous? savez-vous de quoi il est coupable?... d'un rapt!...

POTARD, bas à Drouillet.

Mieux... mieux que ça! il vient de chercher à atten-ten-tenter à mes jours, le ma... malheureux! il a mis dans mes aliments une su... ubstance vénéneuse que je ne co... connais pas.

DROUILLET, bas à Potard.

Pas possible! (A part.) En effet! je ne l'avais pas encore remarqué, il a le nez d'un scélérat.

VINCENT, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à *suchoter?* ils *suchotent.*

POTARD, bas à Drouillet.

Lai... lai... laissez-moi lui pa... pa... pa... arler.

DROUILLET, bas à Potard.

Ne vous exposez pas! (A part.) Et il veut ma fille!

POTARD, prenant une pose digne.

Vin... Vin... Vincent!

VINCENT.

Monsieur!

POTARD.

Depuis un an... an que vous êtes chez moi, comment vous ai-je traité?

VINCENT.

Mal! Vous me faites travailler comme un cheval et vous me nourrissez comme un *mogneau* : je deviens à rien.

POTARD.

Et tu veux te venger par un cri... cri.. crime atroce?

VINCENT, à part, étonné.

Qu'est-ce qu'ils ont ; voyons ! qu'est-ce qu'ils ont ?

POTARD.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Vit-on jamais un projet plus perfide?
Au crim' tu veux avoir recours?
Quoi ! tu formas le dessein homicide,
Le dessein d'abréger mes jours !

VINCENT, étonné.

Moi ? vouloir abréger vos jours?
Eh bien! monsieur, quand ça serait encore,
Par représaill's, je soutiens que je l' puis;
Puisqu'en m' faisant lever avant l'aurore,
Vous abrégez mes nuits.

DROUILLET, à part.

Ah ! quelle raison !

POTARD.

Ma... malheureux ! qu'as... qu'as-tu mis dans mon ca... ca.. café ?

VINCENT, à part.

Quoi ! c'est pour ça ! (Haut.) Ce qu'il y avait, vous ne le saurez pas. Seulement ça ne peut rien abréger du tout... Soyez tranquille.

POTARD.

N'importe ! je vous chasse comme un misérable que vous êtes. Allez vous faire pen... pendre ailleurs.

VINCENT, dans la plus profonde indignation.

Vous me chassez !... C'est une atrocité... c'est sans exemple dans les herbes ! On n'a jamais renvoyé un jeune homme... (D'un air de mépris.) Vous déshonorez votre art... Ah ! Dieu !... (A part, changeant brusquement de

résolution.) Mais, au fait, ça m'est égal! Je végète dans cette maison-ci... je ne mange pas la demie de ma satisfaction... et puis, mademoiselle Sophie quittant le quartier, je n'ai plus rien qui m'attache au douzième arrondissement... (A Potard, gaiement.) Allons, j'y consens, je vous quitte avec plaisir, père...

Il cherche le nom.

POTARD.

Allons, allons! entrons, et réglons nos comptes.

Potard va pour entrer dans la boutique; Vincent, écartant les bras, lui barre le chemin.

VINCENT.

Je le veux bien... mais avant, j'éprouve un besoin... c'est de vous dire ce que je pense.

POTARD.

Peu m'importe! Rentrons.

VINCENT, ramenant Potard au milieu du théâtre.

Non! je tiens à vous le dire devant Monsieur. (D'un ton solennel.) Monsieur Potard, vous avez la forme d'un homme au physique (mouvement de Potard); mais, sous le rapport de l'intelligence, je vous déclare hautement que vous êtes une plante; pour le raisonnement, vous êtes de la force d'une guimauve.

Potard reste interdit.

DROUILLET, avec véhémence.

Quelle insolence!

VINCENT, à Drouillet.

Et vous aussi! Voilà mon opinion franche sur tous les deux. Je puis être dans l'erreur, mais je ne crois pas me tromper.

DROUILLET, à part.

Dieu! si j'avais là mes chasseurs!

AIR : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

VINCENT.

Vieux végétal ! n'avez-vous pas de honte ?
Quoi ! me chasser, me renvoyer ainsi !
Entrons bien vite et réglons notre compte,
J' voudrais déjà me voir bien loin d'ici.

DROUILLET.

Jeune insolent, n'avez-vous pas de honte ?
C'est votre chef que vous traitez ainsi ;
Il a raison d' vous donner votre compte
Et d' vous défendr' de reparaître ici.

ENSEMBLE

POTARD.

Je sens déjà que la fureur me monte ;
Quoi ! m'insulter, m'injurier ainsi !
Entrons bien vite et réglons notre compte ;
Je vous défends de reparaître ici !

Vincent va pour rentrer dans la boutique, Potard le prend par le bras, le fait pirouetter et passe devant.

VINCENT.

Ah ! pardi, v'là-t-il pas... monsieur Potard !...

Il entre à son tour.

SCÈNE XII

DROUILLET, *seul.*

Quand je pense que ma fille a du penchant pour un pareil vaurien !... Un petit malheureux, vouloir détruire M. Potard ! Certes, ce n'est pas un aigle ; et je partage jusqu'à un certain point l'opinion insolente qu'il a émise sur son compte ; mais ce n'est point une raison pour mêler à ses aliments des choses fâcheuses... Enfin, je vais donc être tranquille, ce drôle va quitter le quartier, et ma fille va aller dans la famille Rigault... Mais le retard de l'ar-

rivée du fils me chiffonne, cela me paraît singulier... Eh mais, c'est monsieur et madame Rigault...

SCÈNE XIII

DROUILLET, MADAME RIGAULT, RIGAULT, *entrant par la coulisse qui suit immédiatement la maison de droite.*

RIGAULT.

Eux-mêmes, parbleu !

DROUILLET.

Si matin sur pied !

RIGAULT.

Nous venons chercher votre Sophie, notre chère enfant ! car bientôt nous pourrons lui donner ce nom, s'il plaît à monsieur mon fils d'arriver.

DROUILLET.

Sans doute, sans doute ! mais qu'a donc la bonne madame Rigault?

MADAME RIGAULT.

Je suis triste, inquiète.

DROUILLET.

De qui ?

MADAME RIGAULT.

De Prosper. Je reçois une lettre de son colonel ; il m'annonce qu'il doit être à Paris depuis huit jours, et qu'il a remarqué en lui une exaltation d'imagination qui exige tous nos soins.

DROUILLET, un peu déconcerté.

Ah ! ah ! voulant dire par là qu'il le croit... timbré... (A part.) Ceci me défrise en grande partie.

RIGAULT.

Allons! n'allez-vous pas croire?...

MADAME RIGAULT.

Je me suis informée, et j'ai appris aux grandes messageries qu'il était effectivement arrivé... J'ai vu tous nos amis : personne n'a entendu parler de lui.

RIGAULT, avec intérêt.

Allons! ne vas-tu pas t'inquiéter? Ne savons-nous pas qu'il laissait ici une amourette, une folie de jeune homme?... Il aura voulu renouer... (A part.) L'ingrat! donner de pareilles inquiétudes à ma femme qui le croit son fils!... Ah! si je ne craignais son désespoir, je la désabuserais!

DROUILLET.

Il arrivera, madame Rigault, il arrivera... A son âge, je faisais des escapades indignes.

RIGAULT, à Drouillet.

Entrons chez vous.

MADAME RIGAULT.

C'est cela! je vais embrasser notre Sophie, et ensuite je continuerai mes démarches. J'ai encore à voir un des amis de Prosper, qui demeure à deux pas d'ici... Puisse-t-il me mettre sur ses traces!

RIGAULT.

Ne t'afflige donc pas!

DROUILLET.

Eh! mon Dieu! les jeunes gens!... Nous avons tous été jeunes; c'est dommage qu'il y ait longtemps.

AIR : *Doux moment.*

DROUILLET.

Plein d'espoir (*bis*)
Je vous remets ma fille ;
Ah ! que votre famille
L'accueille dès ce soir.

ENSEMBLE

M. ET MADAME RIGAULT.

Plein d'espoir (*bis*)
Il nous remet sa fille ;
Et dans notre famille
Elle sera ce soir.

Ils entrent chez Drouillet.

Au moment où ils disparaissent, on voit Vincent dans la boutique ; Potard s'efforce de le pousser dehors en criant : *Allez ! allez !* Vincent résiste en criant : *Poussez pas ! poussez pas ! Vous me retenez neuf sous !* Potard le jette enfin dehors et lui ferme la porte au nez.

SCÈNE XIV

VINCENT. *Il est coiffé d'un tout petit chapeau ; il porte un paquet enveloppé d'un mouchoir et sur lequel il y a une vieille paire de bottes.*

Vous me volez neuf sous ! ! (Il descend la scène d'un air triste.) Enfin me voilà sur le pavé ; comme c'est régalant, avec l'estomac vide, une grande passion dans le cœur... et quatre francs !... (Avec indignation.) Quatre francs ! quand je disais que ce bocal de moutarde me porterait malheur ! (D'un air désolé, jetant son paquet par terre et regardant la boutique de Potard.) Vieux satrape, je te donne ma malédiction. Exaucez-moi, grand Dieu ! et faites que, dans tout le douzième arrondissement, il n'y ait pendant deux ans, ni catarrhes, ni rhumes de cerveau, ni contusions, ni rien de rien ! Faites qu'il mange son fonds, le vieux scélérat ! (Se tournan

de nouveau vers la boutique, et avec la plus grande véhémence.) Oui, tu le mangeras, tu le boiras ; tu seras réduit à faire de la soupe à la bourrache et aux quatre fleurs, à faire frire tes sangsues et à riboter avec du vulnéraire suisse ; voilà mon vœu pour ton établissement, vieux scélérat ! le voilà ! (Allongeant le bras à deux reprises et les poings fermés, en signe de malédiction, vers la boutique de Potard.) Ingne, ingne ! (Il redescend la scène et dit d'un air satisfait.) En voilà une de malédiction. (En ramassant son paquet.) Si seulement je savais où va demeurer ma chère Sophie ! (Il examine avec douleur les semelles des bottes qui sont sur son paquet.) Tout vous arrive à la fois, tenez !... voilà mes bottes qui s'en vont.

SCÈNE XV

MADAME RIGAULT, VINCENT.

MADAME RIGAULT, à la cantonade.

Restez, restez ; je vous retrouverai à la maison. (Apercevant Vincent.) Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu !

Elle le regarde d'un air ému.

VINCENT, la regardant d'un air étonné.

Qu'est-ce qu'elle me veut, celle-là ?

MADAME RIGAULT.

C'est toi ?

VINCENT.

Eh bien ! qui donc ?

MADAME RIGAULT.

Mon ami !... mon enfant ! ah ! viens dans mes bras !

VINCENT, avec étonnement.

Pourquoi faire dans vos bras, grand Dieu ?

MADAME RIGAULT.

Ingrat ! as-tu bien pu nous laisser dans une pareille inquiétude ? depuis plus de huit jours... et sous quel costume te retrouvé-je ?

VINCENT, à part.

Je ne comprends pas un mot à ce que dit cette dame âgée. (Haut.) Je suis sous le costume d'un herboriste sans place.

MADAME RIGAULT, à part.

Herboriste !... Est-ce que le colonel aurait dit vrai ? (Haut.) Mon ami ! reviens à toi ! je t'en conjure... comment n'as-tu pas préféré rentrer sous le toit paternel, où je t'attendais, où je t'attends encore pour te presser dans mes bras, pour te couvrir de mes baisers, de mes caresses.

Elle s'avance pour embrasser Vincent qui la repousse par les épaules, la fait reculer jusqu'au milieu du théâtre, et se recule ensuite lui-même d'un air surpris.

VINCENT.

Tiens ! tiens ! tiens ! tiens ! tiens !

MADAME RIGAULT.

Tu ne me réponds pas ?... tu me regardes d'un air...

VINCENT, après une pause, pendant laquelle il regarde avec inquiétude madame Rigault.

Ah ça ! voyons ! vous me parlez d'entrer chez vous ; ça peut m'aller... ça peut très-bien m'aller, surtout dans ce moment ici, je puis être employé à bien des petites choses ; d'abord... je connais les herbes comme si je les avais inventées... et puis je suis plein de moyens... il n'y a pas à dire ; plein de moyens.

MADAME RIGAULT, avec douleur.

Malheureux enfant! tu ne reconnais pas ta mère?

VINCENT, au comble de l'étonnement.

Vous? (A part en s'éloignant gaiement.) Ah! mais elle est très-bonne! allons, allons, la farce est très-bonne!

MADAME RIGAULT, désespérée.

Est-il possible?... Malheureuse mère!

VINCENT, à part.

Ah bien! ça va m'amuser!... (Se rapprochant d'elle.) Voyons... voyons... en supposant que j'aille chez vous, dites-moi, aurais-je tout ce qui m'est nécessaire?... la nourriture, le logement, le *blansissage* et tout généralement?

MADAME RIGAULT.

T'avons-nous jamais rien refusé?

VINCENT, vivement.

Jamais! oh! ça, jamais!

MADAME RIGAULT.

Mais je te comprends! tu crains les reproches de ton père.

VINCENT, à part.

Il paraît que j'ai un père aussi... Bien!

MADAME RIGAULT.

Va! qu'il t'embrasse! et il aura bientôt oublié sa mauvaise humeur... Cher enfant! dis-moi, que t'est-il donc arrivé, pour que tes idées soient... dérangées à ce point?

VINCENT, à part.

Elle est bonne, ce sont mes idées qui sont dérangées... Bien! (Haut.) Il m'est arrivé que j'ai reçu mon congé.

MADAME RIGAULT.

Je le sais : ton colonel te l'a accordé.

VINCENT.

Mon colonel ! (A part.) Elle appelle les herboristes colonels, à présent ! On ne devrait pas lâcher ces gens-là. (Haut.) Oui, j'ai reçu mon congé par suite du renversement d'un objet rempli de quelque chose qui est tombé dans un autre ustensile... mais ça ne vous intéresse pas... ainsi...

MADAME RIGAULT.

Mais qu'est-ce que tu me contes là ?

VINCENT.

Dame ! je vous conte ce qui m'est arrivé.

MADAME RIGAULT.

Voyons ! ne parlons pas du passé, puisque cela te donne de l'émotion... Occupons-nous du présent, de ton avenir...

VINCENT.

Pour le présent, franchement, je suis dans un des plus larges pétrins qu'on ait jamais construits... Je me trouve sans asile et sans le sou, dans cette capitale où j'ai une passion pour une jeune personne... (appuyant) criblée de qualités...

MADAME RIGAULT.

Viens, mon Prosper ! viens.

VINCENT, à part, en riant.

Comment est-ce qu'elle m'appelle ? Prosper ! ! elle me donne une place et un nom... excellente femme, va ! tu me fournis de tout, toi, alors... Il paraît qu'elle me prend pour un autre... ne la chagrinons pas, au fait... (Haut.) Allons, je veux bien aller chez vous, c'est convenu ; mais, dites-moi, y aurait-il de

l'indiscrétion à vous demander le nom de monsieur votre mari ?

MADAME RIGAULT.

Mais c'est ton père.

VINCENT.

C'est convenu ; mais je vous demande comment il s'appelle ?

MADAME RIGAULT.

Rigault... il est là chez notre ami Drouillet.

VINCENT, à part, en s'éloignant rapidement.

Ils connaissent les Drouillet?... Quelle histoire !

MADAME RIGAULT.

Je ne veux pas lui annoncer ton arrivée avant que tu aies pris un costume plus convenable... Qu'il sera content de te revoir ! mais, je t'en conjure, ne me refuse pas le doux titre de mère.

VINCENT.

Que je vous appelle mère Rigault? volontiers... mère Rigault, (en riant) mère Rigault ! le voilà ! Allons, allons! venez! que je vous embrasse à mon tour. (Il lui tend les bras.) Je vous adore, parole d'honneur !

MADAME RIGAULT, l'embrassant avec empressement.

Cher enfant!... Allons! viens! viens!

AIR du *Hussard de Felsheim.*

Cher ami ! ton retour présage
A tes parents un bonheur éternel.
Viens, des fatigues du voyage
Te reposer sous le toit paternel.

VINCENT, à part.

L' ciel me protég', ma foi je me hasarde.
Ah ! voilà ce qui prouve bien
Que l'évén'ment du bocal de moutarde
N' signifie absolument rien.

ENSEMBLE

VINCENT.

Je n' comprends rien à son langage ;
Ell' veut m'loger et c'est là l'essentiel ;
A la suivre puisqu'ell' m'engage
Allons sous l' toit qu'elle appell' paternel.
Si l'herboriste est colonel,
Le toit peut être paternel.

MADAME RIGAULT.

Cher ami ! ton retour présage
A tes parents un bonheur éternel.
Viens, des fatigues du voyage
Te reposer sous le toit paternel ;
Oui, viens, un bonheur éternel,
T'attend sous le toit paternel.

Il prend le bras de madame Rigault et l'emmène du côté de la maison de Drouillet.

MADAME RIGAULT, lui montrant le chemin par où elle est venue.

Mais c'est par là.

VINCENT.

Je ne sais pas, moi ; j'irai où vous voudrez, mère Rigault, (appuyant) mère Rigault ! vous voyez, je vous appelle mère Rigault.

Ils sortent par la droite.

SCÈNE XVI

POTARD, *le regardant partir.*

Le voilà qui s'en va, le ma... malheureux ! j'en suis débarrassé... Est-il possible que la nature produise de pareils scélérats ! je ne suis pas encore remis de ma surprise... et de mon mal de cœu... cœur... Il a bou... bouleversé tout mon étalage, il a mis la ca... camomille auprès des têtes de pa... pa... pavots ; je vous demande un peu ! mais un jeune homme de trois mois ne ferait pas une pareille mal-

adresse, c'est le com... comble de la bêtise... Et le chien... chiendent, où l'a-t-il fourré? Il est dans le cas de l'avoir emporté, je n'ai pas visité son pa... pa... paquet.

Il va et vient en cherchant son chiendent pendant la scène suivante.

SCÈNE XVII

POTARD, *dans sa boutique*, SOPHIE, RIGAULT, DROUILLET, *sortant de chez lui. Ils ne descendent pas la scène.*

DROUILLET.

C'est cela, mon cher Rigault; emmenez ma Sophie ; moi je retourne au poste, et quand j'aurai fini mon service, je cours dîner avec vous.

SOPHIE, d'un air suppliant.

Mon père...

DROUILLET, l'interrompant.

Tu seras très-heureuse, ma fille... très-heureuse.

RIGAULT, avec bonté.

Soyez tranquille, ma chère enfant... (A Drouillet.) Allons, au revoir! tardez le moins possible.

Il sort avec Sophie par le même chemin que Vincent et madame Rigault.

DROUILLET seul, descendant la scène.

Je puis dire que je n'ai jamais monté une garde plus laborieuse que celle-ci... au physique et au moral, je déclare que je suis sur les dents. (On entend dans la coulisse la voix de Prosper et celle des gardes nationaux, Drouillet remonte la scène vivement.) C'est lui! c'est notre homme! il a repris son manteau. Cernez-le bien!

SCÈNE XVIII

PROSPER, TARTEMPONT ET GARDES NATIONAUX *entrant par la gauche*, DROUILLET.

PROSPER, aux gardes nationaux.

Messieurs, je demande à m'expliquer, que diable! je demande à m'expliquer.

DROUILLET.

Ah! ah! luron! je vous disais bien que vous n'échapperiez pas à mes chasseurs.

PROSPER.

Sergent, vous vous trompez, sans doute : je suis officier en activité; conduisez-moi devant le magistrat et vous reconnaîtrez votre erreur.

DROUILLET.

Taratatata... Je vais vous montrer si je suis une guimauve!

PROSPER.

Je ne prétends pas...

DROUILLET.

Je ne veux point vous adresser d'injures; vous êtes dans les mains de la force armée; vous devenez pour moi un homme respectable; mais chercher à empoisonner un vieillard... établi!... vous êtes diablement léger.

PROSPER.

Je ne sais pas ce que vous voulez me dire...

DROUILLET, l'interrompant.

Je ne vous interroge pas; mais enfin, il y a une

heure vous passiez sur le quai avec une jeune personne?

PROSPER.

Je l'avoue, et n'ai aucune raison pour le cacher.

DROUILLET.

Qu'avez-vous fait de cette jeunesse?

PROSPER, avec humeur.

Cela ne vous regarde pas.

DROUILLET.

Je ne vous interroge pas!... me direz-vous, du moins, si l'aspect de cette boutique ne vous donne pas des remords?

PROSPER, de même.

Vous plaisantez, sans doute.

DROUILLET.

Très-bien. Mais, à la Préfecture, s'il vous plaît; j'ai des ordres, et, ma foi, quand je suis sous les armes, je ne connais que mon devoir.

PROSPER.

A la Préfecture soit! (Aux chasseurs.) Allons, Messieurs, c'est le moyen d'en finir, car il paraît qu'il est impossible de s'entendre avec le sergent.

DROUILLET.

Bon! je suis satisfait de cette réponse.

CHOEUR DES GARDES NATIONAUX.

AIR de la *Dame du Lac.*

Pas de raisons! pas de lenteur!
Vite à la Préfecture!
Ah! c'est une aventure
Qui va nous faire honneur.

PROSPER, aux gardes nationaux.

Allons, Messieurs, je me laisse conduire;
Dépêchons-nous, finissons promptement.

DROUILLET, à part, avec joie.

Le voilà pris! maintenant je puis dire
Que j'ai purgé l' douzième arrondiss'ment.

POTARD, paraissant à la fenêtre de sa boutique, un gros paquet de chiendent à la main.

(Parlé.) Voilà le chien... indent!

ENSEMBLE

DROUILLET.

Pas de raisons! pas de lenteur! etc.

GARDES NATIONAUX.

Pas de raisons, etc.

POTARD.

J'ai le chiendent, Dieu! quel bonheur!
Mais j' suis à la torture,
Cette substance impure
Me donne mal au cœur.

Drouillet et les gardes nationaux emmènent Prosper par la dernière coulisse à droite; Potard, à la fenêtre de sa boutique, montre la botte de chiendent d'un air satisfait. Le rideau baisse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Le théâtre représente un salon demi-octogone, fermé, plafonné. A droite, au second plan, une croisée avec tentures; dans le pan du même côté, une petite porte. Au fond, dans le milieu, porte à deux battants ouvrant sur une salle à manger. A gauche, en face de la fenêtre, une porte; dans le pan, une petite porte conduisant dans l'appartement. Sur les murs, des tableaux. — Au premier plan, à droite, table ronde, avec tapis; à gauche, au même plan, table toute semblable; fauteuils à côté des tables; fauteuils de chaque côté de la porte du fond; auprès des petites portes, des chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTOINE, *puis* VINCENT ET MADAME RIGAULT.

ANTOINE, regardant par la porte du fond qui est ouverte.

C'est bien lui!... V'là madame qui le ramène... Dieu! doit-elle être contente!... (A Vincent qui entre.) Ah! Monsieur! vous v'là donc à la fin! que je suis heureux de vous revoir!

Vincent le regarde d'un air étonné; il pose son paquet et son chapeau sur la table, à droite.

MADAME RIGAULT.

Oui, mon vieux Antoine, le voilà enfin!

VINCENT, prenant la main du domestique.

Bonjour, Antoine... ça va bien?

ANTOINE, avec respect.

Ah! Monsieur! que d'honneur! comme vous voyez.

MADAME RIGAULT.

Préparc la chambre jaune, et quand M. Rigault

rentrera, qu'on ne lui dise pas que son fils est arrivé... je veux lui ménager une surprise.

ANTOINE.

Il suffit! (A part en sortant.) Comme il est fagotté pour un officier! il a toujours été original.

Il sort par la porte de l'extrémité, à gauche.

SCÈNE II

VINCENT, MADAME RIGAULT.

MADAME RIGAULT, prenant un siége.

Asseyons-nous et causons! nous sommes seuls.

VINCENT, s'asseyant.

Il est de fait que vous m'avez tant embrassé dans le fiacre... (il s'essuie la figure) que je n'ai pas eu le temps de vous demander quelle est au juste ma position ici...

MADAME RIGAULT, le regardant avec attendrissement.

C'est que j'ai de la peine à me persuader encore que c'est réellement mon fils que j'ai là, près de moi.

Elle l'embrasse.

VINCENT.

Écoutez! ma chère Madame... (je ne me rappelle jamais votre nom) madame Rigault.

MADAME RIGAULT, à part.

Ah! mon Dieu! voilà encore sa tête qui s'égare.

VINCENT.

Vous m'accueillez chez vous : c'est bien! vous m'offrez la table et le logement, c'est encore très-bien; je vous regarde comme une femme philan-

thrope; j'admire votre conduite, mais c'est une charade pour moi, je vous le dis.

MADAME RIGAULT, à part.

Le colonel n'avait que trop deviné! (Haut.) Mon Prosper!

VINCENT.

D'abord, voyons! vous m'appelez Prosper! y tenez-vous beaucoup à m'appeler Prosper? Ce n'est pas que le nom soit laid... mais comme jamais on ne me l'a donné...

MADAME RIGAULT, avec affection.

Si j'y tiens?

VINCENT.

Prosper, soit! va pour Prosper! c'était une simple observation...

MADAME RIGAULT.

Mais, écoute, M. Rigault va arriver; je t'en prie, ne lui parle pas ainsi, il est un peu irrité contre toi; et le moindre mot pourrait tout gâter.

VINCENT.

J'y ferai attention. Mon désir est de vous satisfaire, car je ne vous cache pas que j'ai un fier besoin d'argent. . Rat d'église! voilà ce que je suis!...

MADAME RIGAULT, à part.

Mais qu'est-ce qu'il dit? (Haut.) Mon ami! c'est de l'argent qu'il te faut? Tiens! voilà pour tes menus plaisirs.

Elle lui donne une bourse qu'elle tire de son sac.

VINCENT.

De l'or! Oh! brave femme que vous êtes! il y a au moins cent écus là-dedans... (Avec tendresse.) Je ne vous en veux pas... allons! je ferai ce que vous voudrez;

mais je peux le dire, c'est un conte de fée que j'exécute, le diable me brûle!

SCÈNE III

VINCENT, ANTOINE, MADAME RIGAULT.

ANTOINE, entrant par la porte du second plan, à gauche; il s'avance d'un air mystérieux.

Madame! voilà Monsieur qui rentre.

Il sort par le fond et se dirige à droite.

VINCENT.

Monsieur?

MADAME RIGAULT.

Ton père!... Je vais au-devant de lui et je te l'amène.

VINCENT.

AIR de la *Dernière Pensée de Weber.*

Ayez en moi confiance;
Je s'rai flatté dans ce jour
De faire sa connaissance
Et d' lui prouver mon amour.

Il se met à compter ce qu'il y a dans la bourse.

MADAME RIGAULT.

S'il te paraît sévère,
Songe qu'il t'éleva,
Songe qu'il est ton père
Et sois soumis...

VINCENT, lui tapant dans la main.

Ça va!

ENSEMBLE

VINCENT.

Ayez en moi confiance, etc.

MADAME RIGAULT.

Oui, comble mon espérance;
A ton père dans ce jour
Prouve ta reconnaissance
Et réponds à son amour.

SCÈNE IV

VINCENT, *puis* M. ET MADAME RIGAULT, SOPHIE ET ANTOINE *passant dans le fond.*

Ils viennent tous de la droite.

VINCENT, seul.

Certainement que je lui dirai qu'il est mon père... Cent écus!... J'ai une excellente place... me voilà comme fils de famille, place Saint-André-des-Arts!!

Ici, M. et madame Rigault, Sophie et Antoine paraissent dans la salle à manger. Rigault remet Sophie à Antoine et semble lui dire de la conduire dans les appartements à gauche. Antoine et Sophie disparaissent. Rigault et madame Rigault rentrent en scène et restent groupés presque au fond du théâtre, un peu sur la gauche.

VINCENT, près de l'avant-scène à droite; il n'aperçoit ni Rigault, ni sa femme. Il dit à demi-voix et à part :

Voyons!... avec ça, je vais payer mes petites dettes criardes... Je dois vingt et un sous à ma blanchisseuse... d'un autre côté, je dois dix-sept sous... à qui donc, déjà, que je dois dix-sept sous? je ne peux pas me rappeler... qui de cent écus paie vingt et un et dix-sept... Mais non, au fait, je paierai ça sur les quatre francs, il me restera cent écus net.

Cet *à parte* doit être dit pendant que Rigault et sa femme disent haut ce qui suit; Vincent ne s'arrête que lorsque madame Rigault lui frappe sur l'épaule.

MADAME RIGAULT, à son mari.

Oui, j'ai causé avec lui... la tête est exaltée; mais son cœur est resté le même, il nous aime toujours; ne lui fais pas trop de reproches.

RIGAULT, s'avançant un peu.

As-tu besoin de me recommander cela? Mais quel singulier costume a-t-il pris?

MADAME RIGAULT.

C'est une bizarrerie; je vais préparer tout ce qu'il faut pour sa toilette.

Elle s'approche de Vincent et lui frappe légèrement sur l'épaule.

VINCENT, à madame Rigault.

Cent écus net.

MADAME RIGAULT.

Voici ton père! n'oublie rien!

SCÈNE V

RIGAULT, VINCENT.

VINCENT, avec surprise.

Mon père!... (S'avançant vers Rigault qui lui tend la main. D'un ton très-dégagé.) Bonjour, mon père! (Appuyant davantage.) Bonjour, mon père! (A part.) Il a une excellente figure!

RIGAULT.

Nous as-tu assez inquiétés?

VINCENT, très-gaiement.

Mais, oui, je vous ai assez inquiétés comme ça! que diable voulez-vous?

RIGAULT.

Ne savais-tu donc pas combien j'attache d'importance à conclure au plus vite ce mariage pour lequel nous t'attendions?

VINCENT, à part.

Ah! mais un instant!... la mère Rigault ne m'a pas parlé de ça. (Haut.) Ce mariage, dites-vous?

RIGAULT.

Sans doute! tu as l'air tout surpris.

VINCENT, à part.

Je comprends maintenant l'affaire des cent écus; on veut me faire épouser quelque créature... je vois la couleur. (Haut.) Mon père, écoutez! Vous êtes un brave homme que j'estime infiniment... (Rigault ouvre sa tabatière, Vincent prend une prise) mais je dois vous dire que... pour ce qui est du mariage... je ne m'en soucie pas énormément.

RIGAULT.

Comment? tu ne t'en soucies pas!

VINCENT, finissant de prendre sa prise.

Non; j'aime mieux vous le dire tout de suite.

RIGAULT, avec humeur.

Eh bien! voilà quelque chose de nouveau, par exemple!...

VINCENT.

Mon père, permettez! je viens demeurer chez vous... c'est bien. Je sais la politesse, et je n'ignore pas ce que vous faites pour moi.

RIGAULT, vertement.

Et ce que j'ai fait?

VINCENT.

D'accord! alors je dis à ça : faites-moi faire tout ce que vous voudrez, j'éplucherai des herbes, je conduirai madame Rigault à la promenade, enfin tout ce qu'il y a de plus disgracieux dans la maison, bon! c'est mon affaire; mais pour me marier, non, non, non, merci!

RIGAULT, de même.

Ah ça! Monsieur Prosper!...

VINCENT, à part.

Il paraît qu'elle lui a donné le mot ; il m'appelle Prosper aussi...

RIGAULT.

Vous semblez vous faire un jeu de vous exprimer comme un sot...

VINCENT.

Mais, dame...

RIGAULT, de même.

Cette plaisanterie n'est pas de mon goût, et puisque je ne retrouve en vous qu'un ingrat... qu'un drôle, disons le mot, je veux vous rappeler ce que vous ne devriez pas avoir oublié. Asseyez-vous ! (Vincent reste interdit ; Rigault va prendre un siége. Avec plus d'autorité :) Asseyez-vous.

VINCENT.

Eh ben, qu'est-ce qu'on fait ? (A part, en s'asseyant.) Il est bien moins caressant que son épouse ; si je n'avais pas touché cent écus pour t'appeler mon père, toi !...

RIGAULT, assis auprès de Vincent.

Vous n'êtes point mon fils.

VINCENT, avec étonnement, à part.

Il le sait !... Oh ! la vieille ! (A Rigault.) C'est vrai ! mais faites comme si vous le croyiez, j'ai mes raisons.

RIGAULT, étonné, à part.

Qu'est-ce qu'il dit ?

VINCENT, gaiement.

J'ignore tout à fait les motifs de Madame votre épouse pour vouloir absolument que je sois son fils ; (en riant) je trouve la farce fort curieuse, fort origi-

nale ; qu'est-ce que vous en pensez? (Il continue de rire, et donne plusieurs tapes sur les genoux de Rigault, qui reste stupéfait.)

RIGAULT, très-sérieusement.

Comme vous le savez, c'est par tendresse pour madame Rigault, et pour lui cacher la perte de son enfant au berceau, que je vous ai élevé sous le nom de mon fils.

VINCENT, avec explosion.

Moi?

RIGAULT.

Oui, vous!... vous qui, aujourd'hui, me payez d'ingratitude.

VINCENT, à part.

Il est trop violent celui-là! (Haut.) Écoutez, mon ancien !

RIGAULT, d'un ton fâché.

Comment!...

VINCENT, cherchant à l'apaiser.

Ne nous fâchons pas... Vous me dites que je ne suis pas votre fils... bon ! nous tombons d'accord là-dessus, c'est bien ! (S'animant.) Mais maintenant, voilà que vous dites que vous m'avez élevé, alors ce serait vous qui m'auriez donné les talents dont je suis orné? C'est vous qui m'auriez appris les herbes! (Il se lève et crie très-fort.) Mais je ne vous connais pas; vous êtes pour moi un être nouveau, laissez-moi un peu tranquille, s'il vous plaît, laissez-moi un peu tranquille !

RIGAULT, qui s'est levé, essaie de le calmer.

Écoute, mon ami, calme-toi ! pas d'éclat! je t'en prie, si ma femme apprenait la vérité, elle en mourrait de chagrin...

VINCENT, avec intérêt.

Ah! bah ?... Oh! cette pauvre femme! eh ben! j'en serais fâché, voilà une bonne femme!... et caressante... et embrassante!... elle en est fatigante!

RIGAULT, avec tendresse.

Elle t'aime comme une mère, comme je t'aime moi-même, car je t'aime, mon ami, je t'ai toujours aimé.

VINCENT, à part.

Allons! voilà qu'il m'attendrit à présent!

RIGAULT, de même.

Et tu ne voudrais pas refuser ce mariage duquel dépend une partie de ma fortune; car il met fin à un procès que je puis perdre.

VINCENT, à part.

Je ne sais pas ce qu'il veut dire; mais... au bout du compte, j'ai reçu trois cents francs pour ne pas le contrarier. Quand on est payé d'avance, il faut faire l'ouvrage (Haut.) Eh bien! père Rigault, nous verrons ça... si la jeune personne me plaît, je ne dis pas non... (A part.) O Sophie! pardonne-moi, je blasphème ta mémoire pour cent écus! ma chère amie.

RIGAULT.

A la bonne heure! et tu te garderas bien de dire à madame Rigault que tu n'es pas son fils.

VINCENT.

Moi, la tuer! mais, d'après ce que vous me dites, ce serait commettre un *assassin* à bout portant! ça serait indigne!... bien plus... ça serait indigne!

RIGAULT.

Ah! je te reconnais! oui, je reconnais mon fils d'adoption, l'enfant de mon choix.

VINCENT, avec intention.

Oui, vous me reconnaissez à présent... (A part.) C'est ça, allez, pataugez! je vas l'aider. (Haut.)

AIR : *A soixante ans.*

N' m'avez-vous pas toujours servi de père?

RIGAULT.

Oui!

VINCENT.

N'est-c' pas vous qui m'avez tout appris?

RIGAULT.

Oui!

VINCENT.

Vous m'avez fait apprendr' la grammaire?

RIGAULT.

Oui!

VINCENT.

De vos soins mon amour est le prix;
Vous êt's mon pèr', je dois être votr' fils;
Votre âm' pour moi n' fut-ell' pas toujours bonne?

RIGAULT, avec effusion.

Oui! mon Prosper!...

VINCENT.

Allons et tendrement
Embrassons-nous tous les deux!

RIGAULT, lui tendant les bras et l'embrassant.

Cher enfant!

VINCENT, pendant que Rigault le tient embrassé, et en lui tapant dans le dos.

Ah! pour l'argent que la vieille me donne,
A son mari j' procur' de l'agrément (*bis*).
Il a de l'agrément (*bis*).

RIGAULT.

Prosper! mon ami! ah! je suis si content!!! Dis-moi, tu dois être à court d'argent?

VINCENT.

C'est-à-dire, non... La mère Rigault... (A part.) Oh! non, il ne faut pas lui dire ça.

RIGAULT.

Tiens, voilà cinq cents francs pour faire face au plus pressé...

VINCENT, se reculant et n'osant pas prendre le billet.

Un billet de banque!!! O vieillard amusant! que de reconnaissance! mais je ne sais pas si je dois accepter, ce n'est peut-être pas à moi que vous le destiniez!

RIGAULT.

Tu me refuserais... allons, prends! je le veux.

VINCENT, prenant le billet.

Alors, j'accepte; mais je vous prie de remarquer que ce n'est pas moi qui vous l'ai demandé...

RIGAULT.

C'est moi, c'est moi qui te le donne.

VINCENT, regardant le billet.

Est-il bon...

RIGAULT.

Puis-je l'être trop pour toi!

VINCENT.

Non, je dis le billet... est-il bon? c'est qu'on en passe quelquefois...

RIGAULT.

Sois tranquille!

Air du vaudeville de la *Nuit de Noël.*

Cet hymen que j'espère
Bientôt s'ra contracté ;
J' cours prév'nir ton beau-père,
De ta docilité.

VINCENT, à part.

Leurs procédés sont rares...
Mes parents adoptifs,

S'ils sont un peu bizarres,
Ils sont très-lucratifs.

VINCENT.

ENSEMBLE
Cet hymen, je l'espère,
Ne s'ra pas contracté.
Il croit qu'il est mon père,
Et j'en suis enchanté.

RIGAULT.

Cet hymen que j'espère, etc.

Il sort par le fond.

SCÈNE VI

VINCENT, *seul.*

Allons, allons, définitivement je joue un rôle de fils... il paraît que j'ai des airs de la personne. Après tout, je ne suis pas mal ici; on me donne de l'argent, on m'embrasse (il est vrai que c'est une femme d'âge)... à ça près, je suis vingt fois mieux que chez le père Potard, où réellement je végétais. On me paie pour que je réponde au nom de Prosper, je réponds au nom de Prosper... Ah! mon Dieu, mais pour quelque chose de plus, je répondrais au nom de Castor... et de Médor si on veut... je ne tiens pas à ces bêtises-là, moi!... je ne tiens pas à ces bêtises-là! Pourtant, dans tout ce qui m'arrive, il y a une chose que je ne saisis pas : la femme me donne cent écus pour faire accroire à son mari qu'il est le père de l'enfant, ça se comprend... ça s'est vu... ça se voit : bien! mais le mari qui me donne cinq cents francs pour attraper sa femme, et lui faire accroire qu'elle est ma mère...

AIR du *Premier Prix.*

La chose ne m' paraît pas claire :
Chacun d'eux m' défend de parler;

C'est un écheveau de mystère
Que je ne puis pas démêler.
O naïveté que j'adore!
La mèr' me pai' d'un air discret...
Pour cacher un s'cret... qu'elle ignore,
A son mari... qui le connaît.

Enfin, ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai une bonne place... et que cinq et trois font huit... il n'y a pas à dire, trois et cinq font huit!...

SCÈNE VII

MADAME RIGAULT, SOPHIE, *entrant par le second plan à gauche;* VINCENT, *près de l'avant-scène à droite.*

MADAME RIGAULT, en entrant.

Venez, ma jeune amie! venez! ne tremblez pas ainsi.

VINCENT, se retournant et apercevant Sophie, avec explosion.

Grand Dieu! Sophie!!

SOPHIE, avec étonnement.

O ciel! vous ici?

MADAME RIGAULT, à Sophie.

Vous connaissez Prosper?

SOPHIE, étonnée.

Prosper?

VINCENT, bas à Sophie.

Appelez-moi Prosper! ou vous la tuez roide...

SOPHIE.

Comment?

VINCENT.

(Appuyant.) Roide! (Bas) Appelez-moi Prosper!

MADAME RIGAULT.

Vous vous connaissez?

VINCENT.

Mais c'est elle que j'aime : je n'en peux plus d'elle!

MADAME RIGAULT.

Vous, Sophie?

SOPHIE, les regardant tous les deux.

Je suis surprise à un point!...

VINCENT, avec exaltation.

Mais dites donc que c'est vrai, ô mon amie! dites donc que je vous aime... Vous le savez parbleu bien!

SOPHIE, avec embarras.

Cela est vrai, Madame; mais j'ignorais que monsieur...

VINCENT, bas.

Prosper.

SOPHIE, de même.

Que monsieur Prosper fût votre fils.

VINCENT, à part.

Et moi donc?... (Bas à Sophie.) Je vous expliquerai ça... C'est une aventure-*tonnante*... c'est une aventure-*tonnante*.

MADAME RIGAULT, à Vincent.

Mais c'est elle que nous te destinons.

VINCENT.

Pas possible! Quand je vous dis que je suis le plus heureux des hommes!... (Au comble de la joie et allant de l'une à l'autre.) O mère Rigault! ô ma Sophie! dès demain, je vous épouse toutes les deux!... c'est-à-dire non!... je ne sais plus ce que je dis : l'amour, la joie, les huit cents francs, tout ça me bouillonne dans la tête, dans le cœur... et dans la poche.

MADAME RIGAULT.

Pauvre enfant! comme il est agité.

VINCENT, ne tenant pas en place.

Oh! oui, je suis agité dans ce moment-ci, je suis bien agité.

MADAME RIGAULT.

Allons, calme-toi! et va prendre un habit plus décent!... j'ai tout préparé dans la chambre jaune, tu sais?...

VINCENT.

Mais non, je ne sais pas, mère Rigault, je ne connais pas les êtres.

MADAME RIGAULT.

Appelle le domestique.

VINCENT.

Bien! bien! (Il va au fond et appelle.) Prosper? Prosper?

MADAME RIGAULT.

Qui appelles-tu donc?

VINCENT, appelant.

Prosper!... j'appelle le domestique.

MADAME RIGAULT.

C'est Antoine!

VINCENT, revenant vivement sur le devant de la scène.

Ah! oui, Antoine!... moi qui l'appelais par mon nom! Oh! quelle faute... (à demi-voix à Sophie) heureusement qu'elle n'est pas dans le secret.

Sophie est étonnée et ne comprend pas ce que Vincent lui a dit.

MADAME RIGAULT.

Je vais t'y conduire.

Elle sort par le deuxième plan à gauche.

VINCENT, à Sophie, en s'en allant.

Logé, nourri, blanchi, habillé et huit cents francs

dans ma poche... hein? et je vous épouse! En voilà-t-il une d'histoire?... ah corbleu! corbleu! je jure de joie!

Il suit vivement madame Rigault, en sautillant.

SCÈNE VIII

SOPHIE, *seule.*

Je ne reviens pas de ma surprise!... Il est le fils de monsieur Rigault! et il me l'avait caché! et il se plaignait à moi de sa pauvreté! ce déguisement, ce changement de nom, c'était donc pour m'éprouver?... Ah! je me perds, en vérité, dans mes conjectures... pourquoi m'avoir trompée ainsi?... lui, qu'on croyait si loin... il m'épiait... il me surveillait... ah! je le gronderai bien... quand nous serons mariés.

SCÈNE IX

SOPHIE, RIGAULT, DROUILLET, *entrant par le fond.*

RIGAULT.

Oui, mon cher ami! tout va le mieux du monde; mon fils est arrivé; il consent à tout.

DROUILLET, à Sophie.

L'as-tu vu, ma fille?

SOPHIE.

Oui, mon père, je l'ai vu.

DROUILLET.

Et il te plait?

SOPHIE.

J'épouserai sans peine monsieur Prosper.

DROUILLET.

J'en étais sûr. Le ciel seconde toutes mes entreprises. (A Rigault.) Figurez-vous que je n'ai pris que le temps de rentrer chez moi pour quitter mon uniforme... Une excellente affaire! je viens de faire coffrer le seul individu qui pouvait contrecarrer nos projets, un petit malotru qui s'avisait de... Enfin, c'est une affaire finie... Il est dedans... Tire-toi de là comme tu pourras!

RIGAULT.

Maintenant le plus pressé serait d'aller régler nos petits arrangements dans mon cabinet, qu'en dites-vous?

Il indique la porte du deuxième plan à droite.

DROUILLET.

C'est cela! j'aime que les affaires marchent rondement.

Il sort.

RIGAULT, à Sophie.

Et vous, ma chère enfant, allez rejoindre ma femme et votre prétendu.

Drouillet entre dans le cabinet. Rigault conduit Sophie à la porte du deuxième plan à gauche. Sophie disparaît. Rigault se dispose à aller rejoindre Drouillet. Antoine entre.

SCÈNE X

RIGAULT, ANTOINE, *entrant par le fond.*

ANTOINE.

Une demoiselle demande à parler à monsieur Prosper.

RIGAULT.

Une demoiselle!... qu'elle entre! (Antoine disparait.) (A part.) Comment diable! il reçoit des demoiselles chez moi?

SCÈNE XI

FANNY, *introduite par Antoine qui se retire aussitôt*, RIGAULT.

FANNY.

Oh! Monsieur! je étais bien aise... pour voir monsieur Prosper.

RIGAULT.

Je suis son père... Madame, et si je puis...

FANNY.

Oh! no! no! no!

RIGAULT.

C'est à lui que vous désirez parler?

FANNY.

Oh! yes...! yes...! yes!

RIGAULT.

Je vais vous l'envoyer, mademoiselle. (Il fait un mouvement sur la gauche et appelle :) Prosper! Prosper!... (Vincent répond du dehors : *Voilà, voilà.*) Il va venir; veuillez vous asseoir, mademoiselle.

Drouillet paraît à la porte du cabinet à droite et dit : *Rigault! allons donc!*

RIGAULT.

J'y vas, mon ami, j'y vas...

Il entre dans le cabinet de droite avec Drouillet.

SCÈNE XII

VINCENT, *passant un habit*, FANNY.

VINCENT.

Tiens! c'est une dame!

FANNY, allant au-devant de lui.

O *my dear*, j'étais dans le grand inquiétude pour vous.

VINCENT.

C'est une étrangère. (La regardant.) Elle est très-bien.

FANNY.

Vous savez combien que je aimais vo !

VINCENT, à part.

Comment! elle m'aime!... elle dit qu'elle m'aime!

FANNY.

O Prosper!... vous tournez le vue...

VINCENT, à part.

Elle me prend pour l'autre... ah! bien, bien... Il paraît que c'est un luron... (S'avançant.) Qu'est-ce que je risque?

FANNY.

Je avais beaucoup pleuré depuis cet matin...

VINCENT.

Ah! je suis contrarié de cela, chère...

FANNY.

Oui, le pauvre Fanny était bien affligée...

VINCENT, vivement.

Comment, chère Fanny, c'est moi qui ai le désagrément de vous affliger! ah! je veux réparer mes torts... Croyez que mon amour...

Il l'embrasse.

FANNY, s'éloignant.

Oh! Prosper! vous faites une action inconvenante.

VINCENT, s'excusant.

Non, non! eh bien! non! (A part.) Il n'en était pas encore là!

FANNY.

Il ne s'agissait pas de... bêtises... Il fallait sauver vo, to de suite...

VINCENT.

Me sauver!

FANNY.

Cet matin, lorsque vous étiez arrêté... avec le *pétrouille.*

VINCENT.

Vous vous trompez, chère amie, je n'ai été arrêté par aucune *pétrouille*, comme vous dites... (A part.) Ce mot! *pétrouille*....

FANNY.

Oh! mon Dieu! tant pis, car mon père il cherchait vo pour vo exterminer.

VINCENT.

Comment! m'exterminer!

FANNY.

Je me avais jeté dans son genou, et il me avait to de souite perdonné... Oh! *my dear* Prosper, allez vo sauver, car il est *fourious.*

VINCENT.

Fourious, fourious, qu'est-ce que ça me fait, quand il serait *fourious?* (Je présume que cela veut dire furieux.) Mais ça change la question; tout à l'heure c'était bien, parce qu'il s'agissait de... de plaisanter, mais du moment que vous avez un père aussi fu-

neste... (Avec force.) Je ne vous connais pas, dites donc, je ne vous connais pas. Vous me prenez pour autrui.

FANNY.

Oh! votre tête est-il devenue déraisonnèble? Avez vous oublié vos... vos serments de *this morning?*

VINCENT.

Mes serments de *six mornigne...* Ah ça! à la fin, belle inconnue, il faudrait me laisser tranquille. Vous êtes jolie femme, mais il ne faudrait pas en abuser... Allons, vous abusez!

FANNY.

Oh! je suis dans l'indignation le plus colossale.. Je povais dire à vous un mot avec vigueur... vous êtes une homme... homme malhonnête.

VINCENT, avec force et dignité.

Belle Italienne!...je ne frappe jamais les femmes, ça n'entre pas dans mon système; mais je suis grossier dans mes expressions... et quand on me pousse à bout, je dis des choses à faire frémir la nature; je vous en préviens.

FANNY.

J'ai pas peur; mais vous jouirez pas longtemps du fruit de votre perfidie.

VINCENT, à part.

Mais ce diable de Prosper me compromet avec cette Italienne.

FANNY, criant.

Ah! vous êtes un monstre, une grosse trompeur!

VINCENT.

Voulez-vous bien ne pas crier si fort? on croirait que je suis un séducteur. Ma fiancée qui est là dans

la chambre ci-jointe!... ma position est atroce, le diable m'emporte, ma position est atroce!

Il va et vient avec inquiétude.

FANNY.

Son fiancé?... Suis-je assez malheureuse! ô scélérate de Prosper!

VINCENT, frappant du pied et s'éloignant avec colère.

Ah! mais... je suis vexé au dernier point!

FANNY.

AIR : Finale du 1er acte d'*Un de plus.*

Trahir ainsi sa foi!
Malheur, malheur à toi!
Puisqu'on sut m'outrager,
Je saurai me venger (*bis*).

Pendant que Fanny chante ces quatre vers, il ne cesse de donner les signes de la plus vive anxiété, et fait à plusieurs reprises : *chut! chut! chut!*

VINCENT.

Tous vos reproch's sont superflus,
Sachez, agréable étrangère,
Si votre sort n'est pas prospère,
Que je n' suis pas Prosper non plus...

ENSEMBLE

VINCENT.

C'est se moquer de moi!
Elle est folle, je croi,
Autant qu' j'en puis juger
Mes jours sont en danger.

FANNY.

Trahir ainsi sa foi, etc.

SCÈNE XIII

VINCENT, SOPHIE, MADAME RIGAULT, FANNY, RIGAULT.

Madame Rigault et Sophie entrent par la gauche, Rigault par la droite.

RIGAULT.

Quel est donc ce tapage? grand Dieu!

MADAME RIGAULT.

Quelle est cette dame?

VINCENT, avec humeur.

Je n'en sais rien... je ne la connais pas; et elle m'accable des noms les plus disgracieux du dictionnaire.

MADAME RIGAULT.

Que demandez-vous, Mademoiselle?

VINCENT, avec force.

Oui, que demandez-vous? voyons, que demandez-vous?

FANNY.

Ah! Madame, je pouvais pas bien pour expliquer moâ.

RIGAULT.

Eh bien! expliquez-vous comme vous pourrez.

VINCENT.

Oui! expliquez-vous comme vous pourrez.

FANNY.

Je suis une... bien misérèble personnège avec le perfidie de Monsieur.

Elle désigne Vincent. Sophie étonnée adresse par gestes des reproches à Vincent.

VINCENT, avec véhémence.

Ça n'est pas vrai! ça n'est pas vrai!

SCÈNE XIV

VINCENT, SOPHIE, MADAME RIGAULT, FANNY, DROUILLET, *sortant du cabinet de Rigault*, RIGAULT.

DROUILLET.

Qu'y a-t-il donc? qu'est-ce que c'est? (Apercevant Vin-

cent.) Que vois-je? par où êtes-vous venu, et comment avez-vous fait pour vous échapper?

VINCENT, à part.

Allons! voilà ce vieux cauchemar de père Drouillet, à présent; il ne manquait plus que ça.

MADAME RIGAULT, avec joie.

C'est lui! il adore votre fille.

DROUILLET.

Je le sais, parbleu, bien, et il ose la poursuivre jusqu'ici? mais comment a-t-il fait? je viens de le conduire en prison.

M. ET MADAME RIGAULT, stupéfaits.

Mon fils?

DROUILLET, étonné.

Comment, votre fils? c'est votre fils?

VINCENT.

Mais dame!

DROUILET, le désignant, et avec volubilité.

Ça?... cet homme-là?... Celui-là? qui est là?

RIGAULT.

Sans doute.

DROUILLET.

Mais j'affirme sur l'honneur qu'il y a une demi-heure, je l'ai fourré à la Préfecture, pour avoir enlevé une Anglaise.

FANNY .

Yes! depuis trois jors!

DROUILLET.

Il est donc venu ici par la vapeur ou par le télégraphe?

VINCENT, souriant amèrement.

Ah! ciel de Dieu! je ris malgré moi. Voilà où on

voit que des vieillards battent la breloque, quand ils soutiennent qu'ils ont mis en prison, il y a une demi-heure, des jeunes gens qui sont ici depuis ce matin...

DROUILLET, dans le plus grand étonnement.

Depuis ce matin?

TOUS, excepté Fanny.

C'est vrai.

DROUILLET.

AIR : *Grand Dieu! quelle nouvelle* (du *Philtre*).

Quel est donc ce mystère?

TOUS.

Ce n'est point un mystère.

DROUILLET.

Qui trompe-t-on ici?

TOUS.

Vous vous trompez ici.

DROUILLET.

La chose n'est pas claire!

TOUS.

La chose est assez claire.

DROUILLET.

Je suis sûr que c'est lui.

TOUS.

C'est {mon / leur} fils, c'est bien lui!

VINCENT.

Écoutez jusqu'au bout,
Monsieur nous fait un conte
A dormir tout debout.

DROUILLET.

Leur sang-froid me démonte!

RIGAULT.

Mais vous rêvez!...

DROUILLET.

Eh bien!
J' vais à la Préfecture

Éclaircir l'aventure,
Et je reviens !

Il sort rapidement par le fond.

SCÈNE XV

VINCENT, SOPHIE, MADAME RIGAULT, FANNY, RIGAULT.

Reprise de l'air.

ENSEMBLE

M. ET MADAME RIGAULT, SOPHIE.

Ce n'est point un mystère,
Vous vous trompez ici !
La chose est assez claire,
C'est Prosper ! c'est bien lui !

FANNY.

Mais quel est ce mystère ?
Qui trompe-t-on ici ?
La chose n'est pas claire,
Et pourtant c'est bien lui.

VINCENT, à Sophie.

Ah ! votre excellent père...
Qu'il divague aujourd'hui !
Je l'excus' d'ordinaire ;
Mais je le blâme ici.

RIGAULT.

En attendant le retour de monsieur Drouillet, j'espère que Mademoiselle voudra bien nous dire le motif qui la porte à faire une démarche aussi extraordinaire.

FANNY.

Oh ! je volais bien vous dire toute l'abomination.

MADAME RIGAULT, à Sophie.

Ma chère enfant, je crois que votre présence à ces

fâcheux détails serait déplacée. Veuillez passer dans ma chambre.

SOPHIE.

Je sors, Madame. (A Vincent avec reproche.) Qui l'aurait pensé ?

VINCENT, reconduisant Sophie jusqu'à la porte à gauche.

Sophie! vous ne le croyez pas, vous ne le croyez pas, Sophie?

Sophie sort.

SCÈNE XVI

VINCENT, MADAME RIGAULT, FANNY, RIGAULT.

VINCENT, redescendant la scène et regardant Fanny.

Abominable fille, va! je te déteste sans te connaître ; tu me fais perdre ma position sociale.

FANNY.

O *God! God!* je vais *m'évanouiller...*

VINCENT, à part.

Allons! bon! la voilà qui s'évanouille à présent! Évanouille-toi si tu veux, va!

RIGAULT, à Fanny.

Mademoiselle... ou Madame, nous voilà seuls, nous vous écoutons.

VINCENT, d'un air furieux.

Oui, nous vous écoutons.

MADAME RIGAULT.

Parlez, Mademoiselle!

FANNY.

C'était déjà plus que trois années que j'avais une grosse passion pour Monsieur.

VINCENT, à part.

A-t-elle un toupet?

MADAME RIGAULT.

Laisse mademoiselle s'expliquer.

VINCENT, à part.

Oui, oui, j'ai reçu huit cents francs, je ne peux rien dire. Oh !

FANNY.

Quand il était revenu de Alger, il venait tout de suite chez mon père qui le flanquait à la porte subtilement.

VINCENT, à part, se mordant les doigts et d'une voix étouffée.

Oh ! oh ! oh ! oh !

FANNY.

Oh ! je étais bien affligée, et je avais renversé des larmes beaucoup.

VINCENT, à part.

Moi, j'ai renversé le bocal de moutarde, je m'en aperçois durement.

FANNY.

Et alors, il était encore venu dans la maison, et il me avait emportée pendant trois jours...

VINCENT, à part.

S'il est possible !

FANNY.

A présent, mon père il savait tout, et il jurait des mots très-vilains de colère contre le fils de vous.

VINCENT.

Ah ! je n'y tiens plus !... mais c'est un fagot... un horrible fagot, je ne connais ni le père ni la fille... Voyons, qu'est-ce qu'il me veut, votre père? qu'est-ce qu'il me veut, à la fin des fins... votre père?

FANNY, avec fierté.

Mon père était un gentleman brave... et c'est dans

votre sang qu'il voulait nettoyer... no, no, laver son offensement.

VINCENT, criant et hors de lui.

Qu'est-ce que c'est que ce vieux enragé-là? Je lui défends de nettoyer, ni de laver n'importe quoi dans mon sang, je le lui défends... Mais j'aime beaucoup ça, par exemple !

FANNY, d'un air menaçant.

Il voulait placer sur vous plus que trois mille calottes.

RIGAULT ET MADAME RIGAULT.

Ah ! bon Dieu !

VINCENT.

Trois mille calottes ! mais c'est une abomination : mais je vous admire, vous autres... vous êtes d'une tranquillité, vous êtes là, vous ne dites rien.

RIGAULT, désolé.

Eh ! qu'est-ce que tu veux que nous disions?

VINCENT.

Trois mille calottes ! mais je me plaindrai à son ambassadeur. Comment? un étranger, un homme à qui on prête le sol de ma patrie pour se promener dessus viendra me faire faire des menaces aussi révoltantes par cette... Portugaise que je ne connais pas, je le jure !... (il lève les bras) et je ne sais pas pourquoi son scélérat de père veut me tuer, voilà la vérité.

FANNY.

Il était fol, Prosper.

VINCENT.

Encore Prosper... à la fin, je m'insurge. Je veux me faire connaître à l'univers entier. (A Fanny.) Je ne suis pas le jeune homme que vous cherchez, je ne

suis pas le fils de cette maison-ici. Cette maison-ici m'est étrangère, je suis étranger à cette maison-ici !

MADAME RIGAULT.

Que dit-il? ah ! monsieur Rigault, voilà que ça lui reprend !

RIGAULT, bas à Vincent.

Malheureux! tu veux donc la faire mourir de chagrin.

VINCENT, hors de lui et frappant du pied.

Je n'écoute plus rien.

RIGAULT.

Mon ami, calme-toi.

VINCENT, gesticulant beaucoup et criant de toutes ses forces.

Comment! que je me calme... mais du tout, je ne me calmerai pas... je ne me calmerai pas... je ne veux pas me calmer. J'aime mieux rendre l'argent. (D'un air déterminé.) Allons, allons, je rends l'argent... (En tirant de son gousset le billet de banque et la bourse.) Je trouve que ce n'est pas assez payé pour l'ouvrage qu'il y a... Me faire tuer pour huit cents francs!... merci, par exemple! J'aimerais mieux mourir de faim toute ma vie. (Offrant alternativement le billet et la bourse à Rigault et à sa femme.) Qui est-ce qui prend l'argent? qui est-ce qui prend l'argent? (Il le remet dans sa poche.) C'est un embrouillamini atroce. Je m'en vas, adieu !

Il remonte vivement la scène. Rigault le saisit par le bras.

RIGAULT.

Tu ne sortiras pas.

MADAME RIGAULT, au désespoir.

Où vas-tu, malheureux enfant, dans l'état où tu es?

VINCENT.

AIR : *Le luth galant.*

Où j' vas, dit's vous ?... je n'en sais rien ma foi !
Mais Dieu protég' les jeun's gens sans emploi,

Mon âme noble et pur' n'en est pas attristée...
Un tragique l'a dit dans un' pièc' fort vantée :
Aux petits des oiseaux il donne la pâtée...
Il en gard'ra pour moi (*bis*).

Il remonte la scène.

MADAME RIGAULT, le retenant.

Tu ne sortiras pas.

RIGAULT.

Je te le défends.

VINCENT.

Et de quel droit?

MADAME RIGAULT.

Mon Prosper, écoute-moi.

VINCENT.

Mais voilà justement ce qui a tout gâté... Vous me bombardez du nom de Prosper... mais je ne m'appelle pas Prosper; je suis Vincent...

RIGAULT, étonné et à part.

Vincent!...

VINCENT.

Le malheureux, l'infortuné Vincent, garçon herboriste. Vous me dites que j'arrive d'Alger : je ne sais seulement pas où il demeure... (S'attendrissant de plus en plus et finissant par pleurer.) Voilà un an que je suis chez M. Potard, faisant sécher de la fleur de sureau, et séchant moi-même de tendresse pour mademoiselle Sophie, qui demeure porte à porte; car, à la fin de ça, je n'y tiens plus... à la fin de ça.

Il s'essuie les yeux.

FANNY, à part.

Oh! il avait le fièvre chaud.

RIGAULT, à part.

Mais ce qu'il dit là... il se nomme Vincent.

VINCENT, à Rigault.

Et si vous en doutez, demandez à mademoiselle Sophie ; elle vous dira que je suis sans place, sans asile et sans le sou... (A madame Rigault.) Et vous venez m'appeler Prosper... moi !... quel affreux calembour !

MADAME RIGAULT, à son mari.

Que dit-il ?

RIGAULT, emmenant sa femme vers le fond.

Fais venir Sophie... il faut qu'elle nous dise...

MADAME RIGAULT, sortant par la porte à gauche.

Je cours la chercher...

SCÈNE XVII

RIGAULT, VINCENT, FANNY.

RIGAULT, avec mystère à Vincent.

Un mot. Nous n'avons qu'un seul instant... Vous vous nommez ?...

VINCENT.

Vincent.

RIGAULT.

C'est votre nom de famille ?

VINCENT.

Oui.

RIGAULT.

Vous êtes né au Cateau ?...

VINCENT, l'interrompant.

Crambrésis, fils de la veuve Vincent.

RIGAULT.

Vous avez un frère ?

VINCENT.

Jumeau; mais je ne l'ai jamais vu, je ne le connais pas.

RIGAULT.

C'est moi qui l'ai élevé... Votre ressemblance est cause de tout ceci.

VINCENT, avec joie.

Il existe?

RIGAULT.

Plus de doute maintenant : l'amant de cette Anglaise, ce jeune homme arrêté par Drouillet, et qui est en ce moment à la Préfecture, c'est lui.

VINCENT, avec joie.

Mon frère... moi qui le croyais élevé par l'État.

FANNY, à part et avec surprise.

Oh! je me avais trompé de sédiouctor... c'était funeste.

RIGAULT.

Mes enfants, au nom du ciel, pas un mot de cela à ma femme; si elle savait que Prosper n'est pas son fils...

VINCENT, l'interrompant.

C'est comme si je lui tirais un coup de carabine dans l'estomac, je sais ça... mais je veux voir mon frère; je veux le voir.

VINCENT.

AIR : *La Voix de la patrie.*

ENSEMBLE {

J' cours à la Préfecture,
Rien n'arrête mes pas,
Bientôt, je vous le jure,
Il sera dans vos bras,
Bientôt il sera dans vos bras.

FANNY

Quelle étrange aventure !

ENSEMBLE

Quoi ! tous les deux, hélas !
Ont la même figure !
Je suis dans l'embarras,
Je suis dans un grand embarras !

RIGAULT.

Quelle étrange aventure !
Ne vous arrêtez pas !
Allez ! je vous conjure,
Allez ! hâtez vos pas !
Allez ! ne vous arrêtez pas !

Au moment où Vincent va pour sortir, Drouillet entre en scène et l'arrête.

SCÈNE XVIII

MADAME RIGAULT, RIGAULT, VINCENT, DROUILLET, *entrant par le fond*, SOPHIE ET FANNY.

DROUILLET, vivement.

Il me suit; le voilà, le voilà avec son manteau bleu... Le père Potard l'a accroché en route... il le prend pour Vincent, et il se confond en excuses, en lui disant que c'est...

VINCENT.

De la farine de moutarde... je sais, je sais ce que c'est.

DROUILLET.

Je n'ai jamais vu ressemblance pareille... deux œufs.

VINCENT.

Je cours au-devant de mon frère.

RIGAULT, le retenant.

Reste, reste un instant.

MADAME RIGAULT, à son mari.

Son frère... quel frère ?

RIGAULT, à part.

Il faut la tromper encore. (Haut.) Ma bonne amie, cette ressemblance entre eux... (Bas à Vincent.) Ne va pas me trahir (haut à sa femme) tu la concevras... J'avais un fils dont je t'avais caché l'existence en recevant ta main... le hasard me le rend... le voici.

Vincent paraît stupéfait.

MADAME RIGAULT.

Lui!

DROUILLET ET SOPHIE.

Son fils!

VINCENT, à part.

Allons, allons, je trouve la colle... forte.

MADAME RIGAULT, regardant Vincent.

Est-il possible! vous êtes le fils de M. Rigault?

VINCENT, avec sentiment.

Oui, madame, j'ai cet agrément depuis ma plus tendre jeunesse... à ce qu'il paraît... (Rigault lui presse fortement le bras) à ce qu'il paraît.

DROUILLET.

Mais écoutez donc, écoutez donc, ça change furieusement la question.

SOPHIE.

Mais, mon père, ne vaut-il pas mieux qu'il soit le fils de M. Rigault, que garçon herboriste?

RIGAULT.

Soyez tranquille, Drouillet, nous concilierons tout.

VINCENT, à Drouillet.

Mais c'est sensible; Dieu! qu'il est bête, ce père Rigault!

RIGAULT.

Comment!...

VINCENT.

Non, pas vous, lui.

Il désigne Drouillet.

DROUILLET.

Moi!

VINCENT.

Mais non... C'est que vous ne comprenez pas. Remarquez bien une chose, j'aime votre fille, Mademoiselle aime mon frère.

Il désigne Fanny.

FANNY.

Oh! oui, je le aimais fortement.

Elle remonte la scène et va regarder par la fenêtre qu'elle ouvre.

VINCENT.

Elle le aimait fortement, je ne le lui fais pas dire. En consentant à notre mariage, mon frère devient vacant... vous faites son bonheur, le bonheur de M. Rigault, le bonheur de madame Rigault, le bonheur de votre fille, le bonheur de l'Alsacienne et le mien ; ça fait six bonheurs que vous faites. (Il montre six doigts à Drouillet.) Vous devenez l'entrepreneur général du bonheur universel... c'est un beau grade.

RIGAULT, à part.

Allons, par amour pour ma femme, me voilà deux enfants dont je ne suis pas le père.

Ici l'orchestre exécute un trémolo jusqu'à la fin.

FANNY, à la fenêtre.

Je voyais Prosper, il accourait par ici.

Tous remontent la scène et regardent par la fenêtre.

DROUILLET.

Par ici, par ici!...

VINCENT.

Le voilà; il parle avec Antoine... Dieu! comme il

me ressemble... Sophie, Sophie, pas d'erreur; il faudra faire une marque sur la figure, sur le nez; Sophie, une barre, une grande barre sur le nez.

Tandis que tout le monde attend avec anxiété à la porte l'arrivée de Prosper, Vincent descend la scène et dit au public, à demi-voix :

Air de l'*Apothicaire*.

Dans un moment si solennel,
Quand je vais connaître mon frère ;
Messieurs ! mon amour fraternel
M'oblige à vous faire un' prière ;
A vos bontés si j'ai des droits,
C'est à lui que je les transporte...
Car vous ne doutez pas, je crois,
De l'intérêt que je lui porte.

TOUS.

Le voilà, le voilà.

VINCENT. Il va au fond; Prosper paraît, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

Mon ami, mon frère !

FIN DE PROSPER ET VINCENT.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.



